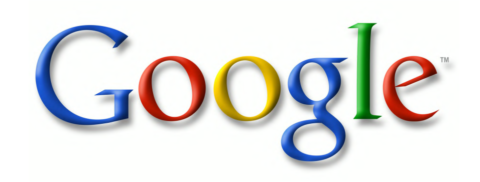






YZK

LETTRES CHRETIENNES ET SPIRITUELLES

SUR

divers Sujets qui regardent

LA VIE INTERIEURE,

OU L'ESPRIT DU VRAI CHRISTIANISME.

NOUVELLE EDITION,

Enrichie de la Correspondance secrette de Mr. DE FENELON *avec l'Auteur.*

TOME CINQUIEME,

Qui contient quelques Anecdotes curieuses.



A LONDRES.

MDCCLX-VIII.

On en verra le Catalogue à la fin de ce Volume. Tellement qu'au moien de cette liſte, on aura leur Correſpondance complette. Quelle correſpondance ! Non il n'eſt rien parti de plus beau de la main des hommes. Je me trompe, c'eſt le Saint Eſprit, c'eſt le Verbe lui-même qui a écrit par la main de cette Divine femme ; & s'il eſt permis de le dire, ce que des hommes prophânes ont imaginé d'Apollon & d'Homere ; *Je chantois* (ou *dictois*) *Homere écrivoit* : ce que ces hommes ont rêvé, ſe trouve ici auſſi saintement qu'exactement vrai. Madame Guyon n'a été que le canal, & l'Eſprit de DIEU s'eſt ſervi de cet organe.

C'eſt la grande raiſon pour laquelle on reſtitue ici ce qui de cette correſpondance avoit été ſupprimé dans la premiere édition. Les motifs qu'on en avoit alors ne

LETTRES CHRETIENNES ET SPIRITUELLES

SUR

divers Sujets qui regardent

LA VIE INTERIEURE,

OU L'ESPRIT

DU VRAI CHRISTIANISME.

NOUVELLE EDITION,

Enrichie de la Correſpondance ſecrette de

Mr. DE FENELON *avec l'Auteur.*

TOME CINQUIEME,

Qui contient quelques Anecdotes curieuſes.



A LONDRES.

MDCCLX-VIII.

E. W.

Ils auroient, au lieu de preuves, enflé les soupçons, comme ils l'ont fait tant de fois. Il est bon d'ailleurs qu'on voie la sincérité, la candeur de personnes si souvent oprimées. Il est bon qu'on les prenne pour ainsi dire sur le fait & en des circonstances où le cœur s'ouvre sans reserve & où l'esprit se répand en liberté & sans crainte. Ceux qui marchent en la présence de DIEU, ceux qui sont animés de son Esprit, ne sauroient craindre la lumiere. Leur cœur seroit nud devant les hommes qu'ils n'auroient pas à en rougir. La calomnie il est vrai, peut jetter sur eux ses infernales ombres, mais au Tribunal de la vérité qui tôt ou tard perce le nuage, ils seront toujours victorieux. S'ils ont des foiblesses ils ne les cachent point avec art, ils ne sont point fachés qu'on les voie, afin que l'hommage soit

tant mieux rendu au Dieu seul saint qu'ils adorent & qu'ils aiment. Ce fard trompeur dont se colorent presque tous les hommes, ils ne s'en servent point & il leur seroit en horreur. Tels étoient les Saints Apôtres; tels sont tous leurs imitateurs.

En conséquence, nous ne craignons point de dévoiler les secrets de Madame Guyon, ni même les premieres foiblesses de Mr. de Cambray, parce que nous sommes sûrs qu'ils ne le craindroient point & n'en seroient pas fachés eux-mêmes. Enfans du jour, ils ne s'envelopent point dans la nuit & en de tortueuses démarches. On verra à la vérité dans leurs lettres une certaine circonspection sur le secret & une prudence exacte & précise. Ce n'est pas là obliquité, mais cette reserve dont l'obliquité & les ruses de leurs ennemis, leur avoit

fait une néceſſité; mais cette heureuſe prudence que le Maitre qui ne veut pas qu'on rougiſſe de lui, va pourtant jusqu'à ordonner. Les artifices de tant d'hommes prêts à les perſécuter, en partie dévoilés dans ce diſcours, démontreront à quel point ils devoient alors leur dérober ce qui ſe paſſoit entr'eux.

Deux raiſons paroiſſent avoir engagé l'Editeur de ces Lettres comme de tous les ouvrages de Madame Guyon, à ſuprimer cette partie de la correſpondance entr'elle & Mr. de Cambray qu'on reſtitue aujourd'hui. La premiere de ces raiſons n'étoit qu'à tems & n'eſt plus de circonſtance. Il craignoit ſans doute en des tems trop prochains de faire de la peine, ou même d'occaſionner quelque perſécution à des perſonnes reſpectables nommées dans ces Lettres & liées d'intimité avec ceux qui les

ont écrites. L'éclat injuſte & ſcandaleux qui s'étoit fait ne pouvoit que trop le faire augurer. Quelques-unes n'étoient pas mortes au tems de cette édition. Mais ce qu'une ſage retenue a ſuprimé dans cette époque, nous oſons le reſtituer aujourd'hui que ces perſonnes dans le ſein de DIEU ſont hors de l'atteinte de leurs adverſaires; & dans une ſi ſûre & ſi haute retraite, inacceſſibles à leur aveuglement & à leurs paſſions.

Mais peut-être y avoit-il une autre motif de cette ſupreſſion. Ces belles & claires rivieres, ces fleuves majeſtueux qui font tant de bruit & qui fécondent, fertiliſent tout, avant de porter leurs eaux dans la mer, ont tous une origine obſcure & bourbeuſe. Vous voiez dans leur ſource un filet d'eau imprégné, teint encore du limon de la terre d'où il jaillit & ſe dé-

gage. Ainſi ſont tous les commencemens, & ceux du Grand Fenelon dans l'intérieur n'ont pas été différens. On le verra par ſes premieres Lettres, par des eſſais timides & embaraſſés en même tems que par un orgueil ſecret, malheureux partage de la nature humaine & qui n'avoit pas encore péri en lui. Sans doute l'Editeur ſe faiſoit quelque peine de montrer ce vaſe d'élection, ce canal de tant de bénédictions, non dans ſon vrai jour, mais dans une aurore incertaine, douteuſe, bien éloignée de ce qu'il a été dans la ſuite. Il ne faut voir les ſtatues des grands hommes que dans leur vrai point & lorſqu'elles ſont achevées. Les premiers coups de ciſeau, l'ébauche, ne fait pas honneur à ce qui dans la ſuite ſera l'admiration de tout le monde. Il ſemble que ce ſoit une eſpece de trahiſon de

les montrer avant le moment....

Dédaignons ces petits artifices de l'orgueil ou d'une fausse prudence. Essayons plûtôt, tâchons de tourner à notre profit ces premieres foiblesses qui échapent aux amis de DIEU, avant qu'ils soient afermis & confirmés. On verra une sorte d'orgueil, dis-je, dans les commencemens de *Fenelon* avec Madame *Guyon*; on verra en lui une quantité de fausse prudence qui fut bien foudroyée dans la suite. Il ne chantoit pas encore alors

Adieu, vaine prudence,
Je ne te dois plus rien (*).

Il faut lire là-dessus un morceau de l'excellente préface mise à la tête de ses *Oeuvres Spirituelles*. Enfin on verra dans cette Correspondance naissante

(*) On voit assez ce qu'il faut penser d'une telle prudence çà & là, au 4e. Tome des Lettres de Me. Guyon, & surtout aux Lettres 149. §. 3. & à la 148. §. 1.

que Fenelon ne comprenoit pas d'abord toute l'étendue de l'enfantement ſpirituel & les communications inviſibles & ſecrettes du canal dont DIEU ſe ſervoit pour lui injecter la grace de l'intérieur.

Défauts preſque inévitables des commençans. L'orgueil eſt le premier comme le dernier ennemi de l'homme, & il faut une grande grace pour le vaincre. La crainte du monde, le reſpect humain, des démarches ajuſtées, ménagées, Voilà encore ce qui fait le caractere & l'écueil de la nature, juſqu'à ce que l'eſprit de DIEU lui ait donné la force & le courage qui lui manquent. Enfin l'homme naturel & la raiſon même la plus annoblie ne ſauroit comprendre ces enfantemens inviſibles que fait la grace par les canaux par leſquels elle ſe répand. Au contraire, étonnée, déconcertée, elle ne peut

que les revoquer en doute, & même traiter d'abord cette œuvre interne ſi réelle & ſi divine, d'illuſion & de chimere.

Ainſi Mr. de Fenelon avoit encore un orgueil ſecret infiniment tombé depuis, & la ſoumiſſion, la douceur, qu'on a dans la ſuite admirées en lui: c'eſt à Madame Guyon, c'eſt à ſon commerce qu'il les a dûes; non, c'eſt à DIEU qui dans ces tems malheureux, a tiré des tréſors de ſa miſéricorde cette Aigle miſtique, cette Lumiere de nos jours, pour renouveller l'intérieur preſque enſeveli, & de tout tems oprimé par les Docteurs, ſous les meilleurs prétextes du monde. Cette Apôtre de la Religion intérieure, la ſeule vraie parce qu'elle eſt ſeule ſpirituelle, tout en injectant la grace à ſon enfant, lui donnoit en même tems l'exemple d'une douceur, d'une candeur,

d'une ſimplicité, d'une démiſſion inouie. Elle ſavoit que la mouche, comme on dit, ne ſe prend qu'avec du miel, & que la nature humaine avant que la grace l'ait mûrie & ait mortifié ſes divers genres d'orgueil, reſſemble à un cheval indompté, qu'il faut careſſer pour l'attirer & pour pouvoir lui mettre une heureuſe bride. Les corps ne ſe vainquent que par la force, mais la force qui agit ſur les eſprits & qui les gagne, c'eſt la douceur; ce qui n'exclut point toutefois ces coups de vigueur deſtinés à étonner la lâcheté, à fondre la ſécurité, à déconcerter l'aiſe, la moleſſe, les replis de l'amour propre & qui de tems en tems ſont néceſſaires.

Certainement cette correſpondance préſente à qui l'entend bien, & à qui a le cœur & le goût affiné pour les objets de l'eſprit, l'un

des plus beaux ſpectacles qui aient jamais été ; & les ames de bonne volonté qui en profiteront en doivent une éternelle reconnoiſſance à cette adorable Providence, qui nous l'ayant fait tomber entre les mains, nous a par-là fourni le moyen de la tirer de l'obſcurité & de l'oubli.

On ne peut ſans raviſſement conſidérer cette étonnante ſoumiſſion, cette démiſſion d'un Aigle du vol de Madame Guyon. Mais envers qui? Encore pour qui & envers qui? Envers ſon enfant de grace; envers un homme qui lui devoit plus que toutes les richeſſes de l'univers, qui lui devoit tout en un mot, & pour qui elle avoit été établie le moyen d'une grace qui nous faiſant trouver DIEU, eſt d'un prix au-deſſus de tout prix & n'aura d'autre fin que la durée de tous les ſiecles. Ha! c'eſt ici que . .

ſecret de Jéſus-Chriſt pour ces ames chéries, intérieurement inſtruites de ſes miſteres également contredits, abhorrés du monde, des ſages, des faux pieux & de leur orgueil replié. Elle ſavoit cette divine femme qu'on ne riſque rien à ne pas abonder en ſon ſens, à ſe démettre, à ceder autant qu'on le peut, à une grace même inférieure, & autant que le Maitre qui parle au-dedans ne l'empêche pas. Parce que cette démiſſion d'une ame de grace ſupérieure pour une inférieure, voit ſes écueils corrigés par l'oraiſon, & l'union fixe à Dieu où elle eſt établie; parce encore qu'elle donne à l'inférieur un exemple plus vivant, plus inſtructif mille fois que les plus beaux diſcours, plus capable de fondre ſon orgueil & de le pénetrer tôt ou tard d'une humiliation ſalutaire. Parce enfin que la perſonne qui ſe démet

par ces purs-motifs & pour Dieu, ne fait quant à elle, & quelque avancée qu'elle soit, que d'augmenter encore son anéantissement. Cet anéantissement bienheureux, le seul moien de trouver Dieu & son union interminable, est un pays où quelque consommé qu'on soit, on peut toujours avancer. Mais on n'y peut avancer que par les démissions & par les morts à soi-même. Plus on y enfonce & plus on augmente sa capacité à jouir de Dieu & de son union bienheureuse. Un Dieu qui veut en nous regner seul, n'anime, ne vivifie que le néant; c'est si on ose le dire, sur le fond du néant de nous-même que ce grand Dieu nous donne ce rendez-vous où on le trouve enfin en demeure permanente. Ainsi Madame Guyon se soumettant quelquefois à Fenelon, avec le plus grand profit pour lui

& sans danger quant à elle, Madame Guyon ne faisoit que s'anéantir davantage.

Que vous êtes donc étrangement abusés, hommes fiers, esprits superbes, qui ne voulez jamais ceder ni vous démettre. Vous voulez toujours avoir raison ; ce qu'on vous propose a toujours tort au tribunal de la vôtre. Vous voulez toujours la sonde, l'examen, la pierre de touche. Ce n'est pas le procedé de ceux qu'anime l'Esprit de Dieu. Pauvres d'esprit (propre) ils reçoivent ce qu'on leur dit comme ces bienheureux enfans à qui Jésus-Christ a promis le Royaume. Qu'on les trompe, ils ne sauroient être trompés, parce que la démission a pour cortége le goût sûr de l'intelligence Divine, qui leur sert d'Egide contre les séductions & les piéges. O hommes de raison & de fausse sa-

gesse ! vous ne pouvez jamais comprendre qu'il faut ceder à l'esprit de grace en dépit de ce qu'il vous semble & de ce que vous croyez voir. La crainte de vous méprendre est l'écueil contre lequel vous allez faire naufrage, & la fuite de l'erreur vous mène à une erreur infiniment plus dangereuse encore. Vous seriez mille fois plus heureux de vous tromper en vous démettant, (si en se démettant on pouvoit se tromper) que d'avoir raison & d'être dans la vérité, en abondant dans votre sens, si en abondant en son sens, on pouvoit être dans la vérité. La vérité pour l'homme, c'est l'esprit de docilité & d'enfance, c'est la démission de notre raison aveugle, misérable & superbe. Les vérités partiales qu'elle envisage périront & toute la science : mais DIEU qui est la vérité éternelle se donne lui-même à la

docilité sans bornes & ne se donne qu'à elle.

Qu'on ne s'étonne pas de me voir apuyer là dessus ; c'est ici que git le tout, & la gorge, le détroit infiniment dificile à passer. C'est ce qui de tout tems à séparé les faux pieux des vrais, & ceux qui n'ont qu'une grace inférieure, mêlangée, disons mieux infectée de leur raison, de ce très petit nombre, qui pour trouver Jésus-Christ, consentent à tout perdre. Le monde ne manque pas de gens qui ont du bon ; vous verrez beaucoup d'hommes qui paroissent avoir de la droiture, la meilleure volonté, & même une aparence de docilité & de souplesse, en même tems que beaucoup d'onction & de grace, vous diriez des Saints. Gardez vous bien de le croire ; ces gens qui ont eu une grace naissante & qui s'y sont arrêtés par proprieté, épluchent,

épient, péſent, examinent tout ce qu'on leur dit. Ce goût du cœur ſi ſûr qui fait diſcerner ſans voir, qui adopte ou rejette ſans lente & douteuſe opération de l'eſprit, cet inſtinct, ce ſens interne que DIEU donne au cœur qui l'aime, & en qui il a poſé ſon trône ; ce goût du cœur très ſûr malgré les ténèbres de la raiſon, eſt ſi peu fait pour eux & ils le connoiſſent ſi peu, que leur orgueil ſecret va juſqu'à le traiter d'illuſion dangereuſe. C'eſt ce qu'on voit ſurtout parmi les Docteurs. Ils ne ſavent pas, ces ſages, ces ſavans, que je ne crains point d'après l'Evangile d'apeller des inſenſés, ils ignorent que la vérité divine ne fut jamais l'objet & le partage de la raiſon ; qu'elle ne peut jamais la ſaiſir. Que cette raiſon dont on fait tant de bruit, à la ſupoſer même dégagée des épais nuages de la nature, ce

qui n'arrive jamais, à la supoſer dégagée des préjugés & des principes acoutumés, ce qui n'arrive pas davantage; oui, di-je, en la poſant dans le cas le plus favorable, elle n'eſt jamais qu'un réſultat afiné, annobli des ſens & de l'imagination. C'eſt ce que je pourrois démontrer par les plus invincibles preuves, ſi c'étoit le moment d'une diſcuſſion ſi longue.

Mais s'il en eſt ainſi, l'édifice ſeroit-il plus ſûr que le fondement ruineux ſur lequel il eſt apuyé? Nos ſens nous trompent & même dans ce qu'ils ont de certain ne nous donnent qu'un vrai inférieur; vrai de circonſtance pour la terre tout au plus, & faux pour le ciel & pour les céleſtes objets de la foi. Nòtre imagination n'eſt que l'impoſture; & la raiſon ne fait que combiner, enchainer, coudre des raiſonnemens, arranger, ſyſtéma-

tiser, abstraire & bâtir sur ce que les sens ont vu & sur ce que l'imagination lui a présenté. Voilà le plus haut terme des Docteurs profonds de ce siecle, des sages si vantés, des Philosophes si industrieux & si sagaces, de tous ces rares & perçans génies. Voilà l'homme naturel & raisonnable.

La lumiere & le feu de leur raison viennent du déhors & des objets grossiers de ce monde. Dès que l'homme commence à être regeneré, il lui faut un autre allumement, si j'ose m'exprimer ainsi. L'esprit de grace s'unit à son propre esprit & y commence une autre lumiere. Mais si la raison ne veut pas ceder la place à cette lumiere supérieure cela produit en l'homme le même éfet que ce qui a lieu lorsqu'on ne veut pas éteindre au lever du soleil la bougie qu'on avoit allumée dans la nuit.

Ces deux lumieres se contrastent l'une l'autre, & on n'a ni le vrai jour mêlangé par le lumignon, ni cette petite lumiere qui vous éclairoit dans la nuit & maintenant ofusquée par le soleil. La raison, depuis la chute & depuis que l'homme s'est soustrait à DIEU qui étoit sa lumiere, la raison est le lumignon allumé par les sens & l'imagination pour éclairer l'homme dans les ténèbres de la nature. Dès qu'il n'a plus eu cette lumiere interne & immédiate qui résultoit de son union avec DIEU & dont la caution étoit son innocence; il a fallu que le fond de son Esprit qui a un apetit immense de la lumiere, la tirât d'où il pouvoit, & ne l'ayant plus de DIEU même se servit de ce qui lui venoit du déhors.

La grace de Jésus-Christ fait le divin allumement, mais elle ne le fait

fait qu'en la proportion exacte que la raison veut bien laisser éteindre le sien. Auparavant on peut bien avoir une sorte de foi Théologique, résultat encore de la raison, mais la *vraie foi* pur don du Saint Esprit, ne se donne qu'à l'allumement divin, à ce feu, à cette lumiere interne qu'il produit. Qu'on comprenne maintenant ; ceci est infiniment plus instructif que je ne pourrois le dire. La grace qui s'unit à la raison, voilà les premiers commencemens de la régénération, & cette aurore qui voudroit contrequarrer la lumiere allumée dans la nuit. L'un & l'autre s'unissent, se broyent, s'incorporent pour ainsi dire ensemble. La quantité en laquelle la raison veut bien ceder & se laisser aveugler par cette grace naissante, fait aussi exactement la quantité de vraie lumiere. La part qu'y met la raison fait les monstres

d'opinion aux plus beaux traits & en même tems aux plus grandes erreurs. Quand la raiſon non obſcurcie, mais ſeulement annoblie par la grace, s'énorgueillit des beaux traits, des beaux éclairs de lumiere que cette grace a mis en elle; voilà ce qui a fait de tout tems & dans tous les ſiecles les grandes héréſies & les grands hérétiques. Ces gens de renom, ces géans qui ont laiſſé allier en eux les enfans de DIEU avec les filles des hommes; c'eſt-à-dire ici, ce que la grace mettoit en eux & les penſées qu'une raiſon non morte encore, mais rivale & fiere de mettre ſa part, leur ſuggeroit.

Ce n'eſt pas en vain que l'Apôtre a dit, *ſoyez remplis de l'Eſprit.* Il veut, remarquez bien, qu'on en ait la plénitude. Mais cette plénitude n'à lieu que quand tout le reſte lui cede la place; tout ce que

la raison, l'esprit propre retiennent d'eux-mêmes, forme autant de digues aux écoulemens de cette eau céleste. Les endroits de l'esprit & du cœur où sont les digues sont les obstructions spirituelles, & ces obstructions sont le plus grand des malheurs. La volonté, la liberté que DIEU qui la donnée, attire bien doucement à la vérité, mais qu'il ne contraint pas; cette volonté & cette liberté lorsqu'au lieu de laisser ruiner les passions & aveugler la raison, elles s'obstinent à garder ce qu'elles ont, malgré les attraits d'une grace naissante, ne font alors autre chose que de durcir les obstructions déja formées & de faire dans ces intervalles des calus plus ou moins impénétrables. Tandis que les endroits & les intervalles où la grace a son écoulement libre, montrent en même

tems dans le même homme de fort belles & de grandes choſes.

Et c'eſt ici qu'eſt la clef d'une énigme obſcure à la plûpart des hommes. On eſt étonné, ſcandaliſé même avec raiſon, des diviſions de tant de genre & d'une ſi grande varieté d'opinions parmi des gens qui ſe diſent tous Chrêtiens. Eſt-ce que Jéſus-Chriſt ſeroit diviſé? Et ſon Eſprit qui eſt un pourroit-il jamais ſe contredire & ne pas ſe compter perpétuellement à lui-même? A la vérité je conviens que cet Eſprit toujours un en lui-même a dans ſa main, & opére, dit Saint Paul, une diverſité de dons. Mais ces dons quelque différens qu'ils ſoient, ne peuvent jamais, lorſqu'ils viennent véritablement du Saint Eſprit, ſe contredire, ſe contraſter & s'exclure les uns les autres. Ils ſont la beauté de l'Egliſe de DIEU, & non

pas la confusion, le trouble, les disputes, les heurts, les déchiremens qui en sont le scandale & qui donnent beau jeu aux incrédules qui en triomphent. Ces dons divers sont seulement les couleurs diférentes & les reflets des rayons tout purs qui émanent d'un seul & même soleil; je veux dire, comme on l'entend de l'Esprit de Jésus-Christ toujours un. Ils sont, dis-je, la perfection de l'Eglise & les heureuses jointures d'un corps bien lié & bien assorti, & non pas sa destruction. Perfection qui consiste dans cette diversité admirable qui va refluer & se perdre dans l'unité d'où elle procéde.

Qu'on jette un coup d'œil sur le trop douloureux spectacle que nous présente l'Eglise, déja même dès sa naissance. Qu'est-ce qui bientôt a mis sur cet arbre céleste une mousse malheureuse? Les pas-

ſions humaines, ſans doute? Mais ce n'eſt pas ce dont il eſt ici queſtion. Quoi donc encore? les mêlanges de la nature d'une raiſon ſuperbe & de la grace. Voilà ce qui a fait & produit ce monſtrueux tas d'héréſies où on s'eſt allé perdre en des égaremens ſans fin & en des erreurs de tous les genres. Tous ces hérétiques ont eu de la grace, de l'orgueil, de l'eſprit & de la raiſon. Quelques-uns ont mené une aſſez belle vie. Prenez encore une image dans la nature. Le rayon émane tout pur du ſoleil, mais lorſqu'il s'engage dans le nuage non ſeulement la lumiere n'eſt plus pure, mais ſelon le plus ou le moins d'opacité du nuage, il le colore diverſement & fait différens reflets d'une lumiere fauſſe, parce qu'elle eſt mêlangée d'une moitié lumiere & moitié ténèbres. Oui le ſoleil qui s'engage dans les

nuages fait avec eux une infinité de fauſſes nuances : & ce n'eſt que lorſque tous les nuages ſont chaſſés, que le ſoleil & ſes rayons ſe marians avec un air dégagé, font avec lui le jour pur, ſerein, ſans tâches, ſans voiles & ſans ombres. Ici l'aplication de l'image, l'alluſion eſt claire & je n'aurois pas beſoin d'achever. Le ſoleil, c'eſt l'Eſprit de Jéſus-Chriſt; les rayons, ſont ſes dons & ſes graces. Les nuages dans l'homme, ce n'eſt pas ſeulement les paſſions groſſieres, qu'on ne s'y méprenne point, mais l'homme lui-même, mais ſon eſprit propre, mais ſon cœur terreſtre, mais ſa raiſon & tout ce qui eſt de lui, en un mot, qui, quant à la lumiere ſurnaturelle, n'eſt qu'opacité, ténèbres & miſere, & la grace qui s'unit à tout cela, avant que tout en l'homme ſoit mort & aveuglé par une lumiere ſupérieu-

re. Voilà le rayon engagé dans le nuage, voilà les héréſies, voilà la vérité & l'erreur broyées enſemble, voilà les opinions élevées hardies, voilà les ſectes, voilà les ſchiſmes, voilà l'illuſion, voilà le fanatiſme, voilà le faux entouſiaſme & le tout mêlé ſouvent avec de la pieté. Oui, dis-je, voilà quelques-uns des divers aſpects de la grace, mêlangée, engagée, dans une raiſon non obſcurcie.

Mais pourquoi toutes ces opinions & tous ces partis en apellent-ils à l'Ecriture? C'eſt juſtement par une raiſon qui vérifie tout ce que je viens de dire. Lorſque la raiſon nuage le pur eſprit, on lit cette divine Ecriture ſelon ſon ſens, chacun y trouve le point de vue que ſa raiſon voit & en fait ainſi le magazin de toutes ſortes d'ames. Quelle eſt la ſecte, quelle eſt même l'héréſie qui ne

s'y apuye point & qui n'en reclame pas le témoignage ? A cette cause, il en faut encore joindre une autre. Cette divine Ecriture qui contient toute la vérité, cette Ecriture toute parfaite prise en somme & en elle-même, a pourtant en certains endroits & en certains versets des vérités partiales, parce que dans ces endroits elle ne peut pas tout dire, & qu'elle y envisage un objet sous un point de vue, tandis qu'en d'autres passages elle présentera le même objet sous d'autres points de vue. S'arrêter donc à ces endroits particuliers, sans tout combiner, tout rassembler & faire confter l'Ecriture avec elle-même, c'est sans faute courir à l'hérésie, c'est trouver dans le Livre de la vérité dequoi authoriser le mensonge, c'est lui faire consacrer toutes les erreurs de diférens genres, enfans d'une raison fausse &

prévenue en même tems que d'un orgueil d'eſprit qui ne veut pas ceder. L'impie Socinien en apelle à l'Ecriture; autant en fait l'Arminien, autant l'Arrien, autant le Janſeniſte, autant le Moliniſte. Cet amas immenſe de Théologies qui ſe battent, ſont autant de fruits partans de cette ſéve, j'entends d'une raiſon un peu éclairée par la grace, mais qui ne voulant pas ceder, voit un faux jour & produit une quantité de vrai, mêlangé, infecté de beaucoup de fax. Voilà les ſyſtêmes qui amuſent, arrêtent les hommes & qui pêle & mêle répandent la vérité & le menſong

O vous, à qui Jéſus-Chriſt veu donner le Royaume, vous qu' veut préſerver de la ſéduction un verſelle; petit & très petit tro peau d'*enfans* qu'il veut pour lu même; gardez-vous donc de vo laiſſer ſéduire par ce que vous voi

& entendez de toutes parts, même ſous d'aſſez grandes aparences de pieté & de vertus. C'eſt à vous ſeuls que va parler mon cœur qui voudroit ſe verſer dans le vôtre. Chers diſciples du Seigneur, ignorés, ou mépriſés, ou perſécutés par les Docteurs & même par les pieux qui veulent ſe retrouver eux-mêmes & ſi répandus aujourd'hui : croyez toujours & croyez inébranlablement que l'Ecriture Sainte ne peut jamais s'expliquer que par l'Eſprit même qui l'a dictée ; que c'eſt lui ſeul qui peut en donner la clef & le vrai ſens. *C'eſt l'Eſprit qui ſonde les choſes profondes de* DIEU, & encore *vous avez reçu l'onction du Saint & vous connoiſſez toutes choſes.* Croyez que ce vrai ſens qui conſomme l'ame en charité, n'eſt véritablement & abſolument acceſſible que lorſque la raiſon, faux jour dans les objets divins, a

été absolument aveuglée. (Esaïe) *Je conduirai*, vous dit votre Dieu, *Je conduirai les aveugles par un chemin qu'ils ne connoissent point & moi l'Eternel je ne les abandonnerai point.* Mais pourquoi donc, ô mon Dieu ! ne les abandonnerez-vous point ? Ha ! c'est parce qu'ils sont aveuglés, parce qu'ils laissent aveugler leur raison par ma céleste lumiere, c'est parce qu'ils n'ont rien voulu retenir de l'orgueil de leur esprit, c'est parce qu'ils n'ont ni vue propre, ni faux désir ni intérêt au mensonge, ni systême que leur orgueil, ou de faux & trompeurs avantages les engage d'apuyer & de soutenir. C'est parce qu'ils ne cherchent pas la gloire des hommes, & qu'au lieu d'être sages pour le monde, ils veulent bien être foux pour moi : c'est parce qu'ils s'en fient à moi, sans vouloir toujours voir où je

les mène, & qu'enfin sur les ailes d'un abandon sans reserve & de la foi nue, allans sans s'arrêter de ténèbres en ténèbres, sans peur, sans frayeur des obscurités de la nuit de la raison, ils s'élévent jusqu'à cette lumiere qui renferme mon amour & qui en clou-rivé, les fixe en moi pour jamais.

Qu'on ne s'y méprenne point. Les commencemens de la grace & même ses progrès, sont une lumiere qu'il faut perdre, si l'on en veut une plus céleste & plus pure. Cette grace d'abord, comme je l'ai dit, s'unit à la raison, mais ne la détruit que lorsqu'on veut bien longuement la laisser détruire; & c'est ce qui fait l'arrêt d'une infinité de pieux. Ames proprietaires, ils se servent de cette même grace pour s'encrer dans leur nature annoblie : à chaque reprise de mort à eux-mêmes & à leurs lu-

mieres précédentes, ils déclinent le Tribunal, & DIEU qui ne fait pas toujours les coups de force, qui ne les fait que rarement & même ne les fait gueres qu'au commencement, laiſſe leur nature ſe gîter dans cette grace. Ils veulent des *nids* & des *tanieres*, & ils y reſtent. Ils croyent avoir gagné beaucoup & ils ne voyent pas ce qu'ils perdent. De-là les imputations de ces gens là contre la vraie route & contre les ames plus fidéles qu'eux qui perdent toutes leurs lumieres pour gagner DIEU même, qui ne ſe trouve que dans le néant & l'obſcurité, & l'aveuglement de nous-mêmes. Dans chaque dégré, dans chaque progrès en la vie ſpirituelle, il faut que Jean Baptiſte, le van dans la main, éprouve & nétoye la lumiere mêlangée par la nature. Il n'eſt par la lumiere, mais par la pénitence

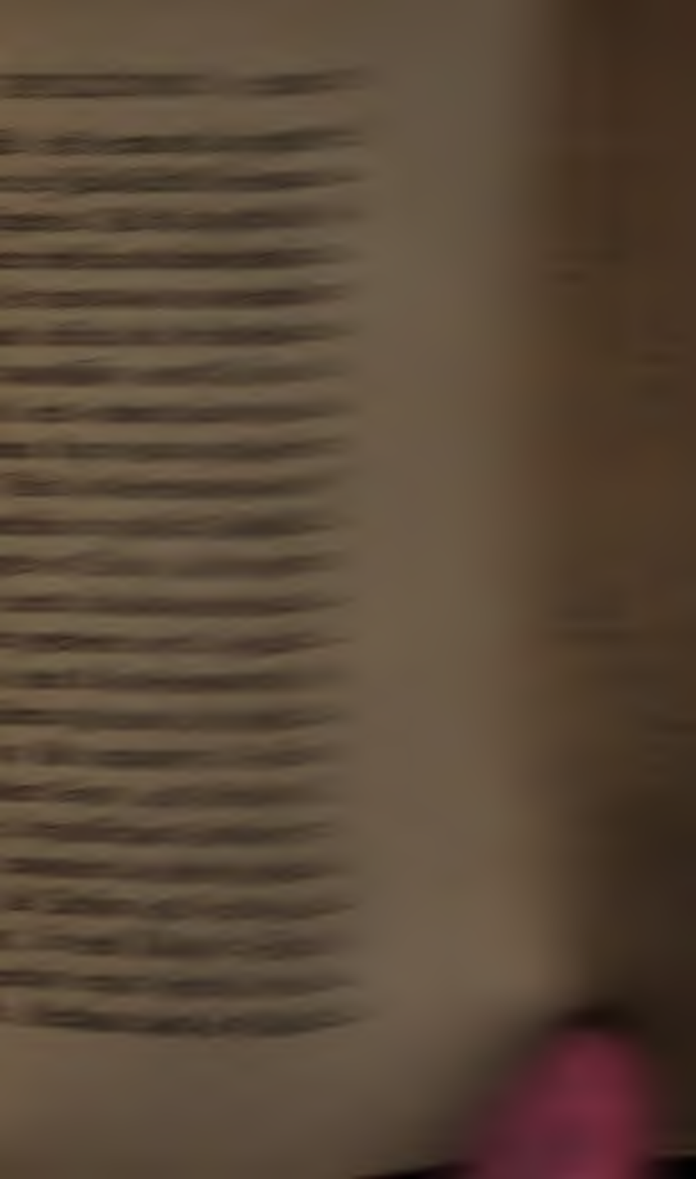
[illegible]

pu s'acorder. C'eſt la cauſe dans la reforme de toutes ces diférentes ſectes de pieux qui cachent & ofuſquent l'ami véritable, & font que ceux qui ne ſont pas éclairés ſupérieurement & qui pourtant ſeroient de bonne volonté, ne ſavent à quoi s'en tenir, ni où aller chercher la lumiere. Tous gens qui ont de la grace en laquelle ils ſe ſont arrêtés. Rayons engagés dans les nuages divers & qui font cette prodigieuſe quantité d'aſpects diférens, des mélanges de la grace avec la nature. Tous des ſaints en eux-mêmes qui ne veulent pas ſe laiſſer vuider entiérement & ſe laiſſer perdre pour gagner Jéſus-Chriſt; qui tous ont le don de Jéſus Chriſt qu'ils arrêtent en eux & qui ne trouvent jamais Jéſus-Chriſt lui-même, qu'on ne trouve que par la totale & longue mort à ſoi-même.

[illegible]

goire Lopez ; c'eſt ce midi après lequel aſpire l'Epouſe du Cantique. Elle dit à Jéſus-Chriſt ſon Epoux ; *ô Jéſus qui êtes le bien-aimé de mon ame, montrez-moi où vous paiſſez ſur le midi*, (Cant. I. vſ. 7.) Ainſi la grace elle-même doit paſſer par l'étamine & les épreuves de mort lorſqu'il eſt queſtion de la purifier, d'en ſéparer la bouë qu'y mêle la nature ; lors enfin qu'on doit paſſer du don au Donateur même, & du rayon engagé dans le nuage au rayon pur, & au ſoleil lui-même.

Ces épreuves de ténèbres bienheureuſes, parce qu'elles conduiſent à la pure lumiere, ces épreuves ſont de deux eſpeces qui colludent enſemble : ce ſont deux ſources de mort qui conſpirent pour l'ame docile à ſe laiſſer aveugler. Morts qui viennent du dehors & morts qui viennent du de



ſiens & les Docteurs profonds de ce ſiecle ne veulent rien, & par là ſe fixans, ils manquent le moyen que DIEU leur auroit donné pour aller de *foi en foi*, pour leur révéler ſon Fils par dégrés, pour les mener par des routes inconnues, pour les rendre aveugles d'abord afin qu'ils viſſent mieux enſuite, & pour déconcerter leur raiſon d'autant plus ſuperbe que la grace n'a fait que d'en farder la miſere, parce qu'ils ne veulent pas ſe laiſſer vuider, ni aller plus avant. Qu'on prenne ici un exemple & qu'on contemple les deux faces de ce tableau. *Fenelon* rencontre Madame *Guyon*, écoute, reçoit la ſemence ſainte, entre inſenſiblement dans le pur amour, en témoigne, en écrit & eſt condamné. *Boſſuet*, cet aſtre qui a brillé de tant de lumiéres, moitié vrayes & moitié fauſſes, ce Docteur profond, ce pré-

tendu défenſeur de la vraye foi qui a fait tant de Livres ſi bien arrangés & ſi bien écrits, cet homme qui a dit de ſi belles choſes, voit auſſi Madame Guyon. Mais pourquoi la voit-il ? Pour la perſécuter & avec elle la pure & céleſte vérité à laquelle il ne peut ni ne veut atteindre, content qu'il eſt d'une lumiere qui a de grandes aparences & qui renferme encore beaucoup de faux. Pourquoi la voit-il ? Pour l'examiner par les yeux de ſa raiſon, & non pour ſoumettre ſa raiſon au pur Eſprit qui parloit par elle. Pourquoi la voit-il ? Pour épuiſer ſur cette divine femme, ſi ſoumiſe & ſi docile, toute la fureur de ſa paſſion, pour la tiranniſer d'une maniere à jamais incompréhenſible dans un homme qui a eu tant d'éclat, ſi ces incompréhenſibilités en de tels hommes étoient étonnantes pour les entendeurs inſ-

truits du fecret de Jéfus-Chrift qui réfifte aux fuperbes, aux Pharifiens & aux Docteurs.

Qu'on ne croye pas que j'en impofe fur Mr. Boffuet, fi eftimé des hommes qui ont un bon mêlange de la grace & de la nature, de la raifon & de la religion. Ce que j'écris ici, je l'écris en la préfence de DIEU qui jugera & lui & moi, & qui dévoilera les fecrets de nos cœurs. Je ne crains point d'avoir outré, & de ce que je dis ici j'en rendrai compte au Tribunal où feront cités & fes faits & ce que je dis. Que s'il falloit des preuves, dès longtems on les a données, & on en donnera bien d'autres dans une nouvelle édition de la vie de cette divine femme qu'il a injuftement oprimée. Mais ce n'eft pas ce dont il eft queftion dans ce difcours. Je faifois cette comparaifon entre ces deux hom-

mes, pour montrer en instruction les différences. Mr. de Cambray, par le goût naissant de l'Esprit de DIEU, reçoit peu à peu ce que lui dit une femme. Mr. Bossuet, fier de ses lumieres, indigné de voir qu'une femme en fait de spiritualité en sçut plus que lui, indigné qu'on put l'accuser justement d'avoir ignoré la traduction du misticisme & de pur amour venue dès les premiers tems, & continuée comme authorisée par l'Eglise dans tant de siecles où elle a toujours eu des témoins. Mr. Bossuet, jaloux peut-être d'une éloquence douce, tendre, moëlleuse, insinuante, procédant plus encore de la grace que d'une belle nature. Mr. Bossuet, homme de Cour, travaillé de l'ambition du Cardinalat & de la gloire d'être une colomne, un Pere de l'Eglise; Mr. Bossuet, méconnu, trahit, oprima la vérité, &

manqua le moment de la Providence & le filet que la grace lui tendoit pour devenir son disciple. Il faut l'en plaindre & ne pas s'en étonner. Il n'en faut pas tant pour manquer la vérité, & non seulement pour la perdre, mais pour la persécuter. Vous le permettez, ô mon DIEU! par des vues infiniment adorables. La vérité de votre pur amour n'est pas faite pour les Docteurs profonds & pour les esprits superbes; & votre premiere punition sur ces hommes qui se veulent encore bien plus eux-mêmes que vous, c'est de la leur laisser méconnoitre & de les abandonner aux passions qui la leur font condamner. Sans entrer avec témérité dans la profondeur de votre Conseil, il me semble qu'entr'autres raisons que vous en avez, ô mon DIEU! votre divine lumiere daigne m'en découvrir quelques



qui il croit & en qui il met sa confiance, qui la combattant lui en défendent les aproches. Comme il falloit que l'Eglise extérieure fut d'abord fondée sur le sang des martyrs, il n'en est pas autrement de l'Eglise intérieure qui est votre seule vraie Eglise, ô Jésus mon DIEU & que vous allez bientôt élever. Elle ne peut l'être que par l'opression & l'immolation des témoins que vous lui suscités. C'est ce que vous nous avez prédit dans l'Apocalypse, & c'est ce que nous voions de nos yeux à chaque époque où vous élevés ces témoins. Toutefoi ô mon DIEU! comme vous n'a vez pas entiérement encore aban donné le monde à lui-même, & que vous voulez qu'il lui soit fa le peu de bien dont il est cap ble; vous permettez qu'en mêm tems que ces superbes Docteurs bla phêment votre vérité pure, ils do

nent au monde le *clair brun* & une lumiere mêlangée qui soit faite pour ses yeux malades. Ce sont autant de luminaires pour le monde qui ne peut pas voir dans les ténèbres de lui-même la lumiere inaccessible à tout ce qui n'est pas mort à soi. Ces Docteurs donc en lui défendant les aproches de l'intérieur qui est le tout, lui présentent en échange cependant une certaine quantité de pieté & de lumiere. C'est un bien si on veut pour ceux qui ne veulent pas aller plus loin ; c'est même une digue contre le torrent de l'incrédulité pure ; mais c'est en même tems un mal infini & une incalculable perte pour tous ceux qui auroient la volonté & le courage de s'élever jusqu'à la grandeur de la vocation du Chrétien apellée au pur amour, & à s'unir à DIEU en se quitant soi-même. Ha ! si tous ces Docteurs pouvoient se dire

humblement à eux-mêmes ; je n'en ſuis pas là, mais je me garderai bien de racourcir le bras de DIEU & de blaſphêmer ce à quoi je ne puis atteindre : je tâcherai, j'eſſaierai plûtôt d'entrer dans ce ſanctuaire, non en m'élevant, mais en m'abaiſſant & m'anéantiſſant moi-même. Mais la barriere y eſt & on ne peut attendre d'eux que la perſécution ou le mépris. O hommes ! vous admirez ces beaux ſoleils : ils ſont ſpectacle dans le monde, ils éblouiſſent tous les yeux de leur éclat. Que vous arrivera-t-il, & que leur arrivera-t-il à eux-mêmes ? Préciſément ce qui arrivera à ce ſoleil materiel que vos yeux contemplent. Spectacle pour un tems & pour éclairer les yeux de chair. Vous admirez ſa ſplendeur, mais & ces yeux matériels qui le contemplent périront & lui-même il périra. Lorſque les Cieux ſeront

pliés & roulés, & que DIEU lui-même, DIEU seul sera l'Eternel soleil de ceux qui l'auront aimé, non en la maniere des Docteurs, mais dans sa charité pure.

Il faut revenir. Tous ceux donc qui veulent non pas s'arrêter, mais avancer dans la grace & dans la lumiere, non pas se fixer, mais arriver jusqu'à la consommation de cette lumiere, doivent outre l'exacte mortification de leurs passions fines, de leurs vues propres, de leur intérêt, doivent dis-je, outre cela saisir en docilité le moment divin & les circonstances qu'il enfante : ils doivent, se soumettant en tous les dégrés & les circonstances, recevoir la vérité, quel que soit le canal par lequel elle leur est communiquée ; & quelque vil que puisse paroitre l'instrument que met en œuvre un DIEU qui n'a pas apellé les sçavans, mais de

ſimples pécheurs, qui ſe ſert des *choſes foibles* pour *confondre les fortes*, des *choſes folles pour confondre les ſages & de celles qui ne ſont point pour anéantir celles qui ſont*. Un Dieu qui a apellé la plus humble & la plus humiliée des créatures à concevoir dans ſes chaſtes flancs, le Sauveur du monde, a montré par-là qu'il ſe ſert non des Docteurs, mais des chétifs pour confondre les Docteurs même.

Si la nuit & les ténèbres vouloient ou pouvoient rejimber contre l'aurore & la lumiere naiſſante, cette lumiere n'arriveroit jamais pleine & l'univers n'auroit point le jour. Ce jour a meſure qu'il augmente ne tue pas ſeulement la profonde nuit, pour ainſi parler, mais il engloutit encore les lumieres douteuſes de l'aurore & les perd en lui. Ainſi faut-il que les progrès dans la lumiere ſpirituelle ſoient encore

morts du dedans, les contradictions du déhors, les oprobres, les afronts, la persécution, l'ignominie? Qui est-ce qui n'a pas les reserves d'une nature lâche & rebelle? Qui veut écoûter quoiqu'il en coute les saintes inspirations du dedans, & les circonstances de Providence qui instruisent par le déhors?

Mais pour rentrer dans la carriere qui a amené cette discution. J'en étois à la soumission, à la démission de Madame Guyon, envers son enfant de grace, Fenelon. J'ai donné l'une des grandes raisons d'un tel procédé: voyons en une autre non moins instructive. Madame Guyon envisageoit Mr. de Cambray sous un double point de vue; & ces deux points de vue sembloient devoir faire un choc, un conflict & se contraster l'un l'autre. La grace intérieure fut éminemment donnée à cette divine fem-

me, faisoit l'une de ces faces : l'ordre extérieur faisoit l'autre. Par l'une Madame Guyon étoit infiniment supérieure à Fenelon, par l'autre elle lui étoit inferieure & soumise. Par l'une elle devoit commander, & par l'autre obéir. Dans un point de vue elle devoit influer, & dans l'autre elle devoit se soumettre. Ce n'est pas la premiere fois qu'un ordre extérieur nécessaire pour contenir les hommes dans la regle, est convenable à tems. Ce n'est pas la premiere fois que cet ordre extérieur a été en conflict avec cette grace intérieure, qui libre & supérieure ne veut d'autre ordre qu'elle même, & sait étonner & maitriser toutes les regles. Ce conflict s'est vu de tout tems & a occasionné une infinité de persécutions & de chocs ; les exemples en sont vraiment innombrables. Mais ici, entre Madame Guyon & Fe-

nelon, c'étoit un conflict généreux, qui par la soumission des deux alla bientôt se perdre en concours & dans cette unité que chaque moment de l'éternité ne fera que concentrer davantage. En qualité d'enfant que DIEU lui avoit donné, Madame Guyon l'enfantoit, prioit, soufroit pour lui, l'instruisoit & faisoit couler en lui la divine grace, comme le céleste lait qui lui venoit de sa mere. *Mes petits enfans pour lesquels je soufre les douleurs de l'enfantement jusqu'à-ce que Jésus-Christ soit formé dans vos cœurs.* C'est ce qui se passoit en St. Paul: c'est ce qui se passoit en Madame Guyon. En second lieu, elle regardoit Fenelon quoique son enfant, comme un respectable Ecclésiastique; & en cette seconde qualité, elle lui étoit, comme on verra, respectueusement soumise: comme canal de grace supérieure, elle

la grace se vange, pour ainsi dire; au dedans de la contrainte, ou la tient l'ordre extérieur, & qu'elle éclaire & purifie intérieurement toujours plus, celui qui par ces purs motifs, fait couler avec cette inflexion & se soumettre Pour ces personnes humbles, elle fait même invisiblement les plus étonnans & les plus insignes miracles que personne ne connoit que l'ame heureuse en qui ils s'exécutent. C'est le *secret de* DIEU *sur ceux qui le craignent*: c'est le cas de Madame Guyon. A la vérité, il ne faut pas pousser trop loin ce principe, ni l'étendre à tous les cas sans restriction & à toutes les circonstances. Un DIEU qui veut & aime l'ordre, veut aussi déranger cet ordre lorsqu'il lui convient. Bien plus lorsque cet ordre dégénére, lorsque les passions humaines s'y ingérent; lorsque l'orgueil s'y

le Papiſme fourmille encore plus que les autres communions, ont calomnié la voye miſtique & intérieure. Ici encore je parle devant DIEU, & c'eſt à ſon Jugement que je les citte. Ces hommes abuſés ont toujours eu l'audace de dire qu'on ſuprime les pratiques de tout tems autoriſées comme bonnes & ſaintes ; & aveuglés par leur prévention, ils n'ont jamais voulu voir que ces mêmes pratiques qu'ils prétendent toujours retenir avec tant de fureur, non ſeulement dans la voye ſpirituelle on les conſeille aux commencemens, mais même qu'on leur en fait un devoir, qu'on les enviſage comme un échafaut néceſſaire à l'édifice ſpirituel, mais échafaut qui tombe à meſure que l'édifice s'éléve & qu'on n'en a plus beſoin ; mais pratiques qui doivent ceſſer à meſure qu'on arrive dans la fin dont elles ne ſont que

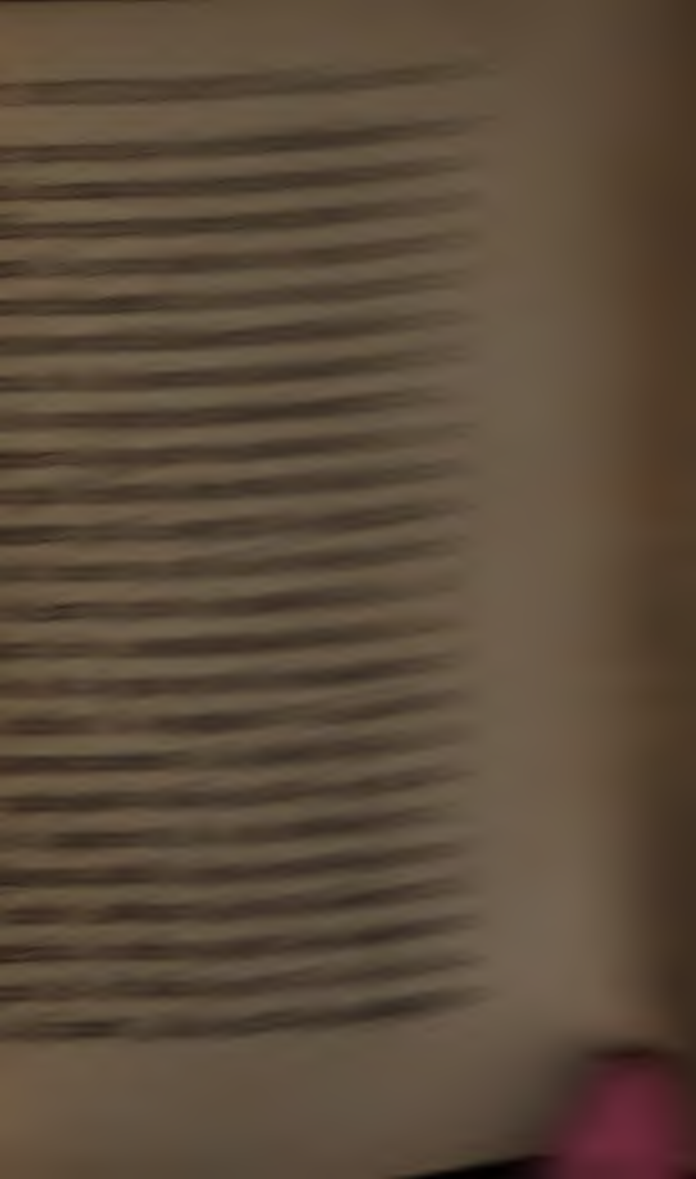
hommes & de la raiſon, mais de la main de DIEU même. Il eſt enfin digne d'eux, après de telles manœuvres de verſer à gros bouillons la calomnie qu'ils ont préparée par leur prévention & leurs artifices.

Mais il en ſera encore parlé plus bas. Ce ſont des gens qui après avoir dérobé la clef de la ſcience comme le leur reproche Jéſus-Chriſt, & ne pouvans ni ne voulans entrer eux-mêmes, empêchent en même tems d'entrer à une infinité de perſonnes dont par leur belle apparence de ſainteté, ils gagnent la confiance.

Pour revenir, je diſois donc qu'il faut dans tous les dégrés un Directeur éclairé & ſupérïeur à ce dégré. Dans le Papiſme, les ames de bonne volonté auroient un avantage inſigne dans la direction, s'il s'y trouvoit, pour ainſi dire, un

de l'arbre, fans quoi il ne produira jamais le vrai fruit. C'eft ce que dit le Seigneur en Saint Jean. Ainfi la plûpart d'entre les Proteftans qui reçoivent la grace, en perdent les progrès & l'acroiffement le plus exquis, parce qu'ils ne croyent point avoir befoin de directeur, & ils s'arrêtent, prennent même de cette grace naiffante un orgueil fpirituel qui en perd plufieurs, faute de fe laiffer conduire par une ame éclairée & pour ne pas correfpondre aux moyens qu'un DIEU défireux des ames ordonne & difpofe pour les avancer.

On verra par les Lettres, que Fenelon lui-même, quoique Catholique & tout Fenelon qu'il étoit ne pouvoit pas comprendre d'abord l'infinie utilité qui lui revenoit des communications & de la direction de Madame Guyon. Fenelon favant & bel efprit, il n'en falloit pas da-



de ses états & lui demande ses conseils. On voit ici un combat de soumissions réciproques. Les ames supérieures destinées à aider les autres savent combien elles ont de peine avec les commençans, & combien ceux-ci résistent d'abord sans le savoir, & lorsqu'ils le savent ils n'en résistent pas moins sous les plus spécieux prétextes & les plus colorés. Leur grande raison, c'est de s'en fier à DIEU uniquement & non point à des hommes foibles & faillibles, & ils ne savent pas que DIEU agit par ses instrumens & par les instrumens les plus foibles & les plus chétifs afin que toute gloire lui soit rendue: *Nous avons ce trésor en des vases d'argille, afin que l'excellence de cette force soit vue venir de* DIEU *& non pas de nous.* DIEU qui pourroit tout faire seul ne le fait point. Il établit ses moyens



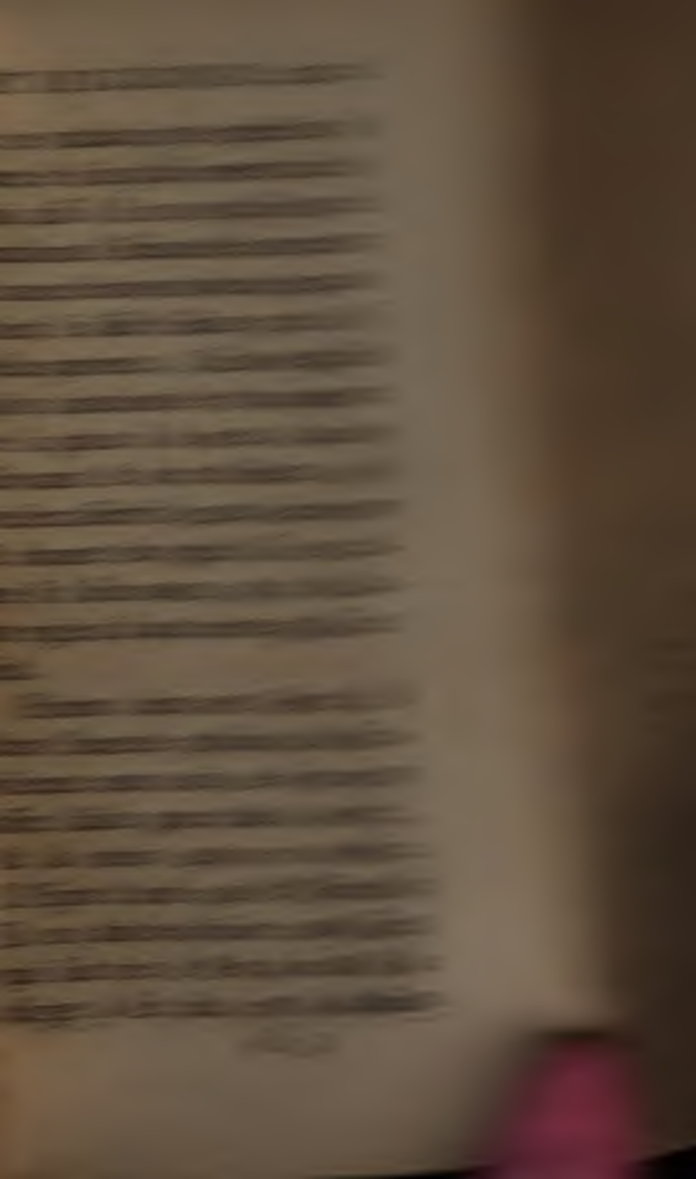
arracher une des fleurs immortelles qui reposent sur son tombeau. Mais Disciples de la vérité du Dieu vivant, nous ne savons pas flater; nous ne pouvons qu'aprécier. Que la partialité se tienne auprès des docteurs du mensonge où elle trouve sa place; qu'elle n'aproche pas de nous & ne corrompe pas de son soufle empesté l'air pur que nous cherchons à respirer dans le domaine de la lumiere. Mr. de Fenelon fut bientôt la dupe d'une prudence qui étoit trop grande dans les commencemens; on le verra par la correspondance: mais quand elle ne l'auroit pas été, un Dieu qui confond toute prudence aime à *surprendre les sages dans leurs ruses*, à cause de la malheureuse proprieté qui se fourre toujours plus ou moins dans les procédés de prudence même les plus convenables: & lorsque Dieu êt un

faut-il se déclarer à tort & à travers, & le falloit-il surtout en des circonstances aussi délicates que celles de Mr. de Fenelon, Précepteur des Princes, & occupant à la Cour une place utile? Non pas si l'on veut; mais il est un milieu entre cela & rougir de Jésus-Christ & de sa vérité contredite dans le monde, fort dificile à tenir. Et supofé même qu'on put toujours dans le détail des actions avoir en main cette balance & ne point la faire pancher: qui osera assurer que ces démarches de prudence à les supofer même innocentes en elles-mêmes, ne soyent pas au dedan plus ou moins infectées par les vu de la proprieté, par la timidité la fausse honte, quelque respect hu main & quelque regard de ses térêts. Et voilà ce qu'un D jaloux de nos cœurs, veut p & purifier; il le fait en ce mo

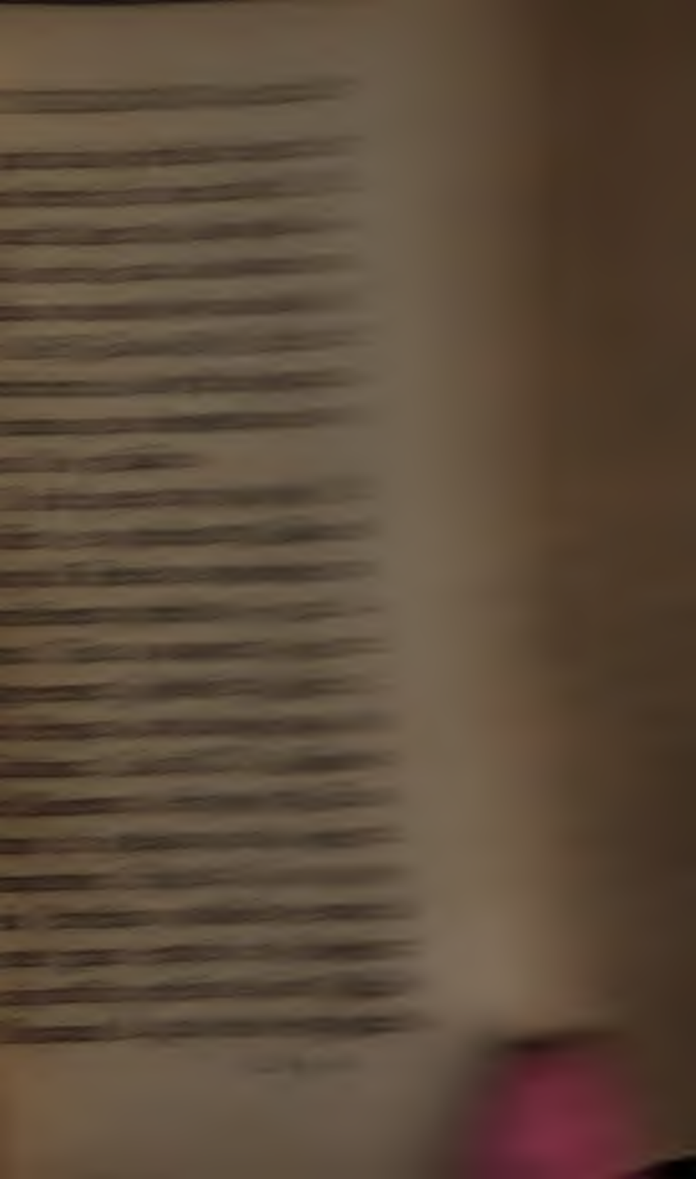
pour ses élus parce qu'ils en sont dignes, tandis qu'il laisse les autres jouir de toute leur gloire & de tous les succès de leurs artifices. Il déroute, il déconcerte les premiers : il les laisse persécuter : il permet que des hommes mus par la passion, ou aveuglés par une fausse lumiere prévaillent sur eux, triomphent, soyent aplaudis, ayent gain de cause aux Tribunaux humains, jusqu'à-ce que le voile étant levé dans une autre oeconomie ; ils soyent confondus à leur tour & reçoivent, selon la prédiction du Prophète, le *double de la bonte* qu'ils auront faite aux autres.

Mais Mr. Bossuet n'a-t-il été dans cette célèbre afaire que le Ministre de DIEU sur Mr. de Cambray, pour déconcerter en celui-ci une prudence que DIEU vouloit rendre vaine. Bossuet s'en est-il tenu au point précis ?..... Entrerai-je

dans cette difcution qui demanderoit du détail? Il le faut bien, & je le dois, quoique je ne voudrois pas arracher le peu de bon grain qui fe trouve parmi des tas d'yvroye. Ces gens là tout en calomniant l'intérieur, tout en défendant les aproches de cette religion, feule faite pour mener à DIEU; ces gens là font toutefois à un monde corrompu un bien inférieur: ils font de fort beaux difcours fur la Religion; ils foudroyent l'incrédulité; ils préfentent une morale affez fevère que la plûpart au refte fe gardent bien de pratiquer: mais enfin ils font fpectacle & un grand parti dans l'Eglife extérieure. Il faut leur rendre la juftice qui leur eft due & aprécier. Ainfi ils font comme je l'ai dit, un bien inférieur, tandis que quant à la vérité fupérieure & divine, ils ont fait & font encore d'incalculables maux.



même, nous a dégagé des entraves de l'Eglise de Rome. Ainsi ce que Fenelon & bien d'autres à cause de leurs circonstances, n'ont pû ni dû faire, ou dire. Nous qui avons reçu du Seigneur, soit au dedans, soit en position extérieure son Esprit de liberté, nous le dirons hardiment & sans crainte. La vérité trop longtems submergée doit surnager & rentrer en ses droits. Que si on voit ici des vérités fortes & qui dressent la condamnation à beaucoup de gens; qu'on ne croye pas que nous ayons intention de perdre la charité. DIEU sait que nous verserions notre sang avec joye, si notre sang pouvoit valoir à ces personnes une goute de ce pur amour qu'elles ont persécuté. Nous distinguons des hommes pour qui au fond Jésus-Christ est mort, de leurs erreurs & de leurs passions. La vraye charité ne



s'ofrir à eux ; mais hélas, hélas, & hélas, encore ! on trouve par tout des Docteurs.

L'Eglise Catholique d'abord & si longtems excellente, en avoit trop fait enfin & a mis sur elle trop de mousse d'ambition, d'intérêt & de gloire humaine pour ne pas dégénérer. Jésus-Christ Recteur de son Eglise, ne punit pas d'abord, mais il laisse acumuler l'iniquité ; c'est la premiere punition. Et la grande iniquité qu'elle a consommée, c'est d'avoir persécuté le pur amour & les états qui y mènent, établis dès les commencemens du Christianisme par la tradition secrette d'une infinité de saints hommes. Mais le tems de l'ennemi étoit venu, & l'heure de la puissance des ténèbres. Cet ennemi qui *sait se transformer*, pour mieux séduire *en Ange de lumiere* suscite des hommes d'une vie, d'un

amour de DIEU en aparence, amour de ſoi-même en réalité.

Mr. Boſſuet, le chef de cette intrigue, eut pour adjoints le Cardinal de Noailles, Janſeniſte, l'Evêque de Chartres, Godet des Marais, & Mr. Tronſon, le ſeul moderé. La troupe entiere des fougueux Janſeniſtes a fait chorus. Il ont crié à l'erreur, au ſcandale & les Jéſuites ont laiſſé faire. Madame de Maintenon, gagnée par Boſſuet, par ſes Confeſſeurs, a trahi Fenelon ſon ami; gagnée, elle s'eſt aidée à entrainer Louis XIV. Le Pape eſt ſollicité, & condamnant Fenelon; Ex cathedra & ipſo facto: Il a condamné le pur amour.

J'avoue que je ne comprens p Innocent XII, ſi réellement il tenu le propos qu'on met dans bouche: *Peccavit ille exceſſu amoris Divini ſed vos peccaſtis defectu amoris proximi.* Cambray a pé

condamnation d'un homme; ſchiſme que la fureur d'une infinité d'ennemis de Molinos faiſoit prévoir, comme un orage inévitable. Cette foule d'ennemis de tout étage, étoient animés par le Clergé, & ſurtout par les Jéſuites. L'Evêque Burnet qui a écrit ſur cette afaire prétend que la haine & la rage du Clergé contre lui, venoit de ce qu'adoptant des pratiques plus ſimples, cela auroit oté aux Ecclésiaſtiques bien des petits bénéfices. Quoiqu'il en ſoit, j'oſe dire que l'un des grands crimes des Jéſuites à été celui-ci: c'eſt ce crime ſecret qui leur a en partie attiré le ſort lamentable qu'ils éprouvent aujourd'hui. Je ne ſuis pas leur défenſeur, mais je ſuis ſûr que dans l'infinité de choſes qu'on leur reproche, il en eſt un grand nombre dont ils ſont très innocens. Et DIEU permet qu'ils ſoyent

& plus Proteſtans en bien des points que les Proteſtans même, mais à bon compte crians au tue-tête contre les Proteſtans, afin qu'on ne les ſoupçonne pas de l'être. Hommes qui ont fait avec les Jéſuites le jeu de la baſſule. Oprimés & opreſſeurs, ils ont fraternellement rendu à ceux-ci & au centuple ce qu'ils leur avoient fait. Quelle eſt la ruſe qu'ils n'ont pas employé les uns contre les autres. On accuſe les Jéſuites d'être féconds & fertiles en ces choſes. Hé! ils ne ſont que de petits garçons en comparaiſon des Janſeniſtes. Et ceux-ci trompent bien mieux, parce que leur morale, leur théorie ſemble plus ſévère. Comment ne pas s'en fier à des hommes d'une telle auſterité & d'une pieté ſi bien pouſſée? Dans une Communion comme la Romaine, où les droits de l'Egliſe & les droits des Princes

actuellement, augurer l'avenir. Je vois les événemens de destruction tant prédits dans l'Ecriture : je les vois s'avancer à grands pas ; ils sont presque déja arrivés : mais comme a dit le Seigneur ; ce n'est pas encore la fin. Le Papisme si longtems l'Eglise visible, est attaqué de toutes parts. La politique des Princes prévaut, s'arme contre Rome & lui fait la guerre. Il n'est pas jusqu'à l'Espagne, si ultramontaine, si soumise autrefois, qui aujourd'hui ne lève le masque. Toute la Maison de Bourbon s'unit, elle ne sait pas qu'elle exécute le Décret de DIEU. Mais après que la politique des Princes aura longtems prévalu, elle se tournera contr'elle-même. D'un autre côté l'incrédulité qui dès longtems ravage sourdement se poussera à son comble, & semblera maitriser, étouffer tous les partis du Christianisme.



ces tems fortunés, vous jouirez dans la paix de l'éternelle protection de l'Agneau, de cette paix que vous auront préparée cette infinité de témoins immolés auparavant par tous les partis, par toutes les Communions, par les vues des Princes, par la passion & l'orgueil du préjugé.

Puisque j'ai parlé des Jansenistes, il faut dire quelque chose de l'un de leurs plus passionnés émissaires. Je le sors à regret de l'oubli qu'il mériteroit; mais comme ce parti est actuellement sur le trône, son livre rempli d'impostures contre l'intérieur & le mysticisme, pourroit faire quelque sensation. Je ne connois ni cet autheur, ni son nom, dont le livre m'est tombé entre les mains depuis peu: c'est un abrégé du prétendu Histoire Ecclésiastique en 13 vol. imprimé en France, sous le nom de Cologne



ce n'eſt pas mon afaire & je ne ſuis point leur apologiſte : nous ſavons qu'ils ont eu de grands hommes & beaucoup d'hommes utiles ; nous ſavons encore qu'à plus d'un égard on les a calomnié : je l'ai vérifié moi-même par égard pour la vérité plûtôt que pour vouloir être leur défenſeur à titre. Perſuadé du reſte que parmi le faux qu'on leur a imputé il y a auſſi des choſes vrayes. Mais enfin ce qu'on ne leur reproche point, & que DIEU a vu, c'eſt qu'ils ont du tems de Molinos beaucoup concourru à faire condamner le miſticiſme à Rome ; & enſuite dans l'afaire de Mr. de Cambray, ils ont pour le moins fait les Pilates.

On voit le venin de cet autheur Janſeniſte, contre tout ce qui porte l'empreinte du pur amour ; par la maniere dont il fait paſſer en revue tant de grands &

ſaints hommes qui en ont écrit & qui en ont été les témoins dans l'Egliſe.

Il ſufit à cet autheur que l'on tienne à cet amour pur, pour recevoir de lui les épithétes les plus mépriſantes. Fanatiſme, illuſion, rêveries, enthouſiaſme ce ſont ſes expreſſions. Sans vouloir le ſuivre en de tels excès, je dirai deux mots de tous les Quietiſtes qu'il paſſe en revue. D'abord il mépriſe trop ceux des autres Communions pour daigner en parler; il ne fait que citer leur nom avec oprobre. Puis il commence par le célèbre Molinos, qu'il regarde, dit-il, comme le chef du Quietiſme moderne. Il auroit bien plûtôt dû dire: qu'il eſt l'un des témoins modernes, immolé & ſacrifié, & l'un des continuateurs de la conſtante doctrine des plus grands Saints de la primitive Egliſe & de pluſieurs

de ses peres : il ne craint poi
citer détachées des proposition
l'inquisition de Rome avoit e
des ouvrages de Molinos, af
condamner comme un séduct
cet homme qui a été l'un des
grands spirituels qui ayent p
Par de tels procédés, on peut
re dire aux plus saints homm
les plus grandes horreurs. Cela
vu de tout tems & surtout en
tiere de spiritualité, où il est f
cile de tout tordre, de tout bro
ler & de tout confondre. Par c
méthode que cet autheur Janse
te ressuscite à l'égard de Molin
je n'hésite point de dire qu'on po
roit faire même un incrédule,
déiste de l'homme le plus saint
qui aura écrit le plus divineme

En veut-on un exemple en
des milliers qu'on pourroit donn
On voit dans le siécle de Louis XI
un trait de ce genre, très resser

blant aux procédés & de l'inquisition de Rome & de cet Ecrivain. Ce Poëte impie, qui a voulu de toutes les gloires litteraires & qui n'écrit presque plus une page sans un blasphême contre la Religion. Voltaire parlant du divin Fenelon dans l'article des Ecrivains célèbres, raporte de lui, des Vers, qu'il dit tenir du Marquis de Fenelon son neveu, Ambassadeur à la Haye. A en juger par la citation simplement, il n'est personne qui ne crut lire un sceptique, un homme doutant d'un avenir : & c'est le grand parti que Voltaire a prétendu en tirer. Les hommes comme lui ne peuvent assez s'acharner sur les grandes réputations ; ils ont un diabolique intérêt à faire croire que les plus grands hommes pensent comme eux ; & les plus insignes mensonges ne leur coutent rien pour venir à leurs fins. C'est par une

raiſon ſemblable qu'une autre horreur de nos jours; la Metrie a eu l'audace de dédier, comme à ſon ami, un de ſes plus impies livres au grand Haller. Mais il faut raporter les Vers cités par Voltaire pour démaſquer ſa friponnerie. Les voici:

Jeune j'étois trop ſage,
Et voulois tout ſavoir:
Je n'ai plus en partage
Que badinage;
Et touche au dernier âge
Sans rien prévoir.

Telle eſt la ſtrophe que Voltaire a découſu & ôté de l'enſemble. Ainſi ſeule, on pourroit y trouver une doctrine hardie & une maxime d'incrédulité. Mais avant que de la montrer avec le reſte il ne ſera pas mal de dire que Voltaire n'avoit pas beſoin d'aſſurer qu'il tien

ce

A Dieu vaine prudence,
Je ne te dois plus rien:
Une heureuse ignorance
Est ma science;
Jésus & son enfance,
C'est tout mon bien.

Après cette premiere strophe
celle que Voltaire a cité avec t
de malignité. Je ne raporterai
tout le Cantique, afin de ne
allonger; chacun pourra le lire
veut & se convaincre par ses ye
de la mauvaise foi ordinaire, à
monstre de nos jours. On trou
ra ce Cantique tout entier aux p
ges 214, 215, & 216, du tr
sieme Volume des Cantiques spi
tuels de Madame Guyon, Colog
1722. Il est en lettres Italique
comme tous ceux de Fenelon q
y sont inserés, & les Réponses
Madame Guyon sont en caractèr
ordinaires. Nous serons charm

peut lui pardonner de telles friponneries, elles sont de lui & digne d'un émissaire de l'abîme. Ma qu'un corps extraise en des livre qui ne respirent que l'amour c DIEU & la voye qui y conduit en extraise des propositions ho de leur suite, que même on l extraise par voye de conséquen le plus souvent forcée. Voilà c qu'on ne peut concevoir & do on n'a la clef que dans la force d préjugés. Mais pourquoi encore l extrait-on ? Pour condamner immoler un homme dont la do trine étoit fort diférente de cel du Clergé. Voilà ce qu'on a fa à Molinos. Ce n'est pas ici le lie d'en traiter au long ni d'en don ner les preuves : Je me reserve d le faire dans une autre occasion Ce nom chargé d'ignominie & qu n'est cité qu'avec oprobre: j'essai rai de le sortir de l'injuste mépr

d'un état de l'ame où après le
longues & précursives pratiques d
la méditation, elle doit entrer dan
le silence intérieur, pour écoute
DIEU parlant en elle, après qu'e
le a longtems elle-même parlé
DIEU. Alors qu'arrive-t-il? U
dévôt criera au blasphême, & d
qu'on veut retrancher les pratiqu
néceſſaires de la méditation; ta
dis que cet homme injuste n'auro
qu'à voir quelques pages plus ha
qu'on les établit pour les comme
çans. Non, non, il la bien v
mais il ne lui convient pas de
voir; l'ensemble d'un livre my
que l'inquiéteroit, parce qu'à l'en
sager & le présenter sous ce s
vrai & total point de vue, il
pourroit y trouver à percer &
n'auroit pas matiere à crier. Il
est de même dans tous les dég
de la vie spirituelle. S'agit-il
cet état avancé, où l'ame doi

le, sans avoir jamais rien vérifié eux-mêmes.

Est-il question de ces foiblesses que DIEU même laisse aux plus saintes ames comme à St. Paul, afin de les tenir dans une humiliation perpétuelle & empêcher en elles les plus petites éruptions d'un orgueil spirituel qui sans cela renaitroit de sa propre défaite ? Foiblesses dans lesquelles le saint Apôtre se plait plus que dans tous ses dons exquis & ses révélations sublimes, parce qu'il en sent l'utilité pour l'anéantir, & qu'il craint toujours l'orgueil que pourroient lui donner les grands dons. Que disent cependant ces Docteurs lorsqu'ils trouvent le même langage dans les mystiques ? Changeans les termes, car rien ne leur coute : ils disent que ces mystiques & spirituels se plaisent dans leur *corruption.* Remarquez bien, ce n'est

raisonnement. Je ne vais rien leur prêter que je ne sois en état de démontrer. « Ces prétendus spirituels », disent-ils ; « qui se gui„ dent si haut, ne veulent ni cie„ ni enfer, & sont si indiférens „ tout, que sous prétexte de „ volonté de Dieu, ils iroie„ aussi bien en enfer qu'au ci„ L'un leur est aussi indiférent q„ l'autre. Or comme en enfer „ ne peut pas aimer Dieu, da„ les rêveries de leur imaginati„ ils consentent donc à être „ en un état où on n'aime p„ Dieu, & à perdre toute c„ charité qui ne peut être adn„ dans la demeure des démons Je me hâte de sortir de ce lan ge & de ces conséquences for qui font horreur, & que ces h mes malheureux prêtent aux saintes ames. Et c'est ainsi q ont l'audace de se servir de la

haute pureté de l'amour & de la fin & consommation de la charité, pour faire croire qu'on consent à perdre cette charité & qu'on renonce à cet amour pur, si identifié dans l'ame consommée, qu'il faudroit la détruire elle-même & l'anéantir avant qu'elle put perdre une goute de cet amour.

Je n'ai pas le tems d'allonger. D'ailleurs la malignité des équivoques qu'ils se commandent, est assez démasquée dans ces exemples. Je pourrois les multiplier sans fin : mais ceux-ci nous sufiront entre tous, pour faire voir quelques échantillons d'une mauvaise foi que rien ne peut vaincre, ni douceur, ni charité, ni éclaircissemens, ni le langage constant de l'Ecriture où leur passion ne veut rien voir du systême intérieur, ni la tradition successive d'une infinité de saintes ames dès les premiers siecles du

Christianisme, ni l'onction sacrée; ni le langage divin qu'ils ne peuvent manquer de voir dans ces mêmes livres spirituels qu'ils tordent & calomnient. Non, rien ne peut les vaincre; ils sont roidis durcis contre les preuves les plus claires, & les piéces justificatives où les faits sont démontrés & mis au dessus de tout doute, ne font que les aigrir davantage.

C'est sur de pareilles équivoques & sur une si digne baze que le fameux Jansseniste Mr. Nicole, a bâti son traité, intitulé *des Visionnaires.* Il faut voir l'indignité avec laquelle il y traite les plus saints mystiques & en particulier le pere Guilloré, & la maniere oblique & artificieuse dont il présente leurs idées pour en montrer la prétendue horreur. Ne nous apesantissons pas. De tels hommes auront été un peu étonnés lorsque le voile

étant déchiré; ils sont entrés dans le domaine de cette vérité qu'ils ont refusée & persécutée en ce monde, & qu'il faut voir tôt ou tard pour en être foudroyé.

Il faut en revenir à cet autheur Ecclésiastique, leur fidéle imitateur dans ces impostures. Les plus grands noms ne l'éfrayent point. Le Marquis de Renti, Mr. de Bernures de Louvigny, les hommes de la plus éminente pieté sans discution reçoivent en passant leur coup de bec. Quand les faits clairs & démontrés iroient à l'inquiéter, il ne s'en embarasse guères: il sait où les enjambes & les outrepasser, où les farder & les colorer. C'est ainsi singuliérement qu'il a su déguiser l'horreur des menées qui ont fait immoler le pere la Combe, cet excellent témoin de la vérité. On peut en voir une partie dans la vie même de Madame Guyon, de la-

quelle cet autheur n'a pas ôſé attaquer ni même mettre en queſtion la droiture. Il ſe ſeroit trop dévoilé, parce que les plus acharnés ennemis de cette ſainte femme n'ont jamais oſé y jetter de ſoupçons. Il n'eſt pas même juſqu'à Boſſuet, qui bon gré, malgré lui, n'ait été obligé de lui en rendre enfin le plus éclatant témoignage dans l'aſſemblée du Clergé de France où il tenoit le bureau. Ils n'ont pu trouver aucun endroit à percer dans une ſi belle vie, quant à la vertu & aux mœurs : quel a ſeulement été à cet égard leur artifice ? Que le lecteur impartial en ſoit Juge, comme DIEU en jugera un jour.

Dans le noir orage que la calomnie ſuſcitoit contre Madame Guyon & contre ſes écrits ; elle demandoit à grands cris que l'on prit les plus formelles & les plus juridiques informations de tous les mo-

toute conscience, toute équité? Comment ose-t-on se jouer ainsi de l'innocence & concourir à l'oprimer sciemment, volontairement & avec connoissance de cause?

Il n'est personne qui sache être plus utilement double pour ses intérêts, que ceux dont la duplicité est couverte des plus grandes aparences de sincérité & de roideur. Madame de Maintenon qui avoit eu d'abord un assés grand apel pour la voye intérieure, le faussa bientôt. Sa position à la Cour, l'instinct secret de s'agrandir & de se maintenir, une situation délicate, une position critique, le respect humain, la crainte, &c. Il n'en faut pas davantage: il n'en faut pas tant pour faire manquer la vérité divine qui n'est faite que pour ceux qui la veulent sans reserve & aux dépends de tout, qui veulent *l'acheter & ne point la ven-*

tre, comme dit le sage. Cette Dame, singulier phénoméne de la fortune, n'a pas pu faire assez divorce avec le *moi*, pour entrer dans les vrayes voyes d'un DIEU qui ne se donne qu'à la perte de nous-mêmes. Elle eut pu faire à l'intérieur des biens incalculables; elle auroit eu assez de crédit pour entraîner Louis XIV. à le protéger, ou du moins à ne pas le laisser persécuter. Mais la vérité une fois manquée, ne se retrouve plus; elle se retire gémissante & est perdue, pour qui ne la veut pas toute entiere. Ainsi Madame de Maintenon d'abord liée avec le grand Fenelon, par une vénération qu'on ne pouvoit lui refuser, vint bientôt à le trahir & l'abandonner. Elle n'avoit pas profité de la belle lettre de direction qu'il lui écrivit & qu'on voit sur la fin du troisieme Tome du *Recueil des Lettres de*

Maintenon. Entrainée par des Evê-
ques, perſécuteurs de Fenelon,
comme du pur amour de DIEU,
elle abandonna un homme qu'elle
auroit dû pour ainſi dire adorer.
Elle a fait du reſte en ce monde
de certains biens qu'elle auroit fait
infiniment mieux encore ſi elle eut
été intérieure ; & elle les eut fai
ſans nuire à la voye ſeule divine
Mais adorons les jugemens de DIEU
Le monde ne peut recevoir so
vrai Eſprit, comment eſt-ce qu
la Cour le recevroit ?

L'Autheur d'hiſtoire Eccléſiaſt
que dont je reléve les excès, e
parlant des principaux Quiétiſte
comme il les apelle, amène à
file l'excellent Mr. Malaval. Da
cet article ſeulement il eſt d'aco
avec les Jéſuites. Ils n'ont ni l
uns ni les autres oſé attaquer ſ
moeurs trop reſpectables pour qu'
l'eut oſé ; mais ils s'açcordent

quelque ſorte même à ceux du pere Surin, excellens toutefois. Ainſi on ne lira point Malaval ſans fruit. Il s'eſt ſoumis, comme la fait Fenelon, à la condamnation de Rome; comme lui il ne vouloit pas faire un ſchiſme. Les ames de grace ſont trop dociles pour cela. Ils ſe ſont ſoumis par la même raiſon qui a fait que le Pape Innocent XI. a condamné Molinos; je veux dire pour ne pas occaſionner des diviſions déchirantes: j'en parlerai bientôt plus au long, à l'occaſion de Mr. de Fenelon.

Preſque tout ce que notre Auteur Eccléſiaſtique dit & de la perſonne & des écrits de cet Archevêque, il le tire ou de Mr. Boſſuet: quelles ſources! ou d'un certain Mr. Phélipeaux qui a été ſon agent à Rome contre Mr. de Cambray, & qui a écrit une prétendue *rélation du Quietiſme*. Ce Phéli-

on veut attaquer des personnes comme le grand Fenelon, il faudroit le faire plus finement. Mais qu'attendre d'un homme qui a fait un libelle sur Madame Guyon & son ami, & qui pour cacher tous les artifices & toutes les manœuvres de Bossuet à Rome, ne cesse de les mettre sur les partisans de Mr. de Cambray.

Le même Phélipeaux, non content de ce libelle, avoit encore composé une *histoire* latine de *l'Eglise de Meaux*, de laquelle Don Joussaint du Plessis de la Congrégation de S. Maur, a cru devoir corriger les erreurs & suprimer les mensonges. C'est ce dont notre autheur Ecclésiastique se plaint. Il se plaint surtout de la maniere assez vraye & assez équitable dont ce Toussaint Duplessis raporte le fameux diférent de Mrs. de Cambray & de Meaux. On voit le venin de

tes celles de ce Fenelon que
avez si indignement traité.
espérons bien même que I
nous fera la grace de faire réi
mer tous les ouvrages de Ma
Guyon, afin qu'ils se répai
dans le monde entier, & que
ceux qui en seront jugés dig
puissent sucœr sans obstacle
divine doctrine. Hé, à quoi s
roit la réforme, si elle ne d
geoit des antraves de la Cour
Rome. Dieu la permise cette
forme non point afin qu'elle s
une raison que malheureusem
elle ne suit que trop, mais
que son esprit qui veut être lib
que sa grace ne fut point gé
née, & que contrainte dans
endroit, elle peut librement sui
son cours en d'autres. Il lui fa
bien des lieux de refuge; mais h
las, hélas, elle est presque per
cutée par tout. . . . .

M

D'abord ce qu'il dit dans ces paroles est très vrai. C'est bien en éfet la maniere dont Fenelon s'est soumis, & bien loin de le nier, c'est exactement ce que nous croions & même dont nous sommes sûrs. La question se réduit donc à savoir & à vérifier, si cette maniere de soumission est bonne & de mise devant DIEU & devant les hommes ou non : si elle doit être blâmée ou aprouvée ; si elle est juste ou criminelle. Si elle est criminelle, nous avons tort de lui aplaudir & de l'aprouver. Si elle est juste, l'autheur est un calomniateur. La suite va faire voir ce qui en est.

Mais avant que de démontrer en ce point la vérité & de la tirer de la confusion & du cahos où ces gens là la mettent malicieusement, il sera bon de faire deux ou trois remarques préliminaires. Cet homme d'abord n'est ici que l'écho d

Boſſuet, de l'Evêque de St. Omer & de beaucoup d'autres qui répétoient par tout ces diſcours, & dont la paſſion auroit voulu pouſſer Mr. de Cambray juſqu'au bout. Ils avoient ſi bien noirci ſa ſoumiſſion que Madame de Maintenon, entrainée par ces clameurs, & qui s'ingéroit à ce ſurquoi qu'il lui auroit convenu de ſe taire, que Madame de Maintenon diſoit qu'elle ne croiroit jamais la ſoumiſſion de Mr. de Fenelon ſincere, juſqu'à ce qu'elle le vit refuter lui-même avec chaleur les maximes contenues dans ſon livre condamné à Rome. Qu'on prenne patience, on verra bientôt ſi ces gens-là avoient raiſon. Remarquez, je vous prie, en ſecond lieu, quel eſt l'homme qui répéte tous ces bruits dans ſon livre. Un Janſeniſte! J'ai tout dit en ce mot. *O tempora, ô mores!* O inconſéquen-

ce ! duplicité, pharifaïfme, pouffé au delà de tout ce qu'on pourroit imaginer. Un Janfenifte critique & blâme la foumiffion de Mr. de Cambray; c'eft-à-dire, ne la trouve pas affez forte, l'auroit voulue intérieure auffi bien qu'extérieure. Un Janfenifte ! Que tout l'univers en foit juge. Où eft la pudeur ? Comment peut-on pouffer l'audace à ce point? Des Janfeniftes; eux qui, comme tout le monde fait, non feulement ne fe foumettent point intérieurement, mais font extérieurement indociles aux Décrets de la Cour de Rome; font fchifme, refufent les Bulles, en apellent perpétuellement comme *d'abus*, étourdiffent l'univers du bruit de leurs refus, & font dans le corps de l'Eglife Romaine un membre monftrueux qui en prépare peut-être la ruine & rifque de miner enfin fa conftitution. Un Janfenifte !

ſpirituel, ne doit nulle part être contrainte. Nous croyons que les Princes même & les ordres Eccléſiaſtiques n'en ont aucun droit, parce que nous ne dérogeons à aucun ordre & que nous ſommes les meilleurs citoyens & les meilleurs ſujets. Pleins de reſpect pour les Princes & de ſoumiſſion à tous leurs ordres civils & raiſonnables. Soumis pour DIEU dont ils ſont les Lieutenans & pour la conſcience, comme l'a dit St. Paul; nous ne croyons pas qu'on puiſſe nous en demander davantage, & que ni Prince ni Clergé ait droit ſur ce qui peut ſe paſſer au dedans entre un DIEU dont l'œuvre eſt inconnue & une ame qu'il daigne favoriſer de ſes dons & de ſon ſecret.

Mais comme il peut arriver que par équivoque on nous confonde, ainſi que cela ne s'eſt vû que trop

[illegible]

[illegible] des [illegible] qui [illegible]
[illegible] les Souve-
rains n'étoient pas [illegible] : se ré-
volter même pour la verité. Ce se-
roit se sortir de cette même verité
qui veut qu'on rende à *Cesar* ce

qui est à César, & à Dieu ce qui est à Dieu : ce seroit faire un infiniment plus grand mal que de se soumettre.

Mais après ces bornes posées, j'ajoute que dans tous les pays Protestans quelconques, je n'en excepte aucun, où on persécuteroit des personnes soumises à leur Prince, où on persécuteroit des personnes qui ne respirent que l'amour de Dieu, le zèle pour la Religion, qui parlent ou écrivent non en revoltés, mais selon que la grace qu'ils ont reçue leur donne de parler ou d'écrire ; des personnes dont la conduite est d'ailleurs solide & édifiante, dont la conversation respire la charité & la douceur. Je dis, qu'en tout pays Protestant où on persécuteroit ou bien *seulement où on gêneroit* de telles personnes, on auroit un très grand tort, & ceux qui le feroient

en un libertinage d'esprit & de raison où chacun a sa Relig'on à sa mode. Je voudrois bien leur demander si dans le corps entier des Ecclésiastiques Reformés, il n'y a pas des supralapsaires, des infralapsaires, des Arriens, des Arminiens, des Sociniens, & s'ils pensent tous, & remarquez bien, s'ils disent tous de la même façon; je dis même dans le même pays? Voilà la question que je ferois à leur conscience.

Je voudrois leur demander en second lieu; si on peut, si on veut & si on doit avoir des Papes dans la Réforme; & si après avoir quité celui de Rome, il faut s'en donner un grand nombre, qui, souvent n'entendent rien aux choses, équivoquent perpétuellement & ne comprennent pas quelquefois les premieres notions du vrai Christianis-

me. Je le dis avec douleur & l'amertume dans l'ame.

Je voudrois leur demander en troisieme lieu; si supofé qu'en mépris & en inconséquence de l'idée de la Réforme, il y faille des Papes; si ces Papes doivent tolerer tous les abus horribles de la raison qui a enfanté toutes les héréſies & toutes les diférentes manieres de penser qu'ils ont entr'eux, & ne se servir d'autorité réprimante que contre ceux que la grace préserve de toutes ces héréſies, que contre des personnes bienfaisantes dans la société, que contre des personnes qui écrivent ou parlent d'une maniere utile, Chrétienne, édifiante, & qui enfin ne respirent que l'amour de DIEU qu'ils voudroient inculquer aux autres. Voilà ce que je voudrois leur demander & surquoi je les sommerois de répondre devant DIEU. Je les sommerois

de dire s'ils croyent que la Réforme n'eſt faite que pour donner un libre cours à tous les égaremens de la raiſon qui ſe perd en ſyſtêmes, & non point pour donner un libre cours à la grace du pur amour de DIEU, qui, perſécuté maintenant dans l'Égliſe de Rome, voudroit trouver un refuge libre chez les Proteſtans. Je les ſomme de dire s'il n'y aura d'exception dans la *liberté de la Réforme*, que par raport aux objets les plus purs & les plus ſaints, & ſi tandis que la licence des opinions y eſt ſouferte, la grace de DIEU, le don de DIEU, le Saint Eſprit & ſon œuvre dans les cœurs y doivent être contrains & tyrannisés.

Voilà les queſtions que je prens la liberté de leur faire, non par haine, non par aigreur, mais à cauſe de la vérité & en charité; je les conjurans d'y penſer auſſi ſé-

rieusement qu'ils auront à en répondre. Je pourrois faire bien d'autres questions tout aussi tranchantes; mais il ne faut pas allonger. Le Seigneur sait que tout, en disant ces choses, je me sens un grand amour pour eux & que je donnerois volontiers ma vie pour qu'il y eut entre nous une parfaite *unité d'esprit & un même sentiment que celui qui a été en Jésus-Christ.*

Telle est donc la position de ceux d'entre les Protestans que la grace appelle aux *voyes intérieures*; cette grace libre & gratuite dans ses dons & qui ne s'embarasse guères des systêmes, des opinions des hommes & des règles qu'ils se font. Ces personnes doivent jouir d'une douce & sainte liberté, d'une liberté pleine & entiere, qui n'est point turbulente, inquiéte, qui respecte les Gouvernemens, qui ne va point à empêcher les Cultes extérieurs;

qui enfin ne dérange rien, ni dans la société, ni dans l'ordre établi. Et nous croyons que ceux qui empêchent une telle liberté, en recevront leur punition.

Mais cette position des Protestans n'est pas la même pour un Catholique Romain. Ici il faut raisonner selon la Foi de chacun, & selon les vérités de circonstance; & mettre exactement dans la diversité des situations. L'idée primitive du Papisme, c'est la soumission à l'autorité de l'Eglise qui s'explique ou par le Pape, ou par les Conciles &c. &c. Or supposez maintenant dans le Papisme un homme appellé par la grace aux *voyes intérieures* (Car cette grace toujours supérieure à tout & qui ne peut être contrainte ni par les hommes ni par les positions, peut se donner dans quelque communion qu'on soit extérieurement. Elle se donneroit même

me à un Payen, s'il étoit vraiment disposé à la recevoir. On en a des exemples frapans à la côte de Malabar & en bien d'autres lieux.) Suposé dis-je, le cas de Mr. de Fenelon qui a amené cette discution. Voilà Mr. de Cambray Catholique; il est plus, il est Ecclésiastique dans cette Communion: il a écrit sur le pur amour & sur les voyes mystiques; & Rome a condamné son livre. Que doit-il faire? Il doit se soumettre. Les vrais intérieurs ne font point schisme dans l'Eglise; & le Catholique le devroit encore moins que le Protestant. Les divisions mettent tout en conflict, & donnent lieu à l'ennemi par l'orgueil & les passions. Les *sectes* sont mises par l'Apôtre au rang des *œuvres de la chair*. Mr. de Fenelon pouvoit & devoit condamner son livre pour ne pas faire une émeute scandaleuse: il le

devoit par douceur, par démis-
sion, par simplicité, par esprit
d'enfance : il pouvoit se dire à lui-
même que son livre avoit des mots
équivoques qu'on pouvoit détour-
ner à un faux sens & tirer le poi-
son de ce qu'il y a de plus exqui
Il savoit que le pur amour n'éto
pas dépendant de son livre & qu'
Dieu indépendant des moye
infini en moyens, (Esaïe) magni-
fique en moyens & puissant en forc
pouvoit s'en passer : il pouvoit m
me raisonner plus loin & se d
à lui-même, que ce qui est la
rité de Dieu même, peut po
un tems n'être pas une vérité u
verselle, peut n'être pas de circo
tance pour tous les hommes sa
exception, pour tant d'homm
charnels & grossiers qui n'ent
dans rien aux choses en même te
qu'ils sont corrompus, pouvoie
tourner à un faux Quiétisme l'é

nelle vérité du pur amour, & abuser de certains termes pour donner dans une licence fort éloignée de l'intention de tout cœur en qui cet amour a posé son siége. Il pouvoit se dire mille choses; mais sans raisonner. En un mot il est Catholique, il se soumet. Sa soumission à *l'extérieur* a été simple, ingénue, sans bornes. Il adhére au bref du Pape; il fait un mandement de soumission, lui-même il le publie. Il n'écrit plus pour soutenir son livre; il défend qu'on le lise, il refuse de concourir & de colluder avec ceux qui voudroient désormais en prendre la défense, il regarde même les ofres qu'on lui en fait comme un piége tendu à sa droiture. Voilà ce qu'il a fait: ainsi *à l'extérieur* sa soumission a été entiere.

Voici maintenant la vraye question, entre l'autheur Jansenifte &

vous les ennemis de Mr. de Cam-
bray d'une part, & nous d'autre
part. L'Archevêque devoit-il davan-
tage, devoit-il une soumission in-
térieure, devoit-il foudroyer par
écrit la doctrine du pur amour &
des voyes internes qu'il avoit sou-
tenues ?

Je vais là-dessus établir & démon-
trer deux choses. La premiere, qu'il
n'est ni Communion Chrétienne, ni
Pape, ni Potentat qui eut aucun
droit de l'exiger ; & qu'aucune au-
torité quelconque ne va jusques là.
La seconde, c'est que si Mr. de Cam-
bray l'eut fait comme ses acerés en-
nemis l'auroient voulu, Mr. de Cam-
bray fut devenu un homme sacrile-
ge, blasphémateur de l'œuvre inti-
ne de Dieu sur les cœurs, & n'eut
rien moins que péché contre le S.
Esprit. Déduisons d'abord la premie-
re. Je dis donc, 1°. qu'il n'est au-
cune autorité sur la terre qui ait di-

vraie régle devroit être d'aider, [illegible] chacun l'œuvre de cette grace inte[illegible] ne qui seule est le tout. Voilà l'un[illegible] que but de toute solide Religion [illegible] de toute régle divine. Mais a[illegible] de rendre la chose plus claire [illegible] plus palpable que le jour, & qu'[illegible] comprenne bien ma pensée & [illegible] preuve de tout ce que j'avance ; [illegible] prendrai ici un exemple très instru[illegible] tif dans ce qui s'est passé à Ro[illegible] l'égard de Molinos. On y ver[illegible] vraie & secrette cause de sa cond[illegible] nation dans certaines propositi[illegible] rélatives à notre sujet & non po[illegible] dans ce que ses injustes ennemis [illegible] ont atribué. Je raporterai ici q[illegible] propositions de Molinos, cond[illegible] nées, qui sont parfaitement [illegible] jet : je les traduirai très exacte[illegible] du latin, après quoi nous ferons [illegible] réflexions. Ces propositions son[illegible] 65-68.

Proposition 65e. " On doit [illegible]

[illegible]

„ donnée, ni admise; car l'Eglise
„ ne juge ni ne doit juger des cho-
„ ses cachées & chacun a le droit
„ de se choisir son Directeur.

Proposition 67e. " Avancer que
„ l'intérieur & ce qui se passe au
„ dedans doit être manifesté au Tri-
„ bunal extérieur des Préposés, &
„ que ce soit pécher que de ne pas
„ le faire: c'est une erreur manifes-
„ te & une fourberie, parce que
„ l'Eglise ne juge point des choses
„ cachées. Et ainsi de telles inven-
„ tions & tromperies aportent aux
„ ames les plus grands préjudices.

Proposition 68e. " Il n'est sur la
„ terre aucune Puissance, ni aucu-
„ ne Jurisdiction, qui ait le droit
„ de commander que l'on découvre
„ les lettres d'un Directeur à l'égard
„ de l'intérieur de l'ame. Il est donc
„ très nécessaire d'avertir que cela
„ est un piége & une séduction de
„ Satan".

Telles sont les quatre propositions condamnées dans Molinos, que je voulois citer & qui dévoilant ce mystère, sont parfaitement relatives à ce que j'établis ici. Qu'il n'est aucune Puissance sur la terre qui ait droit sur l'intérieur ni d'ouvrir & de pénétrer dans le sanctuaire de l'esprit & d'un coeur qui est à DIEU, & où il peut faire tout ce qu'il lui plait. Comme je traiterai ailleurs plus au long de Molinos, je ne m'y étendrai pas ici & je ne ferai qu'ajouter sur son sujet ; que, c'est très mal à propos qu'il est blâmé parmi les Protestans, comme on le disoit il y a longtems dans les Actes de Leipsic, où on avertissoit les Théologiens Protestans qu'ils feroient sagement de réprimer leurs Jugemens précipités contre Molinos ; de peur qu'en le condamnant, ils ne condamnassent aussi leur propre cause. Mais qui est-ce qui veut écouter ? On crie à l'an

veugle, & sans savoir ni comment ni pourquoi.

Il faut faire une distinction tout à la fois lumineuse & utile dans une question qu'on a tant embrouillée. Il faut distinguer ici la *foi symbolique*, de l'œuvre interne & des opérations cachées de l'Esprit de Dieu dans les ames. Cette foi symbolique se raporte aux articles du *Credo*. C'est la croyance sûre, vague, générale & universelle des articles qui y sont contenus. Et je crois que l'Eglise de Dieu, quelle qu'elle soit & où qu'elle soit, a droit d'en juger, d'en décider & de la maintenir. Mais ce n'est ni ce contre quoi Molinos se récrioit, ni ce n'étoit le cas de M. de Fenelon, ni encore ce ne doit être l'assertion ni la prétention d'aucun Protestant. Le symbole qui caractérise le Chrétien & qui en est la marque, doit reposer par tout sur une baze immuable. C'est la foi

Théo

Théologale, distinguée & non contradictoire à cette foi particuliere dont parle le Prophète Habacuc, lorsqu'il dit, *le Juste vivra de sa foi.* Remarquez bien, il ne dit pas seulement, *de la foi*, mais *de sa foi*; de cette foi qui lui est particuliere & qui ne contredit point la foi générale, qui servant de fondement à tout en même tems, ne déroge en rien à l'œuvre interne que l'Esprit de Dieu peut opérer. Cette œuvre interne ajoute à la foi Théologale & ne la détruit point; elle ne fait que l'étendre, bâtir dessus, l'expliquer, la déveloper à l'ame, comme il plait à la grace, & lui en montrer les insondables merveilles, inaccessibles à ceux qui n'ont pas reçu cette *onction du Saint*, dont parle l'Apôtre, & qui par elle *connoissent toutes choses.* Et voilà pourquoi & d'où est venue cette maxime si équitable du *Droit Canonique*; *l'Eglise ne juge pas des*

choses qui sont cachées. Cette maxime qui doit constamment faire régle n'est-elle pas fondée sur la parole de St. Paul même. *Que l'homme spirituel juge de tout & n'est jugé de personne.* Se peut-il rien de plus fort. Qu'on lise avec attention (1. Corinth. II. depuis le verset dixieme jusqu'à la fin,) où sont contenues ces paroles: que sont la plûpart de ceux qui s'ingérent d'en juger sinon en éfet des hommes animaux, comme les apelle St. Paul, & qui au lieu d'aider & de soutenir la vérité divine qu'ils seroient apellés à soutenir *par état*, ne font que de l'opprimer & d'en persécuter les témoins, gens à qui on pourroit apliquer les graves & formidables paroles de St. Étienne: (Actes 7.) *Hommes incirconcis de cœur & d'oreilles, vous résistez toujours au St. Esprit, & vous êtes tels qu'ont été vos péres. Quel est le Prophête que vos pé*

n'ont point persécuté &c.? C'est ainsi que ces hommes persécuteurs, commettent le péché contre le Saint Esprit, qui n'a jamais été plus généralement commis qu'il l'est de nos jours.

Qui est comme Dieu *entre les forts?* Qui est Dieu, qui est Jésus-Christ, qui est le Saint Esprit? Est-ce le vrai Dieu ou des hommes que David ne craint point d'apeller menteurs? *Où est le Sage, où est le Scribe, où est le Docteur profond de ce siécle?* Le Seigneur Jésus ne les a-t-il pas tous accusés, convaincus d'aveuglement & de folie? Ne va-t-il pas en punition de leur orgueil, jusqu'à remercier son Pere de leur cacher les objets inéfables qu'il ne révéle qu'aux ames humbles & enfantines? Dieu n'est-il pas *admirable en ses Saints?* Que s'il y est admirable, ne doit-il pas faire en eux, une *œuvre extraordinaire*, inaccessi-

ble aux pensées de la raison & à tous les systêmes ? Ses voyes sont-elles les nôtres ? Ne dit-il pas lui-même, qu'elles en sont aussi éloignées que les Cieux le sont de la terre ? *Son bras seroit-il racourci*, pour ne pouvoir opérer des merveilles ? & les plus grandes merveilles qu'il fait ici bas, n'est-ce pas l'œuvre interne de sa grace ? Qui est-ce qui lui liera les mains ? Le fond de la vie *spirituelle & intérieure* n'est-il pas inéfable, par cela même qu'il est une vie *cachée en* DIEU. Remarquez bien, *cachée en* DIEU. Où est donc le Tribunal ici bas, où est la dignité, où est la puissance, où est la jurisdiction, où est l'autorité à laquelle cette vie intérieure puisse & doive être soumise ? Un DIEU grand a-t-il donc donné aux hommes son pouvoir caché ? Leur a-t-il donné parole de s'asservir en son œuvre à leurs régles, à leurs systêmes & à

leurs méthodes? Ne peut il pas faire pour les uns ce qu'il ne fait pas pour le général, & les régles faites pour le plus grand nombre, si elles ne font pas cette exception, si elles sont exclusives de toute exception, si on les veut faire universelles, ne sont rien moins dès ce moment, en cette quantité & à cet égard que des régles sacriléges Et les hommes qui osent les établir universelles, des hommes qui par là font la guerre à DIEU, veulent forcer son opération, la tailler, la polir, la cizeler à leur façon, maitriser le Saint Esprit, & être pour ainsi dire, les dieux de DIEU même. Prenez garde, ô hommes! que vous ne soyez un jour trouvés *faisant la guerre* à un DIEU qui nous trouvera tous.

Mais, dira-t-on, le fanatique, l'enthousiaste, l'homme jouet de l'illusion, des cerveaux allumés, des imaginations ardentes, sous prétexte de

la grace, abuseront de ce principe, se croiront tout permis, & pousseront souvent au déhors un jet monstrueux. Tout mon discours est allé à la réfutation de cette objection & a posé toutes les bornes. Les régles sont faites pour l'extérieur de telles gens, s'il est déréglé, elles sont faites pour corriger ou punir les éruptions extérieures; mais on n'a d'autre droit sur l'intérieur qu'un droit de douceur, d'avertissement & d'instruction.

Revenons à Mr. de Cambray. Catholique, il devoit être soumis au déhors. On condamne son livre, & il le condamne lui-même. Un décret de Rome proscrit ce livre, & il accépte le décret & le proscrit lui-même. Tout cela est extérieur, qui a pû s'expliquer confusément en écrivant. D'ailleurs sa position le soumet à Rome, & il exécute ses ordres. Voilà jusques où va la jurisdic-

reux de protection à la part des Souverains sur le Chrétien, & de soumission & d'amour en celui-ci à l'égard de son Prince; sans que la puissance des hommes toujours respectée comme elle doit l'être, envahit jamais sur la puissance de Dieu. Enfin on verroit les régles Ecclésiastiques par tout pays, rouler sans contrainte sur leur pivot & sur leur baze, si elles protégeoient toujours l'œuvre de la grace sans la maitriser & sans l'asservir. Si enfin au lieu de s'en tenir à leur lettre, on savoit en saisir l'esprit qui va non à opprimer les consciences, mais à les aider & à dilater les cœurs pour l'amour d'un Dieu qu'on doit aimer sans bornes. Mais hélas, ce tems heureux n'aura lieu que lorsqu'il n'y aura qu'un seul Troupeau & un seul Berger; il n'aura lieu que lorsque le Règne intérieur de Jésus-Christ devra s'élever sur les ruines de l'

gueil, de l'incrédulité & des systêmes. Alors les Princes eux-mêmes protégeront les fidéles plus ou moins sous l'opression jusqu'alors, & Dieu se formera des Pasteurs selon son cœur.

Par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, on voit que j'ai traité, démontré d'avance ce qu il faut penser sur la 2e. question, agitée à l occasion du cas de Mr. de Cambray ; & je n'ai pas besoin de m'étendre beaucoup. Un Dieu qui sait se faire entendre, goûter au dedans, & qui montre à l'homme en secret tout ce qu'il veut, avoit montré à Fenelon ce qu'il avoit déja montré à Salomon avant lui. Il lui avoit montré, qu'il est seul la derniere fin de l homme, comme il en est le principe. (Proverb.) Dieu a *tout fait pour lui-même.* Il avoit montré à Fenelon que tout motif d'aimer Dieu autre que Dieu même, pouvoit bien être un motif à

tems, un motif inférieur, un bâton pour aider à marcher quiconque ne peut pas s'élever à DIEU purement & à qui il faut encore la perspective; ou des punitions ou des récompenses. Il lui avoit montré que qui ne craint pas DIEU pour lui seul, mais à cause de la punition n'étoit encore que l'esclave qui craint non son Maître, mais les coups. Il lui avoit montré que qui n'aime DIEU que pour le ciel & la béatitude, s'aime bien mieux encore lui-même que DIEU; est bien plus à lui-même sa derniere fin que DIEU n'est sa derniere fin. Il lui avoit rendu infiniment palpable cette vérité si ridicule aux yeux des Docteurs, & tant contredite par tous les hommes intéressés, & qui recourbans éternellement sur eux-mêmes, ne font jamais divorce avec l'amour propre. Il lui avoit montré l'impureté de cet amour, qui croit aimer DIEU, & qui dans le fond de

ne que le bienfait & lui-même. Il lui
avoit montré que sa divine Ecriture,
qui comme la manne a tous les goûts,
tout en présentant la récompense
pour hameçon à l'indocile grossiereté
du genre humain, afin du moins
de gagner sur lui quelque chose, sa-
voit en même tems élever l'ame qui
veut se donner sans reserve, jusqu'au
regard indéclinable de son DIEU &
un amour libre, dégagé, indépen-
dant de tout ce qui n'est pas DIEU
même. Il lui avoit montré le divin
sens de la mystérieuse Echelle de Ja-
cob, où se trouvent tous les échel-
lons & tous les dégrés, jusqu'à ce
que l'ame fidéle, arrivée au dessus,
ne voye, n'envisage, ne goute, ne
sente, ne veuille plus rien que DIEU
même. Il lui avoit montré que com-
me la foi est le moien d'arriver à la
charité pure, & la manuduction à cet-
te divine charité, lorsque l'ame y est
arrivée comme à son terme; elle n'a
plus besoin de foi pour l'y conduire;

& la foi & l'espérance qui l'ont aidé sans être détruites sont englouties par la charité qui les contient suréminemment, comme sont perdus & noyés les moyens dans la fin lorsqu'on y est arrivé. Ils y sont contenus, dis-je, non plus comme moyens, mais comme rentrés dans leur fin bienheureuse. DIEU *est charité*, dit l'Apôtre: *Quiconque est dans la charité demeure en* DIEU; *il y demeure*: remarquez bien; il y est donc par état permanent. Et ailleurs le Seigneur lui-même dit: *Moi & mon Pere nous ferons notre demeure en lui*. Par conséquent l'ame arrivée à la charité pure est en DIEU même. Elle est donc dans sa fin, & par conséquent encore la foi & l'espérance ne lui servent plus de moyen, mais quant à leur office, elles sont absorbées par cette fin. De même le ciel & la béatitude sont bien contenus en DIEU. Il ne faut pas croire que celui qui est en DIEU les perde; il ne les eut au contraire

mais plus affurées ; mais ils ne font plus fon motif, mais il ne les envifage plus. Tout eft furéminemment englouti par la charité. Alors s'accomplit la loi d'amour, la feule qui rende à DIEU la gloire qui lui eft dûe, & la feule qui faffe le vrai homage à fa fupériorité infinie.

Mais à quoi fert de s'étendre ? Quand j'expliquerois fans fin cette divine vérité, qui eft-ce qui la croiroit ? Elle ne fe fent que par le cœur & n'eft acceffible qu'à l'expérience. La raifon qui brouille tout a des milliers de canons dreffés contr'elle. Les cœurs refferrés, les entrailles rétrécies des hommes fuperbes & aveugles ne peuvent ni la faifir, ni la comprendre ; elle leur eft même fcandale, & les plus modérés d'entr'eux croyent faire beaucoup lorfqu'ils ne la perfécutent pas. Il faut attendre en patience que DIEU fe léve & avec lui la lumiére victorieufe, & que fes ennemis foyent diffi-

pés. Un jour il faudra la voir cet
vérité si contredite aujourd'hui &
sentir le poids accablant & terrib
Mais il faut revenir à Mr. de Fe
lon. Voilà ce qui lui avoit été mo
tré au dedans : voilà ce qui avoit
imprimé dans son esprit, & gra
sur son coeur par une touche sûre
immortelle. Et de quel doigt, m
DIEU ! & de quelle main ? Vous
savez, Seigneur, à qui je ne cra
point d'en apeller ici ; du doigt
votre Saint Esprit même. Si do
Fenelon eut retracté non seulem
son livre, mais ces vérités, mais
vérité du pur amour, mais la véri
mais la certitude de la route qu
conduit, Fenelon auroit été un ho
me sacrilége : il eut vendu & t
la vérité connue dont en ce siécl
veugle & malheureux, il avoit
apellé à être témoin & héraut. Il
roit blasphémé l'œuvre de DIEU
de son Esprit : il auroit dénatur
sûre lumiére que la grace avoit

en lui, pour l'envelopper, par complaisance pour des hommes menteurs, dans les plus infernales ombres. Il auroit menti au dépôt sacré qui lui étoit confié, & à la sacrée tradition de tant de Saints & de Peres du désert. Il auroit menti à DIEU, à l'univers & à lui-même. Voilà seulement ce que ses ennemis vouloient de lui.

Il est tems de finir ce long discours que je terminerai par une réflexion singuliére : elle portera sur ces paroles remarquables que Jésus-Christ disoit à ses Disciples, en leur annonçant les maux qui alloient fondre sur eux. *Vous serez haïs de tous à cause de mon nom.* C'est-à-dire donc que les amis véritables de Jésus-Christ sont haïs de tous : c'est à quoi on peut les connoitre ; & c'est exactement le cas du mysticisme, de la voie interne & du pur amour. Depuis les plus acharnés incrédules jusqu'aux plus pieux dans l'Eglise extérieure, tout est contr'eux, l'irréligion, la raison, une

foi inférieure, tout s'accorde à prof-
crire à qui mieux. Toutes les Com-
munions, tous les partis, toutes les
fectes si divisées entr'elles semblent
s'être donné le mot. Le Papisme, le
Lutheranisme, le Calvinisme, les
gens du monde, les Chrétiens pré-
tendus, les savans, les sages, les Doc-
teurs, les Jansenistes, les Molinistes,
Quakers, trembleurs, Mennonites,
inspirés, illuminés, Anabatistes, Pié-
tistes, Moraves, Méthodistes, &c.
Tous les hommes qui sont encor
dans leur raison, ou dans une grac
naissante, mais arrêtée & circuitan
dans le *moi* ; tous, dis-je, ou le pe
sécutent ou ne l'aprouvent pas. Qu'
a-t-il à oposer à toutes ces contradi
tions ? la résignation, la patienc
Etre pleins de respect pour les Sou
rains en tout ce qui est de leur d
trict : & du reste se laisser méprise
persécuter même s'il le faut, sans
mais rougir du nom de Jésus-Chr
PREMIER

PREMIERE PARTIE,

Contenant

QUELQUES DISCOURS CHRETIENS ET SPIRITUELS*.

DISCOURS I.

Courte idée de la voie intérieure.

Que le procedé INTERIEUR *commence par chercher Dieu dans soi, non par les éforts de la tête, ni par celui des austérités, mais par l'inclination du cœur; à quoi Dieu correspond par sa présence, qui instruit l'ame de ce qu'elle doit faire & omettre: après quoi l'ame aiant coopéré* activement, *Dieu la met dans un état* passif, *où il fait tout en elle & lui fait faire un très grand progrès, premierement par voie de* jouissance, *puis par* privation, *& enfin par le* pur & parfait AMOUR.

* Ces Discours dans l'Edition de Hollande fe[rm]ent la Cloture du quatrieme Volume, mais [co]mme il auroit été trop épais, on les a renvoiés [a]u cinquieme, afin que joints à la correspondance [qu]i n'avoit pas encore paru, les Volumes fussent [pl]us raprochés.

1. QU'est-ce que c'est que l'INTERIEUR? Commencer par chercher *le roiaume de Dieu* (a) *au dedans de nous.* Or cette recherche se fait par rentrer en soi en se séquestrant de tous les objets du déhors par un fort recueillement. On ne trouvera ce roiaume qu'où Dieu l'a placé, qui est où je dis. Il faut donc commencer par une recherche exacte, & Jésus-Christ a dit; (b) *Cherchez, & vous trouverez; frapez & il vous sera ouvert; demandez & vous recevrez.* Il faut comprendre que tout cela se fait par une activité intérieure; & cette recherche fait également la conversion le retour à Dieu, & le commencement de l'intérieur.

2. Lorsque l'ame a recherché acti[illegible]ment le règne de Dieu en elle, [illegible] trouve qu'il se dévelope peu à p[illegible] qu'elle a plus de facilité de se rec[illegible]lir, & qu'elle commence à goûter [illegible] présence de Dieu qu'elle avoit ign[illegible] jusqu'alors: car elle s'étoit imaginé [illegible] la présence de Dieu n'étoit autre c[illegible] qu'une pensée de Dieu; de sorte qu[illegible]

(a) Luc 17. vs. 21. (b) Matth. 7. v[illegible]

ſe faiſoit une violence & un bandement de tête pour tâcher de penſer à lui. Cela eſt bon en une maniere : mais comme l'homme ne peut pas ſubſiſter long-tems dans cette penſée, & que le roiaume de Dieu n'eſt point dans la tète, mais dans l'intime de l'ame, on ſe donne beaucoup de peine avec peu de ſuccès ; & rebuté qu'on eſt d'un travail ſi infructueux, on ne tarde guères à chercher des amuſemens au dehors ; & d'ailleurs, le Démon qui ne craint rien tant que le règne de Dieu dans les ames, fait ce qu'il peut pour tourner l'homme au dehors.

3. Il s'y prend de deux manieres, ou par des auſtérités exceſſives, perſuadant à l'ame que c'eſt là le moien de trouver Dieu ; & par ce moien il la jette au dehors, & étoufe la ſemence du dedans ; ou par ce bandement de tète, dont j'ai parlé. Ni les uns ni les autres ne peuvent parvenir à l'intérieur, parce qu'ils prennent un chemin tout opoſé.

4. On me répondra ; il ne s'agit donc que de ſe recueillir & de mener une vie ſenſuelle. Ce n'eſt nullement cela : car Dieu voiant la bonne

volonté de celui qui le cherche au dedans de ſoi, s'aproche de lui, parce qu'il connoit le déſir de ſon cœur, & il lui enſeigne une modération exacte en toutes choſes. Il en retranche tout l'excès : & c'eſt alors que l'ame commence à s'apercevoir qu'elle a trouvé ce roiaume. Elle éprouve alors au dedans d'elle un directeur qui retranche tout le ſuperflu, & non le néceſſaire ; qui ne donne pas la moindre choſe de ſuperflu à la nature, mais qui prend ſoin d'un autre côté que l'amour propre & le Démon ne tournent point l'ame du côté de la pure auſtérité. Quand elle s'évapore dans les créatures il la rapelle. Les divertiſſemens les plus innocens lui ſont interdits.

5. Alors elle comprend qu'elle a trouvé ce roiaume, & que le Roi commence d'y paroitre. Elle lui dit ; (& c'eſt ce qui fait le ſecond dégré.) Je vous ai cherché avec toute l'afection de mon cœur dans le lieu où vous m'avez dit que je devois vous chercher. Je vous ai donc trouvé, ô le Bien-aimé de mon ame. J'ai paſſé les jours & les nuits dans cette recherche. Tout m'étoit à dégoût : je n

7. L'ame ne ſonge plus alors à combatre les obſtacles qui empêchoient ſon retour au dedans; mais à laiſſer faire Dieu, le laiſſer ſeul combatre & agir en elle. Il eſt tems, ô mon Dieu, dit-elle, que vous preniez poſſeſſion de votre roiaume: faites-le donc abſolument: Je ne veux plus rien faire de ma part que de regarder votre opération. Ce commencement de règne de Dieu & de voie paſſive eſt fort délicieux à l'ame. Elle paſſeroit les jours, les années même, éloignée de tout le créé ſans s'ennuier d'un moment. Elle avance beaucoup plus [en peu de tems] par cette voie, que par tous les éforts en pluſieurs années.

8. Ce n'eſt pas qu'elle n'ait encore des défauts & des imperfections: mais le divin amour vous les retranche peu à peu, ou ne permet pas qu'elle ait une ocupation inquiete, de peur de la détourner de ſon état & de ſon ocupation amoureuſe. C'eſt ce qui s'apelle paſſiveté d'amour: c'eſt un état où l'ame ne croit plus avoir rien à craindre: elle s'imagine que tout l'ouvrage eſt fait, & qu'il n'y a plus rien à faire pour elle que d'aller jouir dans

l'éternité de ce Bien souverain qui se donne déja à elle avec tant de profusion.

9. Mais il n'est plus question dans la suite de goûter passivement les dons de Dieu & ses communications. L'ame commence à sentir un attrait à laisser Dieu non seulement être toutes choses en elle; mais y régner sans elle.

C'est alors qu'elle éprouve ce que dit l'Auteur de l'Imitation, cet (a) *exil du cœur*, dans lequel [cœur] elle avoit passé ci-devant des jours & des années si fortunées. Elle entend une voix dans le fond d'elle-même, ou plutôt elle a une impression, que Dieu veut régner seul. Cet exil lui est d'abord très pénible: car il faut remarquer, qu'entre la recherche de Dieu dans son fond, & la possession du même Dieu dans ce même fond, il y a quantité d'épreuves, de peines, de tentations; car chaque état porte son purgatoire. C'est ce qui fait la méprise, & que l'on prend souvent la premiere purification pour la derniere. Mais

(a) Imit. de Jésus-Christ. Liv. II. Chap. IX. §. 1.

lorſque Dieu veut être ſeul en nou
ſans nous, & qu'il veut détruire l
moi, c'eſt bien autre choſe ; & c'e
où preſque toutes les ames ſe repren
nent.

10. Elles veulent retrouver leurs pre
mieres manieres d'agir : & ſe déroban
par là aux deſſeins de Dieu, elles pa
ſent toute leur vie à défaire ſous bo
prétextes ce que Dieu veut faire
elles. On croioit avoir un amour bi
épuré dans cette premiere paſſiveté
mais c'étoit ſoi-même & les dons
Dieu qu'on aimoit ; puiſque ſitôt q
les retire, on perd courage, on v
tenir toujours ſon ame en ſes main
la voir, & la conduire ſelon l'id
qu'on s'eſt faite du bon & du parfa
parce qu'on ignore qu'abſolument
n'y a rien de bon & de parfait que
que Dieu fait en nous ſans nous.

11. Lorſque l'ame eſt comme ch
ſée hors d'elle-même, les défauts
roiſſent davantage, parce que Dieu
veut faire comprendre ce qu'elle
par elle-même & ce qu'elle ſeroit ſ
lui. Elle ſe tourmente alors, croi
avoir perdu les vertus qu'elle av
aquiſes avec peine, & avoir des

…uts qu'elle croioit ne point avoir. C'est alors qu'elle dit avec l'Epouse des Cantiques : (a) *J'ai lavé mes pieds, comment les salirai-je?* Vous ne voiez pas, ô Amante, que vous ne les salirez pas en allant ouvrir à l'Epoux ; & que si vous contractez quelque légére poussiére, il la nettoiera si parfaitement qu'il vous donnera une blancheur éblouissante. Cependant le desir de l'Epoux n'est pas qu'elle devienne belle ; parce qu'elle s'aimeroit dans sa beauté : mais que se négligeant elle-même, elle ne voie plus que la beauté de son Epoux.

12. Lorsqu'elle est fidèle dans ce degré, & qu'elle veut bien mourir réellement à soi-même, elle commence à se contenter de la beauté de son Epoux : elle dit ; Sa beauté sera ma beauté. Mais il en faut venir plus avant : après s'être désapropriée de sa propre beauté, ce seroit une proprieté bien plus forte de s'aproprier celle de son Epoux. Il faut donc qu'il demeure beau pour lui-même & en lui-même sans y vouloir prendre part : qu'elle lui

(a) Cant. 5. vs. 3.

laiſſe ſon TOUT, & qu'elle demeure dans ſon rien ; car le néant eſt ſon propre lieu. C'eſt alors l'AMOUR PARFAIT, qui ne regarde plus Dieu par raport à nous, mais par raport à lui-même ſans qu'on ſe regarde ſoi-même.

Comme vous ne m'avez demandé qu'une ſimple idée de l'intérieur, & que j'ai tant écrit de ces choſes, je me contente de ce petit craion.

DISCOURS II.

Oeconomie de la vie intérieure.

Comment Dieu cultive le cœur de l'homme premiérement par l'onction de la roſée, ſuivie de ſécheresſes & d'hivers ; puis par l'entremiſe de la nuit de la foi nue, pour en ôter & déraciner le mal, & ſur tout celui de la proprieté ou du vieil-homme ; & y faire naître enſuite la juſtice & la nouvelle vie en Jéſus-Chriſt ; & comment l'homme doit lui correſpondre à tous ces égards.

Sur ces paroles : Rorate cœli desuper, & nubes pluant justum Isa. 45. ℣. 8. *Cieux, envoiez d'enhaut votre rosée ; & que les nuees fassent descendre le juste comme une pluie.*

1. VOilà toute l'œconomie de la vie intérieure. Dieu *envoie* d'abord une douce *rosée* qui pénétre le cœur, qui étoit auparavant comme une terre séche & aride, qui n'étoit point cultivée, & qui ne raportoit ni herbe ni fruit. Cette rosée détrempe insensiblement cette terre : ce qui donne d'abord au cœur un désir de conversion. Le cœur s'amolit peu à peu : on se tourne vers Dieu & on s'ouvre pour recevoir cette rosée salutaire : il croit de l'herbe ; ce sont des vertus foibles qui commencent à paroitre : mais combien sont-elles mélangées de mauvaises herbes ? combien d'amour propre, d'apropriations, d'estime d'un petit bien qui ne peut quasi passer pour tel, tant il est mélangé de défauts, de péchés même ?

2. Notre cœur à force de rosée, ou de goûts, ou de consolations, comprend qu'il faut travailler à arracher

ces mauvaises herbes, à défricher cette terre inculte : & c'est un long & pénible travail, où l'on détruit peu à peu l'herbe mauvaise de notre fonds terrestre.

On laboure par une pénitence rude & laborieuse. Si la rosée cesse de tomber, on devient sec & aride, l'herbe se fane; il semble que toutes nos peines soient perdues.

3. Cependant le Maitre envoie une plus abondante rosée : tout reverdit en un moment, tout devient riant & agréable : l'ame est comblée de consolation. Le Maitre plante même des arbres, qui décorent cette ame & la rendent très-belle ; ce sont des vertus plus fortes : elle est afermie dans le bien, il y a de l'espérance qu'elle portera bientôt des fruits dignes de celui qui a planté ces beaux arbres.

4. Mais qu'arrive-t-il ? C'est qu'on s'aproprie les arbres, les fruits, & même la terre qui les produit, comme son propre bien & son héritage ; ce qui fait que le Maitre ne trouve plus sa complaisance dans cette terre ; il n'envoie plus sa rosée ; ses pluies gracieuses se retirent ; les arbres n'aportent

point de fruits ; l'hiver vient, qui les dépouille de tout, & ils paroissent comme morts. Il faut remarquer, que l'herbe se sent bien moins de la rigueur de l'hiver que les arbres ; il reste toujours un peu de verdure sur la terre : mais les arbres paroissent comme morts, dépouillés non seulement de leurs fruits, mais même de toutes leurs feuilles : ils ne paroissent plus vivants aux yeux des hommes : ils sont d'autant plus hideux, qu'ils ont paru plus beaux. Ceux qui ne savent pas ce secret des saisons, les croyent morts : ils sont néanmoins pleins de vie, & conservent au dedans un germe qui leur fera prendre une nouvelle vie lorsque le tems sera venu. Il y a néanmoins des arbres qu'un trop long hiver fait mourir : il y a aussi des ames qui reprennent les plaisirs du siecle qu'elles ont quittés, & qui meurent véritablement & sans retour : il y en a d'autres qui repoussent après être coupés ; ce sont ceux que les afflictions font retourner à Dieu.

5. Ceux qui sont fidèles reverdissent, pour ainsi dire, au printems,

lorsque le Soleil de justice les regarde favorablement. L'hiver leur a été fort utile : outre qu'il a fait mourir les insectes, qui font un grand nombre de défauts, c'est qu'il a aprofondi davantage cette séve divine. La pluye détrempe la terre pour empêcher la racine de se dessécher ; & la gelée concentre & ramasse la séve dans la racine ; ce qui fait que la racine [illegible] & s'aprofondit : aussi l'ame par [illegible] fonde en humilité. Elle commen[illegible] comprendre qu'elle peut bien avec l'as[illegible]sistance de la grace labourer la terre, oter de l'arbre le superflu ; mais qu'il n'y a que le Maitre qui puisse le couvrir de verdure, lui faire porter des fleurs & des fruits dans la saison.

6. On voit souvent des arbres char[illegible]gés de fleurs qui n'aportent au[illegible] fruit : Combien voit-on d'ames [illegible] paroissent merveilleusement agréab[illegible] & qui n'aportent que très peu & [illegible]me point de fruit ? Un arbre fl[illegible] est plus agréable à la vûe que [illegible] qui a du fruit : mais l'arbre rempl[illegible] fruit est beaucoup plus estimable. D[illegible] vient que ces arbres si fleuris n'ap[illegible]tent point de fruit ? C'est un m[illegible]

vais vent qui fait tomber les fleurs ou qui les brûle : c'eſt la vaine complaiſance dans les dons de Dieu, dans la pluye conſolante, qui fait périr ces fleurs charmantes.

Le fruit donne moins dans la vûe, ſur tout lorſqu'il eſt encore petit, & qu'il eſt chargé de feuilles. Ces feuilles ſont l'humilité, le bas ſentiment de ſoi, un commencement de conviction que tout apartient au Maitre ; qui (à la façon des feuilles) en dérobant le fruit de la vûe, le conſervent. O ſi l'on ſavoit combien la vûe propre fait de ravage dans notre intérieur, on en auroit horreur ! Parmi ces douces *roſées* de conſolations l'ame ſe ſatisfait beaucoup ; elle ſe croit déja arrivée au terme, quoique ce ne ſoit que le commencement : c'eſt pourquoi elle a beſoin d'un terrible hiver pour aprendre à ſe connoitre.

7. Il y a de deux ſortes d'ames : les unes ſont plus pénétrées du Soleil que de la *roſée* ; & ce ſont les ames qui ſont conduites par les LUMIERES DE L'ESPRIT ; & ſi le divin Soleil ne ſe couvroit de nuages, elles périroient par le trop de lumie-

res : les autres ont plus d'*onction* que de clarté ; & ce font celles que la *rosée* pénétre & que la sécheresse purifie.

La voye de celles-ci seroit plus solide & moins dangereuse que la premiere si elles étoient fidèles à ne se rien atribuer, à être également contentes tant de l'hiver que du printems & des autres saisons. Mais on veut toujours voir en soi des matieres de vaine complaisance ; & personne ne sait se contenter de l'horreur de l'hiver, de ses frimats, de ses brouillards, des gelées terribles, d'une neige qui couvre tout : c'est ce qui fait qu'il y en a si peu qui arrivent au terme. On veut quelque chose qui se nomme, qui se discerne, qui amuse la vûe, ou feuilles, ou fleurs, ou fruits : mais ne rien avoir qui atire l'estime des autres & de nous-mêmes, cela est terrible. N'atirer que le mépris, être conté pour rien, être même blâmé, accusé, persécuté, voir les autres estimés, regardés avec respect, & même avec admiration, nature, nature, il faut que tu créves & que tu meures sous ce poids.

Mais qui est-ce qui te laisse mou-

re? On te donne de l'air de peur que tu ne sufoques & ne meures ; on te donne le tems de respirer ; mais on ne sait pas que tu ès si maligne ; que ce tems qu'on te donne pour respirer, redouble ta vie : (c'est ce que Ste. Catherine de Genes apelle *partie propre.*) Elle se vante même d'avoir été sufoquée & morte, & d'être ressuscitée ; & il n'est rien de tout cela ! Elle est plus vivante & plus maîtresse que jamais. Ce qu'elle a apris, c'est à se mieux cacher, à prendre la forme & l'habit des vrais amis de Dieu : Mais elle est plus contraire à Dieu que le Diable : car elle lui résiste ; & c'est ce que le Démon ne sauroit faire.

8. O si nous savions nous laisser aux ministres de la justice de Dieu pour nous détruire en toute maniere, que nous serions heureux ! Dieu se sert des hommes, des démons & de nous-mêmes pour cela, de nos miseres, pauvretés, défauts naturels ; il met tout en usage pour cela : mais lorsqu'on nous oprime d'un côté, nous nous relevons de l'autre sous de prétextes spécieux ; car la natu-

re maligne, ou partie propre, n'en manque pas.

Il n'y a que Dieu, & son pur amour, qui le puissent faire, (*a*) C'est pourquoi, vu sa malignité & notre impuissance, il faut tout remettre entre les mains de Dieu par un abandon total, comme fit (*b*) Ste Catherine de Genes, elle qui a si bien connu les ruses de l'amour propre & le pouvoir du pur amour.

Voilà ce que produit en nous *la rosée du ciel.* Il faut voir à présent comme *les nues pleuvent le juste.*

9. Il n'a point encore été parlé de LA FOI PURE ET NUE, qui est comme un brouillard ou une nuée épaisse qui environne Dieu & le dérobe à toute vûe, compréhension & discernement: c'est pourquoi il est écrit, que (*c*) *Dieu a choisi les ténébres pour sa cachette*, qu'il est *assis sur les nuées*, que *son trône est environné de nuages épais*; & bien d'autres passages, confirmés par celui q

(*a*) [Qui puissent détruire cette nature maligne.]
(*b*) *En sa Vie* Chap. 41. (*de l'Edit. de Holl.*)
(*c*) Job. 22. vs. 14. Ps. 17. vs. 10-13.

dit: (*a*) *La nuit est mon illumination dans mes délices.* C'est donc cet état de FOI NUE qui peu à peu fait pleuvoir *le juste*; puisque c'est elle qui en nous aveuglant en aparence, détruit en nous tout ce qui est contraire au pur amour & à la formation de Jésus-Christ en nous.

10. La foi nue est absolument oposée à toute lumiere distincte, à tout brillant, à toute certitude, à tout raisonnement : car quoique la foi soit très certaine en elle-même, n'ayant qu'un objet, qui est Dieu pur, simple & nud, tel qu'il est en soi; elle est très incertaine & très cachée à l'égard de celui qui la possede, ne lui laissant rien où il puisse s'apuyer. C'est pourquoi il faut une grande fidélité & un grand courage pour (*b*) *croire au dessus de toute aparence* & toute raison de croire. Cette foi met l'ame dans une grande pauvreté & disette de toutes choses; de sorte que toute nourriture manquant à la partie propre, il faut qu'elle défaille & meure véritablement.

(*a*) Ps. 138. vs. 11. *vulg.*
(*b*) Rom. 4. vs. 18.

11. C'eſt ſur ce débris de la partie propre, que j'apelle ailleurs le vieil homme, c'eſt ſur ce débris, dis-je de la partie propre que s'établit le pur amour: c'eſt par la deſtruction du vieil-homme que l'homme nouveau eſt produit: & ceci ne s'opérant que par la foi nue, on peut bien dire & *nubes pluant juſtum*; puiſque c'eſt par ſon moyen que Jéſus-Chriſt s'incarne miſtiquement dans l'ame. *Le juſte ſort* auſſi d'elle; parce que c'eſt par elle qu'on aprend la véritable *juſtice*, qui arache tout à la créature pour reſtituer tout à Dieu. Par elle on aprend à aimer la juſtice, cet attribut, ſi redoutable aux hommes qui ne ſont pas pénétrés du pur amour. C'eſt par elle qu'on obtient la pauvreté d'eſprit, & qu'on parvient à cette ſainte haine de nous-mêmes, ſi fort recommandée dans l'Evangile. C'eſt elle qui en introduiſant le pur amour dans l'ame, nous fait pratiquer le parfait renoncement, l'abandon total, la mort entiere de nous-mêmes, & la deſtruction du vieil homme.

12. C'eſt par elle encore qu'on ob

tient la vie nouvelle en Jésus-Christ; Comment cela ? C'est qu'elle nous conduit sûrement, sans lumi re & sans flambeau, à celui qui est tout, & qui peut tout faire en nous, pour nous, & par nous selon sa très sainte volonté; & cela d'une maniere d'autant plus sûre, qu'elle est plus cachée à nos ennemis & à nous-mèmes. Elle est si fidèle, qu'elle n'abandonne jamais l'ame qui se confie à elle qu'elle ne l'ait conduite devant le trône de la grace. Mais qui est-ce qui veut bien se laisser conduire de la sorte ? O qu'ils sont rares ! On veut toujours voir où l'on pose le pied ; & malgré notre vûe nous faisons mille faux pas. Elle nous mène à l'aveugle; mais elle ne nous laisse point faire de fausses démarches.

13. O sacrées ténèbres, *nuée* plus lumineuse dans ton obscurité que le jour le plus brillant, quand feras-tu pleuvoir *le juste* sur la terre ! Hélas, l'injustice y règne, elle y est à son comble. Il n'y a que ce seul *juste* & seul saint qui y puisse aporter la justice. Il le fera lors qu'il aura détruit

l'injustice. (*a*) *Venez, Seigneur* JE-SUS! *Je viens.* Hélas, qu'il y [a] longtems qu'on vous atend, & vou[s] ne venez point! Votre patience e[st] outragée. Vous êtes patient, parce qu[e] vous êtes éternel: nous sommes im-patiens, parce que notre vie est d[e] peu de durée. Venez, ô le (*b*) *dési[ré] des nations!* Venez! qu'il y a long-tems qu'on vous atend! *Je viens bien-tôt.* AMEN, JESUS!

(*a*) Apoc. 22. vs. 20.
(*b*) Agg. 2. vs. 8.

DISCOURS III.

De la diférence qu'il y a entre la Co[n]-templation & la Foi nue.

1 — 4. *Contemplation*, *ou* foi lu-neuse, *de plusieurs sortes*, *de* [Je]-*sus-Christ Dieu-homme*; *des atri[buts] divins*; *de la S. Trinité*; *de* [Dieu] *indistinct.* 5 — 12. *Contempla[tion] (ou état) de la* Foi nue & *i[n]-se, où se fait le vrai abandon* [...] *parfaite désapropriation & rési[gna]-tion*: 13 — 15. & *où se tro[uve]*

la vraye & fonciere connoissance; où Dieu est tout. Usage que Dieu fait des ames de ces états.

LA Contemplation a un objet qu'elle envisage d'un simple regard: & comme elle est exempte de tout raisonnement, on peut bien l'apeller aussi une oraison de foi, mais lumineuse, mais apuyée sur l'objet distinct qu'elle contemple.

La CONTEMPLATION est, ou de Jésus-Christ Dieu-homme, ou de quelques atributs divins, ou de la très sainte Trinité, ou de Dieu sans distinction des Personnes.

1. Il y a une contemplation de JESUS-CHRIST homme-Dieu qui ne fait aucune distinction de la Divinité & de l'humanité; mais qui le contemple dans tout ce qu'il est d'un regard simple & amoureux, mêlé d'admiration: & quoi qu'on ne pense point en particulier à ce qu'il a dit & fait, ses états & ses mistères ne laissent pas d'être imprimés dans l'ame de telle sorte, que sans savoir comment cela se fait, on trouve en soi un grand désir de l'imiter, on aime

les soufrances par union aux sentime & les vertus de Jésus-Christ coule à merveilles dans cette ame, & en me d'une maniere éclatante & qui remarque de tous. On ne sait poi comme cela est arrivé, parce qu'e n'a point pensé en distinction aux éta & aux préceptes de Jésus-Christ: & c pendant ils se trouvent comme nat ralisés dans l'ame, comme si elle avoit fait une longue atention; e les trouve dans le besoin d'une m niere plus profonde & plus éficace que ceux qui y raisonnent chaq jour.

2. Il y a la contemplation des at buts divins, qu'on apelle autreme *simple regard*: par exemple: Une a sera ocupée de la sainteté de Dieu & ce passage, (*a*) *Soyez saints co me je suis saint*, lui sera imprimé fo tement dans l'esprit. On travaille toutes ses forces à devenir saint; éfectivement beaucoup le deviennent par là. On a de profonds abaiss mens devant cette sainteté redoutabl qui semble écraser l'ame par son poid &

[*a*] 1. Pier. 1. vs. 16.

&, c'est ce que ces [illegible] de per[illegible]-
nes apellent [illegible]. Les au-
tres contemplent la pureté de Dieu :
& cette pureté fait une telle impres-
sion en eux, qu'elle devient comme
une lumiere qui pénétre toute l'ame,
& qui lui fait voir jusqu'à la [illegible]
re imperfection connue comme [illegible]
qui met l'ame dans une [illegible]
pureté extérieure & intérieure [illegible]
compréhension de l'ame [illegible]
[illegible] apliqués à la divine [illegible]
[illegible] une justice [illegible]
pour les autres, [illegible]
[illegible] l'ame. On ne [illegible]
[illegible] qu'on ne voit [illegible]
[illegible] à en apréhender, [illegible]
[illegible] comme la [illegible]
[illegible]ces. Cette [illegible]
[illegible]

qui portent toute leur vie le mêm
état de contemplation: les sécheress
qui leur viennent leur sont très pén
bles, & leur paroissent une épreu
très forte.

3. Il y a la contemplation de TRINITE'. Ce sont de grandes l
mieres acompagnées de beaucoup d'
deur: l'ame croit être dans le ci
& qu'elle y découvre des secrets i
fables.

C'est dans la contemplation
sont les extases & les ravisseme
Dans le commencement de la c
templation il y a des visions de
sus-Christ qui paroit comme enfa
ou comme crucifié: il y a aussi p
sieurs visions représentatives d'An
& de Saints; ce qui est plus g
sier que l'extase. Les paroles form
les, successives & distinctes, ap
tiennent aussi à l'état de contem
tion. Je dis apartiennent à l'éta
car il n'est pas nécessaire d'être d
la contemplation actuelle pour
avoir: on les entend en marcha
en travaillant, en toute ocasion. C
ce que j'ai apellé souvent, foi lu
neuse, ou *état de lumiere*. Toutes

personnes qui contemplent n'ont pas de ces sortes des dons; mais ils apartiennent à l'état de contemplation. Or comme cet état est fort lumineux, il est aussi fort ardent : il s'allume comme un feu au dedans, qu'on a peine à contenir; (a) *un feu s'est allumé*, disoit David, *dans ma méditation* : c'étoit plûtôt une contemplation, comme ce qu'il dit de ces dispositions le fait assez connoitre. Cet amour paroit d'une grande force; il est très savoureux & fort goûté.

4. Il y a une autre contemplation encore plus parfaite, & qui aproche de plus près de l'oraison de foi nue: c'est la contemplation de DIEU en lui-même, sans distinction d'aucun attribut. C'est quelque chose de pur, net & dégagé, absorbant en quelque maniere l'ame; mais c'est toujours Dieu contemplé d'une maniere objective, dont la grandeur & l'immensité enlève l'ame de maniere qu'elle ne se voit elle-même que comme un point presque imperceptible. L'ame passeroit le jour & la nuit dans cette contempla-

(a) Ps. 38. vs. 4.

tion ſans s'ennuyer. Dieu lui eſt tout, & tout le reſte ne lui eſt rien. Ces perſonnes ſont fort ſaintes & fort édifiantes : elles ne voyent rien de plus grand que ce qu'elles ont ; ce qui leur donne une certaine ſécurité : elles meurent dans le baiſer du Seigneur ; ce qui leur donne de grands tranſports de joye qui charment & édifient tous ceux qui les voyent. Elles pratiquent la vertu avec une grande force. Tous ces contemplatifs ſont des perſonnes très ſages & très meſurées.

5. Il y a un état que j'apelle de FOI-NUE. C'eſt d'abord une contemplation obſcure, qui ne diſcerne rien dans ſon objet : elle ſe fait plus diſcerner dans la volonté que dans l'eſprit : l'eſprit eſt mis en ténèbres : c'eſt une eſpece de négation ; parce que l'eſprit n'afirme & ne diſtingue rien : il eſt mis en obſcurité afin que la volonté ſoit toute ocupée en amour, & que l'eſprit n'y cauſe point d'empêchement ni de partage. L'amour eſt ici bien plus tranquile & plus ſimple que dans les états de contemplation dont j'ai parlé. Si l'on demande à cette ame ce qu'elle fait, elle

ſion, qu'elle n'en fait rien ; mais qu'elle eſt très contente. Demandez lui ſi elle voit & aperçoit quelque choſe, elle dira qu'elle ne voit, ne diſtingue & n'aperçoit rien ; & que cependant elle a au dedans d'elle une occupation que les objets du dehors & tout ce qui eſt de ſon état n'interrompent point ; qu'un ſeul & unique objet ſans objet l'ocupe & l'abſorbe, pour ainſi dire. Elle paſſeroit les jours & les nuits en cet état ſans s'ennuyer ni ſe fatiguer : elle n'a ni motif connu, ni raiſon diſtincte d'aimer ; mais elle aime au deſſus de toute connoiſſance de toute expreſſion, & même ſouvent au deſſus de toute perception.

Comme cette oraiſon ou contemplation infuſe (ſi on peut apeller contemplation une choſe qui ſe paſſe toute dans la volonté) ocupe entierement la volonté, l'ame éprouve peu à peu qu'elle ne veut que ce que Dieu veut, & comme il le veut ; & enſuite elle ne trouve plus en elle de volonté pour vouloir ou ne vouloir pas.

6. Or à meſure que ceci ſe paſſe dans la volonté par le moyen de l'a-

mour, l'esprit est toujours mis dans une plus grande obscurité. Il n'a que LA FOI toute seule, qui lui sert de tout; & c'est un flambeau si caché, que quoi qu'on marche sûrement par elle, on n'a pas le plaisir de la voir elle-même, ni le chemin où elle conduit; de sorte qu'on est obligé de s'abandonner sans savoir pourquoi on s'abandonne & à quoi l'on s'abandonne.

7. Plus Dieu apauvrit l'esprit, plus l'amour s'empare du cœur, ou de la volonté; (car c'est tout un:) mais aussi, plus l'ame avance en cet amour, plus ce même amour se dérobe à sa connoissance & à sa perception. Ce n'est pas qu'il fuye cet amour charmant: mais c'est qu'il s'enfonce toujours plus dans l'intime de l'ame, afin de se dérober à la vûe de la créature & à son discernement pour qu'elle ne s'apuye sur rien de créé, mais sur l'inconnu: & c'est où se pratique véritablement l'abandon. Car tant qu'on voit, distingue & aperçoit son chemin, l'abandon n'est pas parfait, ni l'amour désinteressé, quand même on ne feroit que le presentir ou le deviner. Il faut être tellement abandon

né, qu'on ne s'informe pas où l'on nous mene, ni comment on nous mene.

8. L'abandon croit à mesure que l'amour devient plus caché, plus nud, plus séparé de tout intérêt; & conséquemment la foi devient aussi plus pure & plus nue. Quoi qu'il ne soit point donné de lumiere connue à une telle ame comme à celle dont il a été parlé plus haut, elle est bien plus éclairée (sans nulle lumiere distincte) de ce que Dieu mérite, & jusqu'où doit aller la pureté d'amour, d'abandon & d'entiere desapropriation.

9. Toute l'opération de Dieu dans cette ame va bien moins aux défauts extérieurs qu'à ceux qui sont comme identifiés avec sa nature, l'amour propre, la propriété, l'amour de la propre excellence, le désir d'être quelque chose, & tout ce qui est du vieil homme, afin que Jésus-Christ régne seul. Il lui est donné un respect infini pour l'ordre de Dieu, pour ses secrets éternels; un dévouement absolu à la justice, non comme distributive, mais comme destructive de tout ce qu'il y a en nous d'oposé,

Dieu, étant celle qui fait restituer à Dieu toutes nos usurpations, & qui nous fait voir la fausseté de nos attributions.

10. Ces ames ne tendent pas à être saintes, mais que Dieu soit saint en elles & pour elles; qu'il soit tout, & elles rien. Dieu leur laisse certains défauts naturels où il n'y a nulle malice, pour les mieux (a) *cacher dans le secret de sa face & les dérober à la vûe du monde*, du Diable, & d'elles-mêmes. Or ces vertus d'entiere desapropriation & de desinteressement parfait ne sont pas même connues [illegible] (ces autres) premieres (b) ames [illegible] & comme elles croyent avoir tout [illegible] qu'il y a de plus grand, elles n'[illegible] que du mépris & de la condamnation pour ces dernieres ames, qui ne sont gueres connues que par le goût [illegible] cœur, ou par leurs semblables.

11. Ces ames sont tellement [illegible] vouées à Dieu pour toutes ses volontés, elles sont si souples & si pliab[illegible] en ses mains, qu'elles ne répugne[illegible]

(a) Ps. 30. vs. 21.
(b) *Desquelles il est fait mention dans les* [illegible] *ou quatre premiers nombres de ci-dessus.*

qu'elles n'ayent eu aucune connoissance distincte, ni aucune lumiere particuliere qu'elles ayent pû discerner, tout se trouve imprimé en elles, sans qu'elles ayent découvert cette impression, ni quand elle a été faite. C'est là ce qui est écrit : (*a*) *Je graverai moi-même ma loi dans leurs cœurs.* Ce qui est buriné dans le cœur y demeure bien plus sûrement que ce qui n'est que vu ou connu ; aussi est-il bien plus caché ; & comme on ne voit point en nous les fonctions du cœur charnel que par ses éfets, aussi ces lumieres profondes & secretes ne se connoissent que dans le besoin de parler ou d'écrire : hors de là on n'en discerne rien, & on reste à l'égard de tout dans une extrême pauvreté. C'est ce que Jésus-Christ disoit à ses Apôtres à la Cêne, (*b*) *Je me découvrirai moi-même à eux, &, je me sanctifie pour eux.*

14. Les premieres font un grand cas des dons quoiqu'elles paroissent s'en humilier beaucoup ; les dernieres outrepassent tous les dons, ne pou-

(*a*) Hebr. 8. vs. 10.
(*b*) Jean 14. vs. 21. & Ch. 17. vs. 19.

vant s'y arrêter. Rien moins que Dieu ne peut les contenter : elles sont, comme j'ai dit, dans une très grande pauvreté de toutes les richesses spirituelles, & elles n'en peuvent désirer aucune : elles sont très simples, & d'un extérieur fort commun : DIEU EST DIEU, & cela leur sufit.

15. Dieu s'en sert quelquefois pour aider au prochain ; mais c'est sans choix de leur part, & par pure providence : elles ne désirent ni d'aider ni de n'aider pas : elles ne se donnent aucun mouvement par elles-mêmes, (tout zèle étant mort en elles,) à moins que Dieu ne les remue ; & le mouvement que Dieu leur donne pour certaines ames, est infiniment plus fort & plus intime que tout ce qu'elles se donneroient par elles-mêmes. Cette paternité spirituelle fait beaucoup soufrir ; c'est une source de croix, soit au dehors, soit au dedans. Tant que la vie cachée subsiste, on ignore ces sortes de croix extérieures & intérieures. Mais lors que Dieu employe pour le prochain, il faut expirer avec Jésus-Christ sur la

croix, sans voir un grand fruit de ses travaux.

J'ai déjà tant écrit sur cette matiere; que ceci sufit pour donner un léger crayon de la diférence de ces deux voyes. Amen.

DISCOURS IV.

Rareté des ames simples & enfantines.

1. — 13. *Combien sont rares les ames vrayement simples, enfantines, & petites: & combien on en est encore éloigné.*

1. J'Ai faim & soif d'une ame parfaitement simple, qui n'ait point la moindre prudence humaine, le moindre détour, le moindre retour sur soi; qui pense tout haut, qui n'ait point la moindre reserve, dont le cœur soit entierement ouvert; d'une ame si petite & si enfantine, qu'elle vive dans une innocence parfaite; d'une ame ignorante d'elle-même; d'une ame au dessus de tout, qui ne s'apuye sur rien, & qui ne s'aplique rien. Où la trouverai-je cette petite ame, qui se-

roit les délices du divin petit Maître ? ame qui ne se soucie ni de ce qu'on pense ni de ce qu'on dit d'elle ; qui n'ait ni justification ni excuse, qui compte pour rien les peines ? Où trouverai-je cette ame dont le cœur est à nu, dont la pauvreté est parfaite & l'abandon pratique & réel, ayant perdu toute vûe & toute connoissance d'abandon ; mais qui demeure réellement abandonnée, sans distinguer son abandon ; qui n'a qu'un seul *non vouloir* si simple, qu'il est inexprimable, parce que son *soi-même* ne la regarde plus ; qui est morte sans connoître sa mort, qui vit sans vie, qui n'a nulle vûe d'aucun état qui soit en elle, qui sert aux autres sans y rien prendre & sans penser qu'elle leur sert, qui est toujours comme le divin petit Maître veut qu'elle soit ? Si j'avois cette petite ame, je me jouerois avec elle : nous ne serions plus qu'un cœur & qu'une ame ; car (*a*) *mes délices sont d'être avec les enfans des hommes.*

2. Mais où trouverai-je ces *enfans*

(*a*) Prov. 8. vſ. 31.

qui fassent mes délices? Je n'en sais rien, je n'en sais rien. Je jette les yeux par tout; je ne trouve point de vrais enfans. J'en trouve assez qui contrefont les enfans, quoiqu'ils soient de grandes personnes; d'autres demi-hommes & demi-enfans: mais qui me donnera une ame parfaitement pure? J'en suis alterée: Une ame qui n'ait que Dieu seul en vûe, exempte de tout propre intérêt, de toute précaution, de toute prudence, de toute prévoyance; une ame qui ne s'atribue aucun bien, & qui n'en voit aucun en elle; une ame parfaitement pauvre, soit au dehors, soit au dedans? Ils se disent tous pauvres, tous dépouillés; ils sont riches, ils sont revêtus d'eux-mêmes: ils sont politiques, pleins de propre intérêt: le propre intérêt aveugle tellement celui qui en est possedé, qu'il ne le voit ni ne le connoît.

3. Donnez-moi un enfant au-dessous du néant, dans lequel Dieu ait repris tous ses droits, & lequel, après que Dieu s'est servi de lui avec une sorte de pureté assez grande pour qu'il n'ait rien pris à l'ouvrage que

Dieu a fait en lui ; lequel, dis-je, Dieu recrible encore, & le met au-dessous de toute désapropriation connue & comprise, au dessous des Démons, où il trouve sa place sans place. Après que Dieu a vendangé sa vigne, qu'il en a rompu les clôtures, il la vient encore grapiller, il vient purifier ce qu'il avoit déja purifié ; & alors toute pureté est faite souillure, jusqu'à ce que Dieu ait repris encore de nouveau tous ses droits, & qu'il ait (a) *mis les ennemis de mon Seigneur comme des escabeaux sous ses pieds*, après l'avoir fait *asseoir à sa droite.*

4. Ce Seigneur petit, qui trouve encore de la grandeur dans ce qui paroit le plus petit, dit à ce cœur ; J'apetisserai la petitesse : je purifierai le pur amour, & lui ferai voir des taches imperceptibles à tout autre qu'à moi : j'apauvrirai la pauvreté, & j'y trouverai encore des richesses : je dépouillerai le dépouillement, j'anéantirai le néant. Dis aux enfans : Pourquoi êtes-vous encore de grands hom-

(a) Pf. 109. vf. 1.

mes? & dis aux hommes; Pourquoi êtes-vous enfans? Vous, enfans, soiez hommes; & vous, hommes, soyez enfans. Comment ces enfans peuvent-ils encore faire ce mélange de la prudence de la chair & de la petitesse? Ils parlent en enfans, & agissent en hommes. Ils se disent abandonnés, & ne le sont pas assez. Le parfait abandon s'étend généralement sur tout, sans distinction ni reserve. Je les ai choisis pour moi, & ils se recherchent, & veulent quelque chose avec moi! Malheur, malheur si je ne trouve point d'enfans sur la terre!

5. Mon divin petit Maître, faites-vous des enfans de mes enfans.

Oui; mais ils ont des réserves. Leur cœur n'est pas parfaitement petit devant moi. Je ne puis soufrir de mélange. Je prends toutes sortes de formes: avec les grands, je suis grand, je suis prudent avec les prudens: je suis simple avec les simples, je suis petit avec les petits.

Mais, mon JESUS, Vous avez encore trouvé du défaut dans ma simplicité, & dans ma petitesse, & dans le néant, & dans la pureté d'amour,

& dans la désappropriation ! Vous êtes si pur ; comment est-ce que ceux qui sont si grands pourroient ne faire qu'une même chose avec vous ?

Je me purifierai en eux, je te purifierai pour eux : je m'apetisserai en eux, je t'apetisserai pour eux : je m'anéantirai en eux, je t'anéantirai pour eux : Mais qu'ils me donnent donc une véritable gloire s'ils sont mes enfans. Comment les enfans des enfans peuvent-ils être de grands hommes. Ils disent ; il faut être petit ; & ils ne le sont pas ! En parlant de la petitesse ils croyent quasi être petits. Ils sont si grands, qu'on ne sauroit presque vivre avec eux.

6. Mon Seigneur Jésus, nos vrais enfans ont l'intention droite : purifiez les en les apetissant, & apetissez les en les purifiant.

C'est ce que je veux : mais quelques uns y mettent de furieux obstacles. Ils veulent être de grandes .... Satan a demandé de les cribler tous ; & les choses auroient allé iroient encore bien plus loin sans

le Patron (*) protecteur des petits ; comme j'en suis le Pere.

Mon divin petit Maitre je n'ai per- sonne avec qui je puisse jouer devant vous ; car tout est grand : je jouerai avec vous. Cette petitesse, qui est la vraie sagesse, (a) *jouoit en vôtre pré- sence avant tous les siecles.*

7. Que celui qui est simple, de- vienne encore plus simple : que celui qui est droit, devienne plus droit : que celui qui est petit, devienne pl petit. Le premier dégré de la *simpl- cité* est la parfaite droiture, qui biaise jamais : le second dégré est simplicité qui ne cache point la moi- dre chose, qui est toute ouverte, candide, qui exclud tout retour soi & tout raport à soi : le trois dégré, c'est la petitesse qui renfer la parfaite pauvreté, l'entier dépo lement, l'innocence, la nudité tota la parfaite désapropriation & la c sommation de la simplicité : à cel y a encore bien des dégrés ; & D purifie & apetisse toujours jusqu'à parfaite enfance.

(*) S. Michel. (a) Prov. 8. vs. 30.

8. Je voudrois bien avoir un de
es petits enfans : mais, mon Je-
sus, je jette les yeux par tout, &
e n'en trouve point. Je regarde, &
e vois de vilains hommes. Chacun
bonde en son sens, chacun estime
on opinion particuliere, chacun s'a-
roprie Dieu même d'une maniere
achée.

Chacun veut m'acorder avec son
nour propre : chacun suit son pro-
re esprit : quelques-uns même pré-
rent leur lumiere à celle des autres :
acun veut se faire valoir & être
elque chose, chacun a son idole
rticuliere qu'il conserve de toutes
s forces, croyant que je ne la vois
s. Ils la couvrent. Renverse ces
oles.

9. Ah mon Seigneur, comment ren-
rserai-je ces idoles ? Je n'y suis
. C'est à vous de les découvrir,
de les rendre muettes. Mais, mon
eu, comment ont-ils des idoles,
x qui sont encore les meilleures ?
je sais que vous les aimez, que
us les avez choisis d'entre les hom-
s pour vous en faire un peuple
ticulier.

Cela est vrai : aussi sont-ils fort éloignés du reste des hommes dont l'idolatrie est très grossiere. Mais ils ont encore de petites idoles délicates & subtiles : les unes sont dans l'esprit, & l'esprit même est leur idole : d'autres en ont dans le cœur, par des atachemens subtils, & des inclinations trop humaines, couvertes de spiritualité : d'autres ont une idole de leur délicatesse & de leur sensibilité ; d'autres de leur prudence & de leur sagesse : d'autres ont l'idole de mes graces. Crois-tu bien que quelques uns font une idole de mon pur amour Celui-ci, de son abandon ; cet autre de son état ; celui-ci de sa sagesse cet autre, de la netteté de son esprit ? Toutes ces idoles contristent d'autant plus mon Esprit, que j'aime ces enfans, & que je les veux pour moi. Ceux qui allient la prudence avec la petitesse, la prévoyance avec l'abandon, qui conservent des ataches dans le détachement, qui se revètent extérieurement & s'apuyent jusques dans les choses mondaines, sont des monstres.

10. Petit peuple du Seigneur, choi-

fis d'entre les hommes afin qu'il prenne ses délices en vous, ne le contristez pas davantage. (*a*) *Jette dehors tous ces Dieux étrangers.* Mais ne croiront-ils, mon Jésus, lorsque je leur parlerai de votre part? On examinera votre parole en moi: on voudra des signes pour servir d'apui; & vous savez que ni vous ni moi n'en voulons point: ce n'est point la voye des enfans, mais des hommes. He bien, tu leur seras toi-même le signe; mais signe de contradiction, pour détruire leurs idoles avec le soufle de ta bouche. Détruis les idoles par l'entiere désapropriation: détruis les idoles en reparant les usurpations & les vols qu'on m'a faits.

11. Mon Seigneur, je suis content d'être au dessous des démons pour reparer dans les enfans & dans moi les usurpations & les idolatries qui vous deshonorent si fort.

Non seulement on est des idolâtres, mais tous les hommes sont des voleurs, c'est pour cela que j'ai voulu mourir entre deux voleurs, pour

(*a*) Gen. 35. vs. 2.

réparer tous ces larcins. Les vols le plus dangereux ne sont pas ceux qui se commettent entre les hommes mais ceux qui se commettent contre mon Pere & contre moi.

12. Mes petits enfans, quitez tout & vous trouverez tout: mais quitez vous vous-mêmes, & vous trouverez le TOUT du tout. Mes petits enfans, renouvellez-vous tous en charité: aimez-vous les uns les autres d'une charité sincere; ne vous cachez rien, chacun selon votre dégré. Ne rougissez point d'avouer vos fautes quelles qu'elles soyent: car celui qui rougit de ses fautes, ou qui a peur qu'on les découvre à soi & aux autres, est bien loin de la petitesse. Qu'avez-vous à craindre? Ne vous épargnez point en charité cordiale; mais que l'humeur ne soit point le motif de la correction fraternelle. Que cherchez-vous? que voulez-vous sinon votre divin petit Maitre; non pour vous, mais pour lui? La fausse sagesse est un poison qui se glisse aisément, & qui s'en va dificilement.

Je t'ai suscité & te susciterai encore pour retirer Israël (mon peuple

de son égarement, & pour empècher qu'il ne s'écarte de la droite voye. Je trierai en toi les boucs d'avec les agneaux: je te ferai connoitre les herbes venimeuses pour empècher qu'ils ne s'empoisonnent: tu leur envoyeras de la solitude le contrepoison, & le moyen de discerner le poison. Celui qui te croira, ne sera point endommagé de ce venin: & quand il l'auroit pris, il le rejettera sans qu'il lui nuise: mais s'il ne te crois pas, il sera séparé du reste du troupeau.

C'est moi qu'il faut croire, c'est moi qui suis le Seigneur Dieu tout-puissant, qui me sers de qui il me plait, & qui veux qu'on me respecte & qu'on me croye où je suis. Si tu t'appropries quelque chose, tu seras puni sept fois plus que tes enfans. Si tu dis la vérité aux enfans, & qu'ils la suivent, tu fais ma volonté, & tu sauves leurs ames. Si (a) tu leur dis la vérité, & qu'ils la rejettent, eux seuls seront coupables & punis, & tu seras innocente: mais si tu ne leur dis pas la vérité;

(a) Voyez Ezech. 3. vs. 18-22.

toi seule péches & ès coupable de tou-
tes leurs fautes; je te redemanderai
jusqu'à un seul cheveu de leur tête;
tu ès coupable de toutes leurs fau-
tes; tu ès coupable de mon pur a-
mour, de ma propre gloire & de
ma grace.

13. Mais, Seigneur, comment di-
rai-je la vérité? On m'empêche de
la dire. On a mis un cadenat à mes
lèvres: je suis ce petit lion dont les
dents sont brisées.

N'importe; dis la vérité aux en-
fans; je te la ferai encore dire.

Vous avez conduit la main & la
plume, conduisez le papier jusqu'à
eux, ô Seigneur, & leur apprenez
eficacement à dire, (*a*) *Non nobis
Domine, non nobis.* Ne regardez que
Dieu, mes enfans, ne regardez que
Dieu: tout le reste n'est que du fumier.
1694.

[*a*] Ps. 113. vs. 1.

D I

DISCOURS V.

Contre la prudence humaine & la proprieté.

— 8. *Complainte sur la prudence humaine & la proprieté de plusieurs qui sont apelés à être enfans de Dieu.*

JUsques à quand clochera-t-on des deux côtés? Suivez ou la simplicité, ou la prudence. Ceux qui se conduisent eux-mêmes doivent suivre la prudence. C'est elle qui les menera heureusement: mais ceux que je conduis, doivent (a) *recevoir le Royaume comme un enfant*, ou ils *n'y entreront point.* Il n'y a rien de caché pour moi, (b) dit Dieu: je vois les motifs qui font agir un chacun: J'ai en horreur les détours. On veut faire un mélange de la prudence & de l'abandon: cela est impossible. J'ai plus d'aversion d'une personne qui ayant connu la voye de l'a-

(a) Marc 10. vſ. 15.
(b) Jer. 23. vſ. 23. 24. & Chap. 17. vſ. 10.

bandon prend de loin des mesures de sagesse, de ceux qui veulent toujours venir à leurs fins, qui ont deux cordes à leur arc; que de tous les pécheurs.

2. Il ne faut pas dire: Peut-être la changerons nous: nous lui inspirerons notre prudence. Vous vous trompez. Je n'aurai point votre prudence. Ne venez plutôt pas à moi; car si je suivois votre prudence, je perdrois la grace de mon Dieu. De quoi vous servirois-je, puis que je ne puis jamais devenir aussi prudente q[illegible] vous l'êtes?

Vous venez me tenter encore p[illegible] une autre prudence, & vous me [illegible] tes: que faut-il faire pour n'être [illegible] prudens; car nous ne saurions ([illegible] à) rien faire? Ne faites pas ce [illegible] vous faites pour l'être. Vous vous [illegible] vez bon gré de votre prudence: v[illegible] vous en estimez plus que le reste [illegible] hommes. Oui, cela (*a*) est vrai p[illegible] ceux qui doivent vivre comme les [illegible]

(*a*) Cela est vrai: c. à d. *Ce que vous* [illegible] *qu'on ne sauroit être à rien faire, & qu'il f*[illegible] *considérer avec raison & délibération ce que* [illegible] *lloit faire, est bon pour d'autres.*

.. hommes; mais non pas pour les ..ans du Seigneur.

Vous dites; J'ai fait des sacrifices .. Seigneur. Il se soucie bien de vos ..rifices si vous les comptez pour ..que chose, si vous faites votre ..onté dans les petites occasions, & ..ous ne renoncez pas, tous tant .. vous ètes, à votre propre con.. .. & à vôtre prudence.

Je planterai, dites-vous, si bien .. cordeau, j'acommoderai si bien .. arc, que je ne serai point sur.. .. Insensé que vous ètes! celui qui ..t la gelée, la neige le surpren.. .. Mais non, non, ne craignez ..t: il ne tombera pas un cheveu .. votre tète: vous avez qui paye .. vous: vous n'ètes pas digne de ..ir des oprobres pour le nom de ..u.

3. Vous me dites; qui ètes-vous, .. qui nous parlez, & où sont les ..uves de votre mission? (*a*) *Com.. .. pourriez-vous croire, vous qui ..chez la gloire les uns des autres?* .. craignez de n'ètre pas estimés?

(*a*) Jean 5. vs. 44.

Mais (*a*) *si quelqu'un veut faire la volonté de Dieu, il reconnoitra si ma doctrine vient de lui, ou si je parle de moi-même. Celui qui parle de soi-même cherche sa propre gloire; mais celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé, est véritable: il n'y a point en lui d'injustice.* Je suis dans la douleur pour ceux qui ayant connu la vérité, ne l'ont pas suivi toute nue, & l'ont voulu couvrir.

4. Malheur à ceux qui sachant que le Royaume est ouvert, disent; Ne faites entrer personne; car nous craignons la foule. Je leur réponds; J'irai dans les places publiques: j'appelerai les pauvres & les enfans: je les contraindrai d'y entrer.

Mais ce n'est pas pour nous que nous craignons, disent-ils: c'est pour vous. Qui vous a donné de craindre pour moi si je ne crains pas moi-même? Celui qui n'a plus rien, doit-il craindre les voleurs?

Vous dites sans cesse; Nous voulons faire la volonté de Dieu; & vous voulez lui prescrire des loix! V

(*a*) Jean 7. vs. 17. 18.

voulez être plus sages que Dieu. Vous voulez vous laisser conduire à Dieu, dites-vous ; & vous voulez néanmoins le conduire ! Malheur à celui qui dit, je conserverai mon héritage, & je le mêlerai avec l'héritage du Seigneur. Le Seigneur lui répond par ma bouche : conservez votre héritage ; mais pour moi, je suis la possession & l'héritage de celui qui quitte tout pour moi. L'Evangile du Royaume ne sera jamais (a) *prêché qu'aux pauvres :* (b) *il est impossible qu'un riche entre dans ce Royaume.*

5. Comment voulez-vous être pauvres, vous qui êtes riches en prudence, & qui voulez servir deux maîtres ? Comment entrerez-vous par la porte étroite si vous craignez d'être pressés ? Si les enfans du Royaume rougissent de l'Evangile, mon Pere se donnera d'autres enfans. Si ceux qu'il a choisis pour établir son règne veulent conserver la prudence charnelle, Dieu saura bien se préparer d'autres cœurs. Il peut en un instant faire des plus grands pécheurs les en-

[a] Luc 4. v. 18. [b] Luc 18. v. 25.

fans du royaume. Pourquoi veut-on empêcher les petits enfans de venir à moi, puifque (*a*) *le royaume des cieux eft pour ceux qui leur reffemblent ?*

6. Pourquoi affligez-vous mon cœur ? Je fuis plus affligée de vous que de la malice des hommes & des démons. Ou croyez tout-à-fait, ou laiffez-moi tout-à-fait : car comme vous êtes partagés en vous-mêmes, mon cœur eft déchiré pour vous. Vous arrangez toutes chofes pour plaire aux hommes pour avoir leur eftime : vous rougirez toujours de moi ; car je ne puis plaire au monde. (*b*) Si j'avois été du monde, le monde m'auroit aimée, mais parce que je ne fuis pas du monde, le monde me hait. Il eft impoffible (*c*) de vouloir plaire aux hommes fans ceffer d'être ferviteur de Jéfus-Chrift.

7. Où eft le pur amour, où eft il ? il n'y en a prefque point fur terre. On dit ; Je l'ai dans le cœur. Vous mentez s'il ne paroit point dans vos œuvres. Si Dieu avoit fait pour les plus grands pécheurs ce qu'il a fait

(*a*) Marc 10. vf. 14. (*b*) Jean 15. vf. 19. (*c*) Gal. 1. vf. 10.

pour vous, ils seroient de grands Saints. C'est amuser le tapis que de faire comme vous faites. Vous voulez que Dieu vous sache gré, & que je sois contente de vous. Comment puis-je être contente de vos partages? Quel gré Dieu vous saura-t-il si vous choisissez dans vos biens ceux que vous voulez lui donner, & si vous gardez les autres? La tigne se mettra par tout; elle rongera ce qui paroit bon. Je sais que l'Ange de l'Eglise du Seigneur est bon, qu'il a fait assez de choses pour me plaire, dit Dieu; mais il se conserve, il ne donne pas tout, il reserve l'esprit & la prudence. Plût à Dieu qu'il m'eût crû, qu'il eut tout sacrifié pour moi! J'eusse tout fait pour lui & par lui. J'aime le bon Nathanaël. Pour mon Ange, comme je l'ai plus aimé que nul autre, je lui redemanderai jusqu'à la racine d'un cheveu. Il gâte son esprit, & il énerve la force de son cœur. Je l'apellois à être le plus petit des hommes.

8. Hélas Seigneur, ai-je dit, ayez pitié de votre Eglise & de votre peuple. Malheur à ceux que l'esprit égaré, ou que la prudence entraine!

Malheur à la terre si mon Maitre ne trouve point de cœurs qui soyent à lui sans partage ! Je transporterai, (dit le Seigneur,) mon Sanctuaire. Ceux qui ne me connoissoient pas, recevront ma vérité ; & vous autres, que j'ai choisis, que j'ai aimés comme mes très chers, si vous quitez tout pour me suivre, vous serez véritablement dignes de moi : mais (a) *celui qui ne renonce pas à tout pour l'amour de moi, n'est pas digne de moi*, a dit mon Maitre.

DISCOURS VI.

L'intérieur rebuté & recherché.

1 — 4. *L'Esprit intérieur, rebuté de ceux à qui il a été premierement ofert, va chercher retraite chez les étrangers.*

1. DAns le tems que les Juifs rejettoient Jésus-Christ, les Samaritains (b) le reçoivent de tout

(a) Luc 14. vs. 33. (b) Jean 4. vs. 39 40.

leur cœur. Il ne se trouve parmi les Juifs personne capable d'écouter ni de comprendre l'adoration en esprit & vérité : Jésus-Christ va chercher une femme pour l'en instruire, & une femme Samaritaine. Les Samaritains croyoient en Dieu, comme les Juifs ; ils atendoient le même Messie ; cependant ils étoient séparés des Juifs, & schismatiques, parce qu'ils ne sacrifioient pas dans le même temple. Il instruit une femme schismatique des plus grandes vérités, & la rend en un moment Apôtre. Dequoi sert son Apostolat ? C'est pour atirer ces peuples à Jésus-Christ : ils y viennent en foule ; ils sont instruits ; ils croyent ; ils reçoivent cette semence que les Juifs ont rejettée ; ils forcent même ce Seigneur, que les Juifs rebutent, à demeurer avec eux, afin de leur enseigner à eux-mêmes ce qu'il n'avoit fait qu'ébaucher à la Samaritaine.

2. O mes chers Samaritains, vous avez fait la même chose aujourd'hui. Il est vrai que vous êtes divisés d'avec nous pour le lieu du Sacrifice ; mais vous croyez en Dieu, vous aten-

dez tout du même Sauveur. C'est à vous que L'ESPRIT INTERIEUR s'adresse ; cet esprit d'*adoration en esprit & vérité*, cette priere digne de Dieu, ce culte intérieur, cet AMOUR PUR, si rebuté de notre nation & de notre peuple. C'est à vous qu'il s'adresse pour être reçu; c'est en vous & par vous que Jésus-Christ le fera fructifier: il sera en vous (a) *un fleuve d'eau vive, qui jaillira de vos entrailles jusqu'à la vie éternelle.*

3. Cette adoration en esprit & vérité, cette priere parfaite, cet Amour pur, vous demande retraite chez vous. Il vous va chercher à l'exclusion de bien d'autres, afin que vous le logiez dans votre cœur. Recevez-le; & que par votre moyen il soit transmis à une infinité de cœurs. C'est ce que Jésus-Christ prétend de vous; c'est ce qu'il en atend malgré la foiblesse du sujet dont il s'est servi pour vous enseigner avec Jésus-Christ.

4. Quand direz-vous à cette pauvre Samaritaine : *Ce n'est plus par c*

(a) Jean 4. vs. 14. & Ch. 7. vs. 38.

que vous nous avez dit, que nous croyons que Jésus-Christ est le Messie, que nous croyons le pur Amour, que nous adorons le Pere en esprit & en vérité : c'est *parce que nous connoissons nous-mêmes*, que nous goûtons, que nous expérimentons, que nous connoissons réellement que c'est la vérité. O si j'entendois ces paroles, que je dirois de bon cœur : (*a*) *Nunc dimittis ancillam tuam, Domine* &c. ! C'est l'objet de tous mes voeux, le sujet de toutes mes prieres. Je vous porte tous dans mon cœur. Que ne puis-je vous ofrir au Seigneur mon Dieu comme une hostie pure & sans tache, lavée dans le sang de l'Agneau, vivifiée par son Esprit ; comme un holocauste sacré, purifié & consumé dans le feu de l'amour pur ! AMEN JESUS.

(*a*) Luc 2. vs. 29. c. à d. *C'est maintenant, Seigneur, que vous laissez aller en paix votre servante.*

DISCOURS VII.

Virginité parfaite de MARIE.

De la Virginité naturelle, spirituelle & mistique : & que celle de l'ame & du corps ont été parfaitement dans la Vierge MARIE.

Sur ces paroles : *Une Vierge concevra & enfantera un Fils à qui l'on donnera nom d'*EMANUEL : *c'est-à-dire* DIEU AVEC NOUS. Matth. 1. vs. 23

COmme il falut une vierge pour enfanter Jésus-Christ, il faut aussi qu'une ame en qui Jésus-Christ est produit, soit redevenue vierge mais d'une maniere mistique.

Pour expliquer ceci, il faut distinguer la virginité *naturelle*, qui est celle du corps ; & la *spirituelle*, qui est celle de l'ame qui n'a point été flétrie par le péché ; & la *mistique* qui est celle d'une ame renouvellée en Dieu par son anéantissement. La sacrée Vierge a eu les deux premieres

aussi bien que la derniere, étant vierge en toutes les manieres possibles : mais la derniere sufit pour la formation mistique de Jésus-Christ en nous. La sainte Vierge fut toute vierge & d'ame & de corps.

La virginité de l'ame consiste en ce qu'elle n'ait jamais été souillée d'aucun péché : & la virginité du corps consiste en son intégrité. Ces deux virginités aiant été perdues se peuvent réparer par les mérites de Jésus-Christ, qui par le Batême rend l'ame vierge spirituellement, l'afranchissant de tout péché ; ou par un excelente grace la rend vierge mistiquement, par la perte de la proprieté : il rend aussi le corps chaste par une paisible continence après sa flétrissure. Mais quoique ces virginités se puissent ainsi réparer, toutefois leur intégrité ne se peut point rétablir : car nulle puissance ne peut faire qu'elle n'ait pas été violée. Marie a eu non seulement la virginité, mais aussi l'intégrité de la virginité. Si Marie a eu pour un seul moment ou le péché d'origine, ou la corruption de la concupiscence, quelque pure & vierge qu'elle eut été depuis par les graces

les plus éminentes qui eussent pû réparer ces pertes, elle auroit perdu l'intégrité ; & conséquemment, elle n'auroit pas été parfaitement vierge ; puisque la perfection de la virginité consiste le plus dans son intégrité.

Si Marie avoit contracté le péché originel, elle auroit pû avoir ensuite une ame toute pure & innocente par la réparation qui auroit été faite de sa chute en Adam : mais elle n'auroit jamais pû avoir l'intégrité de l'ame, puis qu'il seroit vrai de dire qu'elle auroit été salie, quand même ce n'eut été que pour un moment. L'intégrité de la virginité de l'ame étoit plus nécessaire en Marie que celle du corps pour qu'elle fut une digne Mére de Dieu : car l'intégrité de l'ame est infiniment plus avantageuse que celle de la chair. On peut être sauvé sans la virginité du corps : mais la pureté de l'ame est nécessaire pour le salut. L'ame souillée du péché originel participe à la fornication d'Eve, comme les Prophêtes assurent que notre Mére (*a*) commit une fornication. Et ave

(*a*) Osée 2. vs. 5.

qui Eve se prostitua-t-elle? Avec le Diable qu'elle écouta au préjudice de la fidélité qu'elle devoit à Dieu : & sans commettre adultere envers son mari, elle en commit un horrible à l'égard de Dieu. Or comme la premiere Eve par sa fornication enfanta le péché & la mort dans le monde, il faloit aussi que la seconde Eve par son intégrité enfantât la justice & la vie dans le monde: & afin que cela fut de la sorte, il étoit nécessaire que Marie fut toute vierge; vierge d'ame, n'aiant jamais, non pas même pour un moment, participé à la fornication de sa Mére; & vierge de corps, n'aiant pas soufert la moindre ateinte de son intégrité ni par la conception, ni par la naissance de son Fils.

Si Eve a été tirée du côté d'Adam encore innocent, Marie n'a pas dû avoir moins de privilège. Dieu lui a réservé une (*) portion toute pure

(*) Comme le sujet du péché originel n'est pas la substance de la chair, mais son desordre, S. François de Sales fait comprendre que Dieu a préservé la Sainte Vierge du péché originel en empêchant que ce désordre ne concourut à sa formation ou conception. On raportera incontinent ses propres termes, & cela revient en substance à la méme chose & à la méme conclusion.

du ſang d'Adam, qu'il deſtinoit pour en former une Mére à ſon Fils: auſſi fut-elle conçue de parens ſtériles & hors d'âge de concevoir ſelon la nature, pour marquer que la concupiſcence n'avoit point de part à ſa conception; & que quoique la ſubſtance de l'homme y fut réellement, toutefois ce ne fut point une ſubſtance infectée ni corrompue par le péché, mais une ſubſtance pure que Dieu préſerva de l'infection commune à tous les enfans d'Adam. C'eſt pourquoi l'Egliſe aplique très bien à Marie en quelques unes de ſes fètes, ce qui eſt dit proprement de la Sageſſe: (*a*) *Les abîmes n'étoient point lorſque j'étois déja conçue: j'étois chaque jour dans ſes délices, me jouant ſans-ceſſe devant lui.* Avant que les abîmes du péché fuſſent, la Sainte Vierge étoit déja conçue dans les idées de Dieu, qui lui ſont toujours préſentes. Avant que le péché entrât dans le monde, & dès que Dieu réſolut de s'incarner, il ſe choiſit une Mére vierge d'ame & de corps. Il eſt certain que Dieu devoit à Jéſus

[*a*] Prov. 8. vſ. 24, 30.

son Fils & à Marie sa Mére cette double virginité; & que la virginité du corps n'eut rien été sans celle de l'ame; puisque l'ame dont le corps a été flétri d'une maniere légitime, peut plaire à Dieu; au lieu que l'ame qui est souillée pour peu que ce soit, ne peut que lui déplaire.

Je dis donc, que Dieu devoit cette intégrité à la Mére de son Fils: il lui devoit cette rédemption de prévention; & il ne devoit jamais souffrir que celle par qui le péché devoit être chassé & banni du monde, fût assujettie au péché pour peu que ce fut. Et comment celle qui devoit écraser la tête du serpent auroit-elle pû en être étoufée avant sa naissance, quand ce n'auroit été que pour un moment? Quoi, ce sang de Marie duquel Jésus-Christ devoit être formé par l'opération du S. Esprit, auroit-il été infecté pour un instant du venin du péché? Une personne qui n'est souillée que pour un moment, perd en ce moment même son intégrité: car quoiqu'elle soit ensuite réparée par la chasteté, il est néanmoins toujours vrai de dire, que sa pureté a été flétrie. La virginité étoit

donc abſolument néceſſaire en Mari
pour produire ce Fils vierge d'un Pér
vierge, Fils ſans mére dans l'éternité
fils ſans pére dans le tems : que s'i
faloit qu'elle fut vierge, elle le devoi
être auſſi bien d'ame que de corps
puiſque la virginité de l'ame étoit mê
me plus néceſſaire que celle du corps
La pureté incorruptible de ſon corp
non-obſtant ſa fécondité, eſt une preu
ve certaine de l'intégrité de ſon ame
quoiqu'elle ſoit fille d'Adam.

Marie eſt donc vierge de cette dou
ble intégrité : & comme elle ne fu
jamais aſſujettie à la corruption d'Adam
elle ne fut non plus jamais ſujette
la concupiſcence d'Adam. Eve enfan
tant le péché, enfanta la concupiſ
cence, les douleurs de l'enfantemen
& la mort : mais la divine Marie n
fut point ſujette à ces maux, & el
ne mourut jamais ni par le péché ac
tuel, ni par l'originel ; parce qu'elle
enfanté l'auteur de la vie, & la vi
même. Puiſqu'on croit que ce ſeroit u
crime d'imputer un ſeul péché veni
à la Mére de Dieu, ne ſeroit-ce poin
un crime de lui atribuer le péché or
ginel, qui dans le fonds eſt un péch

mortel, puisqu'il rend l'ame esclave du Démon, ennemie de Dieu, (a) & victime de sa colère?

La Mére de Dieu ne mourut jamais de la mort d'aucun péché: la Mére de Dieu ne fut jamais esclave du Démon: si elle lui eut été soumise pour un moment, il pourroit se vanter que le corps tout adorable de Jésus-Christ lui auroit été assujetti dans sa source. Que si Marie n'a point été exempte du péché originel, pourquoi auroit-elle été afranchie de la nécessité de concevoir & d'enfanter comme les autres femmes; puisque son sang auroit été corrompu par l'épanchement de l'infection d'Adam? ou bien si Marie a été tirée par une singuliere prérogative de la maniere de concevoir des autres femmes, il ne faloit pas non plus qu'elle fut assujettie pour un seul instant au péché.

Marie donc entiere de corps & d'ame, Marie vierge dans toute la perfection d'une double virginité, devoit être telle pour être la Mére de Dieu: & si Dieu n'avoit pas donné une telle

(a) Ephes: 2. vs. 3.

Mére à un tel Fils, elle auroit été indigne de lui, & l'on pourroit dire que le Pére n'aimeroit pas infiniment son Fils, puisqu'il lui auroit donné une mére imparfaite lui en pouvant donner une parfaitement acomplie; ou qu'il lui auroit choisi une mére qui auroit une tâche indélébile, une mére roturiere & qui auroit été salie, pouvant lui en donner une noble & exempte de toute corruption. O Vierge plus pure que les Anges! quoi, vous qui êtes la Mére d'un Dieu, & que tous les Anges révérent comme telle; vous qui n'avez que Dieu au dessus de vous, & à qui tout ce qui n'est point Dieu est soumis; vous qui êtes la Reine du Ciel & la Souveraine de l'univers, auriez-vous pû être abandonnée au Démon jusqu'à être son esclave, vous qui êtes née libre, & qui avez été conçue Reine?

Cette conception immaculée étoit plus que de convenance: & suposé le dessein de l'Incarnation divine, il étoit nécessaire d'assurer ce privilège à celle qui étoit choisie pour être la Mére de l'homme-Dieu: car elle devoit être bien plus jalouse de l'intégrité de son

ne que de celle de son corps ; & il alloit beaucoup plus de l'intérêt de en le Pére & de son Fils que l'ame : Marie fut préservée de la chute ginelle, commune à toutes les femes, que d'afranchir seulement sa ir de l'ateinte naturelle à toutes les res.

Apres avoir vu quelle a été l'intéité de Marie, il faut voir quelle est virginité mistique que Dieu deman- dans les ames qui doivent enfanter us-Christ dans les cœurs. Cette virité mistique est une virginité répa-, par laquelle Dieu tire l'ame d'elleme & de la corruption d'Adam, ur la faire passer en lui par un éfet son pouvoir. C'est là que le sernt est vaincu & écrasé : c'est là que ne est rendue toute pure & nette, n qu'elle soit en état de passer en eu, & que Jésus-Christ puisse être mé en elle, & par elle en mille urs. Dieu a fait cette grace à queles Saints dès le ventre de leurs mé-, les tirant dès-lors d'eux-mêmes ur les perdre en lui, ainsi que S. an Baptiste fut rempli du S. Esprit ant que d'être né, parce qu'il devoit

préparer le chemin au Verbe. Mais Marie, qui devoit avoir le Verbe non ſeulement en maniere miſtique, mais même qui devoit réellement donner ſon ſang pour la formation du corps du Fils de Dieu, n'auroit-elle point eu d'autre avantage que S. Jean ou que Jérémie, à ſavoir, celui d'avoir été ſanctifiée plutôt qu'eux, & d'être tirée [hors] d'elle même & de la corruption d'Adam plutôt que les autres qui ont eu ce privilège dès le ventre de leurs meres? S. Jean aiant été vierge de corps auſſi bien que Marie, & aiant été ſanctifié comme elle avant ſa naiſſance, auroit eu autant d'avantage qu'elle; & la Mére d'un Dieu ne ſeroit en rien diſtinguée de lui. L'Egliſe fait aſſez voir quel eſt ſon ſentiment touchant cette vérité par l'aprobation & la préférence qu'elle donne aux pieux ſentimens de ceux qui la ſoutiennent, & par la fète dont elle honore le premier inſtant de la vie de Marie, qui fut proprement celui de ſa conception.

ici, sur ce sujet, le passage de S. François de Sales, *dont la Note de ci-dessus fait mention. Il est dans son* TRAITE' DE L'AMOUR DE DIEU. LIVRE II. CHAP. VII.

„ DIEU destina pour sa très sainte Mere une faveur digne de l'amour d'un Fils qui étant tout sage, tout puissant & tout bon, se devoit préparer une Mere à son gré; & partant il voulut que sa Redemption lui fut apliquée par maniere de remède préservatif, afin que le péché, qui s'écouloit de génération en génération, ne parvint point à elle; de sorte qu'elle fut rachetée si excellemment, qu'encore que par après le torrent de l'iniquité originelle vint rouler ses ondes infortunées sur la Conception de cette sacrée Dame, avec autant d'impétuosité comme il eut fait sur celles des autres filles d'Adam; si est-ce qu'étant arrivé là, il ne passa point outre, ains s'arrêta court, comme fit anciennement le Jourdain du tems de Josué, & pour le même respect: car ce fleuve retint son cours

„ en révérence du paſſage de l'Arche
„ de l'aliance, & le péché originel
„ retira ſes eaux révérant & redoutant
„ la préſence du vrai Tabernacle de
„ l'éternelle alliance.

„ De cette maniere donc Dieu dé-
„ tourna de ſa glorieuſe Mere toute
„ captivité, lui donnant le bonheur
„ des deux états de la nature hu-
„ maine; puiſqu'elle eut l'innocence
„ que le premier Adam avoit perdue,
„ & qu'elle jouït excellemment de la
„ Redemption que le ſecond lui ac-
„ quit; enſuite de quoi, comme un
„ jardin d'élite qui devoit porter le
„ fruit de vie, elle fut rendue flo-
„ riſſante en toutes ſortes de perfec-
„ tions: ce Fils de l'amour éternel
„ aiant ainſi paré ſa Mere de robe
„ d'or recamée en belle varieté, afin
„ qu'elle fut la Reine de ſa dextre,
„ c'eſt-à-dire, la premiere de tous les
„ élus, qui jouïront de la dextre Di-
„ vine. Si que cette Mere ſacrée,
„ comme toute reſervée à ſon Fils,
„ fut par lui rachetée non ſeulement
„ de la damnation, mais auſſi de tout
„ péril de la damnation, lui aſſurant

„ l:

„ la grace & la perfection de la gra-
„ ce; en sorte qu'elle marcha comme
„ une belle aube qui commençant à
„ poindre va continuellement croif-
„ sant en clarté jusques au plein jour.
„ Rédemption admirable, chef-d'œu-
„ vre du Rédempteur, & la premiere
„ de toutes les rédemptions! par la-
„ quelle le Fils, d'un cœur vraie-
„ ment filial prévenant sa Mere ès
„ bénédictions de douceur, il la pré-
„ serve non-seulement du péché com-
„ me les Anges, mais aussi de tout
péril de péché, & de tous les di-
vertissemens & retardemens de l'é-
xercice du saint amour. Aussi pro-
teste-t-il, qu'entre toutes les créa-
tures raisonnables qu'il a choisies,
cette Mere est son unique colombe,
sa toute parfaite, sa toute chere,
bien-aimée, hors de tout paran-
gon, & de toute comparaison.

DISCOURS VIII.

Sur le Chapitre VI. de l'Evangile
St. Jean, *depuis le* verset 32.
jusqu'à la fin.

℣. 32. *En vérité, en vérité, je v le dis, Moïse ne vous a point do le pain du ciel; mais c'est mon re qui vous donne le véritable du ciel.*

OUtre le sens literal de ce pa qui s'entend de la Ste. Eu tie, on peut dire avec vérité, quoique la manne vint des nuës *ciel*, elle n'étoit que la figure de manne cachée que Dieu commu à ses enfans en les nourrissant au dans, non du *pain* materiel, qu la propre opération de la créa mais de l'opération profonde de dans le centre de l'ame & pa goût expérimental de sa présenc est une *nourriture* substantielle à qui la rassasie en remplissant ses & la dégoûtant de toutes les n tures créées.

C'est aussi la formation de Jésus-Christ en nous, qui est véritablement ce *don de Dieu* au dessus de tout don. C'est lui qui est le pain vivant & vivifiant, qui en nous nourrissant de lui-même, est un dissolvant sacré qui nous dissout (pour ainsi dire) par une séparation entiere de tout ce qui est du vieil-homme, & nous fait passer en l'homme nouveau, qui est, nous changer & transformer en lui, nous arrachant à cette vie corrompue d'Adam pour nous en donner une toute pure en lui. C'est ce que *Moïse* ne pouvoit faire, & qui étoit reservé à Jesus-Christ.

ỷ. 33. *Car le vrai pain de Dieu est celui qui est descendu du ciel, & qui donne la vie au monde.*

Nous étions tous morts en Adam; Jésus-Christ, ce *vrai pain du ciel* est venu pour nous *donner la vie* & nous retirer de cette misérable mort du péché & de la damnation, sans lequel pain nous n'aurions jamais eu la véritable vie. Ce pain est apellé *le vrai pain de Dieu*; parce que Dieu

engendrant ſon Verbe de toute éternité ſe nourrit de cette volupté divine qu'il trouve en contemplant ſon Image. Or comme Dieu le Pére nous avoit créés à l'image & reſſemblance de ce Fils, ſes délices, qui le repréſentoit lui-même au naturel; le Démon, jaloux de la grace que Dieu avoit fait à l'homme, de l'avoir rendu, comme dit S. Paul, (a) conforme à l'image de ce Fils bien-aimé, le Démon jaloux; dis-je, prit tout le ſoin poſſible de défigurer cette belle image. Il y réuſſit par le conſentement que l'homme donna au péché en ſuccombant (après ſa femme) à la tentation du Serpent, qui de la ſorte biffa autant qu'il étoit en lui cette image de la Divinité, & en ôta tellement tous les traits, qu'on ne pouvoit plus la reconnoitre.

L'amour infini que le Pere porte à ſon Verbe ne lui permettant pas de voir cette image défigurée dans l'homme, il ſe réſolut de la rétablir dans ſa premiere beauté, & de la réimprimer de nouveau des mêmes ca-

[a] Rom. 8. vſ. 29.

tères qu'elle avoit eus d'abord. Il falut que ce Verbe bien-aimé vint sur terre se réimprimer lui-même dans l'homme en se faisant homme, comme on voit une personne imprimer son visage dans de la cire dont on fait un portrait très ressemblant. Je crois que c'est ce qui est dit dans Job : (*a*) L'image empreinte se rétablira-t-elle? C'est à dire, cette image empreinte d'abord de la Divinité, & ensuite caractérisée du Démon, se rétablira-t-elle d'elle-même dans sa premiere beauté? Cela étoit impossible. Il s'est donc imprimé pour la réimprimer de nouveau : & nous aiant créés spirituellement à son image, il a voulu prendre la nôtre corporellement, afin de rétablir l'image de Dieu dans l'homme unir l'image de l'homme à Dieu en faisant des deux en sa personne un tout indivisible ; de sorte que Dieu ne peut plus voir son Fils qu'il ne voie l'homme & ne conçoive pour cet homme un très grand amour.

Or le Fils aiant rétabli l'homme d'une maniere bien plus avantageuse, ayant uni la ressemblance spirituelle à

(*a*) Job 38. vs. 14.

la corporelle, il lui a choisi une nourriture spirituelle & corporelle: la spirituelle est cette nourriture substantielle dont j'ai parlé plus haut; & la corporelle la Ste. Eucaristie, qui est pourtant réellement spirituelle comme elle est corporelle.

℣. 34. *Ils lui dirent donc: Seigneur donnez nous toujours de ce pain.*
℣. 35. *Jésus leur répondit: Je suis le pain de vie: celui qui vient à moi n'aura point de faim, & celui qui croit en moi n'aura jamais soif.*

Ces hommes grossiers ayant vû le miracle des cinq pains, & croiant que Jésus-Christ parloit d'un pain matériel, & non de ce pain divin qui est lui-même, demandent ce *pain* matériel qui nourrit le corps. Presque tous les Chrétiens ne s'atachant qu'à l'extérieur & à l'écorce des choses, regardent la Ste. Eucaristie d'une manière très charnelle; aussi n'en font ils aucun fruit. S'ils regardoient ce Sacrement dans son esprit & son institution, ils verroient que Jésus-Christ n'a jamais prétendu que ce mistère de foi consistât seulement à le garder corpo-

lement quelques minutes dans notre estomac : mais il a désiré que notre foi en fût une nourriture perpétuelle à notre ame qui devint substantielle & invariable par la communication de son Esprit intérieur, qui fait que l'ame vit de Jésus Christ même par la foi, en substance spirituelle, aussi continuellement & facilement que nous respirons l'air. O divin Jésus-Christ, l'ame que vous avez cachée & perdue avec vous dans le sein de votre Pere, cette ame transformée en votre image vit tellement de vous, qu'il lui semble qu'elle ne pourroit pas n'en point vivre. Elle vous possède au dessus de tout sentiment : vous êtes devenu la vie de sa vie, l'ame de son ame : depuis qu'elle ne se possède plus, elle ne connoit, n'aime & ne discerne que vous, sans discernement particulier, par une notion confuse & générale : mais que dis-je? par une possession réelle. C'est vous qui la possedez, qui la mangez, la digerez, la changez en votre substance : & si le pain se change en la nôtre, votre esprit, tout vous-même, nous changez & transformez en vous d'une ma-

niere plus réelle, qui n'est réel que notre ame anime notre corps.

Mais comment entendre ces paroles : *Je suis le pain de vie*, si ce n'est en maniere inéfable ? Car Jésus aiant la *vie* en lui-même, la communique à ceux qui le reçoivent dignement par la bouche du corps, mais beaucoup plus à ceux qui communiquent à son Esprit, & qui lui donnent lieu de vivre en eux non seulement par sa vie sacramentale, mais par sa vie divine : oui, il devient la vie & le principe d'une ame régénerée & qui ne vit plus en Adam ; qui non seulement s'est revêtue de l'homme nouveau, mais qui ne vit plus, parce que Jésus-Christ vit en elle. Comment entendre autrement ces paroles, *celui qui vient à moi n'aura plus de faim ?* non seulement celui qui a trouvé Jésus n'a plus de désir de tout ce qui est périssable ; mais même il n'a plus de désirs, sa volonté s'étant écoulée dans son principe. La multitude des désirs font un vuide dans la volonté, & ils la rendent *famelique* parce qu'elle ne trouve rien qui les puisse remplir hors de Dieu : mais lorsqu'elle est devenue nouvelle

réature en Jésus-Christ, & qu'elle
s'est perdue avec lui dans son Pére,
lors la volonté, qui s'y est véritable-
ment écoulée, entraine avec elle cette
multitude de désirs, qui se perdent
entierement dans leur derniere fin: &
tous les vuides de l'ame, par consé-
quent ceux de la volonté, étant rem-
plis, l'ame n'est plus famelique, &
conséquemment ne désire plus.

Ce sont les vuides qui causent *la
faim.* Lorsque Jésus-Christ posséde un
cœur, il le remplit par son immensité
divine avec tant de surabondance, qu'il
est impossible à cette ame de rien dé-
sirer: elle *n'a* donc *plus de faim*, par-
ce que la faim vient du vuide: elle
n'a donc plus de désirs, puisque les
désirs ou apetits de l'ame viennent de
la faim. Il en est de même de la soif.

Il faut savoir qu'il y a de deux
sortes de vuide; le premier vient de
la privation de Dieu & des désirs de
l'ame pour être remplie; & c'est en ce
sens qu'il n'y a plus ici de vuide: mais
il y a un autre vuide, qui est l'anéan-
tissement. L'ame est alors vuide de
tout ce qui n'est point Dieu même, &
ce vuide augmente chaque jour. Ce

vuide eſt ſans déſirs; parceque Dieu remplit lui-même ce vuide. Tous les dons du ciel & de la terre n'en rempliroient pas le moindre endroit : il faut que Dieu lui-même le rempliſſe ; ce qu'il fait en vuidant ou anéantiſſant l'ame de plus en plus. Ce vuide eſt la capacité de notre ame, qui eſt d'autant plus étroite, qu'elle eſt plus remplie de ce qui n'eſt point Dieu, quand même ce ſeroit des dons de Dieu, qui laiſſent l'ame dans ſa capacité bornée & retrécie : car quoique l'ame ſoit comblée des dons de Dieu, on eſt ſurpris de voir qu'elle déſire encore, comme un eſtomac étroit apéte les viandes qu'il ne peut digerer. Il n'en eſt pas ainſi de l'ame anéantie. Plus elle eſt vuide, moins elle déſire, Dieu la rempliſſant toujours plus de lui-même à meſure qu'il élargit ſa capacité, & qu'il la vuide chaque jour de tout ce qui lui reſte de propre vie & de ce qu'elle peut contracter de défauts qui ſont légers.

L'ame morte à toutes ſes opérations reçoit nuement les opérations de Dieu, qui ſont plus crucifiantes que gratifiantes ; parce que les gratifiantes feroient une eſpece de plénitude, qui empêche-

soit l'étendue [illegible]
compare par [illegible]
des cavernes [illegible]
[illegible]
abîmes : & [illegible]
fonds & [illegible]
[illegible]
[illegible]
comme [illegible]
peu [illegible]
pendant [illegible]
& brûlans [illegible]
Ce [illegible]
est comme [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
ne longe [illegible]
qui [illegible]
[illegible]
cause de [illegible]
O [illegible]
sez-nous [illegible]
que nous [illegible]
qui [illegible]
[illegible]
[illegible] de [illegible]

(a) [illegible]

n'aions *jamais soif.* Eaux vives & salutaires, noiez nous; & que nous ne revivions jamais à nous-mèmes!

Jésus-Christ ne se contente pas de parler de la possession de lui-mème qui nous ôte toute faim; mais il dit de plus, que *celui qui croit en lui n'aura plus de soif;* nous aprenant le moien de parvenir jusqu'à lui, qui est LA FOI. Il est certain que la voie de la foi est la seule qui nous puisse conduire à la parfaite mort de nous-mêmes. Les dons, les lumieres, illustrations, extases, ravissemens, nous font vivre en nous-mêmes, loin de nous y faire mourir. Il n'y a que la foi pure & nue, qui nous faisant perdre tous nos apuis par une mort entiere & générale, nous fait tomber en Dieu, source de vie. Celui qui est submergé par la pure foi dans ce vaste Océan, n'a garde d'avoir soif: il est plein & environné des eaux vives (Jésus-Christ, *Fons vivus*,) comme une éponge dans la mer: il est donc parfaitement désalteré, & ne peut plus *avoir de soif.*

℣. 36. *Je vous l'ai dit, vous m'avez vû, & cependant vous ne croyez point.*

La *parole* de Jésus-Christ, & sa *vûe* même, ne sert de rien sans la foi : les Juifs ont abusé de l'un & de l'autre. Si nous *ne croyons pas*, & ses paroles & ses exemples nous seront peu utiles. Tout dépend de la foi, mais d'une foi aveugle, qui croit sans voir, qui se laisse pénétrer des paroles de Jésus-Christ, & sur tout de cette parole expressive, parole intime & centrale.

℣. 37. *Tous ceux que mon Pere me donne, viennent à moi; & je ne rejetterai point dehors celui qui vient à moi.*

Outre la volonté que Dieu a que tous les hommes soyent sauvés, & qu'ils profitent du sang que Jésus-Christ a répandu pour tous, il y a des ames qui apartiennent singulierement à Jésus-Christ par la donation que le Pere lui en a faite, parce que

ces ames ont fait entre les mains de Dieu une remiſe générale de tout ce qu'elles ſont. Ces ames ont un certain inſtinct de tendre à Dieu par Jéſus-Chriſt : elles cherchent inceſſamment Jéſus-Chriſt par cette tendance que *le Pere* a miſe en elles : elles le trouvent enfin au dedans d'elles-mêmes. Alors Jéſus-Chriſt les reçoit, *& ne les rejette point dehors.* Il les reçoit d'abord comme voye, les conduiſant par ſes maximes ; & il eſt lui-même leur marcher & leur ſentier : enſuite il les éclaire comme vérité ; ce qui augmente leur tendance juſqu'à ce qu'il ſoit devenu leur vie : il eſt en elles, & elles ſont en lui ; & c'eſt la derniere fin de l'ame.

℣. 38. *Parce que je ſuis deſcendu du ciel non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé.*

Jéſus-Chriſt, voye, vérité & vie nous aprend qu'il n'eſt *point* venu *faire ſa volonté, mais celle de* ſon Pere. Jéſus Chriſt, comme Verbe, n'a point d'autre volonté que celle du Pere,

étant la même chose. Cette volonté mutuelle fait un amour mutuel, qui étant infini est Dieu. La volonté du Pere & du Fils sont donc la même. *Le Verbe* s'étant fait homme a reçu tous les caractères de l'homme raisonnable; & ainsi il avoit sa volonté particuliere : ce qui faisoit deux volontés, la divine & l'humaine : mais l'humaine étoit tellement soumise à la divine, que quoique ce fût deux volontés très distinctes, on peut dire que la volonté de l'homme en Jésus-Christ étoit tellement perdue en celle de Dieu, que ce n'étoit plus qu'une même volonté, la volonté humaine n'ayant point d'autre mouvement que celui que lui donnoit la Divinité. C'est pourquoi l'Ecriture parlant de Jésus-Christ, & comme lui, par anticipation, dit, (*a*) il est écrit à la tête du livre que je ferai votre volonté, c'est-à-dire, que dès l'instant de son incarnation sa volonté a été parfaitement soumise à celle de Dieu.

C'est le chemin qu'il nous fait tenir *comme la vraye voye* : car des

(*a*) Ps. 39. vs. 8. 9.

qu'une ame est reçue par Jésus-Christ; & qu'elle s'est parfaitement donnée à lui, il la conduit par le sentier de *la volonté de Dieu*. Au commencement l'ame se soumet avec éfort: ensuite elle se résigne plus facilement à mesure qu'elle suit Jésus-Christ: puis elle devient conforme de telle sorte, qu'elle n'a plus de peine à plier sa volonté: de-là elle devient tellement uniforme, que sa volonté passant peu à peu dans la volonté de Dieu, elle ne trouve plus rien à résigner: sa volonté disparoît. Car il faut savoir, que Jésus-Christ, vérité est la lumiere de l'ame dans ce chemin: il l'éclaire de la volonté de Dieu lorsqu'il lui sert de voye jusqu'à ce qu'il soit devenu la vie de l'ame, l'ame étant alors tellement morte à toute volonté propre, que Jésus-Christ devient & sa volonté & sa vie, la vie de l'ame étant principalement dans la volonté de Dieu. O si l'on savoit le bonheur de marcher d'abord par ce renoncement perpétuel de notre volonté, pour arriver à cette perte entiere de volonté en celle de Dieu, on abrégeroit bien du chemin!

Il y a de bonnes ames qui disent, qu'elles sont en peine de trouver *la volonté de Dieu*, qu'ils désireroient de la connoitre ; mais qu'ils sont aveugles sur cela. Ils se trompent beaucoup s'ils s'imaginent à chaque pas avoir une manifestation claire de la volonté de Dieu. Il ne s'agit pas ici de connoitre, mais d'obéir ; pas de voir, mais de pratiquer. Plus Dieu nous conduit d'une maniere obscure lorsque nous lui sommes bien abandonnés, plus il nous fait faire sa volonté. Dieu nous ayant mis dans un état, tout ce que nous faisons de moment à autre dans cet état où Dieu nous a mis, est *la volonté de Dieu*, où l'intention virtuelle que nous avons de lui plaire en agissant dans son ordre divin.

De plus, tout ce qui nous arrive chaque instant par la Providence, et non par notre choix, est *volonté de Dieu* sur nous, comme les croix, peines, contradictions &c. & plus nous nous acoutumons à renoncer notre volonté dans ces choses qui la contrarient, plus nous arrivons à cette perte intérieure de volonté en celle

de Dieu. L'ame se résigne au dedans pour les peines & les sécheresses comme pour les contrarietés perpétuelles ; & cette résignation continuelle, cette fidélité à remplir nos devoirs dans l'état où Dieu nous a mis, nous fait trouver la volonté de Dieu en libre usage à mesure que la notre disparoit.

Nous voyons notre volonté disparoitre peu à peu par deux éfets, par l'amortissement des désirs, & par une facilité à tout recevoir de la main de Dieu, à voir ce qui nous arive non en la créature, mais dans cette même volonté qu'on adore & qu'on aime, dont les coups sont des coups de grace. C'est elle qui donne la vie en tuant : car plus on meurt à toute volonté propre, plus on devient vivant en Dieu. C'est le chemin raccourci & le plus sûr. L'Ange de ténèbres ne se transfigure pas en Ange de lumiere par cette voye ; au lieu que celui qui veut une impulsion et des témoignages pour agir, sera facilement trompé : mais celui qui marche par le renoncement perpétuel & l'abandon aveugle, ne se mépren

point, & fait surement la volonté de Dieu.

℣. 39. *Or la volonté de mon Pere qui m'a envoyé est, que je ne perde aucun de ceux qu'il m'a donnés ; mais que je les ressuscite au dernier jour.*
℣. 40. *Et c'est la volonté de mon Pere qui m'a envoyé, que quiconque voit le Fils & croit en lui, ait la vie éternelle ; & je le ressusciterai au dernier jour.*

C'est une assurance très grande pour celui qui marche par l'intérieur, & qui apartient spécialement à Jésus-Christ par l'abandon de tout lui-même, que Jésus-Christ ne l'abandonnera pas ; au contraire, qu'il le conduira dans cette divine volonté, où étant mort par amour après un renoncement continuel, Jésus-Christ le *ressuscitera* ; non seulement à la résurrection générale, mais dès à présent Jésus-Christ, en le retirant de ce tombeau où le renoncement & la mort continuelle, aussi bien que l'amour l'ont réduit, Jésus-Christ, dis-je, le *ressuscite* lui donnant une *vie* nouvelle

en lui, ou plûtôt, devenant lui-même sa vie & sa résurrection.

℣. 41. *Les Juifs donc murmuroient contre lui, parce qu'il avoit dit: Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel.*

Rien n'est plus dificile à croire que la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucaristie à quiconque raisonne & veut pénétrer ce mistere par sa raison: mais pour celui qui a la foi, & une foi simple & nue, non seulement il le croit, mais de plus il en a une réelle expérience lorsque sa foi est pure & nue, & son amour de même à un certain point.

Rien aussi n'est plus combatu que la vie intérieure, qu'on pourroit bien apeller un Sacrement, puisque Jésus-Christ y est caché à tout autre qu'à celui qui l'éprouve. Jésus-Christ devient la vie & la nourriture de l'ame, puisque par lui tous les vuides de l'ame sont remplis. L'ame éprouve, comme dit S. Paul, qu'elle (a)

(a) Gal. 2. vs. 20.

ne vit plus, mais que Jésus-Christ vit en elle. Le Démon fait tous ses éforts pour s'oposer à cette doctrine, parce qu'elle est la source de la vie. Dans le tems même qu'on laisse le crime en repos, tout le monde *murmure contre* l'INTERIEUR, & s'anime d'un faux zele pour le combatre: tout s'émeut, tout s'irrite. O doctrine de vérité & *de vie*, le Démon s'opose à vous de toutes ses forces parce qu'il fait que vous seule pouvez le terrasser, & que par cette voye Jésus-Christ lui ôte tout le pouvoir qu'il avoit pris sur l'homme par la chute d'Adam.

Une ame en qui Jésus-Christ vit & regne ne le craint plus: c'est pourquoi ne pouvant l'ataquer par dedans, il lui suscite au dehors mille persécutions, l'acusant, comme Jésus-Christ, de n'être pas si austere que les Pharisiens, quoiqu'en vérité la mortification de cette ame soit générale & entiere, non simplement en certaines choses, mais en toutes, soit au dedans, soit au dehors. Il y a des personnes austeres dont les passiont sont toutes vives. Mais par cette mortifi-

cation universelle du dehors & du dedans les sens s'amortissent si fort, qu'on ne trouve de goût à rien; & les passions s'éteignent peu à peu. Il est aisé de comprendre que le refus général de tout ce qui peut plaire aux sens les amortit peu à peu; & que le renoncement continuel & la mort de notre volonté, qui est la souveraine des puissances, amortit étrangement toutes les passions. Les passions sont remuées par les désirs: la mort des désirs est la mort des passions: les désirs s'éteignent par l'écoulement de notre volonté en Dieu, ou les désirs étant écoulés avec elle, perdent leur apétit, parce qu'ils sont remplis; & ils ne paroissent plus, parce qu'ils ne sentent plus de vuide

℣. 42. *Les Juifs disoient: n'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connoissons le pere & la mere? Comment donc dit-il; Je suis descendu du ciel?*

Les Juifs ne s'arrètoient qu'au jugement que leurs sens leur portoient de Jésus-Christ, & non à la vérité

de ce qu'il étoit. Ils croyoient *connoitre son pere & sa mere ;* & rien n'étoit plus faux que cela. Au lieu de s'arrêter à sa doctrine, & de s'en édifier, ils s'en scandalisoient, parce qu'ils ne jugeoient que par les sens.

On fait la même chose à présent aux personnes en qui Jésus-Christ vit & regne. On s'arrête à un extérieur simple & petit (qui est l'éfet de leur avancement,) au lieu de pénétrer le tabernacle couvert de peaux. L'homme s'est fait une idée fausse de la vertu, & ne veut que les choses grandes & élevées, quoique Jésus-Christ soit venu dans la bassesse & l'anéantissement pour détruire ces faux préjugés de l'homme, qui ne viennent que de son orgueil. S'il ne voit le grand & l'extraordinaire, il ne croit rien. Cependant Jésus-Christ ne sera pas autre en ses membres les plus choisis qu'il n'étoit en lui-même. (*a*) Il a choisis les choses petites pour confondre cette hauteur, & les foibles pour confondre les fortes : (*b*) toute coline sera abaissée devant lui.

(*a*) 1. Cor. 1. vs. 27. (*b*) Luc. 3. vs. 5.

Au lieu de chercher l'extraordinaire dans une ame en qui Jésus-Christ vit & regne, [ce qu'on n'y trouvera jamais,] cherchons y la simplicité & la petitesse de Jésus-Christ, & nous l'y trouverons. C'est par là qu'il faut juger du véritable état de l'ame: mais cette idée de choses grandes & relevées arrête presque tous les hommes dans leurs voyes, & fait qu'ils se scandalisent de la simplicité & de la petitesse de Jésus-Christ, comme faisoient les Juifs.

O divin Sauveur, vous êtes un pain vivant & vivifiant, *descendu du ciel* non seulement en vous-même, mais dans ceux qui sont à vous sans reserve. Ce qui fait qu'on n'en ressent pas les éfets, c'est qu'on ne s'y prépare pas par la petitesse, c'est qu'on juge de l'intérieur par l'extérieur, & qu'on veut le grand & le merveilleux; au lieu que si l'on cherchoit dans ces ames la pauvreté spirituelle, qui est un parfait désintereßement, la petitesse, la simplicité & l'humilité de Jésus-Christ, on pénétreroit au travers de l'écorce grossiere de l'extérieur jusqu'à Jésus-Christ, tout vivant en ces ames.

ames, & on le goûteroit en elles. Il est dit dans l'Ecriture, qu'une (*b*) grande aigle monta sur le cédre, & en tira la moelle au travers de l'écorce. Si nous en faisions de même, & que sans nous arrêter à ce qui nous paroît méprisable nous pénétrassions ce qui est au dedans, nous éprouverions Jésus-Christ tout vivant en une telle ame.

Il faut remarquer, que ce qui fait méconnoître Jésus-Christ dans la Ste. Eucharistie, est le profond anéantissement où il y est réduit. Sa vie a été sur la terre un anéantissement continuel; & il perpétue cet anéantissement dans l'Eucharistie afin d'être la consolation & le modele de ses vrais serviteurs qui doivent tendre à n'être rien. Il condamne bien par là ceux qui cherchent le grand & l'éclatant. Une vie renoncée est la meilleure. Il n'y paroît rien de Jésus-Christ; il y est comme mort, privé de toutes les fonctions de la vie, se laissant manger par les méchans. Jésus-Christ en ce Sacrement nous enseigne ce que

(*b*) Ezéch. 17. vs. 3.

nous devons faire, nous laisser entre les mains des méchans afin qu'ils exer-cent sur nous toute leur tirannie; & recevoir tout en mort, sans donner aucun signe de notre vie propre. Comme j'ai écrit de cela ailleurs, il est inutile d'en parler ici davantage.

℣. 43. *Jésus leur répondit : ne mur-murez point entre vous.*

℣. 44. *Nul ne peut venir à moi si mo-*
Pere qui m'a envoyé, ne l'atire;
je le ressusciterai au dernier jour.

Dieu commence par *atirer* l'ame
dedans d'elle, & c'est la véritable
version. Elle sent un je ne sais
qui l'*atire* au dedans : Si l'on
fidéle à rentrer au dedans de soi,
à suivre la route que le Pere
marque, sans nous tant mult
au dehors, on arriveroit à Jésus-C
en peu de tems. Mais on fait le
traire, & on murmure ensuite
tre ce qu'on ne connoit pas,
qu'on n'a pas voulu l'éprouver.
Jésus-Christ *ressuscitera* les ame
l'ont suivi, il leur communiqu

vie, pendant que les autres resteront dans la mort.

℣. 45. *Il est écrit dans les Prophétes: Ils seront tous enseignés de Dieu: ainsi quiconque a écouté le Pere & a apris de lui, vient à moi.*

Il est certain que *le Pere* ne manque pas de nous instruire, comme il est écrit: *Ils seront tous enseignés du Seigneur.* Comment Dieu nous instruit-il? Est-ce par des paroles articulées, par des choses palpables & sensibles? Nullement: il nous instruit par cet *attrait* intérieur, qui est comme un apel au dedans de nous. Celui qui est instruit de la sorte, & qui se tourne au dedans, trouve Jésus-Christ, qui devient sa vérité & sa vie, qui l'instruit sans bruit de paroles, sans lumiere distincte, mais dans la nuit de la foi. Or celui qui veut bien *écouter* cette parole muëtte, est *instruit* d'une maniere admirable, quoique secrete & cachée: cette ame ne posséde aucune sciance: sans rien avoir, elle a tout; & sans rien posséder en propre, elle entre en so-

cieté avec Jésus-Christ: car celui qui veut bien écouter ainsi, trouve Jésus-Christ, le voit & le connoit des yeux de la foi. *Celui qui écoute, aprend*; & celui qui aprend *vient à* Jesus-Christ: car il est (*a*) l'Alpha & l'Omega, le principe & la fin. C'est par lui que l'ame commence, & c'est par lui qu'elle s'écoule dans sa fin, où elle demeure (*b*) cachée avec lui en Dieu.

℣. 46. *Ce n'est pas que personne ait vû le Pere, excepté celui qui vient de Dieu: c'est lui qui a vû le Pere.*

La *vue* n'est pas pour cette vie; mais pour l'autre. Ainsi ceux qui s'atachent aux visions, révélations &c. se trompent beaucoup: car croyant beaucoup voir & beaucoup connoitre, ils ne connoissent & ne voyent rien. Comme il n'y a que Jésus-Christ, qui étant descendu du ciel a *connu le Pere & l'a vû*, il faut qu'il nous aprenne à le connoitre. Il le fait par le moyen de la foi. Plus la

(*a*) Apoc. 1. vs. 8. (*b*) Coloss. 3. vs. 3.

foi est pure, plus elle est nue; plus elle est nue, plus donne-t-elle une connoissance certaine; connoissance néanmoins toute nue, dégagée de formes, d'especes, d'objets, de pensées, raisonnemens, ressouvenirs Jésus-Christ étant l'image du Pere, il nous le fait connoitre par ses maximes, il nous aprend à l'adorer en esprit & vérité: mais il nous fait de plus participer à sa vie divine. Jésus-Christ en nous communiquant sa vie, & devenant notre vie & le principe de nos mouvemens, nous communique aussi la vie du Pere; parce que le Pere & lui ne sont qu'un.

℣. 48. *Je suis le pain de vie.*
℣. 49. *Vos peres ont mangé la manne dans le désert & toutefois sont morts.*

Quoique la Ste. Eucharistie soit un *pain de vie*, néanmoins ceci s'entend aussi de la *vie* du Verbe dans l'ame. C'est cette manne céleste qui donne *la vie* de l'ame, mais une vie divine, Dieu devenant le principe vital qui fait vivre en Dieu, & agir

en celui qui est le principe de nos mouvemens. Il est certain que quoique la Ste. Eucharistie soit le pain de vie, beaucoup le reçoivent indignement, & trouvent leur mort même dans le principe de la vie. Mais celui en qui Jésus-Christ est un principe vivant & vivifiant, ne *meurt* point *dans le désert* de la foi, ni dans le désert de la vie; au contraire, mourant sans cesse à soi-même & à sa vie d'Adam dans ce désert stérile, la vie de Jésus-Christ est substituée en la place: & c'est alors qu'on ne meurt plus de la mort du péché; puisque Jésus-Christ comme principe vivant le banit de notre cœur & de toutes ses avenues.

℣. 50. *C'est ici le pain qui est descendu du ciel, afin que si quelqu'un en mange, il ne meure point.*

℣. 51. *Je suis le pain vivant qui suis descendu du ciel.*

Jésus-Christ est *descendu du ciel* par son incarnation, lorsqu'il s'est fait homme, & il descend encore dans l'ame du juste par son incarnation

tifique dans l'ame. Or celui qui reçoit Jésus-Christ de la sorte *ne meurt plus* de la mort du péché ; parce qu'étant véritablement mort en Adam par le renoncement continuel, il vit de la vie de Jésus-Christ. Celui qui a goûté cette premiere mort, ne soufrira rien de la seconde. Celui qui est mort en Adam & qui vit en Jésus-Christ, ne soufre que très dificilement la mort du péché ; & je doute si cela peut arriver à moins que de devenir comme Lucifer. Il est certain aussi, que l'ame en qui Jésus-Christ vit & regne, ne craint plus gueres la mort naturelle : je doute même qu'il ne lui faille pas plus de résignation pour vivre que pour mourir : & si la suprème indiférence ne tenoit pas tout dans l'équilibre, cela seroit de la sorte.

℣. 52. *Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement : & le pain que je donnerai, est ma chair, que je donnerai pour la vie du monde.*

Il seroit bien à souhaiter que ceux

qui reçoivent le corps adorable de Jésus-Christ, ne mourussent pas: mais les mauvaises dispositions qu'ils aportent à le recevoir font un éfet contraire. J'ai déja prouvé la vérité de ce Sacrement: il ne me reste plus qu'à dire comme Jésus-Christ devenant la nourriture spirituelle de l'ame par la communication de tout lui-même, elle *vit éternellement*, possédant dès cette vie Jésus-Christ, qui est la vie éternelle, ou plûtôt en étant possedée: & c'est vivre de la vie de Dieu, qui est la vie éternelle. Mais comme on est vivifié par Jésus-Christ au dedans, il faut l'imiter au dehors, étant prêt de *donner* notre vie pour le salut de nos freres, & soufrant avec Jésus-Christ toutes les croix, les peines, les calomnies &c. tout ce qui contribue à nous faire mourir au vieil-homme pour vivre du nouveau.

℣. 53. *Sur cela les Juifs disputoient entr'eux, disant: Comment celui-ci nous peut-il donner sa chair à manger?*

Tous nos maux viennent de nos

aux raisonnemens. Ces gens grossiers
prenoient tout charnellement. Quoi-
que Jésus-Christ *donne* véritablement
sa chair à manger, il ne la donne
point d'une maniere qui puisse faire
horreur : il la couvre de foibles es-
peces pour nous rendre l'usage de ce
sacrement aisé, & pour nous faire
comprendre qu'il se sert des choses
les plus communes pour cacher les
plus grands misteres. L'ame en qui
Jésus-Christ vit & regne, & qui est
véritablement anéantie à elle-même
afin que Dieu soit toute chose en el-
le, mais pour sa seule gloire, est cou-
verte d'un extérieur si commun, qu'on
n'y découvre rien du tout. On voit
ce qu'elle n'est pas, & l'on ne voit
pas ce qu'elle est. Plus l'ame est pos-
sédée de Dieu, plus il la cache aux
yeux des hommes, il la garde dans
le secret de sa face. Ceux qui paroif-
sent fort extraordinaires, & que les
gens ignorans estiment si fort, sont
éloignés de celle ci comme le ciel de
la terre. C'est la comparaison sans
comparaison de S. Jean à Jésus-Christ:
mais jusqu'à ce qu'on sache le mistere
de la vie commune & de la confor-

mité avec Jésus-Christ, on ignore toutes ces choses.

℣. 54. *Mais Jésus leur dit : En vérité, en vérité je vous dis, que si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, & si vous ne beuvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.*

Ce verset est si clair pour la vérité du Corps & du Sang de Jésus-Christ dans l'Eucaristie, qu'on ne sauroit s'empêcher de s'étonner comme on ne le comprend pas. Il y a eu dans le tems de la persécution quantité de saints Solitaires, quelques-uns cachés dans des cavernes, qui ne pouvoient pas recevoir Sacramentellement le Corps & le Sang de Jésus-Christ : mais ils le recevoient mystiquement, ayant une entiere communication de son Esprit ; ce qui est une communion spirituelle très relevée. Jésus-Christ étoit leur vie, leur principe & leur centre ; c'étoit comme un excellent élixir, qui s'insinuoit d'une maniere cachée dans toutes les parties de l'ame comme la nourriture se porte dans toutes les parties du

corps. Les ames de cet état ont une communion perpétuelle avec Jésus-Christ: mais ceux qui le reçoivent sacramentalement avec les dispositions requises, en sentent de grands éfets.

O si l'on concevoit la grandeur & l'excellence de cette communion spirituelle où Jésus est l'ame de notre ame & la vie de notre vie, où l'ame demeure comme morte sous l'action de Dieu pour n'agir que par lui comme elle ne vit que de lui & par lui! O vous, qui après votre resurrection entriez les portes étant fermées, entrez dans ces coeurs fermés à tout ce qui n'est point vous! Mais venez aussi à ceux qui vous ferment l'entrée de leurs ames: que les portes s'ouvrent par la contrition! (a) Ouvrez-vous, portes éternelles, & le Roi de gloire y entrera. O ame, ouvrez-vous à la grace & à l'amour de Jésus-Christ, & vous participerez à tout ce qu'il est. Celui qui communie de la sorte a véritablement *la vie en lui-même*; parce qu'il a Jésus-Christ, source de vie, qui vivifie tou-

(a) Ps. 23. vs. 7.

tes choses. Il ressuscite les morts par le péché : mais il ressuscite bien plus abondamment les morts en Adam ; car il devient leur unique & véritable vie.

℣. 55. *Celui qui mange ma chair & boit mon sang a la vie éternelle, & je le ressusciterai au dernier jour.*

O véritablement celui qui participe à votre Corps & à votre Sang, ô divin JESUS, lorsqu'il le fait avec une entiere pureté & union à votre Esprit, *a la vie éternelle* : Mais celui dont vous êtes la vie, & que vous animez de vous-même, a une vie bien plus abondante. La Communion est fort utile à ces personnes ; quoique lorsque la Providence les en prive, elles soyent contentes, & ne désirent rien ; parce que rien ne leur manque, ayant réellement Jésus-Christ comme vie, mais lors qu'on peut communier, c'est un avantage, étant l'ordre & la volonté de Dieu, & une Communion bien parfaite.

ỳ. 56. *Car ma chair est véritablement viande, & mon sang véritablement breuvage.*

Celui qui par l'ordre de la providence ne peut recevoir Jésus-Christ corporellement, ne laisse pas, comme j'ai dit, de participer d'une maniere autant cachée qu'elle est divine au Corps & au Sang de Jésus-Christ.

ỳ. 57. *Celui qui mange ma chair & boit mon sang, demeure en moi, & je demeure en lui.*

Il est certain que celui qui mange le Corps de Jésus-Christ, a cet avantage s'il est disposé comme il faut. Mais hélas, qu'il y en a peu qui le reçoivent ainsi! S. Paul (*a*) reprochoit aux premiers Chrétiens que l'abus du Corps & du Sang de Jésus Christ causoit leurs maladies corporelles. C'est souvent la cause des maladies mortelles de l'ame, & de l'endurcissement dans le péché. O ministres de Jésus-Christ, (*b*) ne donnez point le saint

(*a*) 1 Cor. 11. vs. 30. (*b*.) Matth. 7. vs. 6.

aux chiens. Une humble privation vaut mieux qu'une Communion audacieuse destituée de l'amour de Jésus-Christ. Ce malheur n'arrive pas dans la Communion spirituelle dont j'ai parlé, puisque l'ame qui est assez heureuse que d'être arrivée là, est devenue une même chose avec Jésus-Christ par un mariage spirituel. C'est alors que l'ame demeure en Jésus-Christ abimée, perdue en lui, vivant de sa vie: non; (*a*) ce n'est plus elle qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en elle.

℣. 58. *Comme mon Pere qui est vivant, m'a envoié, & que je vis par mon Pere; de même celui qui me mange vivra aussi par moi,*

Celui qui *mange* Jésus-Christ dans la Ste. Eucharistie devroit *vivre par lui*; mais qu'il s'en faut bien que cela ne soit de la sorte. Il est certain que celui en qui Jésus-Christ est tout vivant, *vit* véritablement en lui & de lui: c'est une union d'unité. Jésus-Christ compare la vie qu'il communi-

[*a*] Gal. 2. v. 20.

que à l'ame à celle qu'il reçoit de son Pere. O bonheur inéfable de recevoir Jésus-Christ, & aussi de le recevoir dans le centre de l'ame! car il la réduit dans l'unité; il la nourrit de lui-même, & l'absorbe en lui; il la nourrit, & s'en nourrit lui-même d'une maniere d'autant plus inéfable, qu'elle est plus cachée.

℣. 59. *C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Ce n'est pas comme la manne que vos peres ont mangée, & qui ne les a pas empéché de mourir. Celui qui mange de ce pain, vivra éternellement.*

Tout ce qui se passoit dans l'ancien Testament n'étoit qu'une figure de la réalité que Jésus-Christ devoit établir. Il ne faut pas douter que beaucoup de saints Patriarches n'aient eu la communication du Verbe. David le fait assez connoitre. Mais ils ne pouvoient entrer au ciel que par Jésus-Christ. Jésus-Christ nous ouvre le ciel; & cette communication de sa vie nous en donne une *éternelle*: elle n'est point sujette dès cette vie aux varia-

tions & aux changemens qu'éprouvent les ames qui ſont encore en elles-mêmes: elle a quelque choſe qui eſt ſtable, qui ſont les avant-coureurs de l'éternité.

ỳ. 61. *Quelques uns de ceux qui l'avoient ouï, dirent : Ces paroles ſont bien dures ; qui peut les écouter ?*

Rien n'eſt plus *dur* à la nature que de faire vivre Jéſus-Chriſt en nous par le renoncement continuel à la vie d'Adam & la mort à nous-mêmes ; c'eſt pourquoi perſonne ne veut embraſſer cette voie. On refuſe une vie divine, ſi pleine d'avantages, parce qu'on veut conſerver la vie d'Adam : ce qui eſt impoſſible. Il faut néceſſairement que l'une céde la place à l'autre. La nature & les démons ſe joignent pour l'empêcher, parce qu'ils voient que c'eſt le bien de l'ame, qui leur échape par là. Tout l'enfer ſe remue & émeut tous les hommes contre cette vie divine : tous ſe joignent pour éteindre la vie de Jéſus-Chriſt dans l'ame, comme ils ſe joignirent à ſa paſſion : Otons-le, diſoient-ils alors, d'entre

les vivans : & à [illegible]
qu'il ne vive dans [illegible]
de l'empire du [illegible]
corrompue est [illegible]

ỳ. 62. *Mais Jésus [illegible]*
murmuroient [illegible]
donne-t-il ?
ỳ. 63. *Que [illegible]*
[illegible]
[illegible] ?

Il est [illegible]
[illegible]
[illegible] & [illegible]
[illegible] (1) [illegible]
[illegible] point [illegible]
[illegible]
[illegible] de [illegible]
[illegible] (2) [illegible]
[illegible] de [illegible]
[illegible] par [illegible]
[illegible] de Dieu [illegible]
[illegible] qu'il [illegible]
[illegible]ment [illegible]
[illegible] pais, [illegible]
[illegible]festées telles [illegible]
[illegible] le sens de [illegible]

(1) 1 Cor. 2. v. 14. [illegible]

Le Verbe en s'incarnant avoit fa[it] la chute la plus prodigieuse qui fut j[a]mais : un Dieu se faire homme, [&] s'anéantir au point de prendre la fo[r]me du pécheur ! Il me semble qu[e] c'est cela qui doit plus étonner q[ue] tout le reste. Néanmoins il ne lai[sse] pas d'être très surprenant, que le Ve[r]be fait chair *remontant d'où il ét[oit]* descendu, rende l'homme en lui si fo[rt] participant de la Divinité, qu'il fe[ra] toujours vrai de dire, qu'un Die[u] s'est fait homme, & qu'il a fait l'ho[m]me Dieu. Après un si grand tém[oi]gnage de son amour, peut-on dou[ter] de tout le reste, & ne pas compr[en]dre que Dieu s'étant fait homme [pa]r une union d'hipostase, il veuille [a]ussi vivre en nous, & être notre vie? [Il] est descendu pour nous sur la te[rre], il veut en *remonter* avec nous au [ciel] & nous en ouvrir à tous l'entré[e].

Mais nul n'y entrera qu'il ne [soit] participant de la vie du Verbe. Il [ne] peut y avoir au ciel que des im[ages] de Jésus-Christ reformées, & dans [les]quelles Jésus-Christ ait retracé [ses di]vins caracteres en qui il se puisse pl[aire] comme dans ses images, & qu[i]

[illegible] image de ce [illegible] ent, & dans [illegible] complaisances. [illegible] ce qui lui est [illegible] images [illegible]

[illegible] 64. C'est l'Esprit [illegible]

Quelques-uns [illegible] Christ [illegible] de son l'Eucharistie. [illegible] ce passage [illegible] : [illegible] ce passage : [illegible] Christ nous [illegible] ne le [illegible] que ce n'est pas [illegible] l'intelligence [illegible] nous fermer les yeux [illegible]

ainsi qu'il est écrit : (*a*) l'homme ch
nel ne comprendra point les cho
de l'esprit. C'est donc, non les cho
que nous comprenons d'une mani
charnelle, qui profitent ; mais lc
qu'on les prend d'une maniere *spiritue*

Comme Jésus-Christ est la *vie*
nos ames en maniere purement sp
tuelle, mais vie plus profonde, p
intime, plus animée & animant t
que notre ame n'anime notre corp
aussi *les paroles de* JESUS-CHRI
sont esprit & vie. Car, comme dit
Jean, (*b*) il a la vie en lui-mê
comme Verbe : tous les hommes n'
qu'une vie empruntée (pour ainsi
re) & participée de la sienne. Co
me (*c*) Dieu est un pur esprit, t
ce qui est immédiatement de lui
spirituel, & ses *paroles* ont cet esp
vivifiant qui part nécessairement
Verbe, Parole éternelle. L'Esprit
glisse & s'insinue sans nul mélang
sans succession de paroles, toute p
role successive étant médiate. Jésu
Christ, *Parole* éternelle, est *esprit* &

(*a*) 1 Cor. 2. vs. 14. (*b*) Jean 5. vs. 26
(*c*) Jean 4. vs. 24.

[illegible] l'efficacité de cette [illegible]
par esprit & [illegible]
O parole vivante [illegible]
e vous etes [illegible]
is voix, [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] que [illegible]
, vous [illegible]
[illegible] & a [illegible]
[illegible] ! par [illegible]
[illegible] reponse. [illegible]
[illegible]-vous. [illegible]
[illegible] vous [illegible]
[illegible]. Vous [illegible]
[illegible] vous [illegible]
[illegible] que [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]s. Vous [illegible]

[illegible] Voyez le [illegible]
[illegible] II. Chap. 31.

à l'ame, dérobée à son intelligence & par conséquent à l'amour prop Vous faites qu'on s'exprime comm on peut: mais toutes ces expressio quoique venant de vous, ne so point vous. O vie, ô esprit, qui vous insinuez qu'en détruisant no propre esprit & chassant notre prop vie, insinuez vous en nous. Amen Jésus!

℣. 65. *Mais il y en a quelques uns d'e tre vous qui ne croient point: O Jésus savoit dès le commencement q étoient ceux qui ne croioient pas, & qui seroit celui qui le trahiroit.*

Ce que Jésus-Christ a toujours e gé a été *la foi.* Tout puissant Dieu q étoit, il ne faisoit aucune gué que par la foi. La foi est donc a lument nécessaire: sans la foi n lions les mains au fort & puiss Dieu. La raison de cela est, qu'il fera jamais rien contre l'ordre qu'il établi lui-même. Dieu a créé l'hom parfaitement libre; & c'est cette li berté qui le diférentie de toute cré ture, soit intelligente, soit terrest

Mais lorſqu'on a la foi, c'eſt tout le contraire: Dieu acorde à la foi des autres ce qu'il n'acorderoit peut-être pas à la perſonne qu'il donne pour aider. Je vois clair comme le jour que c'eſt la foi dans les perſonnes qui fait tout, & non le mérite de la perſonne à laquelle on croit, qui n'étant rien par elle-même, c'eſt [proprement] en Jéſus-Chriſt en elle qu'on croit, c'eſt ſur lui qu'on s'apuie; & cette foi ne peut jamais nous tromper: Cela même doit être général. Mais c'eſt bien autre choſe lorſque Dieu a donné ſpécialement une perſonne. Il eſt alors de grande conſéquence d'avoir une foi ſimple & invariable en ce moien, ſans l'examiner par les yeux de la raiſon; parce que (a) Dieu met ſes tréſors les plus conſidérables dans des vaſes de terre, comme dit S. Paul, afin qu'on n'atribue qu'à Dieu ſeul la force de ce qu'il opére par ſes inſtrumens.

Il eſt certain qu'on diſcerne parfaitement au dedans le défaut de foi des perſonnes que Dieu a données pour aider à aller à lui. On auroit beau proteſter

(a) 2 Cor. 4. vſ. 7.

protester d'une foi entiere : si cela n'est pas, le coeur ne peut être content ; il se sent retréci, & il éprouve son impuissance pour faire passer éficacement la parole dans celui qui l'écoute : il sent les avenues de son coeur bouchées : il dit quelquefois dans sa douleur ; Ouvrez moi, Seigneur, la route de leurs coeurs. Car la charité que Dieu donne aux peres & meres de grace pour leurs enfans, passe tout ce qui s'en peut dire, & ce qu'il faut soufrir pour eux, égale l'étendue de la charité que Dieu a mise dans leur coeur. C'est ce que dit S. Paul : (a) Il y a plusieurs pédagogues, mais il n'y qu'un Pere en Christ.

Il y a encore dans ce verset une chose bien remarquable. C'est que Jésus-Christ sachant que Judas le devoit trahir, l'ait mis au nombre de ses Apôtres, & qu'il l'ait suporté si longtems. Jésus-Christ s'étant destiné lui-même à la mort pour le salut de tous, non seulement n'a point écarté les moiens qui la lui devoient procurer, mais même a admis Judas en sa com-

(a) 1 Cor. 4. vs. 15.

pagnie. Il vouloit le convertir, ou l
faire servir au dessein de sa mort; &
peut-être étoit-il bien disposé lorsqu
Jésus-Christ l'a pris au nombre d
ses disciples. On peut voir par là l'in
justice de ceux, qui atribuent au dé
faut du discernement du pere ou d
la mere de grace si quelqu'un qu'i
avoient reçu au nombre de leus en
fans, vient à déchoir ou à manque
Il faut adorer en cela l'ordre de la Pr
vidence & ses desseins éternels sur l
ames à raison de leur infidélité & p
de correspondance.

Il faut admirer la patience de J
sus-Christ à suporter Judas qu'il *sa
le* devoir *trahir* : il lui fait co
aux autres Apotres, sans lui rie
moigner qu'au moment qu'il eut d
né un plein consentement à son
me : & nous avons tant de pe
suporter nos fréres; le moindre d
nous rebute; nous ne saurions
donner la plus petite infidélité.
vin Sauveur, que nous vous re
blons peu!

ỳ. 66. *Et il leur disoit : C'est
cela que je vous ai dit, que per*

ne peut venir à moi s'il ne lui est donné par mon pere.

℣. 67. *Dès lors plusieurs de ses disciples se retirérent de sa suite, & n'alloient plus avec lui.*

C'est Dieu le *Pere* qui atire, qui *donne* les ames, qui en charge en Jésus-Christ [les peres & meres de grace.] Les mêmes choses sont dites aux uns & aux autres ; les uns en profitent, les autres n'en profitent pas. C'est le défaut de foi qui *retira* les disciples de la suite de Jésus-Christ : c'est le défaut de foi qui nous retire des personnes que Dieu nous a données, & dont il vouloit se servir pour nous conduire dans ses voies. Ceux qui se retirent de la sorte, sortant de l'ordre de Dieu, ne peuvent plus arriver au lieu pour lequel Dieu les avoit destinés. Le défaut de foi est cause qu'on se retire de sa voie. On croit d'abord ne se retirer que d'une personne qu'on n'estime plus ; mais c'est de Dieu qu'on se retire : on sort de ses sentiers, on fait bande à part, on change de route : ce qui est un malheur plus grand que l'on ne pense.

℣. 68. *C'est pourquoi Jésus demanda aux douze Apôtres: Et vous aussi, ne voulez vous point me quiter.*

℣. 69. *Simon Pierre lui répondit: Seigneur, à qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle.*

Lorsque Dieu nous donne un pere ou une mere de grace, il n'en faut pas juger sur l'aparence: mais voir si ses *paroles* sont *vivantes* & *vivifiantes*: si cela est, il faut s'y tenir malgré les tentations de l'ennemi & la propre raison. C'est là la pierre de touche que ce discernement, & ce sont ces *paroles de vie* qui rendent témoignage de Jésus-Christ dans une ame. Les fausses idées que les Juifs s'étoient faites des qualités extérieures que devoit avoir le Messie, les empêchérent de découvrir qui il étoit. Mais *Pierre*, instruit non par l'aparence, mais par la foi, répondit: *A qui irions-nous? vous avez les paroles de la vie éternelle.* C'est donc à cela qu'il faut s'arrêter pour porter un jugement juste des personnes que Dieu nous donne. Lorsqu'on ne s'établit pas dans la foi, la moindre chose nous dégoûte & nous rebute des per-

sonnes que Dieu nous a données : & le Démon se sert de ce dégoût pour faire abandonner non seulement cette personne, mais même la voie dans laquelle Dieu vouloit nous conduire par ce moien. Se retirer de là, c'est se retirer de Jésus-Christ, c'est ne plus marcher à sa suite ; enfin c'est priver Dieu de sa gloire & nous de notre plus grand bien.

DISCOURS IX.

Union éternelle avec Dieu.

Union éternelle de l'ame avec Dieu dont elle devient l'Epouse par la simplicité d'esprit, par la justice, & par le pur amour.

Sur ces paroles d'OSE'E 2.

℣. 19. *Je t'épouserai pour jamais. Je t'épouserai en justice & en jugement ; & en miséricorde.*
℣. 20. *Je t'épouserai en foi.*

JE *t'épouserai en foi ;* veut dire, qu'afin que notre esprit soit uni à

Dieu il faut qu'il quite tout préjugé, toute lumiere distincte, toute science, pour se laisser pénétrer de cette lumiere simple & générale de la foi, sans laquelle l'esprit étant mélangé & informé de plusieurs choses, ne peut être pur esprit, & par conséquent être uni à cet Esprit si simple & si pur, qui est Dieu.

Je t'épouserai en justice & en jugement, lorsque tu seras mis dans la vérité de Dieu & de ton rien, tu rendras cette véritable justice à Dieu, de n'aimer que lui pour lui, sans nul retour sur toi-même, sans nul intérêt temporel, spirituel, éternel &c. Alors tu verras l'équité des jugemens de Dieu sur toi & sur toute créature; ce qui te fera aimer tout ce qu'elle ordonnera de toi pour le tems & pour l'éternité.

Je t'épouserai en miséricorde, c'est l'amour pur, qui est la plus grande des miséricordes, & qui ne vient qu'en aimant la justice. Ce pur amour fait l'union ou l'écoulement de notre volonté en celle de Dieu, qui font les nôces sacrées de l'Agneau & de l'ame, purifiée par la justice, le pur amour & la simplicité d'esprit. L'union qui

[illegible] ces qualités est [illegible], [illegible] quoi il est [illegible]. [illegible] Amen?

J'ai [illegible] de [illegible] [illegible] afin de vous [illegible], [illegible] [illegible] & [illegible] de Dieu, [illegible] simple & le [illegible].

De toutes les [illegible] [illegible] [illegible], toutes les [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] qui est la [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de vous [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] de Dieu [illegible].

DISCOURS X.

De la Forme de Demande & de Reponse.

Etre vrai Chrétien [illegible] l'Eglise.

Ce que c'est qu'être Chrétien [illegible] à l'Eglise [illegible].

DEMANDE. *Qu'est-ce qu'un Chrétien?*

REPONSE. C'est un [illegible] de Dieu.

D. *A quoi diſtingue-t-on les Enfans de Dieu ?*

R. C'eſt que ceux qui ſont Enfans de Dieu ſont mûs & pouſſés par ſon Eſprit.

D. *Comment cet Eſprit les pouſſe-t-il ?*

R. C'eſt qu'il habite en eux.

D. *Comment habite-t'il en eux ?*

R. C'eſt qu'ils ſont ſéparés de tout ce qui n'eſt pas Dieu : & lorſqu'ils ſont renoncés, & vuides de tout le créé, Dieu habite en eux.

D. *Quel eſt le moien dont Dieu ſe ſert, & celui qui eſt le plus prochain ?*

R. C'eſt la déſapropriation.

D. *Qu'eſt-ce que déſapropriation ?*

R. C'eſt ſoumettre ſon eſprit par une foi ſimple, & perdre ſa volonté dans celle de Dieu.

D. *Comment me prouverez-vous que le S. Eſprit habite dans celui qui n'a plus de volonté propre ?*

R. Qui n'a plus de volonté, fait toujours la volonté de Dieu.

D. *Cela ne dit pas que Dieu habite dans l'ame qui fait ſa volonté ?*

R. Jéſus-Chriſt n'a-t'il pas dit : quelqu'un fait ma volonté, (*a*) mon Pere l'aimera, & nous viendrons à lui

(*a*) Jean 14. vſ. 27.

nous habiterons en lui? Or celui en qui Dieu habite, est mû par l'esprit de Dieu.

D. *Pourquoi cela?*

R. Parce qu'étant Dieu, il faut qu'il commande en Souverain dans un cœur où il habite.

D. *N'habite-t'il pas également dans tous les hommes?*

R. Il y habite par son essence; mais il n'y commande pas, [il n'y régne point par son amour.]

D. *Pourquoi?*

R. C'est que les hommes étant libres, & voulant disposer de leur liberté, ils la revoltent contre Dieu, loin de la lui soumettre; & Dieu n'y veut habiter par son amour.

D. *Dieu demeure donc par tout où il trouve son amour?*

R. Oui. Car (*a*) celui qui est en charité, demeure en Dieu, & Dieu en lui.

D. *L'amour de Dieu est donc absolument nécessaire?*

R. Oui: & c'est cet Unique Nécessaire.

D. *Comment?*

R. C'est que c'est le plus grand commandement, & qui renferme tous les autres.

(*a*) 1 Jean 4. vs. 16.

D. *Expliquez-vous.*

R. N'est-il pas dit d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son ame, &c. & c'est l'aimer à l'exclusion de tout le reste.

D. *Ne faut-il pas nous aimer ?*

R. Non : il faut nous haïr, selon Jésus-Christ, [aimant Dieu] à l'exclusion du *moi* : & c'est acomplir la Loi & les Prophètes.

D. *N'y a-t'il pas une seconde partie dans ce commandement de la charité ?*

R. Oui : C'est d'aimer le prochain comme soi-même. Celui qui demeure en charité, aime son frére.

D. *Comment ?*

R. Si nous étions tous en charité, nous serions en Dieu : Dieu est un Etre qui rapelle & réünit toutes choses en soi.

D. *Qu'est-ce qu'aimer Dieu de tout son cœur ?*

R. C'est donner tout notre COEUR à Dieu, & le donner si totalement que nous n'en reservions rien pour nous-mêmes ni pour aucune créature. Si l'on dit qu'il faut aimer le prochain, c'est en Dieu & pour Dieu, & de cet amour que Dieu opére lui-même dans les cœurs où il habite.

Aimer Dieu DE TOUTE SON AME, c'est l'aimer de toute la totalité de nous-mêmes sans retour sur soi, lui abandonnant notre ame pour en faire ce qu'il lui plaira pour le tems & pour l'éternité.

L'aimer DE TOUT NOTRE ESPRIT, c'est soumettre notre Raison & toutes les lumieres de notre esprit à la foi en Dieu, Auteur & Modérateur de notre esprit.

L'aimer de TOUTES NOS FORCES, c'est réünir toutes les forces de notre ame en Dieu par un recueillement d'unité.

D. *Pourquoi y a-t'il tant de divisions dans le monde ?*

R. C'est que ceux qui sont du monde, ne sont pas en charité.

D. *A quoi connoit-on cela ?*

R. A la motion intérieure. (*a*) Ceux qui sont mûs de Dieu, sont enfans de Dieu.

D. *Mais ceux qui ne sont point poussés de Dieu, de quel esprit sont ils poussés ?*

R. De celui du Démon, qui leur fait faire avec empire tout ce qu'il lui plait, & les entraine dans la corruption ; au

(*a*) Rom. 8. vs. 14.

lieu que ceux qui font mûs de Dieu, font mûs pour toute forte de biens; c'eft, felon l'Ecriture, (*a*) une *race choifie*, *une nation fainte*, *qui n'eft qu'obéiffance & qu'amour*. Ainfi vous voiez, que la perte de la volonté en Dieu, qui opére l'amour, eft la fource de tous biens; au lieu que la propre volonté eft la fource de tous maux, puifque le Diable en eft le moteur.

D. *Qu'eft-ce que l'Eglife?*

R. C'eft l'affemblée de tous les fidéles Chrétiens.

D. *Je vois cependant dans les Eglifes des perfonnes impies & criminelles, compofent-elles* l'Eglife?

R. Non: elles font dans (*b*) l'Eglife, fans apartenir à l'Eglife.

D. *Comment?*

R. C'eft que pour être enfans de l'Eglife, il faut être pouffé comme et par le S. Efprit. Celui qui ne fe laiffe pas mouvoir à l'Efprit Saint, dégénére de la qualité d'enfant de Dieu, de l'Eglife, qui ne doit agir que par le S. Efprit.

(*a*) 1 Pier. 2. vf. 9. Ecclef. 3. vf. 1.
(*b*) Dans cette Eglife de laquelle il eft dit l'Evangile, *Beaucoup font apelés*. Matth. 20. vf.

& enfant de [illegible]

D. L'Eglise [illegible] effroyable de Gens [illegible] se combatent [illegible]

R. Nullement [illegible] sainte, tranquille, [illegible] simples, qui [illegible] mere, en [illegible] prit, afin de [illegible] en toutes choses.

(a) De cette [illegible] à savoir, ceux qui [illegible] leur apel; & [illegible] glise des premiers-nés [illegible] Ecclesiae [illegible] in cœlis. Hebr. 12. 4. 2.

DISCOURS XI.

Vie d'une ame renouvellée en Dieu, & sa conduite.

1. 2. *L'Ame qui n'est plus en elle-même, mais en Dieu, ne reçoit plus d'impressions fixes des creatures; mais bien quelques passageres. 3. 4. Manieres d'agir simples & enfantines d'une telle ame; sans arrêt sur rien. 5 — 9. Liberté de l'homme,* [illegible]

laquelle il s'éloigne ou s'aproche de Dieu, se fond, & rentre en lui, qui le crée de nouveau, après quoi, on est tout à Dieu, & plus ni à soi ni à rien.

IL faut que je dise, que quoique dans la fin de ma VIE & dans les choses extérieures que Dieu m'a fait soufrir, il ne paroisse pas d'amères douleurs, ni des dispositions marquées comme dans le commencement & dans la suite de la vie; ni des dispositions intérieures si marquées d'abandon, de soumission; cela n'empêche pas que les douleurs intérieures n'ayent été plus fortes, & les dispositions d'abandon très réelles: mais c'est que rien n'arrête & ne marque dans mon ame, rien n'y fait d'impression ni d'especes.

Il me semble que tant que l'ame reste en elle-même par quelque consistance, les choses s'impriment & laissent des traces, comme de douleur, & d'impressions d'abandon, d'amour, & de toutes les vertus ou des defauts oposés; mais lorsque l'ame est devenue sans consistance, & qu'elle

s'écoule sans cesse dans son Etre original, comme une eau pure & fluide, rien ne s'imprime, tout passe & ne laisse aucun vestige. Ces personnes même ne font presque plus de songes : si elles en font, elles les oublient, rien ne reste. C'est la raison pour laquelle on ne peut écrire de [leurs] dispositions.

2. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait [en cette ame] certaines vicissitudes superficielles ; mais ce qu'elles produisent dans le moment, est de l'enfoncer dans sa perte ; après cela tout fuit, tout s'écoule : d'autrefois c'est un je ne sais quoi plus amoureux, une tranquilité plus tranquile ; car le non-trouble est perpétuel ; mais de tout cela on n'en sauroit rien dire.

3. Lorsque j'ai écrit, il me sembloit que cela sortoit d'un endroit caché, & qu'on ouvroit pour me faire voir ce que je n'avois pas aperçu jusqu'alors. Le Maitre a tout emporté, le cabinet & ce qui est dedans : de sorte qu'on écrit sans savoir ce qu'on écrit ni pourquoi on l'écrit, si c'est la vérité ou non. Si on demeure ferme dans un sentiment, c'est que Dieu

ne donne pas autre chose: hors de-là, on nous fera plier comme on voudra; & pour peu que la raison s'en mêle, & qu'on veuille vous persuader par raison, c'est un poids qu'on met dans la balance, & qui la fait sortir de l'équilibre où elle étoit sans savoir si cela est bien ou mal, prête à tout, prête à rien. Si l'on dit, qu'on se trompe, (*a*) on n'a nulle peine à le croire; car on ne trouve en soi, ni bien ni mal marqué, si ce n'est en superficie. Si on aide au prochain, on ne sait ni pourquoi ni comment on lui aide: prêt à lui aider toujours, & prêt à ne lui aider plus. Si l'on demande des avis, on dit ce qui vient. Si ce qu'on dit, sans savoir comment, se trouve vrai dans la suite, on n'y prend rien, quoiqu'au premier abord la nature se trouvât comme apuyée de cette vérité; mais dans l'instant cela est repoussé si loin, qu'il n'ose plus paroître. Si ce qu'on dit se trouve contraire, on ne s'y arrête pas davantage, & l'on ne trouve en soi au-

(*a*) *Voyez Ste. Catherine de Genes, en sa vie*, Chap. 44.

[illegible] humilité à reconnoître [illegible]
[illegible] n'est pas, également [illegible]
[illegible] chercher pour attirer [illegible]
qui ne vaut rien. [illegible]
la créature : [illegible]
[illegible] ement de Dieu [illegible]
[illegible]
[illegible] Jésus. [illegible]
[illegible]

[illegible]

Dieu, qui rejette tout apui, hors sa parole & son Verbe, peut permettre à la créature de dire des choses à venir très douteuses, quoique ce qu'il dit soit infaillible ; parce que le sens des choses, la connoissance de tout est en lui-même.

5. Rien ne peut résister à sa puissance que l'homme, auquel il a donné le libre arbitre, qui est la qualité propre de l'homme, qui le fait être homme. Dieu l'ayant fait homme, & homme libre, ne peut point contrevenir à cette qualité qu'il lui a donnée : il la respecte en lui comme une petite émanation de sa liberté divine. Dieu ne retracte point ce qu'il a fait. Il laisse donc l'homme libre, il l'invite amoureusement, il le presse. L'homme ne veut point écouter sa voix, il fuit, il ne l'entend plus que de loin, ensuite il ne l'entend plus. D'où vient cela ? Dieu ne parle-t-il pas toujours le même langage ? C'est que le cœur endurci devient sourd : sa surdité augmente à mesure de son éloignement & de son endurcissement : il s'amuse au dehors : il n'a plus d'yeux ni d'oreilles pour Dieu : il s'enfonce & s'a-

ime dans les sentimens ; les sentimens
: plongent dans les voluptés ; il ou-
lie son Dieu à tel point, qu'il dit
n son cœur, (*a*) *Non est Deus.*

6. Il ne faut pas croire que Dieu
ndurcisse le cœur de l'homme autre-
ent que le Soleil endurcit la glace :
est par son absence. Plus les pais
nt éloignés du Soleil, plus tout y
glacé. L'homme s'éloignant de son
ieu & ne s'en raprochant plus, de-
ent une glace pétrifiée, qui ne peut
us se dissoudre à moins qu'il ne re-
urne à son Dieu. Alors il le retrou-
au même lieu où il l'avoit laissé,
ujours prêt à lui faire sentir les in-
ences de sa grace : & plus il apro-
e de ce Soleil, plus il se fond peu
peu ; ensorte que si après tant de
feres il s'aprochoit assez près de Dieu,
se fondroit & se liquefieroit entié-
ment. Ce qui empêche sa liquefac-
n parfaite, c'est la proprieté, qui
gêle toujours plusieurs endroits de
tre ame, laquelle dès que sa glace
entierement fondue & rendue tou-
fluide, s'écoule nécessairement dans

(*a*) Ps. 13. vs. 1. *Il n'y a point de Dieu.*

son être original, où tous les obsta-
cles sont ôtés. C'est le feu de l'a-
mour pur qui le fait en cette vie ;
ce sera le feu du Purgatoire qui le f-
ra en l'autre.

7. Alors il ne reste plus à cette a-
aucune impression, aucune qualité pr-
pre, aucun vestige : alors l'ame dans
son rien ne peut rien, n'est propre
rien : il n'y a que l'Etre Créat-
qui la rende propre à tout ce q-
lui plaît, & qui agisse sans résist-
ce sur ce rien, qui lui a remis le
ractere propre de l'homme, qui
la liberté. Alors l'homme dans
rien, ayant remis à son Dieu &
son Pere cette liberté qu'il lui a
donnée, Dieu le crée de nouve-
(*a*) *Emitte Spiritum tuum, & c-*
bantur ; & renovabis faciem terræ.

8. Mais cette recréation n'est
au pouvoir de l'homme, ni à
usage ; mais au pouvoir de Dieu
à sa volonté : & c'est ce que dit
Jean : ses œuvres ne sont point
les œuvres (*b*) *de la chair, ni de*

(*a*) Pf. 103. vf. 30. c. à d. *Envoyez* *esprit, & ces choses seront créées ; & vous* *nouvellerez la face de la terre.*

(*b*) Jean 1. vf. 13.

...lonté de l'homme; mais de la volonté de Dieu. Dieu couvre ces ames de l'extérieur le plus commun pour les dérober, & aux autres, l'œuvre de la sagesse & de la bonté de Dieu. Tout est ignoré, parce que tout doit être caché dans l'éternelle vérité. Amen!

9. Il est mis quelquefois dans cette ame des langueurs que Dieu soit connu & aimé, & des douleurs de voir le contraire; mais il n'en reste rien. Elle prie pour l'Eglise, pour ses enfans, & (a) point pour elle: il lui est indiférent que Dieu se serve d'elle ou d'un autre, prête à tout & à rien: il en est de même à l'égard de la mort & de la vie. Dieu la rend libre au dehors, & en fait paroître ce qu'il veut d'une maniere proportionnée aux autres personnes; mais pour elle, rien, & toujours rien.

(a) Ste. Cather. de Genes. Vie Chap. 49.

DIS-

DISCOURS XII.

Ame Epouſe de Jéſus-Chriſt.

1 — 4. Innocence, délaiſſement, ré-tabliſſement d'une ame Epouſe de Jéſus-Chriſt.

1. JE ne puis voir en moi au mal, mais l'innocence d'un en-fant qui ſort du batême. Depuis Avent je porte JESUS ENFANT comme je l'ai déja porté autrefois ſans qu'il ſoit ſéparé de JESUS CRUCIFIE': enſorte que je com-prens que Jéſus ſoufrit dès le ber-ceau, & qu'entrant dans le mon il fut fait victime pour tous les hom-mes, mais victime pure & innoc

2. O ſaint ENFANT JESUS vous ai plus aimé que la beau que l'honneur ! J'ai cru que les ri-cheſſes ne méritoient pas de vous comparées. J'ai abandonné ma pa je n'ai jamais déſiré que de faire tre volonté. Je me ſuis laiſſé dép ler de tout intérêt propre de ſa d'éternité, de perfection ; & du que vous pourſuivez tant d'autre

ne vous aiment pas, pour les faire être tout à vous, vous me rejettez! N'ai-je pas consenti à ce que vous avez voulu, & quelque chose de plus cruel? Où ont été les reserves & les bornes que j'ai mises à mon abandon? & pour cela, ô Enfant trop aimable & trop impitoyable tout ensemble, vous me réduisez à la derniere extrèmité! Est-ce ainsi que vous traitez ceux qui sont à vous? Vous ne voulez point de mes prieres: & lorsque je veux vous en faire, ou vous les rejettez, ou bien loin de les exaucer vous rendez le mal plus cuisant. Hélas, qu'est devenue votre bonté, vos miséricordes immenses? Eh, ceux qui ne vous aiment pas en sont comblés, durant que ceux qui sont à vous n'éprouvent que les rigueurs de votre justice.

3. Pardonnez, ô Saint Enfant, ces innocentes plaintes d'un cœur qui est sous le pressoir. Je ne prétends pas pour cela d'être exaucée; je ne veux autre chose de vous que de me laisser dévorer & abimer dans votre divin vouloir, de quelque nature qu'il soit. Mon fond ne soufre ni peine ni

altération : mais mes sens sont comme de pauvres bêtes à qui l'on ôte la vie, & qui crient sous le couteau, ou sous la corde qui les étoufe.

4. Je suis comme ces meres dont les mamelles sont taries, qui ne leur permettent plus d'alaiter leurs enfans ; & si elles les voyent, ce n'est qu'avec la douleur que leur cause l'impuissance de les soulager. Mon ame est tranquile & contente ; & cependant mes yeux ne séchent point. Je suis en deuil, parce que les jours de ma viduité sont acomplis, & que celui qui est destiné pour en ôter l'oprobre ne veut point de moi. Les enfans de la terre en soufriront ; parce qu'ils ne trouveront personne qui leur rompe le pain. Le jour de la désolation & de fuite au désert va venir, & il n'y aura personne qui ait compassion de moi, parce que le Maitre l'a ainsi ordonné. Ce sera bientôt que les passans hocheront la tête, disant (comme autrefois de Jérusalem ;) Est-ce là cette ville fameuse, qui est devenue l'oprobre des nations ! elle est devenue

DISCOURS XIII.

Procedés diférens de la vérité & de l'erreur.

La vérité dans les personnes éclairées de Dieu procéde contre le vice & l'erreur avec douceur, charité, compassion & patience. L'erreur & l'entêtement partial, mettent en usage l'emportement, la calomnie, la fr[illegible] de & le mensonge. Mais enfin la [illegible] rité gagnera le dessus.

1. Tous ceux qui sont sans pré[illegible] vention, & qui ne sont poi[illegible] entêtés d'un parti, ont toujours [illegible] marqué que les personnes qui [illegible] véritablement à Dieu ont combat[illegible] vice sans témoigner de l'aigreur [illegible] tre le pécheur. Ils ont combattu [illegible] reur avec force, mais sans am[illegible] me, & sans témoigner de l'indi[illegible] tion contre les particuliers: au [illegible] traire, ils ont conservé la charité C[illegible] tienne de tout leur pouvoir, a[illegible] une tendresse compatissante soit [illegible]

ceux qui sont dans l'erreur, soit pour les pécheurs.

2. On remarque au contraire, que de tout tems ceux qui sont entêtés d'un parti, sur tout les hérétiques, ont une plume trempée dans le fiel de l'aspic pour déchirer & décrier tous ceux qui n'ont pas leurs mêmes entêtemens. Ils écrivent sans les connoitre avec une animosité qui surprend: & entassant mille faussetés les unes sur les autres, ils croyent avoir beaucoup gagné en décriant les gens de bien qui ne leur font aucun mal. Tous leurs livres, soit d'histoire, soit ceux qu'ils apellent de pieté, sont tout remplis de cet aigre poison, qui loin d'éclairer l'esprit & d'allumer le feu de la charité dans les cœurs, ne fait qu'une division afreuse dans le Christianisme, & déchire la robe du Sauveur.

3. Les personnes de solide pieté ne travaillent qu'à insinuer la vérité & l'amour de Dieu dans les cœurs. Ils désirent simplement le regne de Dieu. Ils ne cherchent que sa gloire, sans se regarder eux-mêmes. Ils pleurent les égaremens de leurs freres, ils en gé-

missent devant Dieu: mais ils ne les deshonorent point par des écrits publics: & lors même qu'ils sont obligés de s'élever contre la fausseté de certains dogmes, ils ménagent ceux qui les débitent. Ils ne triomphent point de leur renversement. Ils les plaignent: ils s'en afligent comme s'ils étoient leurs meilleurs amis. Quelques outrages qu'ils en ayent reçus, ils n'en ont point de ressentiment; & ils n'en conservent même le souvenir que pour prier pour eux, & les ménager avec plus de soin. Au contraire, les autres traitent les personnes les plus vertueuses qui ne sont pas de leur parti comme des objets de scandale, leurs bonnes œuvres sont des hipocrisies, & s'ils faisoient des miracles on les regarderoit comme des enchantemens. Ils conservent des haines implacables contre ceux qui n'ont que de la charité pour eux.

4. On remarque encore, que les véritables hérétiques & ceux qui ont des sentimens dangereux & contraires à la vérité, qui déchirent par le schisme ce que Jésus-Christ avoit voulu réunir avec tant de peine, acusent d'erreur les personnes les plus soumi-

ses à l'Epouse de Jésus-Christ. Les Ariens en usoient ainsi à l'égard de S. Athanase, qu'ils traitoient d'Hérétique achevé. De combien de crimes ne l'ont-ils point acusé ? & quoiqu'on eut fait voir dans des Conciles entiers la fausseté de leurs acusations par des preuves incontestables, au lieu de rougir de la conviction de leurs mensonges, ils les ont ensuite débités de nouveau, & ont tâché de les transmettre à la posterité comme des faits incontestables, quoiqu'ils fussent les plus faux du monde.

5. Ce qui a été de tout tems, & dont je ne donne que cet exemple, se pratique encore à présent. Quelques défenses qu'on ait faites, quelques preuves qu'on ait données de la fausseté des acusations que l'ambition & la passion de haine avoient produites, on ne laisse pas de les mettre dans tous ces ouvrages remplis de venin, afin que cela se répandant s'immortalise davantage. Quand la vérité combat l'erreur, elle le fait sans calomnie : mais quand la fausseté combat la vérité, une multitude de mensonges & de calomnies est le soutien

qui lui reste. Elle sent bien malgré elle sa foiblesse : c'est pourquoi elle prétend en détournant les yeux des autres par la multitude des faits faux & des calomnies qu'elle invente. Elle tache d'empoisonner l'esprit en le divertissant.

6. La vérité est simple & nue : elle n'a que faire de se couvrir de mensonges ; ce qui ne feroit que la déguiser : au lieu que la fausseté a besoin de s'habiller de mille manieres diférentes afin de se mieux déguiser. Elle éblouit les yeux par la varieté de ses couleurs : mais qu'arriveroit-il dans la suite ? c'est que la vérité, qui est toujours acompagnée de la charité, est comme l'huile, qui prend enfin le dessus, & que la multitude des eaux ne peut abatre. On soufre en paix la calomnie, on suporte avec douceur les calomniateurs, & on laisse à Dieu seul le soin de ce qui regarde la réputation & la personne, se contentant de la vérité.

7. Il sufit que Dieu connoisse le fond du cœur : c'est ce qui rend une ame parfaitement libre dans les plus fortes opressions. Jésus-Christ n'a-t-il

pas dit, *que (a) la vérité nous rendroit libres?* Ceux qui sont dans le mensonge sont esclaves au milieu de la plus grande liberté aparente; & ceux qui sont dans la vérité, sont libres dans les fers mêmes. On a cru devoir faire faire au public cette courte réflexion.

DISCOURS XIV.

Exhortation à soufrir.

Exhortation aux enfans de Dieu à soufrir sous la dispensation de l'Amour, qui de la sorte veut ôter tout mal, & rétablir tout bien.

ENfans très chers de mon divin Maitre, que j'ose apeller les enfans de mon cœur, soufrez, soutenez pour l'amour & par l'amour tout ce qu'il lui plait de vous faire soufrir.

C'est à présent un amour mourant, un amour rigoureux, un amour juste, qui veut vous purifier par la perte de tout ce qu'il y a en vous d'oposé à sa vie.

(a) Jean 8. vs. 32.

Mais lorsque la pureté sera si grande qu'elle aura détruit en vous tout reste de la vie d'Adam, il y retracera le nouvel homme; & Jésus-Christ vous faisant un même esprit avec lui, il vous cachera dans son Pere, & vous mettra à couvert de toutes les ataques des hommes.

Il sera votre vie, votre amour, votre joye; non une vie en vous, mais en lui; non un amour créé & limité, mais un amour Dieu en Dieu; car (a) *Dieu est charité.* Vous aurez cette joye pleine & parfaite (b) que Jésus-Christ promit à ses Apôtres.

(a) 1 Jean 4. vs. 8. 16. (b) Jean 16. vs. 2[illegible]

DISCOURS XV.

Dispositions pour la maladie & la mort.

1 — 14. *Qu'elles sont diférentes selon que les ames se trouvent parvenues à des états diférents, d'activité, de douceurs, de secheresses, de passivité, de dénuement, ou de pur Amour*

1. ON doit se préparer à la mort & soufrir la maladie selon l'é-at où est l'ame. Si c'est une person-e qui soit encore dans l'activité, il aut qu'elle soutienne l'une & se pré-are à l'autre par de bonnes activités, u'elle fasse souvent des actes de sou-ission & de résignation à la volonté e Dieu : il faut porter la maladie en onformité des soufrances de Jésus-hrist ; unir notre mort à la sienne nos soufrances aux siennes ; lui fai-un sacrifice de tout nous-mêmes. Il faut renouveller ces actes le plus uvent qu'on peut, porter avec une trême patience les douleurs qui ac-mpagnent cet état. Il faut s'acou-mer à prendre tout ce que l'on don-de desagréable pour satisfaire à la stice de Dieu pour les péchés que n a commis ; unir ces choses si dé-gréables au fiel & au vinaigre de sus-Christ, & mille autres pratiques e Jésus-Christ suggérera lui-même. st là la maniere dont les personnes ives doivent porter la maladie & se parer à la mort.

2. Celles qui sont dans une voye s simple doivent faire peu d'actes :

elles en doivent pourtant toujours faire, mais elles les doivent faire plus simples, se soumettant à tout ce qu'il plaira à Dieu d'ordonner d'elles soit pour la vie, soit pour la mort ; & ensuite se recueillir beaucoup, & que toute leur patience soit dans la foi & dans l'oraison.

Il faut renouveller de tems en tems cette foi & cette oraison ; parce que l'esprit étant alors fort acablé, & souvent assoupi par la maladie, on doit le réveiller de tems à autre par un acte court & simple de soumission, d'union à Jésus-Christ souffrant & mourant, & puis demeurer en paix auprès de lui, prenant également tout ce que l'on donne, bon & mauvais; souffrir en paix toutes les incommodités de la maladie, la mal-adresse de ceux qui servent, le défaut de secours, le manque de mille choses, laisser mourir la trop grande délicatesse sur la propreté, enfin il faut pratiquer toutes les vertus qui se présentent à pratiquer dans ces tems-là, soufrir les violentes douleurs en union de celles que Jésus-Christ a bien voulu souffrir pour l'amour de nous ; éviter les plain-

tes & les [illegible]
souvent de [illegible]
compassion des [illegible]
pas un petit amour [illegible]
point de [illegible]
patience aux [illegible]
ver réellement [illegible]
qui n'est pas [illegible]
où l'ame est [illegible]
goûtée, [illegible]
douceur pour [illegible]
prochent.

3. Il y a [illegible]
bien plus [illegible]
il plus [illegible]
que la douleur [illegible]
te. On [illegible]
supporter les [illegible]
plus de force en [illegible]
bie que le [illegible]
sent plus de [illegible]
est même [illegible]
prouve plus [illegible]
ne sais [illegible]
on a peine à [illegible]
dans la douleur [illegible]
mort, qui [illegible]
mante, n'a rien que de [illegible]
on éprouve des [illegible]

qu'on n'avoit même jamais éprouvées. Que faire en cet état ? on a tant de peine à se suporter soi-même & à suporter les autres.

4. Il faut y observer un grand silence ; se tenir le plus ferme qu'on peut auprès de Dieu en foi, quoiqu'il paroisse qu'on ne l'aperçoive plus : il faut aller contre le fil de l'eau en se faisant une extrême violence. Cet état est bien diférent de celui qui l'a précedé, où il n'y avoit qu'à se laisser au fil de l'eau : mais c'est ici tout le contraire, où il faut remonter à force de bras. Il est de grande conséquence alors de s'unir à l'état de délaissement que JESUS-CHRIST a bien voulu porter sur la croix. On peut dire quelquefois avec lui ces paroles, *mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* Il semble même qu'en ce tems-là le dégoût redouble pour toutes les choses que l'on est obligé de prendre ; & qu'elles deviennent alors une espece de calice d'amertume.

5. Il y a deux choses de grande conséquence à éviter en cet état ; l'une

de se laisser aller à son humeur, qui est comme donner un passage à l'eau; car quand une fois la bonde est levée, l'état pénible où l'on est au dehors & au dedans, fait qu'on ne peut plus en arrêter le cours: il est bien plus aisé de ne la point laisser évaporer: le silence rigoureux malgré la peine que l'on soufre, empèche que la bonde ne se léve. Dieu permet même en cet état que l'on fasse tout de travers: quand on veut aider, on blesse, & mille choses de cette nature.

6. Quoiqu'il faille une grande fidélité pour ne permettre à la nature aucune échapée ni aucune vie dans ce tems-là, il ne faut pas néanmoins se décourager lorsqu'il échape quelque faute; il faut qu'elle serve à nous faire connoitre le fond de misere qui est en nous; ces sortes de fautes nous humilient beaucoup & à nos propres yeux, & à ceux des autres, qui ne voiant plus cette grande patience que l'on pratiquoit autrefois avec tant de facilité, croient que l'ame est déchue, & en pensent mal. Dieu permet ces petites échapées, qui même sont rares, pour ôter un certain apui que l'ame

conservoit tant en sa patience précédente dans ses consolations, qui ne lui coutoit gueres alors ; que dans la vertu vigoureuse qu'elle pratique en un tems si déplorable. Cette conduite de Dieu dans la maladie & dans cet état de sécheresse fait plus avancer l'ame, & la rend plus conforme à Jésus-Christ, que plusieurs années des états précédents, quoi qu'elle-même & ceux qui n'ont pas une véritable lumiere n'en jugent pas de la sorte.

7. Il y a un autre inconvénient à éviter, qui est, que l'ame en cet état voudroit se mettre en toute sorte de postures pour retrouver son premier état consolant & soutenu. Elle se multiplie en actes, qui cependant ne font que la dessécher davantage. Il faut porter cet état en esprit de mort & de renoncement, porter le poids du jour tant qu'il plaira à Dieu, demeurer muët sous le couteau. Tout ce qu'elle peut faire est, de s'unir de tems en tems au délaissement de Jesus-Christ: encore faut-il qu'à mesure qu'elle avance, elle se contente d'un simple regard sec & aride, qui dit à Dieu tout ce qu'elle voudra lui

dire, évitant tout ce qui nous sert de témoignage à nous-mêmes pour nous consoler & nous faire vivre.

8. Il ne faut pas en user de même dans les sécheresses de l'état actif; parce que l'ame n'aiant qu'autant qu'elle agit, & ses sécheresses n'étant pas du même principe que celles-ci, il faut qu'elle tâche par des actes fervents de retrouver ce qu'elle a perdu.

Ceci est de conséquence, pour ne point mélanger les états, & agir selon son don & la mesure de sa grace: parce que si une personne active vouloit en user dans la sécheresse comme celles qui sont avancées, elle se dessécheroit réellement, n'aiant point le principe vivifiant des autres. Celles qui sont avancées ne sont desséchées que de ce qui leur est propre, afin de donner lieu à la source divine de remplir leur vuide; au lieu que les premieres sont desséchées de ce qui est de Dieu, & remplies d'elles-mêmes. Elles doivent donc travailler par leur activité à recouvrer les sentimens de la grace qu'elles ont perdus. C'est la même diférence qu'il y a d'une pompe à une eau de source:

la premiere ne donne de l'eau qu'à force de l'ébranler ; & quand on cesse le travail, on n'a plus d'eau ; au contraire, dans l'autre état, c'est comme un ruisseau qu'on desséche afin d'en ôter les immondices & les obstacles qui empêchent la source de se répandre abondamment ; c'est pourquoi il faut se laisser dessécher pour seconder par là les desseins de Dieu, & notre activité ne serviroit qu'à y mettre de nouveaux obstacles.

9. Pour le tems de la mort dans cet état sec, il ne faut pas changer de conduite, mais demeurer abandonné à Dieu malgré les fraieurs mortelles, le raisonnement, & une certaine estime que l'on a pour ses propres œuvres, qui fait qu'on voudroit chercher de nouveaux moiens pour se mieux préparer à la mort ; ce qui cause un très grand dommage. Il faut mourir comme JESUS-CHRIST, dans le délaissement, & remettre son esprit entre ses mains comme il remit le sien entre les mains de son Pére. Il faut recevoir les Sacremens dans cette même disposition d'abandon & de délaissement entre les mains de Dieu.

[illegible]

naturellement [illegible]

[illegible]

nort est présente [illegible]

ne changer pour [illegible]

pour la vie, ni pour la maladie, ni pour la mort: leur abandon étant fort afermi il ne leur est pas difficil de se laisser entre les mains de Dieu. On peut dire que ces ames meurent dans le baiser du Seigneur.

11. Il y a peu de choses à leur di re; & même les personnes qui les aprochent devroient leur parler trè peu; parce que ce qu'on leur dit quoi que sous bon prétexte, ne sert qu'à les distraire, & pourroit même les tirer de leur état si c'étoit des person nes auxquelles elles eussent confianc Il seroit donc bien nécessaire qu'on n leur parlât que conformément à leu état. Mais comme ces états sont pe connus, & que pour l'ordinaire le personnes qui assistent à la mort n les entendent gueres, & donnent le mêmes avis qu'au commun des Chré tiens; ce que les personnes de cet éta doivent faire, c'est de recevoir ave humilité & en silence ce qu'on leu dit sans néanmoins changer leur di position, demeurant simplement aten tives à Dieu, lui laissant faire en elle & d'elles tout ce qu'il lui plaira, san s'embarasser de soi, ni s'intéresser pou

i-même, étant bien persuadées que e qu'on a une fois donné à Dieu érirablement & de tout son cœur, lui oit demeurer en propre.

12. Cette ame reste dans une grane paix lorsqu'elle ne sort point de ette disposition : mais elle n'en sort as plutôt, qu'elle entre dans le trouble ; elle est comme un navire qui rant perdu l'équilibre, panche de cô & d'autre & se remplit d'eau jusqes à ce qu'il ait retrouvé son équire, & cette ame son centre. Sitôt e l'ame de cet état s'aperçuit de quelue trouble, qu'elle soit persuadée 'elle est sortie de son état d'abandon de délaissement : qu'elle y rentre onc aussitôt par un nouvel abandon ; ue si après avoir renouvellé son abann le trouble continue quelque tems, 'elle le suporte en paix comme une unition de sa faute.

13. Il y a encore un état de dénueent, qui suit celui-là, bien plus fort e celui de la sécheresse dont nous ons parlé. Il faut y procéder de mêe selon son état, qui doit être d'une ande mort. C'est alors que l'ame s'aandonne à Dieu pour le tems & l'é-

ternité, qu'elle lui fait un sacrifi
total de tout ce qu'elle est & de to
ce qu'elle peut devenir, sans jama
se reprendre, même dans le mome
de la mort: & c'est là le sacrifice
plus glorieux à Dieu, & même le pl
avantageux à l'ame quoi qu'elle n'
pense pas. Après ce sacrifice l'enne
ne peut plus nuire à l'ame à moi
qu'elle ne se reprenne. Il peut ro
autour d'elle, lui causer quelque fra
pour l'obliger à craindre & à se r
prendre: mais qu'elle demeure fer
dans son délaissement; il ne pou
lui nuire, & se retirera même bi
promptement. C'est un grand avan
ge que de mourir dans cette m
entiere à toutes choses & à soi-mêm
c'est de ces ames qu'on peut d
qu'aiant goûté la premiere mort, el
ne soufriront rien de la seconde.
est de si grande conséquence de
point se reprendre à la mort, &
point perdre le fruit de tant de tr
vaux, que l'on ne peut assez se
persuader; parce que dans l'afoibliss
ment de l'esprit que cause l'extrêmi
de la maladie, & dans les discou

ne l'on entend si oposés à l'état que
n porte, il est facile de prendre
change, & de sortir de son délaiss-
ment entre les mains de Dieu : de
tte qu'on ne sauroit dans le tems de
santé s'imprimer cela dans l'esprit
op fortement.

14. Il y a encore un autre état,
ui est celui de pur amour ; mais il
a peu de choses à en dire : car si
a) *la multitude de grandes eaux*
ne pû éteindre la charité, c'est-à-
e si toutes les traverses, toutes
douleurs, toutes les tentations
l'ont pû faire ; il y a lieu de
oire, comme dit St. Paul, que
b) *la mort ne séparera point ces*
es de la charité de Dieu qui est
JESUS-CHRIST. AMEN,
ESUS !

a) Cant. 8. vs. 7.
b) Rom. 8. vs. 38, 39.

DIS-

DISCOURS XVI.

Dieu & son Amour, la fin de to

La plus grande amplitude du cœur, la plus grande grace que Dieu puisse faire, est de se perdre en D Cela se fait par la nudité & l'Amour parfait, par lequel on aime divinement le prochain. Amour n'est pas sujet à l'illusion

O Cœur si vaste, qui te comp dra que celui qui t'a créé ! toi dans l'immense, & tu conn ta vastitude. Si tu demeurois en même sous bon prétexte, tu de rerois étroit & borné ; & toute ce te borne, pour saint qu'il paroi te fixe & t'empêche de te perdre d ta derniere fin. Dieu t'a créé tell pour lui, qu'il veut non seule se donner à toi pour que tu le p des ; ce qui est une grande grace, tite néanmoins, au prix de celle q te fait en te possédant lui-même te perdant en lui.

O amour pur! O feu sacré! C'est toi qui fonds & dissouds le cœur, & qui le fais écouler dans sa source originale, où ne comprenant plus rien, il sera compris du Tout. O nudité! ô flexibilité! ô fluidité! Vous seule pouvez vous écouler totalement: tout le reste demeure fixé, quoiqu'avec fixité.

O Amour, fais entendre mon langage à ce cœur qui m'est si cher! C'est à toi de parler au cœur de Jérusalem! Sans toi on ne frape que l'oreille comme d'un coup porté dans l'air. C'est toi, Verbe-Dieu, qui t'imprimes dans le cœur sans bruit de paroles. O silence d'autant plus éloquent que tu es plus indistinct, qui te comprendra!

§.

Nous aimons, quand nous sommes à Dieu, notre prochain pour l'amour de lui; & cela est encore mélangé de panchans & d'inclinations: mais lorsque la divine charité a absorbé en elle tout amour *nôtre*, quoique vertueux & pur en aparence, nous ne pouvons plus aimer que par

l'amour de Dieu, & en la maniere que lui-même aime les hommes. Comme il s'aime lui-même dans une ame anéantie, il aime en elle ce qui lui est agréable. L'inclination qu'il donne n'est pas de notre choix, mais de sa volonté, qui est son amour; & c'est ce qui fait le véritable discernement des esprits, qui n'est point sujet aux méprises, comme seroient les lumieres de l'esprit. Je prie mon divin Maitre qu'il vous donne l'intelligence de ce que je vous dis, mais intelligence d'expérience.

FIN *des Discours.*



LET

LETTRE ACCESSOIRE.

(Cette lettre est d'une paisane de la connoissance de Mad. G.)

Anéantissement du MOI de l'ame : règne du pur AMOUR.

— 6. *Délaissement, tentations & plaintes extrêmes de l'ame qui doit être purifiée de son* MOI. 7 — 10. *Dieu donne la grace afin que par elle l'ame anéantisse ses maux & vices ; puis il ôte ce don, & le reprend en soi, afin que l'ame connoisse son propre néant & que tout est en Dieu.* 11 — 14. *Le tout de l'Amour & du repos dans cette ame sans le* MOI *de l'ame & sans amour d'autre chose que du seul* AMOUR.

L n'est pas possible de pouvoir exprimer l'abime des maux dans lesquels je me sens précipitée ; ce seroit ...s perdu de se vouloir mêler d'en ... quelque chose. Il faut, ô ame, ... que tu es engagée en un chemin ...troit & si dificile, que tu en sur-

montes toutes les difficultés, ne te trouvant plus en état de retourner sur tes pas, ne connoissant plus de chemin ni de sentier que pour te conduire de précipice en précipice. O qu[...] le chemin & rude & fatiguant & dé[...] pouillé de toutes choses: c'est un d[...] sert tellement écarté; que l'ame est [...] état de périr de moment en mome[...] elle ne peut espérer de secours: [...] ne rencontre point de guide qui [...] puisse montrer un chemin si pe[...] elle n'expérimente de toutes par[...] des désespoirs: elle soupire, elle [...] mit, elle se plaint. Mais, ô a[...] à qui addresses-tu tes plaintes, [...] que tu ne peux apeller ni Die[...] les hommes à ton secours, ni le [...] ni la terre, ni les animaux? [...] est bandé contre moi. L'ame da[...] si grand délaissement n'a autre re[...] ce qu'au désespoir qui la porte [...] imprécations contre son être & [...] tant de l'ame que du corps. Il [...] ble qu'elle veuille maudire les [...] qui servent & soutiennent son [...] sa vie, & elle dit plusieurs fo[...] soi-même; Que le ciel ne tom[...] sur moi pour m'écraser! Que la [...]

me m'ensevelit-elle ! Que ne suis-je au fond des abimes ! Malheur aux mille fois à mon être ! vie malheureuse ! puisque je n'y puis rien faire de ce qu'on y doit faire.

2. Toutes ces plaintes que l'ame fait, ne sont point causées par la douleur d'être dans un état si étrange ; parce que si elle étoit fâchée d'être dans cet état, si oposé à toute sorte de biens, ce lui seroit un [illegible] ment, comme aussi si elle [illegible] quelque chose en elle qui [illegible] bien, lorsqu'elle n'y [illegible] mal : cela lui seroit une [illegible] [illegible]e. Mais bien loin de [illegible] [illegible]it rafraichissement, [illegible] en elle-meme a elle-[illegible] plaint de son malheur, [illegible] [illegible]ations sont comme un [illegible] [illegible]age contre les [illegible] viennent point [illegible] grande attention [illegible] qu'elle est malhe[illegible] fait, que [illegible] me viennent [illegible] malédictions [illegible] un plus grand [illegible] pas assez [illegible]

d'impétuosité & de véhémence au comble de tous les malheurs, que l'ombre même du plus petit soulagement lui paroit plus insupportable que l'enfer. Cette avidité que l'ame ressent pour se plonger d'abîme en abîme des plus grands maux n'est pas un amour ni un désir de soufrir. Ce seroit un bien où elle pourroit trouver du secours dans sa grande peine, misere, & pauvreté: Mais, comme j'ai déja dit c'est par un désespoir & un dépit qui la porte à se précipiter & à rejetter tout secours de quelque part qu'il puisse venir. De sorte qu'elle n'est plus capable d'entendre aucune raison sur tout ce qui la concerne, & rien ne peut lui faire impression. Enfin elle ne voit ni n'expérimente que des effets & des marques de reprobation, sans ressentir aucune peine, crainte, ni apréhension sur le péril où elle se trouve; au contraire, une avidité plus grande de se perdre. Et lorsqu'on me dit de prendre garde à moi j'expérimente en même tems une disposition comme de périr plutôt que quitter prise: & si quelqu'un disoit

l'ame ; prens garde, tu ès sur le point de périr ; au lieu de craindre elle se porteroit avec plus de vitesse dans le péril & au précipice.

3. O que le chemin est rude & dificile où l'ame se trouve dans l'impuissance de pouvoir se détourner ni se porter à aucune chose qu'au péril & au désespoir de toutes parts ! O mon Dieu, qu'au tems passé il m'étoit facile de fuir toutes choses, ou plutôt, il m'étoit impossible de ne pas tout fuir ; parce que j'étois pénétrée de la vérité de votre tout, dont l'expérience me sufisoit. Je ne pouvois m'adresser à aucune créature pour aucun besoin ni du corps ni de l'ame ; parce que l'expérience de votre providence divine me faisoit reposer en vous. Je désespérois tout des créatures, & je n'espérois qu'en vous seul, le néant de toutes choses me tenant arrêtée en vous comme en mon Tout & au seul être. Mais hélas, je ne puis plus tourner ni d'un côté ni d'un autre ! Je désespére du côté de toutes les créatures, & je ne puis espérer en vous ! Le néant & le mensonge de tout ce qui n'est pas Dieu

fait que l'ame ne peut se tourner de ce côté là, comme n'étant pas le véritable bien ; & elle ne peut aspirer ni tendre à un autre bien si elle ressent des besoins tant intérieurs qu'extérieurs : point de milieu que le désespoir, parce qu'elle n'a point d'autre disposition que de s'écarter de tout secours.

4. Je me trouve comme une excommuniée, rejettée de la societé des hommes & de toutes les manieres ordinaires d'agir comme les autres, sans pouvoir faire autrement, ni même le vouloir, ne trouvant aucun secours en moi-même non plus qu'au reste. Il ne sufit pas de tout risquer, mais de tout perdre en éfet, sans jamais en retrouver une petite piéce. Je ne sai pas si le bon Dieu me permettra de dire un jour toutes les circonstances de cette perte.

5. O pauvre ame! que le malheur à quoi tu es réduite & livrée est grand, puisqu'il te faut perdre jusques au souvenir des fautes même : encore bien que tu en ressentes les éfets, tu ne peux y chercher du remède. O que l'ame se trouve engagée, en ressentant

les blessures de ses imperfections, qui sont souvent très notables, sans pouvoir les regarder! Il faut passer sur tout cela, écraser son âme sous ses pieds, & ne la pouvoir regarder. En quel état peut-on croire qu'est réduite une ame lorsqu'elle se sent comme toute abandonnée, & ne trouve chez elle aucune chose qui vienne à son secours, ni qui lui tende la main pour la tirer de là: au contraire, on voudroit la plonger dans un plus grand précipice s'il s'en rencontroit, & on la pousse comme au travers des couteaux & des rasoirs sans la vouloir laisser respirer ni demander pardon à Dieu? Si elle crie, je suis perdue: On lui répond, qu'importe? passe toujours ton chemin. C'est comme un homme qui est emporté par un orage & qui viendroit à tomber sur des cailloux où il se blesse extrêmement, il ne veut pas plutôt regarder l'endroit où il s'est blessé & ce qui l'a blessé qu'il vient une autre bourasque qui l'emporte plus loin, & ne lui donne pas le loisir de regarder ses blessures; c'est assez qu'il les sente sans espérer du secours.

6. O vie, que tu es rude dans la

mort de toutes choses! Comment pouvoir vivre, ô ame, puisque tout est mort pour toi? Etre vivante, & n'avoir rien pour vivre ni pour subsister! Tu ne peux mourir, & la vie t'est entiérement otée. Vivre, & être privé de l'usage de la vie, ha, que cela est rude! A quoi tendent les gémissemens que tu fais en la prison de ton corps, puisque tu ne peux avoir aucune tendance pour aucune chose, ni recevoir aucun secours? Tu es comme une orfeline qui n'a ni pere ni mere, & qui est chassée de ses parens toute nue, & sans que tu puisses trouver personne qui te veuille retirer ni qui ait pitié de toi. O que ta pauvreté est extrême, & que ta bassesse est profonde! O que ne puis-je exprimer quelque chose de cet état comme je le connois, du tout dans le tout, du rien dans le rien, & du néant dans néant! O vérité du tout, & vérité du rien, combien m'êtes vous véritablement découverte! Mais il faut demeurer là, ne pouvant jamais tout dire de cette vérité.

7. L'ame étant toute bassesse & pauvreté par elle-même & en elle-même, & Dieu l'aiant disposée par sa miséri-

corde à recevoir ses dons, il l'enrichit de ses trésors, il l'anoblit & l'éléve autant qu'il lui plait. C'est de cette maniere que vous en avez usé par l'excès de votre amour à l'égard de mon néant. Vous l'avez prévenu de vos grandes miséricordes, & l'avez rempli de vos graces avec une extrême profusion. Vous aviez fait quelque chose de ce néant par la plénitude de vos dons. Mais, ô seule Vérité, comme vous êtes le seul qui êtes toutes choses, ce quelque chose que vous aviez fait par vos graces de ce néant, étoit oposé à vous, parce que toutes les graces étoient dans le néant, où aucun bien ne doit loger, mais en vous seul. Tous les dons & toutes les faveurs étoient pour détruire tout le mal qui étoit en elle, & faire un néantissement de l'oposition au bien, pour n'y laisser que le bien de la grace. Mais, mon Dieu, tout ce qui est quelque chose, & qui n'est pas vous seul en vous-même, est contraire à vous-même! Il a donc falu que comme votre grace a été envoiée pour anéantir le mal en l'ame, & y laisser le bien; que cette même grace communique ,

vous y soiez (ensuite) venu vous-même pour faire un anéantissement (*) de votre grace, & de tous les biens qui étoient renfermés en elle. Votre grace lui a été envoiée pour l'anéantir au mal & à toutes les choses terrestres, & vous venez vous-même pour l'anéantir à votre grace & à tous les biens spirituels. Vous en aviez fait *quelque chose* par votre grace: mais par Vous-même vous en avez fait un *rien*: par votre grace vous l'aviez enrichie, & par vous-même vous l'avez apauvrie: enfin, par votre grace vous l'aviez élevée & anoblie, mais par vous-même vous l'avez abaissée & renversé toute sa fortune. Si votre grace a été envoiée pour la tirer du néant du péché, vous venez vous-même la tirer du néant de votre grace, c'est-à-dire de l'assurance & de l'apui qu'elle trouvoit en cette même grace.

8. O pauvreté inconcevable de l'ame! Ne semble t'il pas que votre divine conduite, ô divin amateur de vous-même, soit contraire au passé. Vous l'avez remplie de vos biens

(*) Entant que don que la créature posséd

de votre secours sans lesquels elle ne pouvoit subsister ; & maintenant vous l'avez réduite en une si grande & si extrème pauvreté, que vous ne lui avez pas seulement laissé l'ombre du bien ; & tout ce qui peut être dit, abandon de Dieu, délaissement, sécheresses, ténèbres, n'exprime rien du délaissement de l'ame. Ce n'est rien de tout cela : c'est quelque chose incomparablement de plus pauvre & de plus bas.

On me demande si l'ame soufre : je ne sai que répondre ; parce qu'étant dépouillée de l'honneur & du bien de la soufrance, elle ne sait pas si elle soufre. Elle est dans un désert si afreux & si terrible, qu'il n'y a ni champs ni bois : elle n'y voit ni ciel, ni terre, ni Soleil, ni étoile : il n'y tombe aucune rosée, il ne s'y rencontre pas une petite goute d'eau pour se rafraichir & désalterer sa grande soif. Ce n'est encore rien dire de sa pauvreté, de son malheur ; & de quelque coté qu'on le veuille prendre & regarder, on n'y peut voir que sa perte.

9. Mais il semble, ô ame, qu'on t'a crevé les yeux pour ne pas voir

tout ce qui te concerne, & principalement ton bien; & l'on ne te laisse un peu de lumiere que pour te jetter dans le précipice. Tu es délaissée de Dieu, tu es délaissée de toi-même & de toutes les créatures. Tu es rejettée de Dieu comme une excommuniée; & si tu t'en veux plaindre à toi-même, il n'y a rien en toi qui ne veuille ton excommunication, & qui ne s'opose à ton bien: & quand on te fait voir l'état de danger où tu es, j'en suis bien aise, dis-tu, je suis obligée d'avouer que je suis pire que les démons, qui ne peuvent pas faire le bien ni le désirer: je n'en fais point aussi ni n'en peux désirer; mais au contraire, il semble que ma volonté soit afamée de tous les maux, & (soit) une fermeté de volonté à vouloir périr sans miséricorde: & tant plus on me fait connoitre mes maux, tant plus je suis insensible, & arrêtée à me vouloir encore plus de mal. O divine justice, frapez sans aucune miséricorde: je mériterois d'être entiérement excommuniée & rejettée des Sacremens; si je ne la suis d'éfet, je la suis

par disposition & par la faim que vous m'avez donnée de tout perdre pour votre amour.

10. O unique & seul Amour de mon cœur, tout est terminé en vous sans qu'il y ait plus d'autre sujet que vous-même dans le centre de vous-même! O centre du pur Amour, vous convertissez tout en vous-même, toute l'ame & le corps, comme le centre de votre amour. Oui, ô divin Amour, tous mes os sont convertis en vous; & il n'y a néanmoins ni ardeur, ni ferveur, ni tiédeur, ni rien d'animé; mais un repos & un centre d'amour. Toutefois tout y est ardent sans ardeur, tout y est fervent sans ferveur, tout y est employé sans se mouvoir.

11. O repos adorable de l'amour divin! Vous n'êtes ocupé que de votre repos. C'est là votre seule afaire que de vous reposer en vous-même sans être interrompu. O divin Amour! C'est mille fois plus VOUS que je ne le peux exprimer ni qu'on ne le peut concevoir. C'est vous, mon Amour, qui subsistez en moi! Mais que dis-je quand je dis *moi*? Il n'y

a plus de *moi*. On me peut demander, qui me peut assurer que c'est *Vous* qui subsistez seule en moi ? Je dis que, quant à moi, c'est une chose à part que toutes les dispositions de l'ame & tout ce qui s'y passe : C'est une chose dequoi je ne me mets pas en peine, & ne prens plus de connoissance ; & je ne sais pas quel esprit (*a*) la gouverne : je ne sais non plus de nouvelles de ce qui se passe en l'ame, que comme je sais des nouvelles de ce qui se passe en la maison du Grand-Turc. Il ne me reste que le seul Amour, qui m'aprend une vérité de laquelle je ne puis douter, & tout ce que l'on me peut dire à l'avantage & au désavantage de (*b*) l'ame ne m'est rien.

12. Je n'entens pas ce langage, ni je ne peux regarder en quel équipage elle peut être. L'amour tient lieu de tout, il ne m'aprend autre chose que la vérité, qui est au dessus de moi &

[*a*] L'ame, comme propre, ne sait plus rien de soi.

[*b*] L'ame est prise ici pour ce MOI ou partie *propre & non* de cette ame spirituelle, perdue dans son être originel.

hors de moi. Oui, Amour, tout ce que l'on me peut dire regarde l'ame, & vous m'avez chassé hors d'elle. Vous y tenez lieu de tout, & je ne puis m'arrêter en aucun autre objet qu'en vous seul. O divin Amour ! vous êtes tellement seul, que je ne sais pas si j'ai une ame. Mon unique & pur Amour a délaissé & oublié l'ame ; il n'y a tems & lieu que pour lui. Je me soucie autant de toi, ô ame, comme d'une paille ; & je ne veux pas te faire tant d'honneur que de regarder si tu vas à droit ou à gauche. Je te dirai pourtant pour ta consolation, qu'il y a quelques jours que mon Amour te cherchoit en suite de ce que l'on m'avoit dit en me confessant, qu'il faloit craindre de se tromper ; mais il n'a pu te reconnoitre : à la bonne heure pour toi ! car s'il t'avoit rencontrée en quelque petit coin dans un précipice, il t'y auroit plongé entierement : & l'on ne me peut parler de ce qui te concerne que mon Amour ne prenne le parti de ce qui t'est désavantageux, & comme tout en colere il cherche par tout où est cette ame de qui l'on me parle.

Oserois-tu bien paroitre à mes yeux? Si tu es perdue, c'est un mal auquel je ne mettrai jamais remède. Je n'ai rien au cœur que ta perte: je ne sais ce que tu es devenue: je ne sais si tu as jamais été créé. Tu ne parois plus; mais c'est le souvenir qu'on me donne de toi en m'interrogeant sur ton intérêt qui me donne cet apetit; & je sens mon Amour acharné de ta propre perte; & si je te rencontrois en quelque endroit que ce fut dans un état le plus éfroyable, ce me seroit un sujet de joye & de contentement. C'est pourquoi mon Amour est résolu de ne jamais regarder l'ame si non pour la précipiter si elle venoit à paroitre: de sorte que si l'on me demande, si cette ame est à Dieu ou non, je puis répondre (*a*) que je n'en sais rien, & cela m'est très indiférent: ce ne sont pas là mes afaires.

13. C'est vous, ô mon Amour qui êtes mon afaire, & c'est vous seul que je sais. Je ne puis nullement

(*a*) L'ame ne juge plus d'elle, & se remet à Dieu de faire ce qu'il voudra d'une chose où elle n'a plus de part.

douter de vous. O divine [illegible] tous les saints qui sont en [illegible] & tous les hommes qui sont sur la terre ne seront pas capables de me [illegible] vaincre du contraire de vostre [illegible] dont je suis assurée par vous [illegible] divin Amour! Cette assurance ne regarde plus l'ame de l'ame [illegible] parce que, comme j'ai déja dit, je ne sçai pas ce qu'elle est devenue: mais elle regarde la vérité de Dieu en lui-même: & dans cette [illegible] se [illegible]. O [illegible] DIEU EST DIEU! [illegible] dommage de ce qu'il n'est pas [illegible] dans ses créatures! O [illegible] parle plus de l'ame ni de [illegible] qui la concerne! Je ne sçai plus autre chose que vous [illegible] me semble que vous y [illegible] LUI, qu'il y a une [illegible] rale de pouvoir plus [illegible] sir à son ame, mais [illegible] du UNIQUE [illegible] objet de pureté.

Mais de dire ce que [illegible] me l'on est aimé, [illegible] se dira jamais. Je [illegible] [illegible] ni de [illegible]

où tout est UN, sans aucune distinc-tion ni discernement. Il n'y a rien en Dieu de particulier, tout y est UN: mais silence à toute expression! silence à toute intelligence! silence pour toute parole! Je commence [cependant] de rendre compte de la vérité dont je suis certaine, qui est Dieu; & de son divin amour, qui est tout mien & qui est tout moi, en disant, que je ne puis rien dire; & je finis en disant, que je n'en dirai rien.

14. O mon seul AMOUR, l'unique Objet qui remplis mon cœur, qui est votre; comment tout autre amour a-t-il délogé de ce lieu, je di même les amours les plus saints? On me dit qu'il faut aimer le mépris, la vie abjecte, la pauvreté: mais, ô mon Dieu, mon divin & unique Objet, il n'y peut avoir d'autre obj pour votre amour que votre amou Les amours des mépris, de l'abje tion, des croix, & de tous les au tres saints désirs, sont bons; ma ce ne sont que des fourriers de l'amour tout pur & divin, qui so envoyés devant lui pour lui prépa

les loix. Mais quand [illegible]
préparé, & qu'il [illegible]
[illegible], tous les [illegible]
ent: la place. [illegible]
[illegible]
[illegible] Majesté. Il [illegible]
ans que pour vous aimer. [illegible]
Ovin: il n'y a plus [illegible]
Tous les autres [illegible]
ns; tout y est rempli de vous. [illegible]
est vous, & l'on n'a [illegible]
choses à faire, que [illegible]
ie que c'est que de [illegible]
ouanges, de [illegible]
e, si l'on [illegible]
[illegible] pas. On a [illegible]
mportante [illegible]
ceux de celle, qui [illegible]
DIEU SEUL, [illegible]
Amour de mon cœur, [illegible]
par le passé vous [illegible]
cherché l'amour des [illegible]
e les ai [illegible]
vous êtes vous-même [illegible]
une infidélité de les [illegible]
faut les [illegible]
puis comme une [illegible]
sache plus: il n'est [illegible]
ne de les [illegible]

entrez en jalousie de cet acueil, & que vous tiendriez cela à afront. Vou voulez qu'on ne les regarde que com me des étrangers, que l'on n'a jamai connus ; & que tout amour se termin en VOTRE SEUL AMOUR.

Fin de la premiere Partie.



CORRE

CORRESPONDANCE

DE L'AUTEUR

AVEC

FENELON,

endue complette par l'addition d'un grand nombre de Lettres & de Passages qui ne se trouvent point dans le recueil imprimé & qu'on a tiré d'un manuscrit fort authentique.

ECONDE PARTIE.

CORRESPONDANCE
DE L'AUTEUR
AVEC
FENELON.

LETTRE I.

Docilité & démission de l'Auteur sur ses écrits. Etat de priere pour les ames.

VOilà quelques petits écrits dans lesquels on vous prie en démission de reprouver tout ce qui n'est pas de l'Esprit de Dieu, & de faire à l'égard de ces écrits l'ofice de Juge & de Censeur, (*a*) car celle dont

(*a*) L'Auteur quoique infiniment plus avancé que Fenelon, puisqu'elle étoit dans la vie divine veut bien soumettre ses écrits à cet Ecclésiastique, parce qu'elle envisageoit en lui l'ordre de Prêtrise & le dépôt de la foi, & pour donner en sa personne l'exemple de la démission, où se trouve toute ame, qui n'a plus de moi & de proprieté. On verra dans les Lettres qui suivent des traits parcils à celui-ci, & cette observation y porte également.

on s'eſt ſervi pour les écrire ſouhaite fort que tout ce qui ſe ſera gliſſé d'elle, ſoit ôté. Que de bon cœur l'on expoſeroit tous les autres à votre lumiere! & avec quel plaiſir vous prieroit-on de bruler tout ce que le propre eſprit auroit produit, ſi l'on ne craignoit de vous fatiguer de leurs lectures! Si cependant vous ne les jugez pas indignes de votre aplication, je vous envoyerai ceux qui ſont tranſcrits, les originaux étant trop dificiles à lire, que je vous ferois voir dans la ſuite, ſi vous le vouliez. Vous devez par retour ne rien épargner dans ces écrits, puiſque je vous les préſente avec autant de ſoumiſſion que de ſimplicité. Si les propoſitions que j'ai miſes ſur cette feuille trouvent chez vous du rebus, rayez en ce que vous n'aprouverez pas. J'ai un inſtinct de vous faire juger de ce que j'ai écrit. Lorſque vous aurez lû ce que je vous envoye vous aurez la bonté de me les renvoyer avec la correction. Je ne vous envoyerai aucun autre que vous ne me marquiez préciſément, que vous n'en ſerez pas importuné, mais cela ſans nulle façon

N

Ne regardez pas à la personne qui n'a rien que de méprisable. Dieu l'a choisie de la sorte afin que la gloire de ses œuvres ne fût point dérobée. Dieu me donne en vous beaucoup de confiance, mais elle ne vous sera jamais à charge ; car cela n'exigera aucuns soins qui puissent se faire remarquer. Si vous voulez bien que je m'adresse à vous dans la suite, je le ferai par la voye que je vous ai marquée & non autrement. Si Dieu vous inspire de me refuser, faites le sans façon, mais pour moi je suivrai toujours le mouvement de vous soumettre toutes choses : j'ai suivi votre conseil pour la Confession.

Je suis depuis quelques jours dans un état continuel de priere pour vous. Non que je désire rien de particulier ni que je demande chose aucune ; c'est un état qui peut être comparé à une lampe qui brule sans cesse devant Dieu. C'etoit l'état de priere de Jésus - Christ, & c'est pourquoi les sept Esprits qui sont devant le trône de Dieu sont bien comparés aux sept lampes qui brulent jour & nuit. Comme ce que Dieu veut opérer en vous

par cet état de priere trouve chez vous encore quelque oposition, & n'a pas son éfet, cela me fait soufrir une peine très forte, qui est comme un resserrement de cœur, ensorte que j'éprouve que celui qui . ie en moi n'est pas exaucé entiérement. Cette priere n'est nullement libre en moi ni volontaire, mais l'Esprit qui prie n'a pas plûtôt eu son éfet que la priere cesse, & donne lieu à l'éfusion de la grace. Cela m'arrive souvent pour les ames mais moins fortement & pas si longtems. Il faut que les desseins de Dieu sur vous s'acomplissent. Vous pouvez bien les reculer par un arrangement presque imperceptible, mais non les empêcher. Leur retard ne servira qu'à augmenter la peine & allonger la rigueur. Soufrez ma simplicité (*a*).

(*a*) Le recueil manuscrit sur lequel cette édition est faite, renferme plusieurs Lettres qui se trouvent déja dans les volumes précédens; nous avons cru qu'il n'étoit pas nécessaire de les faire reparoitre; nous nous contenterons de les indiquer dans des notes au bas des pages à mesure qu'elles viendront, afin que la liaison des idées & des sujets n'en soufre pas. Ainsi entre la 1re & 2de Lettre il y en a deux dans le manuscrit. La 1re est la 55me du premier Volume; l'autre est la 145me du second.

LETTRE II.

Sur la vie de l'Auteur écrite par elle-même.

1. VOus m'avez promis, Monsieur, que vous ne me manqueriez pas, surtout lorsqu'il n'y auroit rien à risquer pour le dehors. Trouvez donc bon s'il vous plait, que je suive dans ma simplicité le mouvement qui m'est venu, de vous consulter sur deux choses. La premiere sur cette disposition: elle est ancienne comme vous voyez. Ne laissez pas s'il vous plait de m'en dire votre sentiment & de me la renvoyer cachetée. La seconde chose que je vous demande est, que l'on me commanda, il y a quelques années d'écrire ma vie: l'on m'avoit ordonné de la poursuivre, & je l'ai fait par pure obéissance. Je n'ai eu aucune peine d'y écrire & mes miséres & les miséricordes de Dieu. Les premieres sont ce qui est à moi, & le reste est tellement à Dieu que je n'y ai point de part. A présent que Dieu m'a ôté les personnes auxquel-

les j'obéissois & qu'il me donne pour vous, Monsieur, une entiere confiance, étant toujours plus convaincue que vous êtes la personne qui me fut montrée il y a huit ans; je vous prie, Monsieur, de me dire, si je dois conserver ou brûler ce que l'on m'a fait écrire, ou continuer? Cela me seroit, que je crois, encore plus pénible que jamais à cause de l'extrême simplicité de mes dispositions, dont je ne puis plus rien dire: je ne puis parler que des faits particuliers ou de ce qui s'exprime, qui est la moindre partie de l'état que je porte, & encore j'ai si peu de mémoire que j'oublie ou j'use de redites. Si vous voulez bien m'honorer d'un petit mot de reponse, je vous prie qu'elle soit cachetée, & que l'on ne sache point ce que vous aurez décidé là-dessus. Je vous obéirai aveuglément, n'ayant rien de propre, & je vous promets aussi, ou de bruler votre réponse ou de vous la renvoyer & que le secret sera inviolable. Mes importunités seront rares, quoique mon estime & ma soumission soyent continuelles, si vous connoissez le caractere. J'ai des

excuses à vous faire de vous avoir envoyé des papiers mal copiés & souvent sans sens, pour ne les avoir pas relûs.

REPONSE
DE FENELON
à la précédente.

1. L'Ecrit que vous m'avez envoyé, Madame, m'a fait un grand plaisir, & je n'y ai rien trouvé qui ne m'édifie beaucoup. Vous pouvez compter que je parle sans complaisance ou complimens, & que vous pouvez prendre toutes les paroles à la lettre sans en rien rabattre.

Pour les choses de votre vie qu'on vous a obligé d'écrire, je n'hésite pas à croire que vous ne devez pas les bruler. Elles ont été écrites simplement par obéissance. Dieu en tirera peut-être quelque fruit en son temps; & quand il n'en tireroit jamais d'autre que celui de vous faire renoncer là dessus à toute réflexion, ce sera assez; la même simplicité qui

vous a fait écrire doit suprimer tous les retours par lesquels on seroit tenté de bruler ce qui est déja écrit.

2. Je raisonnerois autrement pour la suite. Vous ne devez écrire qu'autant que vous vous y sentez poussée. Non seulement vous devez suivre votre grace, mais encore ceux qui vous donnent leurs avis, doivent l'observer & la suivre ce me semble en tout. Dans l'état où vous êtes, c'est gêner l'esprit intérieur que d'entreprendre de soi-même un travail, il faut seulement se prêter à ce que Dieu veût faire. Si donc vous sentez une grande répugnance à écrire, vous devez vous en abstenir, à moins que vous n'ayez un mouvement intérieur qui vous pousse à surmonter cette peine même. (*a*) De plus la simplicité & l'uniformité de votre état font qu'il doit être très dificile à représenter. Je m'imagine sans le savoir, qu'on ne voit plus que Dieu sans le voir

(*a*) Fenelon peu avancé alors ne savoit pas encore qu'une ame du vol de Madame Guyon ne pouvoit plus éprouver ces combats entre la nature & la grace. Dans une telle ame, les répugnances ou la motion sont de DIEU; car tout en elle est de DIEU même.

d'une maniere à pouvoir exprimer cette vue. C'est toujours Dieu seul, toujours la même chose qui échape à tous les termes. Je croirois seulement que vous feriez bien de dire sur cette disposition ce que Dieu vous donneroit d'expliquer, & cela une seule fois. Je supose en tout ceci, que vos dispositions de Dieu à vous ne varient point, parce que je conçois que plus on se simplifie, moins il y a de varieté.

3. Pour les dispositions qui vous viennent soit à l'égard des autres personnes, soit à l'égard des dispositions extérieures, je crois que vous feriez bien de les écrire librement, courtement & avec les précautions nécessaires pour la sûreté du secret, ne marquant jamais aucun nom qu'on puisse ni lire ni déviner; si vos papiers viennent à être lûs, & laissant néanmoins à quelque personne afidée, la clef de tous les noms qui seroient en blanc ou en chifre. J'ai dit que vous pourriez écrire les choses courtement, ceci n'est pas par raport à vous qui avez peu besoin de cette regle, mais par raport à ceux qui liront peut-être

ces choses dans la suite, & auxquels il en faut faciliter la lecture. Mais enfin par préference à tout le reste; il faut se conduire dans la liberté de l'esprit de Dieu. Je suis en lui, Madame, très fort devoué à votre service. Quand vous aurez lû cette lettre je vous suplie de la renvoyer cachetée à M. le Duc de Chevreuse. Pour les vues que Dieu vous donne sur les mysteres ou sur les sens des passages de l'Ecriture ou sur les vérités de la religion, je crois que vous n'avez qu'à les écrire selon le mouvement de votre cœur. Ce 2 Decembre 1688.

LETTRE III.

Etat d'une ame unie invariablement à Dieu. Dispasition de l'auteur sur ses écrits. Essais d'état diférens de la consommation de cet état.

1. JE vous obéirai, Monsieur, en tout ce que vous me dites. Mon état est invariable & toujours le même *depuis plus de huit ans.* Son

étendue est aussi grande que sa simplicité & nudité est pure : ce qui n'empêche pas que Dieu ne donne quelque claire connoissance de ses opérations en lui-même & dans ses créatures, & qu'il ne découvre ses secrets d'une maniere inéfable, qu'il fait exprimer lui-même comme il lui plait. Il y a plus de *quatre ans & demi que j'ai fini les écrits sur la Sainte Ecriture*, & ainsi je n'ai plus rien à écrire là-dessus.

2. Pour les originaux de ma vie & de mes écrits, j'ai eu la pensée Monsieur, de les remettre entre les mains de M. D. C. (*a*) dans une cassette dont je retiendrai la clef. Je lui ferois même la priere de les mettre entre les votres en cas que je vienne à mourir, afin que vous en fissiez ce qu'il vous en plairoit, & que vous les jettassiez au feu si vous le jugiez à propos. L'on vous donneroit aussi les copies qui en sont faites. Il y a six ans que je fis par obéissance un écrit de toute la conduite de Dieu sur l'ame, depuis la

(*a*) C'est le Duc de Chevreuse.

conversion jusqu'à la consommation. Il n'est pas long & il est plein des vérités que je crois. J'ai eu un fort mouvement de le faire écrire au net & de vous en faire un petit présent. Sitôt qu'il sera achevé, je vous l'envoyerai par la même voye; je vous prie, Monsieur, de le garder comme un témoignage de l'entiere confiance que notre Seigneur me donne pour vous. Le défaut de secret de ma part ne vous fera jamais de peine.

3. -- -- -- Ce que vous me dites de l'état interieur est la pure vérité. Il est bon pourtant de vous dire que quoique dès que l'ame entre dans la simplicité de la foi elle éprouve quelque chose de semblable à ce que vous dites, cela est cependant bien diférent de ce qui est dans la suite, ainsi que vous l'éprouverez aisément lorsque Jésus-Christ sagesse éternelle vous sera révélé. Et après l'expérience la plus profonde de votre misère, je suis certaine qu'il se manifestera à vous & qu'il vous choisira d'une maniere singuliere (*a*).

(*a*) La Lettre 102. du 3me Volume est après celle-ci dans le manuscrit.

LETTRE IV. (*a*)

1. 2. *L'activité de l'homme ne fait qu'amortir : Dieu seul opere la mort mystique : Acheminement à cela par l'union des puissances qui se fait par la volonté.* 3. *Mort mystique de l'ame, & sa transformation, qui est comme une extase, mais permanente & sans altération.* 4. *Deux sortes d'opérations préalables de Dieu sur l'ame, suivies de son union, de sa résurrection & vie en Dieu & du retour entier en son principe.* 5. 6. *Cause, durée, nécessité & effets de la purification si penible de l'ame.*

1. LA nuit ou mort, operée par l'activité simple de la créature se fait de cette sorte. C'est une privation de tout, n'admettant dans l'esprit nulle curiosité, ni dans la volonté nul goût, nulle inclination, nul

(*a*) Cette Lettre a déja été imprimée dans un autre ouvrage de l'Auteur & fait le 35me Discours du second Tome de ses Discours Chrétiens & Spirituels, excepté le dernier paragraphe de la lettre, qui se trouve ici & non dans le Discours.

désir : ensorte que la fidélité de la créature consiste à laisser tomber tout ce qui s'éleve : ceci est très important pour l'ame, qui à force de ne rien admettre, trouve que peu à peu tout désir lui est ôté, & toute envie de désirer : elle n'a de tendance ni de goût pour rien ; & elle regarderoit même comme imperfection d'en admettre quelcun. C'est jusqu'où peut aller la fidélité active, quoique simple de la créature. Ceci est un amortissement, & non une mort. Cet amortissement fait le même effet que le goût de manger. Un homme dégoûté n'apete rien, mais il repugne à quantité de choses. Il n'en est pas de même du mort, qui n'a plus ni apetit ni repugnance : & c'est ce que Dieu fait en opérant la mort, qui lui seul peut causer. La volonté véritablement morte, ou pour mieux dire perdue à l'égard de l'homme qui la possedoit, est passée en celle de Dieu ; ce qui est le véritable trépas de la volonté : elle se trouve également impuissante à repugner comme à désirer ; & lorsqu'elle est réduite à cet état, elle est dans la consommation

de l'unité ; puisque ce que l'on apelle union plus ou moins parfaite, est le passage plus ou moins parfaite de notre volonté en celle de Dieu.

2. Pour comprendre ce que je veux dire, il faut savoir que Dieu attirant l'ame à lui, le fait d'ordinaire par le moien de la volonté. Cette volonté se laissant entrainer à un je ne sai quoi qu'elle goûte sans pouvoir ni l'exprimer, ni même le comprendre, attire à elle les autres puissances, & réduit comme à un seul acte simple & indivisible les opérations des autres puissances : ensorte que toutes ses opérations réduites en un, ne font plus qu'un seul & même acte, qui est également lumiere & chaleur, connoissance & amour. C'est ce qui s'apelle *union des puissances*, qui n'exige point la mort ou le trépas dont je viens de parler, puisque ce n'est qu'un acheminement à ce trépas. Il exige cependant le renoncement ou négation de toutes choses, en la maniere que je l'ai dit, sans quoi les puissances resteroient toujours multipliées dans leurs opérations & ne seroient jamais réünies.

3. Sitôt que les puissances sont tou-

tes réünies, Dieu fait une autre opération, qui est de perdre ces puissances en lui dans la même unité; attirant toute l'ame à lui, qui en est le centre, & la réduisant peu à peu dans son unité, même en la faisant passer en lui : ce qui s'apelle *trépas*. Après quoi il la transforme en lui-même. C'est une véritable extase, mais extase permanente, qui ne cause point d'altération à l'ame qui la soufre, ni dans les sens; parce qu'avant que cette transformation se fasse, il faut que l'ame ait été purifiée de tout ce qu'il y avoit en elle de répugnance naturelle ou spirituelle, (cause de l'extase d'altération) & toutes les peines de la vie spirituelle ne sont que pour détruire l'ame dans ses répugnances & contrarietés, pour la détruire dis-je foncierement & non en superficie. Car tel croit n'avoir nulle répugnance, parce qu'il n'est point exercé & que Dieu ne lui demande rien, qui ensuite éprouve le contraire lorsque Dieu commence d'user de son pouvoir Souverain : car alors toutes ses répugnances, qui paroissoient mortes, se réveillent de telle sorte, qu'elles vont jus-

qu'à la résistance. Il y a un passage dans le livre des Rois qui dit, que (*a*) *c'est comme le péché d'enchantement de répugner, c'est comme une espèce d'idolatrie que de ne vouloir pas se soumettre.*

4. Toutes les opérations de Dieu sur l'ame, les gratifiantes & les crucifiantes, ne sont que pour s'unir l'ame. Les gratifiantes unissent les puissances entre elles, & c'est où il y a plus de douceur que de peine : les crucifiantes sont pour perdre l'ame en lui, & elles sont très pénibles. C'est ici ce qui s'apelle *union immédiate*, union essentielle. Et lorsque cette ame est beaucoup passée en Dieu, que la volonté est disparue en ce qu'elle a de désir ou de répugnance, & qu'elle ne se découvre plus, c'est alors que l'union essentielle est véritable, que l'ame est passée de la mort à la nouvelle vie, que l'on apelle *Résurrection*. L'ame alors ne vivant plus en elle-même, étant morte à tout & passée en Dieu, vit de Dieu, & Dieu est sa vie. Plus cette vie nouvelle & divine

(*a*) 1 Rois 15. vs. 23.

s'augmente & se perfectionne, plus la volonté se trouve perdue, passée, & transformée en celle de Dieu. C'est alors que l'ame, réduite en unité divine, est retournée à son principe dans toute la simplicité & pureté où Dieu la demande.

5. Toutes les peines spirituelles qu'on décrit avec des termes si forts, ne sont que ce passage de l'ame en Dieu, qui est d'autant plus rude & plus long, que l'ame résiste davantage. Ce n'est pas le dessein de Dieu de faire soufrir l'ame, au contraire, il ne prétend que de la rendre heureuse comme il est lui-même infiniment heureux, & comme elle l'est en effet lorsqu'elle est passée en Dieu. Mais comme sa volonté répugne naturellement, même sans le connoitre, (c'est ce qui s'apelle proprieté), comme dis-je, elle répugne à perdre tout ce qui est d'elle-même & tout ce qui la fait subsister en quelque chose, que ce soit, bonne, juste ou raisonnable; (car elle se retranche en tout,) il arrive de là que plus la résistance est forte, plus ses peines deviennent violentes, jusqu'à ce que l'ame étant ré-

duite dans l'impuissance de résister, un plus fort qu'elle l'enléve. Alors elle se rend, non de son plein gré (à moins qu'elle ne soit extrèmement éclairée,) mais comme une personne qui n'aiant plus de force, se laisse entrainer au courant des eaux. Cependant elle fait souvent quelques essais (de resistance) se persuadant qu'elle a encore des forces, mais ses éforts ne servent qu'à lui faire sentir sa foiblesse & son impuissance: & cela lui arrive tant de fois, qu'enfin elle fait volontairement ce qu'elle ne peut point ne pas faire, qui est de céder à Dieu. Et c'est alors que Dieu la reçoit en lui-même.

6. Cette purgation est la même que celle du purgatoire, & elle est passive. Si l'ame ne passe en cette vie dans le purgatoire, elle y passera en l'autre. Jusqu'alors, quelques graces, dons & faveurs que l'ame ait reçues, elle a été comme fixée en elle-même: mais par la voie que l'on vient de marquer, elle passe en Dieu, se perd en lui, & lui est unie sans milieu: & ce sont les ames qui sont les délices de Dieu & qui font sa volonté sur la terre comme les bienheureux dans le ciel.

Je n'ai pu me défendre d'écrire ce qui m'est donné. C'est pour la personne que vous savés. J'aime mieux la fatiguer que de déplaire à Dieu. Si elle vouloit bien garder cette lettre par petitesse elle trouveroit dans quelques années que je lui ai dit la vérité, & que c'est un abrégé de la conduite que Dieu tiendra sur son ame. Si vous voulez cependant la supprimer vous le pouvez. Pourvu que j'obéïsse à Dieu il ne m'importe ce que les choses deviennent, ni le bon ni le mauvais succès ne me touche plus.

SUPLEMENT

à la Lettre 158. *du second Volume.*

1. JE vous écris, Monsieur, avec ma simplicité ordinaire ce que j'ai mouvement d'écrire sur N. laissant à Dieu & à vous d'en faire l'usage qu'il lui plait. Vous savez que je n'ai rien ni à ménager, ni à craindre, n'aiant plus rien ni à perdre ni à gagner. Je ne sais si vous m'entendez, car j'écris aussi cela pour vous.

vous ne m'entendez pas encore tout à fait, cela viendra un jour : mais N. surpassera, à cause qu'il doit être une lumiere dans l'Eglise. Je n'entens pas le fond de perfection ni d'anéantissement, mais je dis que la lumiere ira plus loin pour le bien des autres. Je vous le dis une fois, vous ne devez avoir aucune jalousie sur l'ame de personne.

LETTRE V.

de FENELON.

JE me trouve sec & distrait dans l'oraison. Cela peut provenir des choses extérieures qui me dissipent ; mais ma volonté, est ce me semble, très ferme. Je sens un ennui & un mésaise fréquent dans mes occupations extérieures. Mes amis même m'importunent, & toutes les conversations me paroissent inutiles ; il me tarde d'être seul, & dès que je suis seul, le recueillement s'enfuit. Je sens une certaine peine unissante, quand la présence de Dieu m'empèche & que les

hommes m'ocupent ; mais en tout cel
il n'y a point d'impatience volontair
Quelquefois il ne me reste rien dan
le cœur pour Dieu tant je me trou
sec, vuide & occupé de choses com
munes. Mais la peine que j'en ressen
& l'abandon que j'aperçois encore m
soutient. Aiez la bonté de me renvoi
le billet quand vous l'aurez lû ou d
le garder pour me le rendre (*a*).

SUPLEMENT

à la Lettre 93. du troisieme Volume.

VOus me direz ! je ne vois e
vous nulle trace de la Divinité
vous qui me parlez vous êtes si fo
défigurée que je tremble d'être comm
vous. *Ma laideur, vous répondrai-je*
fait mon plaisir ; & si j'étois autrem
je voudrois être précipitée de nouvea
dans des abîmes plus profonds, af
qu'il ne me restât d'autres traces qu'u
ne personne qui n'a plus de figu
humaine, & à laquelle il ne rest

(*a*) La réponse à cette Lettre est la 87e. d
premier Volume.

qu'un effroiable débris de ce qu'elle a été & de ce qu'elle n'est plus. L'on veut se perdre & se conserver tout entier; que Dieu aplanisse pour vous les pointes de rocher & les couvre de coton; non, non, *il faut périr & être véritablement perdu.* Vouloir toujours se perdre & vouloir en même tems des signes que l'on n'est pas perdu, c'est se perdre en figure & non en réalité; c'est se reprendre après s'être livré, quoique l'on ne le croie pas. C'est vouloir allier deux choses inalliables. Il ne se faut point flatter, l'on ne sort de soi qu'en se perdant. Si j'ai véritablement quité ma maison, & que je n'y prenne plus d'intérêt, que m'importe qu'elle soit au pillage; que l'on en arrache toute la beauté; que l'on ne voie plus que des masures ruinées où l'on met encore le feu? Si je m'en aflige, si je la plains, je ne l'ai point quitée; si dans l'état effroiable où je suis réduite, j'en ai de la douleur, j'en gémis, je me plains, je suis encore en moi-même, j'ai peine à abandonner une maison que l'on détruit de la sorte, que pour me faire perdre toute envie d'y retourner.

Dieu ſait ſi j'ai envie que l'on m
croie, ni que l'on ſuive mes avis. S
je pouvois diſpoſer de moi-même
avec quel plaiſir me déroberois-je à l
vue des hommes? Mais lorſqu'on m
fera parler, je ne dirai jamais que
vérité: mais vérité auſſi certaine q
la Souveraineté de Dieu eſt infailli
Je me raporte à votre expérience.
n'ai pu écrire à Monſieur votre ne
davantage que ce que j'écrivis h
Je viens de la Meſſe, l'on a dit l
pitre du ſacrifice d'Abraham (a).

(a) Il y a dans le manuſcrit après cel
ſix Lettres qui ſont dans les volumes préc
La 1re eſt la Lettre 8e du volume 2d. La
eſt la 103me du volume 3me. La 3me eſt
Diſcours 45me du 2d volume. La 4me e
Lettre 159me du 2d volume. La 5me eſt la
tre 93me du 1er volume. La 6me eſt la L
94me du 1er volume.

COMMENCEMEN

de la Lettre 199e. du 1er Volum

PEut-être m'attendrez vous
m'auriez vous cherchée. C
pourquoi j'ai cru devoir vous av

Dissertation [illegible]

ne qu[illegible]
rler, [illegible]
[illegible]
ue l'[illegible]
rec d[illegible]
ontr[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]

jette [illegible]

J[illegible]
[illegible]
i dans [illegible]

(a) Apr[illegible]
t la [illegible]

fond reçoit en Dieu les personnes qui lui sont conformes & unies en pure charité, ensorte que plus ces personnes se laissent désaproprier & demeurent unies à la volonté de Dieu sans détour & sans réserve, plus mon fond les reçoit & agrée avec une suave & douce complaisance. C'est comme un regard de complaisance non distinct de Dieu qui produit grace & écoulement dans ces ames. Au contraire celles qui sont proprietaires & qui résistent à Dieu étant apellées à son union, sont rejettées de ce fond, sans que je puisse faire autrement, quelque volonté que j'en eusse, & lorsque je suis apliquée à elles, je sens comme un mur entre Dieu & elles.

2. L'autre jour je ne m'étois pas assez expliquée sur ce que je vous ai dit de la Trinité, quoique la proposition fut trop vraie, selon l'idée qui m'en fut donnée dans ce moment. Je voiois que le regard du Pere étoit un regard fécond, qui engendroit un terme de ce regard infini comme lui, que ce regard étoit de complaisance & d'amour, un regard néceſſaire auſſi bien que l'amour, & que cet amour produi-

duisoit un terme infini, que cet acte dans son principe & dans sa fin, étoit ur, simple & indivisible, quoiqu'il fût très distinct dans ses effets personnels, que la simplicité & unité étoit entiere, ensorte qu'il n'y avoit ni tems ni instant ce qui fesoit sa perpétuité & son éternité : je sens bien ce que je veux dire à présent sans le pouvoir exprimer. Il me paroit que vous me comprendrez.

3. J'ai hésité de vous dire, qu'après que j'ai voulu me persuader qu'il pouvoit y avoir de l'imagination à ce que j'éprouvois à votre occasion, je fus quelque tems ôtée de cette expérience sans que je pus, même le voulant, me donner la moindre pente, & sitôt que je fus rentrée dans ma premiere confiance, que cela est un pur éfet de la grace, mon ame fût aussitôt remise en communication avec la vôtre. Je suis toujours confirmée dans ce que je vous ai mandé pour votre vocation qui est que vous n'écoutiez ni votre esprit ni la raison de vos amis, mais que vous suiviez sans hesiter la simple & douce inclination que le Seigneur vous donnera. Je ne vous fais

point d'excuse de ma simplicité à vou mander les choses. Je ne le pourrois J'en userai toujours de même, san prétendre que vous vous arrêtiez rien, parce que je ne porte point d jugement de ce que je dis, mais no tre Seigneur qui est en vous saur bien vous faire rejetter le mal & choisi le bien. J'éprouve toujours plus qu je n'ai aucun pouvoir sur moi-même & que je ne puis me donner nu mouvement pour petit qu'il me soit ni me tourner vers aucun côté si l'o ne me fait....

LETTRE VII.

Union centrale avec M.

Hier étant au parloir avec M. il m vint tout d'un coup sans que pensasse une union très intime du c du centre pour M. ensorte que je obligée de m'arrêter tout court, p ce que je sentois qu'il se faisoit écoulement de grace de mon a dans la sienne, & je compris que tre Seigneur avoit des desseins sur

& qu'il se l'acqueroit d'une maniere bien particuliere. Je vous prie de le lui dire, car notre Seigneur veut qu'il le sache. J'étois en peine comment vous le mander. Dieu y a pourvû par celui que vous m'avez envoié.

LETTRE VIII.

Point céler ce que Dieu fait. Marques d'union en Dieu de l'Auteur avec Fenelon.

1. VOus serez sans doute surpris de ce que je vous écris des choses qui paroissent hors de saison & vous convenir si peu. J'en ai été étonnée moi-même & l'on m'a fait connoitre que je ne devois point vous céler ce que fait le Tout-puissant ; c'est à moi à obéir sans replique. L'on m'a fait entendre que lorsque vous seriez dans les états & dans les peines, ce que je vous en dirois seroit perte ; parce qu'il vous serviroit alors d'apui, que ce que je vous dis à présent fait un fond qui établit, quoique de loin, l'ame dans les dispositions qu'elle

doit avoir, lorſqu'il en ſera tems. Elle s'engraiſſe & ſe fortifie comme l'on nourrit une perſonne deſtinée à la mort, afin de pouvoir ſuporter la mort.

2. L'on m'a dit que je devois vous faire une *proviſion pour l'hiver*. Lorſque je dis, que *l'on me dit*, c'eſt pour m'expliquer. C'eſt une impreſſion, que l'on me met dans l'ame à laquelle j'obéis ſans replique. Je ſuis tellement pour vous, & nôtre Seigneur veut tellement que cela ſoit de la ſorte, que quand je conſumerois ma vie à votre ſervice je la trouverois très bien emploiée. Je ne puis faire autrement ſans que j'en ſache la cauſe, & je puis vous proteſter devant Dieu, qui aſſurément me fait vous écrire, qu'il n'y a en cela *rien de naturel*, & que quoique je ſois auſſi miſérable que je la ſuis, cela eſt tellement mis en moi par un autre, que je ne puis que me laiſſer conduire. Je ne ſens pas la moindre inclination qui ſoit de moi, & j'ai été même quelquefois aſſez *infidéle* pour avoir un ſeul déſir qui *cela fût autrement*; un reſte d'amour propre & de *crainte naturelle de vo*

rebuter. Recevez donc ce qui vous est donné & soiez assuré que quoique vous ne découvriez peut-être pas la nécessité de ces choses, elles servent de fondement à votre édifice & d'antidote contre les attaques de la *nature & de la crainte de se perdre*. Quand tout ne serviroit de rien, je serois assez recompensée d'avoir obéi à Dieu & de vous avoir donné des preuves de ce qui m'a fait vous *être avec son amour infini unissant toutes choses*.

LETTRE IX.

Priére continuelle de l'Auteur pour Fenelon. Bonté de Dieu envers ses Enfans.

1. J'Entre très fort dans toutes vos raisons & je serois très fachée de vous causer la moindre peine. Je mettrai le tout chez M. si vous voulez lire ce que l'on vous aporte. Vous le lirez, & à la premiere visite que vous ferez à Mr. De Chevreuse, vous le lui remettrez pour me le rendre. Il me sufit qu'en cas de mort vous

vouliez vous en charger, pour en faire ce qu'il vous plaira, & bruler ces écrits si vous le voulez. Je ne crois pas que Dieu demande autre chose de vous que l'état où il vous tient: pour moi il tient mon ame dans un état continuel; je pensois dire, de prier pour vous, mais j'aperçois que c'est tout autre chose que cela: c'est un amen qui opére tout ce qu'il pouroit demander. Soiez persuadé qu'il me donne pour vous une confiance unique & entiere. Elle ne vous sera jamais à charge. Cependant que voulez vous donc que je fasse de cette vie que vous m'avez fait garder? La mettrai-je avec les écrits ou vous la donnerai-je pour la bruler si vous le jugez à propos..... La raison pour laquelle on a usé de cette autorité sur moi à l'égard de la communion, c'est, selon que je l'ai compris ce matin, parce qu'aiant, à cause de la fiévre besoin de cure, je m'en abstenois ou me privois de communier.

2. Le Pere de famille a fait comprendre qu'il en usoit avec ses enfans avec une familiarité & une liberté infinie, & comme il ne donne pas de

bornes à son amitié, il n'en donne point à la liberté : si vous improuvez cela, & que vous m'ordonniez autre chose, j'espére que je pourai peut être vous obéir. Il me seroit difficile de vous faire comprendre ce que votre ame m'est en notre Seigneur, & à quel point elle m'est donnée. Je vous parle simplement sans pouvoir m'en défendre.

LETTRE X.

Sur les écrits de Mad. Guion. Son affection pour Fenelon. Marque où il reconnoitra ce qu'elle a écrit pour lui.

JE n'ai aucune raison pour ne point donner la copie des écrits à M. puisque je n'ai point de secrets pour elle. Je n'en avois qu'une seule & unique, qui est que je sens toujours plus que Dieu veut que je vous confie toutes choses, ainsi il me sufit pour lui obéir de les mettre en lieu de votre connoissance, & que vous en disposiez aussi absolument que s'ils étoient chez vous. Les Originaux resteront

chez N. dans la même caſſette ou je les ai mis avec quelques lettres qui ne ſeront pas inutiles à garder. Si je meurs, les uns & les autres vous laiſſeront diſpoſer de tout, ſoit pour les garder ou les ſuprimer. Je ne crois pas cependant mourir ſitôt, & vous êtes bien éloigné d'avoir rempli tous les deſſeins de Dieu ſur vous, car ils ſont grands. Je conſens d'être une victime éternelle, qui brule ſans-ceſſe pour vous devant lui, & j'eſpére que vous connoitrez un jour ſoit dans le tems, ſoit dans l'éternité ce que Dieu fait de moi pour vous, vous verriez un ordre de grace & d'amour qui vous ravira. Comme je craindrois de vous importuner, & que je ne ſerai peut-être pas la maitreſſe de ne pas écrire ce qu'il me donnera pour vous, je l'écrirai & le mettrai dans mes originaux avec un L. & un F. & ce qui ſera de cette ſorte, vous ſera un témoignage un jour qu'ils étoient pour vous. A Dieu en Dieu même dans le ſein duquel vous me trouverez toujours comme je vous trouve ſans ceſſe.

Voiez la réponſe après la Lettre 13.

LETTRE XI.

Filiation ſpirituelle. Communion. Sa néceſſité.

IL m'eſt impoſſible de réſiſter au
. mouvement que j'ai de vous écri-
', quoique je fiſſe hier au matin. J'ai
oulu remettre à une autre fois pour
iſon & crainte d'importunité, mais
Maitre eſt trop Maitre chez moi
our que je puiſſe diſpoſer de moi en
elle maniere. Car il uſe de ſon au-
rité Souveraine ſur moi qui ſuis ſi
rt toute à lui, qu'il me ſemble n'a-
oir plus rien de propre. L'on veut
onc que je prenne confiance en vous,
que comme un enfant, je vous diſe
ns retour toutes choſes. Je le veux
tout mon cœur. L'on vous portera
u à peu tout ce que notre Seigneur
'a fait écrire, afin que vous en faſ-
z tout ce qu'il vous plaira avec l'a-
ément de N. L'on veut que je vous
ſe qu'il y a de vous à moi une
ion de filiation auſſi intime qu'elle
inexplicable, qu'il me ſemble vous

engendrer souvent pour ne pas dire continuellement en Jésus-Christ. Cela me presse quelquefois si fort que je suis comme obligée de dire, c'est mon fils bien-aimé auquel je me plais, & cela sert à me soulager. Il me semble que le corps & les sens aient fait bande à part, & qu'ils soient comme une machine que quelque autre chose qu l'ame anime. Cependant ils ont un simplicité d'enfant, & il semble qu'il n'y a que les enfans qui leur con viennent. Ils ignorent le bien & mal tandis que l'ame habite une re gion qui leur est d'autant plus insu portable qu'ils y ont moins d'accè Je crois que ce peu de correspondan de l'ame avec eux fait leur foiblesse le peu de vigueur du corps. Je sero soulagée si je vous exprimois quelqu fois ce que l'on veut que je ne vo cache pas, c'est à dire, ce qui se pe écrire de l'état présent.

2. Il me semble que la sainte Co munion n'ajoute rien à ce que je po sede, & cependant le maitre ne m l'interdit pas. Au contraire, l'on for de manger un pain dont on est d rempli en maniere substantielle &

propre à l'ame qu'elle ne diſcerne plus d'autre choſe de ſa vie que celle là, ſi elle la diſcerne encore. L'on s'eſt trouvé embaraſſé depuis deux jours. L'on avoit voulu ſe diſpenſer de communier. Cela n'a pas été poſſible, & le maitre uſant de ſon autorité le voulût ſi abſolument, qu'à moins d'entrer dans un enfer, l'on ne pouvoit lui réſiſter davantage, Que dites vous à cela? Si vous agréez d'y répondre un mot l'on vous le renvoiera avec une extrême fidélité: mais puiſque Dieu m'adreſſe à vous, que ce ſoit lui ſeulement qui vous faſſe connoitre ſon pouvoir extrême ſur moi, & non votre raiſon. L'on vous obéïra cependant à moins d'impoſſibilité pour l'avenir. On ne ſait pourquoi on veut que je vous diſe cela, puiſque l'on ne pouvoit réſiſter ſans ſortir de Dieu & être rejettée de lui. Et que l'exécution de cette volonté cauſe une paix, un contentement & une largeur infinie.

LETTRE XII.

Vie divine dans une ame. Les effets dans les autres ames à qui elle est apliquée.

1. J'Ai manqué de simplicité ; ne vous aiant pas mandé positivement que mon enflure n'étoit nullement à craindre. Je suis tellement à notre Seigneur malgré toutes mes miséres, & il prend un soin si particulier de moi, que si je pouvois prendre quelque intérêt à ce qui me touche, je mourois de reconnoissance, & il me semble que Dieu est tellemen l'ame de mon ame, & la vie de m vie que je n'ai plus d'autre ame q lui. Il me paroit qu'il vous destine la même chose, & comme il y a pe de personnes qui en viennent ici, n'y en aura point qu'il consomme da une plus étroite unité. Il ne veut fa re qu'un seul & unique tout de vo & de lui, aussi n'ai-je jamais trou avec personne une si entiere corr pondance, & je suis certaine que conduite intérieure de Dieu sur vo

sera la même qu'il a tenue sur moi, quoique l'extérieur soit infiniment différent. Notre Seigneur veut que j'aie une confiance en vous sans réserve.

2. La grace intérieure pour les ames augmente toujours, de sorte qu'il est surprenant de voir les effets que cela opére sur les ames qui sont disposées. Il semble que ce soit un aimant qui les attire pour les perdre en Dieu, & j'ai dans cette communauté (*a*) deux ou trois filles qui surprises de ce qu'elles éprouvent, disent que Dieu ne m'a amené que pour elles. A cela je n'ai mis ni mouvement ni vie, & je ne trouve de correspondence parfaite qu'avec vous. Notre Seigneur ne me laisse rien ignorer à présent de ce qu'il fait, quoiqu'il m'ait conduit par la plus étrange ignorance, & à tout cela je n'ai ni être ni vie, & je trouve qu'il vit seul & qu'il y prend tout ce qu'il y met. Il m'a fallu vous écrire tout ceci, & vous certifier de votre zel pour la foi, la simplicité & l'enfance spirituelle qui n'est autre que la divine sagesse. Il y a des ames que

(*a*) Il est vraisemblablement ici question de St. Cyr fondé par Me. de Maintenon.

Dieu aime & d'autres qui sont ses délices. Vous êtes du nombre de ces dernieres. Laissez-vous donc conduire par celui qui vous aime avec tendresse. Plus ce qui est de vous chez vous sera détruit, plus il vous possédera. Ce n'est pas vous qui le détruirez, mais en demeurant fidéle dans la privation de toutes les vies, dont il n'est pas l'unique principe, il fera en vous tout cet ouvrage. Je ne vous dis pas & Dieu, puisque vous m'êtes aussi intime que moi-même, & il semble que Dieu ne descende avec impétuosité dans ce cœur que pour se reposer dans le vôtre, sans que je vous trouve un instant hors de lui, ce qui me seroit impossible.

LETTRE XIII.

Attendre le tems de Dieu pour écrire.

L'On m'a fait entendre que l'on m'avoit fait écrire de cette sorte *sur l'Ecriture Sainte* parce que per-

nne n'écrit de même. Dieu s'est
rvi de la lecture de l'écriture, pour
e faire écrire ce qu'il vouloit. Il
aura une infinité de gens savans
éloquens qui écriront & qui ont
rit sur les autres sens. Il n'est pas
mps pour Monsieur L. d'écrire: au
om de Dieu qu'il mette à cela!
viendra un tems où il lui sera *don-*
é des déluges. Tout coulera de source
Dieu se servira de lui bien singu-
érement. Mais il faut que tout ce
u'il a *à présent de naturel, d'acquis*
& d'infus demeure dans *la mort*,
fin de produire un germe de vie
ternelle. Il est tems de se remplir
ans se vuider. Il viendra un autre
ems où il sera d'autant *plus plein*
qu'il se *vuidera davantage*. J'ai un
grand desir de *manger la Pâque avec*
ui. O qu'il me tarde que cela n'ar-
rive! J'aime tendrement N. & vous
sans distinction. Quand serons-nous
non seulement unis mais un en Jé-
sus-Christ!

LET-

LETTRE XIV.

Réponse de Fenelon à la Lettre 10.

JE reçois dans ce moment le billet où vous me promettez de ne pas mourir sitôt. Vous me faites un très grand plaisir. Je garderai le Pentateuque pour le lire si Mr. de Chevreuse me le permet, & je ne le lui rendrai que par vos ordres. Encore une fois ne vous gênez pas sur les choses que Dieu vous donnera pour m'en faire part & ne craignez pas de m'en importuner. Quand vous me trouverez trop sage mandez-le moi tout simplement; ayez soin de votre santé: certaines chimeres d'ambition me viennent tracasser la tête; mais je suis en paix & me moque de ces folies. Dieu soit loué de ce qu'il vous donne pour moi. Ce 12. Mars 1689.

LETTRE XV.

Réponse à la précédente.

VOus êtes le maître de garder le Pentateuque, Monsieur. Je ne is pas le besoin que vous en avez, ais je sais que Dieu me tient incess- mment devant lui pour vous com- e une lampe qui se consume sans lâche. Je ne puis lui résister ni fai- autrement que d'être unie à vous la maniere du monde la plus in- me & la plus pure. Dieu seul fait ut & opére tout & je le laisse faire il me tient dans une telle dispo- ion que je si j'avois mille vies je s donnerois pour votre ame. Cela nsume le corps abatu de foiblesse il me paroissoit tantôt que je n'é- is que comme un canal de commu- cation sans rien prendre & que la ison pourquoi Dieu en usoit de cet- sorte, étoit ses desseins particuliers r vous, car je voyois *qu'il vous* *imoit* pour être *une lampe ardente* *luisante pour éclairer son Eglise*; n plus je sens qu'il veut que je

vous dise & que vous le receviez ave
une extrême simplicité sans vouloir n
le rejetter par humilité ni vous e
donner des vues : mais soyez per
suadé en même tems que les hom
mes n'y auront point de part non pl
que vos soins. Dieu seul le fera pa
des moyens qu'il choisit lui-même. C
qu'il est honoré d'un parfait abandon
Il ne peut l'être véritablement q
par là. Je vous obéirai pour tout
reste. Il est vrai que Dieu ne lai
aucun doute à mon ame de sa sain
volonté à mon égard, & elle ne pe
que la suivre aveuglement sans rais
ni retour. O que cet état cause
paix, mais paix qui surpasse tout
qui peut s'en dire. Je préférerois to
les enfers possibles à la moindre r
sistance aux volontés de mon Di
Qu'il fasse donc de moi pour v
tout ce qu'il lui plaira. J'avois eu
matin la pensée de vous prier de v
tenir uni à moi pour me soul
un peu ; car notre Seigneur a les m
pleines.

LETTRE XVI.

A l'Auteur.

I Il me semble que notre union va toujours croissant. Je me uis uni à vous non seulement en di- ant la Messe les jours de Joseph & le l'annonciation, mais encore les au- res jours. Je veux tout en rien. ous m'entendez. Il m'arrive tous les ours beaucoup de petites choses que e ne saurois dire dès qu'elles sont pas- ées, mais qui contribuent dans le noment à me faire mourir peu à peu, oit par leur désagrément, soit par es mouvemens trop naturels & le ond de proprieté qu'elles me font re- narquer en moi. Mais je ne m'arrê- e pas à tout cela volontairement. Je ontinue à sentir tout ensemble de la écheresse & de la distraction avec eaucoup de paix dans l'oraison. J'ai ne présence de Dieu plus douce & lus facile ailleurs.

Vous fermerez vos lettres & je ermerai les miennes sans aucune pei-

ne puisque vous l'aimez mieux. Je li
moins lentement votre Pentateuque.

Je suis persuadé, comme vous le dites, que les personnes entierement unies à Dieu le connoissent & l'aiment par un acte très simple, mai j'aurois besoin d'une ample explication

2. Le Chrètien qui s'abandonne san reserve peut bien consentir à être éternellement puni & malheureux, si c'est la volonté de Dieu; mais il me semble qu'il ne peut jamais consent à haïr Dieu dans l'enfer, autrement il arriveroit que par conformité à la volonté de Dieu il voudroit être contraire à cette même volonté, ce qui feroit une contradiction.

Si on me nommoit à un Evêché ne pourrois-je pas sans blesser l'a bandon le refuser, supofé que je fu manifestement attaché ici à un trav actuel pour des choses plus impo tantes que toutes celles que je pou rois faire dans un Diocèse? Pen y devant Dieu & ne me répondé s'il vous plait, qu'après avoir att du deux ou trois jours ce qu'il vo mettra au cœur sur cette matie Quand vous m'écrirez des lettres

[illegible]heteés ne pourrai - je point en faire [p]art à M. de Chevreuse : mandez-moi ce que j'en dois faire. Ce 28 Mars 1689. (a).

(a) La Réponse à la précédente est au second [vo]lume lettre 140. Puis vient la lettre 102. [d]u premier Volume.

LETTRE XVII.

[R]éponse de Fenelon à la Lettre 102. du premier Volume.

VOtre derniere lettre m'a fait encore plus d'impression que [to]utes les autres, Madame. Tout m'y [ac]comode parfaitement. Pour les re[pu]gnances je crois n'en avoir aucune [co]ntre la volonté il y a déja assez long[te]ms. Ce que j'apelle donc repugnan[ce], c'est de goût, c'est oposition in[vol]ontaire. Ce que je craindrois seroit [de] suivre trop ces repugnances dans [cer]tains cas où la volonté de Dieu est [obs]cure & délicate à se faire sentir [&] où les mouvemens naturels sont [tro]p forts pour repousser ce qui me [ch]oque. J'espére néanmoins que leur

force sera ce qui me le fera mieu
apercevoir pour ne les poursuivre &
ne pas m'oposer à ce que Dieu veu
faire.

3. Pour les repugnances du fon
auxquelles vous dites qu'il faut ceder
j'avoue que je ne suis pas encore a
sez simple & assez souple pour le
discerner. Je suis trop acoutumé à m
servir de ma raison & à repenser sou
vent à une chose avant que de m'y
fixer, excepté certaines choses da
lesquelles il se représente d'abord
mon esprit une pensée si claire &
démêlée qu'elle m'arrête absolumen
Dois-je me contenter de m'arrê
dans le moment dès que je m'ap
çois que le mouvement de prop
me conduit, & puis me laisser
me un enfant à mes premieres pe
sées? Je crains que cela n'aille
loin & ne m'engage à abandonner
prudence qui est recommandée
l'Evangile. D'un autre côté j'ai
à craindre d'être trop sage, trop
tentif sur moi-même & trop ja
de mes petits arrangemens. Mon p
chant est de trop retoucher ce
je fais & de m'y complaire. La re

e marcher comme un aveugle jusqu'à ce que la muraille arrête & qui e tourne d'abord du côté où il troue l'espace libre, me plait beaucoup; nais dois-je espérer que Dieu me fermera aussi tous les côtés, où je ne ois pas aller ? Et dois-je marcher ardiment tandis qu'il ne mettra point e mur devant moi pour m'arrêter ? e ne crois pas avoir à craindre de ne mêler de trop de choses, au conaire je suis naturellement serré & récautionné. De plus mon attrait prént fait que l'extérieur m'importune que je serois ravi d'avoir peu d'acon au dehors, quoique je fusse peutre contristé si certaines personnes onsidérables qui me traitent bien cessent de me rechercher.

3. J'ai dit aujourd'hui quelques paoles fort contraires à la charité par ne plaisanterie qui m'a entrainé malé un sentiment intérieur qui m'avertissoit de me retenir: une perfonne m'a paru en être mal édifiée. A nstant j'ai senti une douleur amère présence de Dieu. Sans me décourager ni m'ocuper volontairement ma faute je me suis recueilli. Cette

douleur m'a percé au vif. Le terme d'involonté dont vous vous servez exprime très bien mon état. Je ne saurois trouver en moi de vraie volonté que pour la volonté de Dieu. Encore même il me semble que je voudrois ne vouloir plus & que Dieu seul voulut en moi par acquiescement ce qu'il veut en lui-même par Providence. Cependant je fais tous les jours des fautes qui marquent de la volonté très propre & très vive, mais c'est par entrainement passager & sans interrompre ma disposition fixe. Si c'étoit à moi à juger je croirois que je n'ai aucune proprieté volontaire & deliberée. Je sens néanmoins souvent des mouvemens si naturels & si malins qui m'échapent, que je conclus que le venin est au dedans, je comprends qu'il n'en peut sortir que par une opération plus violente. Ce que je souhaite le plus est de savoir à quoi me tenir pour bannir les réflexions & pour me laisser aller à l'esprit de Dieu. Ferai-je comme l'aveugle qui tatonne & qui marche sans hésiter tant qu'il trouve un espace ouvert ? Ne sera-ce point une simplicité trop ha-

sie ? Je la garde [illegible] le pro-
que doive [illegible] esprit
circonspect.

J'ai soin de ma santé : ménagez s'il vous plait la vôtre. Prenez du quinquina. Ne faites jamais maigre. Je lirai ce que vous me mandez dans le Pentateuque. Marquez la différence précise entre mort & amortissement. Dieu tout, nous rien. 16 d'Avril 1689. Voyez la réponse dans la lettre 103 du premier Volume.

LETTRE XVIII.

Intimité des unions en Dieu.

IL n'y a personne sur terre pour qui je sente une union plus intime, plus continuelle, & je n'y trouve aucun obstacle ni entre deux, en sorte que c'est quelque chose autant doux que fort. Il me semble quelquefois que l'on ne veut faire qu'une seule & même ame de la vôtre avec la mienne, & je trouve un raport général en toutes choses & une correspondance assez douce de votre part.

Eprouvez-vous quelque chose de cela? Il me paroit que les unions que Dieu fait de cette sorte sont infiniment plus fortes & suaves que toutes celles de la nature & même de l'inclination & de l'amitié naturelle. Qu'en croyez-vous? Cela me donne une confiance sans retour & sans reserve ensorte que l'on ne pourroit pas vouloir rien cacher non plus qu'à soi-même. Je vous prie de lire *le* 54me *Chap. d'Esaie.* Il m'est venu plus de trois fois par Providence lorsque j'avois mouvement de lire dans la Bible, & il m'est venu plusieurs fois dans l'esprit de vous prier de le lire, notre Seigneur me l'attribuant pour ce qui me peut convenir en me le faisant lire. Voudriez-vous bien m'en dire votre pensée après l'avoir lû. J'ai toujours le même penchant du silence auprès de vous. Quand cela se pourra-t-il? Je vous souhaite les bonnes fêtes.

LET

LETTRE XIX.

Réponse de Fenelon.

1. JE me sens porté à vous écrire depuis hier, Madame, quoique j'eusse résolu de ne point le faire, devant vous parler bientôt. Je pense très souvent à vous & je me trouve uni à vous de plus en plus, mais c'est une union générale & de pure foi. Je me trouve avec vous en celui qui est tout, & il me semble que nous y demeurerons toujours unis : je suis persuadé comme vous que Dieu se sert de vous pour me préparer ses dons. La pensée que j'ai de vous m'est toujours utile, car je ne vous vois jamais qu'en Dieu & Dieu à travers de vous sans m'arrêter à vous. J'ai quelquefois certains petits mouvemens de doute & de tentation sur votre sujet, mais ils ne sont que passagers & dans l'imagination.

2. Notre union est fixe & elle va toujours croissant dans ce tems même. Vous avez raison de dire que rien n'est si doux que ces unions,

quoiqu'elles ne paroissent donner aucun sentiment distinct. Je ne saurois dire aucune pensée particuliere que j'ai eu en pensant si souvent à vous. C'est une vue confuse & comme morte qui a néanmoins le germe de tout avec un goût de paix & un rassasiement en Dieu. La confiance est pleine par la persuasion de votre droiture, de votre simplicité, de votre expérience & de vos lumieres sur les choses intérieures, enfin du dessein de Dieu sur moi par vous. J'ai lû deux fois le 54e Chap. d'Esaie. Il représente la gloire & la fécondité de l'Eglise Chrêtienne, qui est d'abord l'Epouse délaissée & stérile. Les ames que Dieu destine à attirer vers lui les autres, ont part à cette grace; elles passent d'abord comme l'Eglise par le délaissement & par une stérilité pleine de tribulation, mais dans la suite il les glorifie & les rend fécondes. C'est ce que je crois qu'on peut attendre de vous. Je ne sai pas ce que vous ferez aux autres, mais je sais que vous me faites beaucoup de bien. Je serois ravi de me taire avec vous. Il faut vous vo

avant votre départ pour parler de Dieu & pour nous taire en lui chez N. Prenez avec elle le jour, elle me le mandera. Soyez persuadée que je vous parle avec une entiére simplicité. Vendredi saint. 1689.

LETTRE XX

REPONSE.

Union des ames en Dieu. Douces fruits de la réflexion. Charité de Dieu.

1. VOus avez expliqué en peu de mots la nature de l'union (*a*) simple, générale, qui ne forme nulle espece, parce qu'elle subsiste en Dieu. Je vous trouve en Dieu, & Dieu en vous. Plus je suis unie à Dieu, plus je vous trouve en lui. Ce qui me paroit plus marqué est, que quelquesfois il se fait en moi un réveil comme si mon ame se répandoit plus abondamment dans la vôtre, & comme si elle tiroit la vôtre à une parfaite unité; & cela d'une maniere aussi pure que nue.

(*a*) Spirituelles des ames unies en Dieu.

2. Comment n'auriez-vous pas de doute ſur moi, qui en aurois infiniment moi-même ſi je pouvois réfléchir ? Lorſqu'il m'en eſt venu, ils ſe ſont évanouis quelquefois par une lumiere qui me faiſoit comprendre que Dieu prenoit plaiſir de ſe glorifier dans les ſujets les plus foibles & les plus défectueux, afin que la force n'en fût pas attribuée à l'homme, mais à lui ſeul : mais le plus ſouvent tout ſe perd dans une entiere indiférence de tout ce qui me regarde. Je ſuis contente de ſervir aux deſſeins de Dieu en ſa maniere : après quoi, il fera de moi ce qu'il lui plaira : ce n'eſt plus mon afaire.

3. Hier il me vint quelque penſée ſur ce que je me trouvois dans la diſpoſition que je vous ai marquée, ſi je ne me la procurois peut-être pas. Cela me paroiſſoit impoſſible, ſans ſavoir pourquoi. J'eus la penſée, que ſi c'étoit l'eſprit de Dieu qui produiſoit cela en moi, une perſonne, qui eſt bien à Dieu & qui étoit préſente, en reſſentit les effets, ſans rien marquer de ce que je penſois : auſſitôt cette perſonne entra dans une pro-

fonde paix ; & me dit, sans savoir ce que j'avois pensé, qu'elle goûtoit auprès de moi quelque chose de divin. Je ne vous mande ces choses que par fidélité, sans prétendre que vous vous arrêtiez à rien : car notre Seigneur me fait cette miséricorde, que je ne juge de rien de tout ce qui me regarde ; mais je fais aveuglément ce que je crois sa volonté ; & je suis toute prête de me démettre de mes pensées, si vous, Monsieur, pour qui notre Seigneur me donne une confiance entiere me le disiez. Ne m'épargnez pas lorsque vous verrez du défaut ou de la méprise : pour de la droiture, il me semble que notre Seigneur m'en a donné beaucoup, & une extrême simplicité qui exclud également le retour & le propre intérêt du tems & de l'éternité.

4. J'eus hier une forte impression de croix : j'étois au lit, (car mon accès a été de 26 heures, & j'en suis fort foible) tout ce que je pûs faire fut de dire avec Jésus-Christ, *me voici prête à toutes vos volontés ! ne m'épargnez pas !* Il se fit en moi une nouvelle alliance avec la croix

avec l'impreſſion de ces paroles : *Sponſabo te in fide & in æternum* (a). Je ne ſaurois m'empêcher de vous écrire avec la ſimplicité d'un enfant. Lorſque vous ſerez importuné de moi, dites-le moi avec une extrême ſimplicité : je crois comme vous, qu'il ne ſeroit pas à propos que j'euſſe la conſolation de vous voir ſouvent, & je vois que notre Seigneur ſuplée de loin à tout. Lorſque je vous l'ai mandé je ne croyois pas même que cela fut faiſable par raport à vous ; je le fais par fidélité ; & je reſte morte, ou plûtôt très indiférente au ſuccès. C'eſt à moi à vous expoſer les choſes dans ma ſimplicité ; & à vous à agir ſelon vos vues, & ſuivre ce je ne ſais quoi qui vous fait embraſſer les choſes ou les rejetter : pour moi je ne ſuis capable que d'obéir à ce certain inconnu qui veut auſſi que je vous obéiſſe en mille choſes. En vous écrivant même je trouve à préſent ce je ne ſais quoi auſſi pur qu'intime, qui m'unit à vous, & qui me convainc que l'éloignement des lieux

(a) C'eſt-à-dire, *je t'épouſerai en foi & pour toujours.* Oſ. 2. vſ. 19. 20.

n'empéche nullement la communication des purs esprits. Usez-en en simplicité ; & contentons-nous de nous voir en Dieu : & je prierai notre Seigneur qu'il suplée à tout. C'est en lui que je vous suis ce que lui même a fait pour sa gloire : vous le verrez un jour.

5. Il y a deux jours qu'il m'étoit montré par une expérience secrette la charité de Dieu pour les hommes, & comment cette charité le faisoit pour ainsi dire, sortir de lui-même pour se répandre dans les cœurs disposés à le recevoir : comment tout l'amour des hommes n'est qu'un point auprès de cette charité infinie de Dieu, qui est comme un torrent qui descend avec impétuosité, mais remonte dificilement. J'éprouvois cela en quelque sorte à votre égard & à celui de quelqu'autre diféremment. Il y a huit à dix jours qu'il me fut imprimé, *Mes brebis entendent ma voix*, & ce que c'étoit que cette voix pleine de douceur, qui s'entend de toutes les brebis du troupeau de Jésus-Christ.

LETTRE XXI.

JE me trouvois avant hier si m
& encore hier au matin, qu
malgré un sentiment intérieur qu
j'ai depuis si longtems que je ne mou
rai pas sitôt, je croyois mourir. J
pensai hier prendre du quinquina
mais il me sembloit que quelque ch
se en moi ne le vouloit pas. J
voulu passer outre pour vous obéi
mais Dieu permit qu'il ne se trou
pas prêt. Sur le soir j'eus une ce
titude intérieure que j'étois guérie
en même tems je me sentis de l
petit & une dilatation de cœur
je l'ai été en éfet, mais de te
maniere que je me suis sentie tou
forte. J'aurai quelque confusion
cela, à cause du lieu où je su
Je me trouve toujours unie à vo
intimément. Le Samedi saint 16

LE

LETTRE XXII.

Réponse de Fenelon à la précédente.

JE me réjouis de la guerison, mais suivant le cours ordinaire il ne faut pas compter qu'elle puisse d'abord être parfaite, & il est nécessaire de la ménager. Le moyen qui me paroit le meilleur pour tout ajuster & pour éviter le scandale est de parler de ses infirmités & de prendre une bonne fois des mesures avec elles sur la décision du médecin. Je me sens assez souvent indécis entre deux choses, ou entre faire, & ne pas faire. Je vois des raisons des deux côtés. Et je ne sens aucun goût distinct. Alors que faut-il faire ? Faut-il prendre le parti qui flatte la nature ? L'expérience de certains premiers mouvemens que j'ai suivis & où j'ai reconnu après beaucoup de proprieté & de naturel me fait craindre d'agir sans raisonner. Mais mon raisonnement me met en incertitude. Dieu m'humilie. Ce 22 avril 1689 (a).

(a) Elle est placée dans le manuscrit la 145me du premier Volume.

LETTRE XXIII.

De Fénelon à l'Auteur.

JE me ſens la tête un peu brouillée ſur la place dont vous parlez dans vos anagrammes. Ce n'eſt pas que je trouve en moi aucun vrai déſir d'y arriver. A Dieu ne plaiſe! mais pluſieurs choſes que j'ai oui dire ces jours paſſés ſur d'autres perſonnes qu'on croyoit en état d'y prétendre & peut-être même ce que vous m'avez mandé m'ont excité l'imagination. Tout ce que j'y fais, c'eſt de n'y rien faire & de laiſſer tout tomber. Je ſens que Dieu ſe ſert de toutes ces petites choſes en attendant les grandes pour me faire mourir peu à peu. Je diſois en moi-même pourquoi Dieu dont la conduite eſt de me tenir dans la plus obſcure foi, a-t-il permis qu'elle m'ait dit une telle choſe: eſt-ce afin que je m'y prépare, ou bien eſt-ce pour me certifier par cette prédiction la ſolidité de la voye par où il me mène? Mais n'importe! Je ne veux non plus voir la

nison pour laquelle Dieu a permis que vous avez fait cette prédiction que les choses mêmes que vous avez marquées. Allons toujours par le *non voir*, comme dit le bienheureux Jean de la Croix. Il suffit qu'une certaine sensibilité réveille sur cette matiere m'humilie & me donne un certain travail intérieur dont il me semble que je ne me soucie point. Car je ne veux ni y adhérer ni le faire cesser. Souvent mon esprit chercheroit à se prendre à quelque chose pour se soutenir, tantôt une espérance du succès, tantôt des moyens humains, pour assurer & faciliter l'afaire, tantôt des réflexions pour me condamner moi-même dans ces mouvemens pour renoncer à ces avantages temporels & pour les fuir. Mais je sens la main de Dieu qui me repousse, qui rompt toutes les branches sur lesquelles mon esprit cherche à se raccher & qui me replonge dans l'abîme obscur du pur abandon. Il ne me reste qu'à demeurer immobile au milieu des vagues & à me laisser au gré de la tempête. L'incertitude que j'ai tant goûtée me paroit pénible &

il me vient cent raisons de nécessité aparente pour savoir à quoi m'en tenir pour prendre des mesures & pour éviter certains embarras : mais toutes mes visions sont folles. Il n'y a qu'à ne rien voir, qu'à demeurer en suspens, comme si j'étois en l'air, & qu'à ne-me mettre non plus en peine de ce qui se passe au dedans que de ce qui arrivera au dehors. Au reste ne croyez pas que ce soit une grande agitation. Non, je suis paisible & peu ocupé de tout cela. C'est seulement comme je vous l'ai dit un certain travail intérieur qui ne me distrait point ni de mes ocupations, ni de mon recueillement; mais qui me mine secrettement & profondement, lors même que je vaque à toute autre chose, & que je suis le plus gai. Au surplus je ne voudrois pas me faire Pape, ne fallût-il pour l'être que le vouloir, sans que personne en sût jamais rien, Quelquefois même je suis tout honteux de craindre si peu l'élévation & de me sentir de la peine lorsque je suis dans l'incertitude d'y parvenir. Mais je laisse cette mauvaise honte avec tout le reste comme

elle le mérite. Enfin malgré cette démangeaiſon intérieure je ſuis en paix & je n'ai beſoin de rien. Mon union avec vous augmente & quoique je faſſe des fautes chaque jour & dans chaque action & qu'elles me reviennent en foule après coup, je trouve que Dieu me domine en tout. Je lirai avec grand plaiſir les explications des Epitres de Saint Paul, mais lentement. Ayez ſoin de votre ſanté à la campagne. Votre enflure me fait peur. Nous ſaurons de vos nouvelles par les bons amis. Ce 30 Avril 1689.

LETTRE XXIV.

JE ne mourrai pas que je crois ſitôt, quoique je ſois ſi fort enflée que N. m'a parlé aujourd'hui de teſtament. J'en uſerai avec ma ſimplicité ordinaire pour vous écrire, lorſque j'en aurai le mouvement. On ne peut être plus que je ſuis en notre Seigneur tout ce qu'il a fait. Ce 1 Mai 1689. Vol. III. Lettres 58 – 60. p. 162.

LETTRE XXV.

Son union avec Fenelon & la vocation de ce dernier.

J'Ai été éveillée longtems avant quatre heures avec une douce & suave ocupation de vous en Dieu. Il me semble que l'on ne peut être unie plus intimement selon l'état présent que mon ame l'est à la vôtre. Demeurez fort tranquile sur votre état: Je crois qu'il faut ôter *vocation* qui désigne trop, & y substituer vocation état : Dieu a de vous un soin très particulier. N *** sera le lieu de vos conquêtes. Dieu seul sait les moiens dont il veut se servir pour cela. Ils sont à lui. Sitôt que nous nous mêlons de quelque chose nous gâtons tout. Dieu n'établit les choses qu'en faisant semblant de les détruire. Je vais après Pâques à la campagne chez M. de N. pour un ou deux mois. Je sens quelque secrette inclination de rester avec vous une demi heure en silence. Je ne sais si cela arrivera.

[qu]'i Dieu vous en donne la pensée cela [s]era, sinon, quelque éloignée que je [s]ois, Dieu saura bien faire sa volon[t]é. Je n'aurois pu sans infidélité ne [v]ous le pas dire. *J'ai de tems en tems les renouvellemens de certitude que vous [ê]tes celui que j'ai vû en songe.* Dieu [v]eut que je vous dise simplement les [c]hoses. Mars 1689.

LETTRE XXVI.

A L'AUTEUR.

[U]nion des ames. Reserves mauvaises. Mort à la propre sagesse.

JE recevrai, Madame, avec un grand plaisir la vie que vous me pro[m]ettez, puisque vous êtes persuadée [q]ue cette lecture m'est plus convena[bl]e que nulle autre. A votre retour [v]ous me l'envoyerez. Cependant je [f]ai ce que j'ai. Il me semble que je [su]is le quatrieme à B. Il n'y a point [de] distance en Dieu, tout ce qui est [u]n en lui se touche. Il me semble [q]ue je me trouve en lui bien près de

ces trois personnes. Tout ce que vous me mandez m'entre jusqu'au fond du cœur. Pour ce qui est de reserve, j'en ai horreur, & je suis sur une pente si roide qu'il n'y a qu'à tomber jusqu'au plus bas. Je ne veux plus avoir rien, ni m'avoir moi-même. Pour la science je la compte pour rien. Mais j'ai un peu plus de peine à me défaire de la sagesse. Elle est pure folie & je crois que Dieu me l'ôtera après m'avoir fait éprouver qu'il confond tout ce qu'elle arrange. Encore un coup j'aimerois mieux soufrir toutes les peines que d'avoir un seul instant de reserve volontaire. Je n'ai rien de nouveau sinon, que je crois que ma bonne volonté augmente sans que mes fautes diminuent : mais vous savez ce que je dois penser là-dessus. Vous savez avec qu'elle reconnoissance je suis à vous en notre Seigneur. Ce 1 Mai 1689.

Autre à l'Auteur après la Lettre 25.

J'ai reçu l'explication des Epitres je vous en remercie & j'en profit

ù selon l'arrangement que vous me marquez (*a*).

LETTRE XXVII.

Réponse à la Lettre 106. du troisieme Volume.

J'Eprouve bien que rien ne peut séparer ce que Dieu tient uni en lui, puisque la distinction des lieux n'empèche pas qu'on ne se communique. Il y a des momens que votre ame m'est montrée si proche de la mienne que je ne trouve nul entredeux. Je dis nul. Tout ce que je fais alors est de me laisser écouler à mesure qu'on me remplit d'une maniere inéfable, car Dieu se communique à moi avec d'autant plus d'abondance qu'il se lie plus fortement à vous. C'est une chose à laquelle je ne puis contribuer ni me la donner. Je me laisse en proye à l'amour qui

(*a*) Le reste de cette lettre se trouve à la p. 466. &c. du 3me Volume. Ensuite vient la Lettre 106. du 3me Volume.

conſume (*b*) tout en lui-même. C
la me prend quelquefois avec autan
de promptitude qu'un coup de fou
dre, & je ne puis alors parler ; d
ſorte que vos amis me font la gue
re, mais je ne puis ni me contrain
dre ni diſſimuler. Je me trouve
éloignée de moi-même & de toute vi
propre, que je ne puis que me lai
ſer poſſeder, agir & mourir par celu
qui m'ayant entiérement chaſſée d
moi, s'en eſt entiérement emparé. C
ſera donc de cette ſorte que je ſer
toujours proche. Je ne m'étonne poin
qu'étant deſtiné comme vous êtes à
plus pur amour, & à la plus étrang
perte, vous ayez tant d'horreur de
reſerves. C'eſt la ſeule choſe qui vou
peut nuire ; vos fautes vous ſeron
toujours utiles, étant diſpoſé comm
vous l'êtes. J'ai prié que l'on vous f
voir une lettre, afin que vous en ju
geaſſiez. Je ne connois plus ni pé
ni juſtice. Il me ſemble qu'il y a u
tems où les péchés ſont pardonnés
& c'eſt celui d'après la pénitence. U
autre où les péchés ſont couverts,

(*b*) Ou conſomme.

croyant que cela se pourroit. Je p[...] sois n'être ici que pour deux jours; mais l'on m'y retient pour plus [...] tems. Je n'en suis nullement fâch[é;] quelque amitié que j'aye pour [...] mais il s'en faut que ce ne soit [...] me.... ou il ne me manque ici [...] vous Mr. si l'on peut dire que v[ous] manquez dans un lieu où vous ê[tes] si présent. Mon coeur est touj[ours] plus lié au vôtre, ce qui n'empêc[he] pas que l'aproche soit toujours p[...] utile. L'ami qui s'est chargé de v[ous] envoyer celle-ci & sa compagne q[ue] j'ai voulu transcrire de peur que vo[us] ne la pûssiez lire; l'ami dis-je, vo[us] en dira des nouvelles. Ce 8 Mai 168[...]

LETTRE XXIX.

De Fenelon à l'Auteur.

Les éfets du pur amour inconnus à c[e]lui qui n'en a pas l'expérience. Et[at] de St. Paul dans la vie divine. Ju[s]tice donnée en réalité à l'ame. Fa[u]tes involontaires ne sont pas alo[rs] des péchés. Les volontaires très dificil[es]

1. JE suis [illegible]
amour. [illegible]
e propre. [illegible]
que le feu [illegible]
l'entendre. [illegible]
ondeurs de [illegible]
c'eſt l'E[illegible]
qui eſt [illegible]
peut [illegible]
la meſure [illegible]
ne tais [illegible]
e qu'il [illegible]
par l'on[illegible]

2. Je [illegible]
e dépein[illegible]
n'eſt plus [illegible]
us-Chriſt [illegible]
pour le [illegible]
tout ce [illegible]
ne ſe ſen[illegible]
moins ſe [illegible]
ifie plus [illegible]
e de ſoi [illegible]
l'on ne [illegible]
les choſes [illegible]
hors de ſoi & [illegible]
érêt. Voila [illegible]
voir dans [illegible]
pas celui des [illegible]

croyant que cela se pourroit. Je pe
sois n'être ici que pour deux jours
mais l'on m'y retient pour plus
tems. Je n'en suis nullement fâché
quelque amitié que j'aye pour
mais il s'en faut que ce ne soit com
me.... où il ne me manque ici q
vous Mr. si l'on peut dire que vo
manquez dans un lieu où vous ét
si présent. Mon cœur est toujou
plus lié au vôtre, ce qui n'empêc
pas que l'aproche soit toujours pl
utile. L'ami qui s'est chargé de vo
envoyer celle-ci & sa compagne q
j'ai voulu transcrire de peur que vo
ne la pûssiez lire; l'ami dis-je, vo
en dira des nouvelles. Ce 8 Mai 16

LETTRE XXIX.

De Fenelon à l'Auteur.

Les éfets du pur amour inconnus à
lui qui n'en a pas l'expérience. E
de St. Paul dans la vie divine. J
tice donnée en réalité à l'ame. F
tes involontaires ne sont pas a
des péchés. Les volontaires très dific

1. JE ſuis très perſuadé que le pur amour, quand il a détruit tou-
:e proprieté, fait éprouver des choſes
jue le ſeul pur amour eſt capable
l'entendre. Nul ne connoit les pro-
ondeurs de l'Eſprit de Dieu, ſi ce
n'eſt l'Eſprit de Dieu même. Celui
qui eſt au deſſous de cet état n'en
peut juger qu'imparfaitement & ſelon
a meſure bornée, c'eſt pourquoi je
ne tais & je me contente d'attendre
ce qu'il plaira à Dieu de m'expliquer
par l'onction.

2. Je comprend par l'état où St. Paul
ſe dépeint un état de mort, ou ce
n'eſt plus l'homme qui vit, mais Jé-
ſus-Chriſt en lui, où l'on eſt crucifié
pour le monde; c'eſt-à-dire, pour
tout ce qui n'eſt pas Dieu, où l'on
ne ſe ſent coupable de rien ſans néan-
moins ſe juſtifier, où l'on ne ſe glo-
rifie plus qu'au Seigneur, où l'on par-
le de ſoi comme d'un autre, & où
l'on ne craint point de dire de ſoi
les choſes ſublimes, parce qu'on eſt
hors de ſoi & ſans aucun propre in-
térêt. Voilà ce que St. Paul me fait
voir dans un état qui n'eſt pourtant
pas celui des bienheureux. Je crois

qu'alors la mort eſt conſommée mai
que la vie ne l'eſt pas : je dis qu
la mort eſt conſommée , parce qu
toute vie propre eſt détruite & anéan
tie : mais j'ajoute que la vie divi
n'eſt pas conſommée, parce qu'el
croit tous les jours & qu'elle ne ſe
en ſon comble qu'au moment où el
entrera dans l'éternité.

3. En cet état la juſtice n'eſt p
ſeulement imputée mais elle eſt do
née réellement à l'ame ; ce n'eſt p
que l'ame la poſſéde en eſprit de pr
prieté, ce qui eſt contraire à la p
fection ; mais c'eſt qu'elle eſt réel
ment dans l'ame par l'infuſion du S
Eſprit & par le délaiſſement total
l'ame à ſon opération, ſans qu'e
prenne rien pour elle & qu'elle f
autre choſe que recevoir. Pour
fautes ou purement extérieures ou m
me intérieures qui ne ſont pas vol
taires elles ne ſont pas des péch
que ſi en cet état on commettoit d
fautes volontaires, je crois qu'el
ſeroient grandes, & qu'elles reſſe
bleroient beaucoup à la faute d'Ad
dans le paradis terreſtre. Il réſiſt
l'Eſprit de Dieu dans un état o

ne vivoit que de la vie de la grace, & où le principe de la proprieté maligne que nous portons n'étoit pas en lui. Cet exemple d'Adam qui péche quoiqu'il soit dans l'état de vie, de droiture parfaite, où ses enfans ne peuvent plus parvenir que par la mort totale, me fait croire que les personnes les plus mortes peuvent encore tomber non en perdant la possession de Dieu qu'elles n'ont plus par maniere de possession actuelle, mais en résistant à l'opération divine comme Adam y résista. Mais peut être que vous trouverez absolument impossible ce qui n'est que d'une extraordinaire difficulté. Je comprends que l'ame en cet état ne peut presque se représenter cette résistance qui troubleroit sa passiveté, tant cela est éloigné de son état. Voilà ce que je m'imagine sur un état que je n'ai point éprouvé, mais il me paroit clair qu'on n'est point impeccable, quoiqu'on soit mort à toute vie propre & maligne d'Adam, & qu'on peut croitre en mérite autant qu'on a encore la liberté de résister à Dieu & qu'on ne le fait pas.

Je fis hier une faute d'indiférence

& de dureté pour un homme malheureux que je dois confiderer. Je la fis plufieurs fois & en préfence de plufieurs perfonnes qui en durent être mal édifiées ; je me trouvois dans une telle féchereffe & un tel dégoût pour cette perfonne, que rien ne pût me vaincre, & que Dieu même dont la préfence m'eft ordinaire ne me fit prefque rien fentir dans ce moment. Je ne puis pourtant dire que j'aye réfifté volontairement à Dieu. Cette faute m'humilie mais elle ne me trouble pas. Je vais ce matin faire vers cette perfonne ce que je lui dois. Je me fentis fi fec & languiffant que je fuis comme un bateau qui n'a ni rames & voiles, & qu'il me faut toujours tirer à la corde & à la fueur de mon vifage, non que je faffe des éforts intérieurs, mais parce que la plûpart des chofes extérieures me font pénibles, que Dieu me pourfuit, ne laiffant rien au mouvement naturel dont il ne me reprenne, & que le goût de paix dans l'oraifon diminue. Quelquefois j'amufe un peu mes fens pour pouvoir me tenir dans un certain recueillement fimple & facile,

bien loin d'être troublé par cet amuſement des ſens il eſt au contraire plus paiſible par là. C'eſt un enfant à qui on donne un jouet pour l'empêcher de courir & pour laiſſer diner & repoſer la nourrice. Rien ne m'entre ſi avant dans le cœur, que la penſée d'être uni en vous à Dieu. Cela s'aprofondit tous les jours. Ce 11. Mai 1689 (*a*).

LETTRE XXVIII.

Union, Enfance, petiteſſe ſpirituelle.

J'Ai ſongé à vous cette nuit bien ſinguliérement. Cela ne m'étoit point encore arrivé depuis que j'ai l'honneur de vous connoitre. Ce ſonge qui m'a paru être de Dieu, m'a donné de la joye, parce qu'il m'a fait connoitre, tant la pureté, candeur, innocence & ſimplicité à laquelle vous êtes apellé & où vous arriverez ſans doute, que l'intime & étroite union

(*a*) La réponſe à cette Lettre eſt la [illegible] du troiſieme Volume.

de votre ame avec la mienne, qui m'a paru le moyen dont Dieu veut se servir pour vous réduire à cette parfaite simplicité & innocence qu'il vous prépare, aussi cette priere se faisoit-elle en moi sans que j'y pensasse: (a) " Mon Pere qu'il soit un
„ avec moi, comme je suis un avec
„ vous, & que tout se consomme
„ dans l'unité parfaite ". Dès hier tout le jour j'eus un renouvellement d'union avec vous, ce qui ne se fait jamais que je n'éprouve une plus abondante grace intérieure, c'est comme si Dieu me serroit plus étroitement des bras de son amour & que de ces mêmes bras il vous serrât aussi, & j'ai compris que la raison pour laquelle il vous choisit par dessus une infinité d'autres est la docilité qu'il a donné à votre cœur, qui ne peut être assez souple sous la main de l'amour qui saura le plier à sa mode. Dieu veut de vous à proportion de la raison & de l'esprit qu'il a mis en vous, quelque chose de simple & d'enfantin qui réduit l'ame à la candeur

(a) Jean 17. vs. 21.

& à l'innocence premiere que la seule expérience peut faire comprendre. En même tems que je vous voyois & moi aussi comme des enfans simples qui jouïons, & qu'en vous serrant contre mon cœur je vous rendois toujours plus simple & plus enfant, plus pur & plus innocent ; je voiois en même tems des gens pleins d'artifice & fausse sagesse qui faisoient tous leurs éforts pour vous retirer de votre simplicité. Vous admiriez le contentement intérieur que vous causoit cet état *d'enfance*, & comme il vous afranchissoit insensiblement peu à peu de vous-même & de la nature *corrompue*. Il me *semble* que ce sera par-là que vous arriverez dans la *chambre* que je *vis une fois* & où *presque personne n'arrive* pour ne vouloir *pas devenir enfant*. Quoique je sois ici avec une amie qui a pour moi toute la tendresse possible & qui est de la grace, tout ne s'opére que par la parole, de sorte que mon cœur ne peut se bien décharger, mais je vous trouve si présent qu'il se vuide facilement dans le vôtre

ſans nul obſtacle. Je vous aſſure que je ne trouve cela en perſonne & que même les ames les plus avancées bâtiſſent ſouvent des murailles entre Dieu & elles & entre elles & moi par leur réſiſtance. Cela ne dure pas à la vérité longtems, mais tout le tems que cela dure, j'en ſoufre beaucoup. J'avoue que Dieu les pouſſe d'une maniere plus étrange, mais cependant lorſqu'on entre de bonne heure dans la petiteſſe & ſoupleſſe, l'on s'épargne bien de la peine. Ce qui me fait le plus ſoufrir, eſt que la conduite de Dieu ne paroit pas toujours telle à la raiſon. Mais comment Dieu feroit-il mourir cette raiſon, s'il n'avoit une conduite intérieure propre à lui faire perdre toute trace & à la renverſer. Ma ſanté eſt mauvaiſe, mais je n'en fais pas de compte, car Dieu eſt maitre. Ce 18. Mai 1689.

LETTRE XXIX.

à l'Auteur.

Sécheresse. Amollissement. Goût du repos.

JE me trouve toujours voulant tout & ne voulant rien, & il me semble que ma volonté est fixée en cet état, mais autant que ma volonté s'éteint, je sens mes inclinations & repugnances involontaires qui poussent de tous côtés comme les feuilles des arbres au printems. C'est dans le fond une volonté sèche, languissante & foible contre mes inclinations. C'est comme une place de guerre dont les murailles seroient tombées, & qui demeurent ouvertes de toutes parts. Ma sécheresse contre tout ce qui me déplait augmente & je ne puis m'empêcher de laisser voir dans mon visage & dans mes tons je ne sais quoi de dédaigneux pour les moindres contre-tems même à mes meilleurs amis. Je me sens un amollissement à faire frayeur pour toutes les passions. Ce

n'est pas que j'aye des tentations violentes ; c'est moi qui suis foible sans que la tentation soit forte. J'ai de la répugnance à me mettre en oraison : quand j'y suis les tentations sont grandes, & la sécheresse presque continuelle, ensorte qu'il me semble que je ne fais rien ; mais dans le fond je vois bien que j'y goûte un certain repos secret : dans la journée la présence de Dieu m'est moins facile ; je serois tenté de vouloir courir pour la ratraper, mais je me contente de laisser à chaque moment où je m'en aperçois, tomber toutes les distractions. Je suis persuadé par la seule expérience présente, que le goût du repos, & l'ocupation que l'ame en a, est un retour de proprieté très dangereux. L'ame se retarde elle-même par tous les moyens dans lesquels elle s'apuye. Je comprends que pour être fidéle il ne faut prendre les moiens que comme des épreuves de notre fidélité, & comme des assujettissemens par lesquels il faut passer pour suivre l'ordre de Dieu, mais point comme de vrais apuis. Le goût du repos est un des moyens dont Dieu devient ja-

…ux, après s'en être servi pour nous …tirer. Malheur à qui s'amuse dans …s dons, & qui fait des dons de la …race, ce que les grands pécheurs font …s dons de la nature. La sagesse trop …umaine me devient un embarras, … ne puis ni y trouver la paix, ni …'en dépouiller, elle est comme des …ntraves à mes pieds. Ce 25. Mai …689.

SUPPLEMENT

à la Lettre 55. du troisieme Volume.

J'Etois actuellement occupée de vous, Monsieur, lorsque j'ai de vos nouvelles, & j'éprouvois me semble votre état de dénûment vous sera toujours très avanta…x: le don de la foi vous ayant donné d'une maniere très éminen… Unissez-vous quelquefois à un cœur Notre Seigneur vous a donné …r vos besoins, vous le connoitrez …jour & je vous le dis simplement. …26. Mai 1689.

LETTRE XXX.

Songe mystérieux de l'Auteur.

J'Ai fait cette nuit un *songe* qui m'a
bien consolée. Il vous donne de
quoi rire de ma simplicité à dire de
choses ; mais qu'importe il faut qu
vous deveniez un jour aussi simpl
que moi. Plus vous êtes sage, pl
vous serez simple & petit, supofé
fidélité, à cesser d'être grand homm
pour devenir petit enfant. Il m'a sem
blé qu'il y avoit une vallée d'une pr
fondeur extraordinaire. Vous éti
presque sur le haut. Vous veniez d
haut en bas. Il y avoit quelques pe
sonnes mais un petit nombre qui mo
toient avec bien de la peine la m
tagne que nous descendions ; p
nous, nous étions assis, & nous
faisions rien autre chose que de n
laisser couler en bas ; je vous te
fortement, ayant passé ma main g
che derriere vous, d'une maniere
je vous embrassois & je sentois
me en dormant que mon cœur p

choit vers le vôtre, & sembloit vouloir attirer le vôtre à soi. Vous me disiez que vous éprouviez une douce correspondance. Vous me disiez même d'une maniere tres contente ; *il n'y a rien de plus doux au monde.* Ce qui étoit extraordinaire à cette vallée, est qu'elle étoit faite en fillons comme par degrés. Cela facilitoit ceux qui montoient ; cela devoit ce me semble nous arrêter, puisque nous ne faisions d'autres mouvemens, que de nous laisser couler en bas, étant assis comme je vous l'ai dit d'une maniere presque imperceptible. Ce qui faisoit que les sillons ou dégrés ne nous arrêtoient point & ne faisoient nulle violence à la douce pente qui nous entrainoit en bas, c'est que cette vallée étoit flexible & qu'elle prenoit elle-même le mouvement qui étoit nécessaire pour faciliter notre descente, & se baissoit par endroit, comme les ondes de la mer, & cela nous faisoit couler toujours plus dans le fond. Une des personnes qui montoient la montagne (c'étoit une femme) vint vous parler & elle vous arrèta & empêcha de descendre tout le tems qu'elle

vous parla, empêchant même le mouvement de la vallée, & je fus aussi arrêtée avec vous, & il me fût donné à entendre que comme je ne descendois que pour vous, je serois arrètée tout autant de tems que vous le seriez; que c'étoit la diférence quand je l'avois passé pour moi, que ma seule infidélité m'arrètoit; mais qu'en la passant pour la faire passer aux autres, je ne pouvois avoir d'autres mouvemens que les leurs, & c'est de cette sorte que nous arrètions le mouvement de Dieu en nous. Cela me faisoit étrangement soufrir. Lorsque cette femme se fût retirée, je vous serrai plus fortement & nous retrouvâmes notre pente. Je vous dis, O mon enfant! (ce sont les termes) *que vous m'avez fait soufrir tout le tems que vous avez été arrèté avec cette femme.* Vous me répondiez; *j'ai aussi beaucoup soufert; car j'étois déplacé & hors de pente, mais je suis éclairé par là, comme je ne dois m'arrêter à chose au monde & que je ne soufrirai rien qu'en m'arrêtant.* Nous coulâmes ensuite avec beaucoup de vitesse, & avec une paix, un con

tentement & une union la plus intime & la plus étroite du monde. Nous nous trouvâmes insensiblement dans une chambre qui étoit au bas de la montagne, ou je fus introduite au *nous Oban*; il y avoit un peu plus de gens quoique bien peu; l'on y étoit dans une grande souplesse & innocence, mais elle n'aprochoit point encore de celle que je trouvois sur la montagne dont je vous ai parlé. Je vivois avec vous avec une grande liberté & simplicité & je vous dis; *la liberté que vous me donnez de vous apeller mon enfant me contente & m'ôte une gêne que j'avois encore avec vous.* Vous demandâtes à manger, car il y avoit, disiez vous, longtems que vous n'aviez pris de nourriture, & durant que vous en fûtes guéri, nous jouïons ensemble comme *de petits enfans.* Cette simplicité vous donnoit beaucoup de contentement & à moi une extrème joye. A mon réveil je me trouvois unie à vous d'une maniere bien intime, & l'intelligence m'a été découverte. Je vous la laisse pénétrer à fond. J'irai plûtôt à P. que je ne pensois, à cause de quel-

ques afaires survenues à M. Ce sera dans la semaine qui vient, à moin. que les choses ne changent. J'espére que je vous reverrai encore. Je n: sais pourquoi je m'y attends. Ce 28. Mai 1689.

LETTRE XXXI.

Réponse à l'Auteur.

J'Ai lû l'écrit qui est pour M. v: tre fille. Il me paroit fort bien un endroit m'a paru avoir besoin d'ex plication; vous lui dites, que ce n'e. pas à l'Eglise où elle doit faire l *grande Dame* (*a*). Elle ne doit l faire en aucun endroit, car en qu: que place que la Providence la m: te, non seulement la modération : l'humilité chrêtienne, mais encore politesse du monde sufit pour l'emp:

(*a*) Dans cette lettre, Fenelon équivoq" car il est clair qu'en disant qu'il ne falloit : faire la Dame dans l'Eglise, cela n'empor' pas qu'il la fallut faire ailleurs. Et sur la Co' munion Me. Guyon avoit un criterium plus : que le sien.

cher de s'abandonner au faste. Vous lui donnez pour règles de Communier tous les Dimanches. C'est à vous à savoir, si cette règle convient aux dispositions de M. votre fille, mais si vous n'en êtes pas bien sûre craignez de la gêner. Du reste cet écrit me paroit excellent. Je l'ai baillé à Me. de Chevreuse, parce que vous lui avez mandé qu'elle pouvoit le lire. Pour moi je l'ai lû avec le plaisir que je ressens pour tout ce qui vient de vous. Gardez-vous bien de vous gêner pour tous les noms que vous vous trouverez portée à me donner. Suivez librement la pente que Dieu donne à votre cœur, & soyez persuadée que j'en serai très édifié. Je ressens là-dessus par avance une reconnoissance cordiale. Je consens que vous usiez de reserve sur les choses qui sont des dégrés au dessus du mien, mais pour celles qui ne demandent que la droiture & la simplicité de mon dégré présent, je vous conjure de vous ouvrir à cet égard sans aucune reserve & de m'aider par-là à entrer dans la simplicité enfantine. Dieu vous a donné l'intelligence

de votre ſonge, mais pour moi elle ne m'eſt pas donnée du moins entiérement. Je vois bien que la ſageſſe mondaine peut m'arrêter ſur le penchant; mais je ne connois aucune femme ni à qui je me confie, ni qui ſoit à portée de m'arrêter par les conſeils. Eſt-ce quelque choſe de paſſé ou de préſent? Je ne m'ouvre à perſonne qu'à nous deux... Suis-je maintenant dans cet état où vous m'avez vû arrêté? Pour moi je ne ſens rien qui me retienne ni à quoi je veuille m'arrêter librement. *Cette chambre* du bas de la montagne où nous nous arrêtâmes, & qui étoit bien plus ſerrée que celle du haut dont vous aviez eu un autre ſonge, n'eſt-ce pas quelque état de reſerve ou de proprieté où vous croyez que je me bornerai? Mandez-moi ſimplement ce que vous en penſez, ſi néanmoins vous jugez à propos de le faire. Pour moi je ne veux point juger de moi-même; mais il me ſembleroit que je ſuis prêt à tout ſans reſerve, & que j'aimerois mieux que Dieu m'anéantit ou me rendit éternellement malheureux que s'il me laiſ-

soit dans la moindre reserve contre ses desseins. Je sens beaucoup de joye de votre prompt retour. Rien au monde ne vous est plus dévoué que moi en Notre Seigneur. Ce 3. Juin 1689.

LETTRE XXXII.

REPONSE.

Simplicité dans la parure. Maternité spirituelle.

1. JE vous suis très obligée Mr. pour l'avis que vous me donnez pour ma *fille*. Ce que je voulois dire, est que je ne veux jamais qu'elle se faise porter la robe dans l'Eglise. Je ne l'ai jamais ni fait ni soufert. Je n'ai jamais prétendu qu'elle fasse la grande Dame, mais je m'explique mal, vous ne sauriez *croire le plaisir que vous me faites en me corrigeant*. Vous le devez à ma confiance & parce que Dieu le veut. Pour la Communion, elle y porte de tout son cœur & je le lui mettrai comme un libre conseil.

2. J'avoue que mon cœur a quelque chose pour le vôtre que je puis dire de maternel, & qu'il vous seroit assez dificile de comprendre à moins d'expérience. Mais cela est si réel que je suis quelquefois obligée de dire à Notre Seigneur pour vous & pour vos amis ; ai-je porté ce peuple dans mon sein ? Oui je vous y porte & d'une maniere que celui qui l'a fait connoit. Vous le connoitrez un jour. Rien ne vous arrête à présent (*a*); & ce que j'ai vû est un état à venir. Ce qui vous arrêtoit étoit au milieu de la descente, & il me paroissoit que vous ne faisiez que de commencer à la descendre. Pour ce qui regarde la chambre il m'a été mis dans l'esprit ces paroles : *Nul n'est monté que celui qui est premierement descendu ;* & il m'a été donné l'intelligence, que ce n'étoit point que vous fussiez retréci & reserré, mais que le bas de la vallée n'étoit que la moitié du chemin ; après quoi il faudroit monter d'autant plus haut, que vous seriez descendu plus bas. Je n'ai point d'in-

(*a*) Lettre XXXI.

ligence claire de la femme ; je crois
e ce pourroit bien être la sagesse
maine, mais celui qui vous a don-
cette intelligence, vous aidera à
détruire. Je vois qu'insensiblement
us vous aprivoisez avec ma simpli-
é, & cela me donne d'autant plus
joye, que vous m'êtes plus cher
Notre Seigneur. Je suis si certai-
que Dieu vous veut petit & sim-
, que je n'en puis douter. La sa-
se humaine est le Goliath, que le
ple David doit détruire, non avec
fortes armes de la nature, mais
c la fronde de l'abandon & de la
plicité de Jésus-Christ, représentée
ces cinq pierres très claires du
rent. Vous ne sauriez vous imagi-
mon enfant, (je me sens pressée
s le plus intime de mon cœur de
s donner ce nom & de franchir
obstacles de ma raison) Vous ne
iez, dis-je, vous imaginer com-
j'ai de joye de voir que vous
voulez être arrêté ni retréci par
que ce soit. Non, vous ne le se-
pas ; c'est Dieu qui vous donne
inct d'être à lui sans reserve ; oui
y serez, mais il vous en cou-

tera, & encore plus à moi qu'à vou Dieu sait que s'il y avoit quelq chose de plus rude à soufrir que l'e fer, je m'ofrirois à le soufrir, af que les desseins en vous ne soyen point bornés par votre faute. Ma souvenez-vous de l'Epitre d'aujou d'hui. *O altitudo divitiarum.* Tou la vie intérieure est renfermée da cette Epitre.

LETTRE XXXIII.

à l'Auteur.

Mourir à la propre sagesse. Dific de connoitre l'instinct divin pou ceux en qui elle est encore.

JE rends grace à Dieu & à vo Madame, de la derniere l que vous m'avez écrite. Si vous noissez quelque chose à quoi je que & qui arrète les desseins de sur moi, je vous conjure de m dire sans me ménager, car je ne rien que la volonté de Dieu & le reste ne m'est rien. Je suis

rsuadé qu'il faut que la sagesse meu-
, mais ce n'est pas à moi, à lui
onner le coup de mort. C'est la main
Dieu qui doit l'égorger, & c'est
moi à me tenir immobile sous sa
in. J'aimerois mieux soufrir éter-
llement que de retarder un seul mo-
ent le bon plaisir de Dieu en ses
oindres circonstances. J'acepte tout
ns reserve, je laisse tout tomber,
ue puis-je faire autre chose? Fai-
s le reste auprès de Dieu pour moi.
veux aller aussi lentement & aussi
te qu'il le voudra. S'il veut que
ille vite & que par là il m'en cou-
d'avantage, je compte pour rien
ut ce qu'il y aura à soufrir & tou-
les repugnances que je sentirai
ns ce tems. A chaque jour sufit
n mal, & chaque jour aura soin de
-même. Celui qui donne le mal
t le changer en bien. D'ailleurs il
st plus question de mon bien, car
n'en veux plus connoitre d'autre
e celui de me perdre pour acom-
r ce qui plaira à Dieu. En vérité,
ne veux point vous faire soufrir
r ma résistance, & si je le fais sans
savoir ne m'épargnez pas. Je suis

languissant d'esprit & de corps, com
me je vous l'ai déja mandé, mais
suis tranquile dans ma langueur, quo
qu'elle me cause une certaine impui
sance & une certaine lenteur pour l
choses extérieures. Je ménage ma t
te, j'amuse mes sens, mon oraison
fort irréguliérement, & quand j'y sui
je ne fais presque que rêver; je n'
le goût d'aucune lecture si ce n'est
vos lettres lorsqu'elles arrivent; enf
je deviens un pauvre homme, &
le veux bien. Pour la sagesse, vo
savez qu'il n'est pas aisé de s'en d
faire; elle n'est pas comme la chair q
fait horreur. La raison a toujours
beaux prétextes; mes premiers mou
mens ne sont point de grace, ils so
de prudence mondaine, ou d'orgu
les secondes vues sont des retours s
moi-même, je laisse tomber volont
tout cela. Mais quand il faut se d
terminer à agir, cette multitude
vues embrouille & on ne fait ce q
Dieu veut. Souvent je prends le p
qui me paroit le plus raisonnable
esprit d'abandon, afin que si ce n'
pas celui que Dieu veut, il m'en p

nisse & me confonde tant qu'il voudra pour sa gloire. Ce 12. Juin 1689.

LETTRE XXXIV.

REPONSE.

Acquiescement & foi au Directeur vaut la grace de l'Etat.

LOrsque je vous mande les choses, je ne prétends pas qu'il y ait pour vous aucun travail. Je vous écris ce qu'on me fait vous écrire sans hésiter. Recevez-le comme Balaam reçût ce que Dieu lui fit dire par la bouche de l'ânesse. Ce qu'il faut donc que vous sachiez, c'est qu'il n'y a rien à faire pour vous que d'aquiescer à ce que l'on vous dit, & Dieu opérera lui-même en vous, ce qu'il me fait vous dire, sans que vous examiniez si vous pouvez & voulez cela. Dieu me fait dire les choses afin que vous les sachiez & connoissiez, & non afin que vous travailliez; c'est son ouvrage où vous

ne devez pas mettre la main. Je ne connois pas que vous résistiez à Dieu en nulle maniere, au contraire votre souplesse me plait infiniment. N'allez pas me dire, que vous ne vouliez pas me faire soufrir, car ce n'est pas vous, c'est Dieu qui a ménagé les choses de maniere qu'il n'y a rien au monde, que je ne fusse prête à soufrir pour vous. Il faut tout laisser faire à l'amour. Ma grande lettre vous a sufisamment répondu, sans sçavoir ce que vous me manderiez.

LETTRE XXXV.

Largeur qui reçoit tout sans action m… en acquiescement.

JE me sentis hier au soir fort plei… de Dieu ensorte que tout chez m… regorgeoit. Il me sembloit que Di… distribuoit de cette plénitude à m… enfans. *Me. N.* & vous fûtes … deux qui y eutes le plus de p… Vous m'étiez même plus aperçu qu'… le. Je compris que votre naturel *fr…*

reservé étoit la cause pour laquelle ...eu me pressoit si fort à votre égard. ... voyois que vos défauts auroient ... de grandes vertus dans une autre ...ersonne & que ce qui faisoit un mort ... un état parfait dans un autre, em...échoit en vous l'entiere largeur & ...endue que Dieu veut qui y soit. La ...atique de tout laisser tomber est ad...irable, mais c'est cependant une ac...on, qui quoique très simple & quasi ...istinguable, qui est si utile à tous ... à laquelle je tâche de faire tendre ...ut le monde, est quelque chose pour ...us qui êtes apellé à un large infini, ...rce que Dieu veut être votre por...*n* très abondante. Laissez donc tout ...trez sans distinction. Lorsque l'on ...*ut* remplir quelque chose, l'on rem... pour le dilater, & alors cette sim...action de tout laisser tomber n'est ...s de saison. Je ne sais si vous me ...mprendrez. Ne croyez pas que je ...us demande pour cela aucun tra..., ...mon, mais un simple acquiesce...nt, sans ce je ne sais quoi de di... je ne veux rien : acquiescez sim...nent ; car il y a des tems que Dieu ...t cet acquiescement : & c'est la

ſeule & unique activité, ſi l'on peut apeller de cette ſorte, une choſe ſi ſimple, que Dieu veut de vous. Il me paroit que les lectures générales ne vous conviennent point, que Dieu vous fournira pour vous ſeul ce qu'il vous faudra. L'amour veut dilater infiniment votre cœur. Acquieſcez par petiteſſe à ce que je vous dis, quand même vous ne connoitriez pas encore que je vous dis la vérité. Si vous pouviez lire quelque choſe des béatitudes! Renvoyez les livres qui vous incommodent à M. Gardez l'Evangi de St. Matthieu ſi vous voulez, afi que s'il vous venoit quelque ſorte envie de l'ouvrir vous le fiſſiez. Il m'e venu pluſieurs fois de vous dire, qu ce que vous avez lû dans le B. Je de la Croix de la nuit de la volon n'eſt pas pour vous : il faut que ch vous la plénitude de la volonté fa la nuit de l'eſprit & même celle la volonté non en la privant mais la noïant. Dieu ſe ſert des cho opoſées au naturel & au tempéra ment. Il n'en ſera pas de L. qui d meure avec vous comme de vou Dieu le traitera bien diféremmen

L'on ne peut être plus à vous en Notre Seigneur. Ce 25. Juin 1689.

LETTRE XXXVIII.

à l'Auteur.

Danger de la propre ſageſſe aiſée à ſe ſcandaliſer des choſes les plus divines.

VOus avez pris, Madame, trop fortement deux choſes ; l'une qu'il y a peut être des gens qui par-ent trop ; l'autre qu'il ne faut point écrire ſur les purifications paſſives. Pour le premier article, c'eſt une cho- que M. D. M. m'a dit, & que e vous ai raconté ſimplement. Il eſt rai qu'en vous la racontant, j'ai eu vue de vous rendre compte de la eine que cela m'a fait pendant une uit, & en même tems de vous aver-, afin que vous priſſiez garde à us aſſûrer de la diſcrétion des per-nnes auxquelles vous parlez avec nfiance. Il eſt vrai que pendant e nuit, j'ai eu ſur tout cela, je

ne sais combien de réflexions qui venoient en foule me mettre dans une amertume insuportable. Tout se montroit à moi par le plus afreux & le plus humiliant côté. Je ne pouvois non plus dissiper ces pensées & la douleur qui en étoit la suite, que je pourrois maintenant vôler au milieu de l'air. Mais comme je ne faisois que soufrir & me tenir à Dieu sans pouvoir rien juger de vous ni en bien ni en mal, je ne crois pas avoir commis d'infidélité, & il me semble que Dieu m'en fait tirer le profit d'avoir acquiescer sans aucune reserve aperçue pendant cette épreuve à tout ce qui peut crucifier ma vanité, mon ambition & ma fausse sagesse. Maintenant je suis dans le calme depuis plusieurs jours, & vous pouvez me croire, quand je vous assure, que je n'ai jamais été si intimément uni à vous, que je l'ai été ce matin. Pour les purifications passives, je crois qu'il n'en faut pas écrire, c'est-à-dire, n'en rien faire imprimer. La raison que j'en ai dite, montre assez, que je n'ai voulu parler que de l'impression par raport au public; car j'ai dit, qu'

scandalisoit bien plus les ames foibles, qu'on n'édifioit le petit nombre des ames éprouvées (*a*). Je persiste dans ce sentiment que je crois très conforme au vôtre : mais je n'ai jamais voulu dire qu'il ne falloit pas en écrire en secret, comme vous m'en avez écrit. L'éclaircissement de ces choses bien loin de me scandaliser m'afermit & m'étoit tout-à-fait nécessaire. Je suis très persuadé qu'il s'en faut beaucoup, que je n'entende beaucoup de choses très délicates & très profondes dont l'expérience seule peut donner la vraie lumiere; mais pour les principaux états de la voie il me semble que je les comprends sur vos écrits l'un bout à l'autre, du moins en gros, & d'une vue générale, ensorte que je les réduits sans peine aux vrais principes de la plus Ste. Théologie; ainsi rien ne peut me scandaliser à cet égard là. Ma tentation de scandale se tourneroit vers votre état, où vous suivez sans examen votre goût intérieur avec tant de vivacité, ou pour mieux dire avec une force qui

(*a*) Voyez les Lettres XI. & LXXIII.

vous entraine ſi rapidement. Je craindrois ces ſorties, d'ailleurs ſi opoſées à celles de mon état toujours délibérant & précautionneux. Je craindrois même horriblement d'être entrainé comme vous dans une conduite qui *démonteroit ma ſageſſe aux yeux de tout le monde*, & aux dépends de toute réputation. Ce qui feroit que la *nature jetteroit les hauts cris* dès les premieres allarmes. Mais il eſt bon de voir toute ſa foibleſſe & d'avoir peur d'une ſervante comme St. Pierre qui avoit fait tant le brave; peut-être que ces accès me reviendront. J'aurois grand tort de répondre de moi: mais depuis pluſieurs jours mon union avec vous va toujours croiſſant, & je ſuis perſuadé qu'elle n'a pas ceſſé de croître au milieu de ma peine. Pour votre vie donnez-la moi comme vous voudrez, mais n'allez pas vous tuer à en faire un abregé. Si vous ne voulez pas que je liſe tout à cauſe que j'ai en éfet peu de loiſir & peu de goût pour la lecture, marquez moi les endroits que je devrai lire. Je ſerois ravi de vous revoir le jour de la Madelaine, mais ne vous

incommodez pas. Je ne m'amuse point de vous parler de ma reconnoissance pour toutes vos bontés : il me semble que la nature du lien qui nous unit doit bannir toute espece de complimens, quoique d'ailleurs je vous en dusse de très grands & de très sincères. Ce 11. Juillet 1689.

LETTRE XXXIX.

REPONSE.

Démission de l'Auteur. Peines des ames dirigées sources d'avancement. Différence du goût passager & de la motion interne des ames transformées, pour qui tout est volonté de Dieu.

JE sais bien que je prens quelquefois les choses trop fortement soit avec vous soit avec bien d'autres ; mais pour vous parler sans me justifier avec ma simplicité ordinaire, je vous dirai que je ne m'en suis pas aperçu cette fois, c'est que je porte un fond de démission telle, que,

ſans pouvoir faire autrement, dès que vous improuveriez une choſe, je trouverois ſans raiſonnement que vous auriez raiſon, & ſi vous me le diſiez, je brulerois le tout, ſans héſiter ni réflechir. Cela vient de l'eſtime fonciere que j'ai pour vous & de la confiance ſincere, & auſſi du peu de cas que je fais de ce qui vient de moi. Je vous prie afin que vous ſuppleiez à ma mauvaiſe expreſſion d'être perſuadé que lorſque je m'offre de bruler quelque choſe, & que je vous en prie, je le dis comme je le penſe, croiant qu'il le faut faire & qu'il n'y a rien au monde que je ne condamnaſſe au feu, de ce qui m'apartient ſitôt que vous me le diriez: cela ſupoſé, uſez en donc à l'avenir avec autant de liberté que je vous en prie. Je ne pourrois jamais le trouver mauvais, à moins que Dieu me changeât. Pour ce qui m'a porté à vous envoyer la liſte des gens que je vois, c'eſt qu'il me ſouvient en m'en retournant que *M.* B. dit une fois à *M. D. C.* & à *M. D. B.* qu'il croyoit devoir à leur confiance de ne voir que des perſonnes qu'elles agréeroient.

me semble que je vous dis la même chose & encore plus, vous protestant, que je ne ferai rien sur cet article que de concert avec vous & avec M. D. C. Pour votre peine, elle ne m'en fait aucune. J'en ai écouté le recit comme d'une chose qui vous arriveroit bien d'autres fois, & dont je ne suis nullement surprise, étant rompue à ces sortes de choses. Je vous demande seulement par grace de me les dire par petitesse, je crois que Dieu veut de vous cette fidélité, quand bien même il permettroit que je fusse assez ridicule pour le prendre mal, ce que je ne crois pas, & cela bien loin de vous faire du tort, ni même diminuer notre union ne servira qu'à l'augmenter par la contrarieté. Je ne crois pas que vous ayez commis une imperfection dans toute cette peine, au contraire je crois que cela vous a fait faire d'excellens sacrifices, & a beaucoup purifié votre ame. Je ne doute pas que vous n'ayez quelquefois de ces attaques, mais elles purifieront votre foi & vous afermiront dans l'abandon. J'ai connu dès le commencement que c'étoit le dessein

de Dieu en se servant d'un sujet si destitué de toutes les qualités conformes à ce que vous êtes ; cela fait bien plus nourrir la nature qui veut prendre sa part presque en toutes choses. Je n'ai pas la pensée de rien faire imprimer & sur tout sur ces matieres de purification passive. Comptez Mr. que je vous obéirai toujours en enfant, & que lorsque je fais des fautes à votre égard, c'est par confiance, soumission aveugle & simplicité & une mauvaise maniere de m'expliquer, supléez à mon défaut par la solidité de votre esprit, & croyez que si vous êtes assez petit pour vouloir bien écouter ce que je vous dis, je suis assez grande & assez sage pour vous croire en toutes choses sans exception, & comme je puis aisément me tromper, je vous prie & je l'espére de votre charité que vous me redresserez. Il est vrai que je suis aveuglément non un goût, car ce n'est pas par-là que Dieu me conduit, mais quelque chose de très intime & de très fort. Je n'ai garde de l'examiner, parce que je ne saurois y résister sans soufrir un tourment intoler-

ble. Ce que je goûte ce ſont les ames des autres, mais pour ce je ne ſais quoi, auquel j'obéis il eſt plus fort que moi, & j'avoue ſimplement que je m'y abandonne ſans nulle raiſon; cependant j'ai cette confiance en Dieu, que ſi vous me diſiez de ne ſuivre pas cela & de ne pas faire une choſe ou une autre, il me feroit vous obéir ſans peine, vous pouvez en faire l'eſſai; car de même que je n'ai pas un retour lorſqu'il s'agit d'obéir intérieurement à ce que je crois être la volonté de Dieu, je n'ai pas auſſi la moindre raiſon, lorſqu'il s'agit d'obéir extérieurement aux perſonnes auxquelles je crois que Dieu veut que j'obéiſſe comme à vous. Si vous croiez que je doive changer en cela de conduite, dites-le moi ſimplement, & je me mettrai ſitôt en devoir de vous obéir. Il n'y a pas lieu de craindre pour vous que Dieu vous conduiſe d'une maniere qui ſoit tant ſoit peu irréguliere; car quoiqu'il ſoit très bon que vous ſoiez auſſi abandonné que vous l'êtes à ſes volontés, je vous aſſure de ſa part qu'il ne vous fera pas faire de fauſſes démarches. Si j'en

ai fait quelques unes, c'eſt par le défaut de mon naturel, c'eſt pour n'avoir pas aſſez ſuivi Dieu, quoiqu'il ſoit vrai, que l'on m'en ait beaucoup attribué que je n'ai point faites. Vous verrez bien dans la ſuite, que ſi Dieu renverſe quelquefois la fauſſe ſageſſe, il ne trompera point votre ſimplicité & votre abandon, & qu'il ſera lui-même votre ſageſſe; je crois que vous ne riſquerez rien à vous laiſſer emporter avec rapidité, & quoique vous le craigniez, ce ſera votre voie, non une rapidité vive, mais une choſe toute ſimple & naturelle. Vous êtes à couvert par votre bon eſprit & ſageſſe naturelle, & l'expérience que vous avez des imprudences; que le manquement qui eſt en moi de toutes ces choſes, me pourroit faire faire. Croiez moi en Notre Seigneur à vous d'une maniere que lui ſeul connoit. Ce ſeroit bien à moi de vous faire excuſe de vous tant importuner & à vous remercier de votre charité; mais je ne crois pas que cela fut bien: c'eſt trop l'air du monde. Ce 12. Juillet 1689.

LETTRE XL.

Sageſſe humaine n'eſt pas détruite par l'homme. Choſes foibles deſtinées à confondre les fortes.

JE vois par votre réponſe que vous n'avez pas reçu la premiere lettre que je vous ai écrite, il y a cinq jours, & par conſéquent avec le peu que je me ſuis expliqué, il vous a été dificile de m'entendre. Pour vous expoſer toutes choſes avec ſimplicité, je vous dirai, que la peur d'être importune m'a fait prendre la réſolution de réſiſter autant que je pourrai aux mouvemens de vous écrire; cela m'a tellement fait ſoufrir, que ne le pouvant plus porter, je vous ai écrit Dimanche matin. Je ne veux pas aſſurément que vous vous dépouilliez de votre ſageſſe par vous même, mais ce que je voulois dire, c'eſt que Dieu veut que vous écoutiez cette pauvre créature, quoiqu'elle ſoit ſi peu raiſonnable, & que j'ai cette confiance, que malgré tout ce que je ſuis, Dieu

ne permettra jamais que je vous entraine en nulle choſe qui puiſſe vous faire aucun tort dans le monde. Mais que je puiſſe avoir avec vous des reſerves, cela me paroit plus dûr que la mort, & ce que je ſoufre depuis quelques jours, me fait voir la choſe impoſſible. Je vous demande donc au nom de Dieu de trouver bon, que ſans me mettre en peine des tentations que vous pourriez avoir contre moi, je vous diſe bonnement toutes choſes. Non que je prétende en nulle maniere vous engager à ſuivre que ce que Dieu vous ſera connoitre être de lui; mais c'eſt qu'il me ſeroit toujours impoſſible d'agir avec vous avec des regles & des meſures, & ſi je ne ſuis pas ce que Dieu me fait faire, j'éprouve de très fortes peines, une ſuſpenſion de toutes ſes graces, une facilité de m'égarer, & avec cela une certitude que je lui déplais, & qu'il veut que j'agiſſe ſans retour avec vous. Cela expoſé, ordonnez-moi ce que vous voulez que je faſſe, & j'obéirai. Si vous ſaviez ce que je ſoufre & comme Dieu me traite, lorſque je veux agir raiſonnablement avec vous,

vous auriez pitié de moi ; car je vois fort bien ce que je devrois faire selon la raison, & par raport à vous, mais je ne puis. Je suis même persuadée que si j'en usois d'une autre maniere avec vous, vous y perdriez, & je n'aurois plus de grace pour vous : si je m'explique mal, je me ferai mieux entendre le jour de la Madelaine, où j'espére que Notre Seigneur vous fera connoitre ce que je vous veux dire, & le pouvoir absolu qu'il exerce sur moi. Je trouve que la pratique est admirable qui est de suivre les vues, qui vous sont données sans raisonnement ; c'est là le fondement de l'abandon qui bannit véritablement la fausse sagesse, & qui introduit dans celle de Jésus-Christ. Tout ce que je vous ai mandé n'est que par raport à moi, qui suis si peu sage afin que ma folie ne vous fut pas un embarras ; car je crois que Dieu me rend telle à votre égard pour exercer votre foi, & c'est ce que je voulois vous dire, car Dieu ne demande jamais qu'on se mette par soi-même dans l'égarement. Ce seroit quiter la voie de la vérité, pour

ſuivre celle du menſonge & de l'erreur. Dieu vous aime trop, pour permettre, que vous preniez jamais le change: & vous êtes trop éclairé pour cela; cependant je ne puis m'ôter une certitude que Dieu m'a choiſi telle que je ſuis pour vous, afin de détruire par ma folie votre ſageſſe, non en me faiſant rien, mais en me ſuportant telle que je ſuis. Je ſuis ſage avec tout autre qu'avec vous, & ſi je pouvois vouloir quelque choſe, ce ſeroit d'être ſage envers vous, & je ne le puis: ſi vous ſaviez la force d'un Dieu & l'impuiſſance de ſa petite créature, vous me porteriez compaſſion. Ce 18. Juillet 1689.

LETTRE XLII.

Réponſe de l'Auteur.

Sécheresse naturelle corrigée par la grace. Abandon exclud le ſoin réflechi.

ON exécutera de point en point tout ce que vous dites pour M.

). V. pour M. G. Il ne s'agit que
le l'ouverture de l'intérieur qu'il goû-
e; il se trouve dans un pays nou-
eau à cause du goût de la présence
e Dieu, qui lui a été communiqué
: c'est de cette sorte qu'il se trouve
é à moi; je le trouve fort droit,
ais je n'ai rien au dedans pour lui.
ependant j'ai une certaine facilité à
laircir tout ce qu'il me demande,
d'une maniere qui contente son es-
it en satisfaisant son cœur. Je me
is souvenue tout à coup de ce que
vois voulu vous dire de E. c'est
'elle trouve qu'il faudroit beaucoup
availler à corriger votre sécheresse
'elle croit être un obstacle à votre
ancement. Je lui dis là-dessus ce
e je pensois, qui est, qu'en vio-
ntant votre naturel, vous le ren-
iez encore plus sec. Il n'y a que
raison & l'onction de la grace, qui
puisse corriger: à mesure que Jé-
s-Christ s'emparera de tout vous-
me, il vous communiquera la dou-
r fonciere, qui vient du cœur,
non d'une contrainte extérieure:
re naturel ne se corrigera que par
perte de toute répugnance, qui

sont l'origine de cette sécheresse. L'ame abandonnée à Dieu lui doit laisser le soin de tout ce qui la concerne; & comme vous êtes apellée à la foi & à l'abandon le plus pur, vous êtes par conséquent apellé à l'entier oubli de vous-même, qui ne peut compatir avec l'attention pour vous corriger. L'ame dans l'état d'abandon aveugle ne doit plus se regarder ni par réflexion, ni par attention à ses actions pour se corriger de ses défauts. Elle doit laisser tout le soin de sa perfection même à celui dans lequel elle se repose, étant unie à lui par la volonté. Je pars pour la campagne après diner. A mon retour vous saurez ce que vous m'avez demandé. Je crois que Dieu me donnera la facilité à cause de vous, pour mettre beaucoup en peu de mots. Ce 23. Juillet 1689.

LET-

LETTRE XLIII.

Passiveté dans les graces sensibles.

L'On n'a jamais prétendu que vous fussiez rien par vous même, puisque vous ne sauriez être trop passif selon les desseins de Dieu sur vous. Mais comme votre coeur doit toujours être également ouvert pour recevoir les opérations de Dieu, sans y rien mettre des vôtres, ce seroit même une action d'outrepasser une disposition ou parce qu'elle est sensible & par conséquent moins pure, ou parce que l'impression en reste. Il faut vous laisser comme une chambre qui laisse tout entrer & sortir, fermer & ouvrir sa porte. Si après quelques dons sensibles il en reste l'impression, il la faut laisser sans faire le moindre éfort du monde pour l'ôter ; je voudrois que vous vous laissassiez tel que vous êtes toujours, je ne voudrois pas même que vous eussiez des réflexions (*a*).

(*a*) Ici sont placées dans le manuscript les Lettres 81. & 123. du troisieme Volume.

LETTRE XLIV.

à l'Auteur.

Description des divers états de l'a[me] depuis le commencement jusqu'à [la] consommation. Deux difficultés sur l[a] désapropriation de la volonté & le[s] ténèbres de la foi.

1. JE comprends & je goûte, Ma[-]dame, beaucoup de choses dan[s] ce dernier écrit que vous avez la bon[-]té de m'envoier, sur les divers état[s] de la voie & de la pure foi (a)[.] Agréez que je vous dise ce que j'[en] entends & ce que j'aurois besoin d'e[n] entendre plus distinctement. Pour l'é[-]tat d'une ame que Dieu tire du pé[-]ché & qu'il l'avertit par les sentimen[s] ordinaires de pénitence, je ne [le] compte point, parce qu'il n'a rien d[e] particulier par raport à la voie do[nt] nous parlons & qu'il est commun[,]

(a) Cet écrit est l'Abregé de la voie & d[e] la réunion de l'ame à Dieu, imprimé dans [le] second Volume des Opuscules spirituels.

[to]utes les voies diférentes de grace.
[Le] premier degré qui commence à
[dis]tinguer cette voie, est donc le re-
[cu]eillement & l'oraison simple, où l'on
[se] sent attiré à mortifier les sens ex-
[tér]ieurs, mais d'une maniere active,
[qu]oique moins multipliée, c'est-à-di-
[re], que dans ce degré il y a trois
[cir]constances, une oraison moins mul-
[tip]liée, une mort qui se répand dans
[le]s sens extérieurs, enfin une activité
[pa]r laquelle on tend à cette simplicité
[&] à cette mort des sens extérieurs.
[L]e second degré est celui de la foi
[pa]ssive, où Dieu ôte peu à peu les
[g]oûts sensibles, ensorte qu'on perd
[pe]u à peu les sentimens intérieurs,
[co]mme on perdoit dans le degré pré-
[cé]dent les extérieurs, mais avec cet-
[te] diférence, que dans le degré pré-
[cé]dent on mourroit par éfort & par
[u]ne active aux sens extérieurs, & que
[da]ns ce second degré on meurt au
[g]oût & aux sentimens intérieurs d'u-
[n]e maniere qui commence à être pas-
[si]ve, c'est-à-dire, qu'au lieu que dans
[l']autre degré par un goût intérieur
[q]ui étoit sensible, on agissoit avec for-
[c]e sur soi-même pour mortifier ses

sens ; dans le second degré, on laiss
l'Esprit de grace amortir peu à pe
les goûts sensibles & intérieurs qu'o
avoit eu jusqu'alors pour les vertu
Le troisieme degré est un dépouille
ment universel qui se fait peu à pe
des dons aperçus, comme le degr
précédent avoit déja ôté les dons sen
sibles & intérieurs, ainsi dans ce troi
sieme degré la foi qui commençoit dé
ja à être seche, & dépourvue de
goût sensibles devient peu à peu nue
ensorte qu'elle parvient enfin à n'avoi
plus rien, qui se fasse apercevoir
l'ame ; tandis que l'ame aperçoit s
foi quoique séche & son abandon
quoiqu'elle ne goûte rien de sensib
ni dans les sens extérieurs, ni mê
me dans l'intérieur, elle se soutien
par la vue des dons qu'elle aperçoit
plus ils sont purifiés du sensible, plu
ils donnent à l'ame malgré leur sé
cheresse, la confiance qui la peut sou
tenir, car elle se rend ce témoignage
que ces dons pour être plus secs n'e
sont que plus purs. Il faut donc u
plus profond dépouillement pour l'a
racher à elle-même & pour lui ôte
sa propre vie ; c'est ce que Dieu fa

n lui ôtant peu à peu dans ce troi-
sieme degré tout son aperçu, com-
me il lui avoit ôté dans le second
tout son sentiment intérieur (a). Le
quatrieme degré est celui de la mort;
il consiste dans une entiere extinc-
tion de toute répugnance à tous les
divers moiens dont Dieu se sert pour
désapproprier l'ame d'elle-même; en
cet état l'ame qui avoit été jusqu'à-
lors pendant le degré de nudité dans
les douleurs de l'agonie par les der-
niers dépouillemens qu'elle avoit souf-
ferts, expire enfin; c'est-à-dire, qu'el-
le cesse à repugner à tout ce que
Dieu veut en elle: dès ce moment
elle est comme un corps mort insen-
sible à tout, qui ne résiste à rien,
que rien n'ofense. Le cinquieme
degré est celui de résurrection, où Dieu
rend peu à peu à l'ame & avec une
alternative de vie & de mort tout ce
qu'il lui avoit ôté dans le troisieme
degré qui est celui de nudité; c'est-
à-dire que Dieu après avoir peu à
peu arraché à l'ame tout son senti
& aperçu, après l'avoir mise dans

(a) C'est-à-dire, senti intérieurement & aperçu.

l'entiere cessation de toute action p
pre pour la désaproprier de son mo
vement naturel & propre, lui re
en passiveté tout ce qu'elle avoit a
trefois dans son activité, au lieu qu'
vant la mort & le dénuement el
agissoit par elle-même pour le reste
alors elle ne fait plus que laisser fai
re à Dieu tout ce qu'il veut en elle
mais comme la mort mystique n'o
pére dans cette ame, qu'une extinc
tion de toutes répugnances à tous les
divers moiens dont Dieu peut se ser
vir pour la désaproprier d'elle-même
& qu'en cet état elle n'a fait que ces
ser d'agir d'une action propre, & pou
recevoir passivement toutes les im
pressions de Dieu, il reste encore
pour une entiere désapropriation à
faire agir d'une maniere purement pa
sive. Pour entendre ceci, il faut
représenter, qu'il y a dans l'état pa
sif, comme dans l'actif, l'agir &
patir; on agit activement quand
agit par sa propre action, on pa
activement quand on reçoit quelq
impression par un consentement
avec proprieté; de même on a
passivement, quand on agit par
acti

action qu'on ne se donne point à soi-même, & qu'on reçoit de l'impression de Dieu ; on patit aussi passivement, quand on ne fait simplement que ceder à quelque impression divine, qui ne porte à aucune action. Cela posé, je dis qu'il me semble, qu'après que l'ame par le dénuement & par la mort a perdu toutes répugnances aux impressions de Dieu pour se désaproprier d'elle-même, & qu'ainsi elle est demeurée paisible, immobile, indiférente, patiente dans cet état passif ; il reste encore une derniere chose pour mettre le comble à sa passiveté, qui est qu'elle devienne passivement active, c'est-à-dire, qu'elle soit aussi souple à toutes les actions que Dieu lui donnera, qu'elle a été jusqu'alors souple à toute inaction, à toute privation, à toute la suspension, ou toute la soufrance où Dieu l'a mise jusqu'à la mort ; ainsi ce cinquieme degré de résurrection, est un degré où l'ame soufre encore pour achever de se purifier & de se désaproprier d'elle-même par l'action, comme elle s'étoit désapropriée auparavant par la non action. Le sixieme & der-

nier état est celui où l'ame ayant ache-
vé de ressusciter & de recevoir la vie
divine en la place de la vie propre,
se trouve anéantie & transformée ;
elle est alors anéantie parce qu'il ne
lui reste plus rien de sa volonté pro-
pre, ni pour agir ni pour patir. Elle
est transformée, parce que la vie &
la volonté de Dieu sont en la place
de la sienne propre. C'est l'état de St
Paul, qui vivoit, mais ce n'étoit plus
lui, c'étoit Jésus-Christ, vivant dans
sa volonté morte à tout. Alors l'ame
qui avoit demeuré si longtems à mou-
rir avec tant de douleur à sa propre
action, & qui en suite avoit encore
demeuré si longtems à mourir à son
inaction & à reprendre l'action ren-
due sans proprieté, commence à agir
& à patir indiféremment sans aucune
peine selon que l'un ou l'autre a lieu
en chaque ocasion, elle n'a plus rien
à soufrir pour elle-même, parce qu'el-
le n'a plus ni proprieté ni repugnan-
ce ; il ne lui reste à soufrir que pour
la lenteur des ames, qui lui sont
données, & qui ne veulent & ne
peuvent encore seconder toute l'acti-
vité divine, qu'elle reçoit pour

tels enfans. Le sixieme degré d'anéantissement ou transformation est le dernier après lequel il ne reste plus que la gloire des bienheureux. Mais on avance à l'infini dans ce degré à mesure que l'ame se délaissant davantage au mouvement divin, s'élargit aussi d'avance pour recevoir en plus grande abondance le même mouvement. Il n'y a que cet état où l'on soit parfaitement à Dieu, parce que dans le passage de la mort à la transformation, qu'on nomme la résurrection, & qui est le cinquieme, l'ame n'est pas encore désappropriée, quoique dans la mort il ne lui reste plus de répugnance, pour tout ce que Dieu fait lui seul en elle, il lui reste encore quelque défaut de souplesse pour tout ce que Dieu voudra en elle & par elle. Mais quand toute propriété active & passive est détruite par la résurrection consommée, alors cet état devient une transformation, en sorte que l'ame n'aperçoit & ne trouve plus vouloir d'autre volonté que celle de Dieu ; Dieu devient l'ame de cette ame, elle n'a qu'à agir naturellement, & elle se trouve arrê-

tée avec douleur toutes les fois qu'on lui veut faire vouloir ce que Dieu ne veut pas. Mandez-moi, si j'ai bien compris votre écrit.

2. Il me reste deux dificultés, l'une sur la désapropriation de la volonté, l'autre sur les ténèbres de la foi. Pour la désapropriation de la volonté, je ne la puis croire entiérement parfaite au moment de la mort mystique. Voici mes raisons. L'ame a encore besoin d'être purifiée dans sa résurrection, or est-il que purifier, c'est ôter quelque impureté, l'ame n'a rien d'impur que la proprieté volontaire, je dis la proprieté volontaire, car il n'y a plus de vraie proprieté, où il n'y a plus d'aucune volonté propre. Il faut donc qu'il reste après ce qu'on apelle la mort, quelque reste de la volonté propre qui souille encore un peu l'ame & qui a besoin d'être purifié; c'est ce que vous nommez rouille, mais c'est une comparaison qui quoique bonne, ne montre pas exactement la nature de cette impureté. L'ame étant un pur esprit n'a point de rouille, mais elle a un reste d'attachement à elle-même que nous

apellons proprieté & qui la ternit comme la rouille ternit les corps. Je ne puis rien comprendre d'impur dans l'ame, que ce qui est volontaire, & de proprieté. Je conclus donc qu'aussitôt que l'ame sort d'elle-même elle entre immédiatement en Dieu, je dis bien d'avantage, car je soutiens qu'elle ne peut sortir d'elle qu'autant qu'elle entre dans Dieu, & qu'elle n'acheve de sortir d'elle que quand elle acheve de se perdre en Dieu, quoique l'ouvrage de la grace paroisse toujours commencer par le dépouillement & par la privation, & que la possession ne vienne qu'en suite, il est pourtant vrai dans le fond, qu'on ne se vuide de soi qu'à mesure qu'on se remplit de Dieu; ce n'est pas le vuide de l'ame qui attire la plénitude de Dieu, car comment se vuideroit-elle seule, si Dieu même n'y étoit pas pour la vuider? mais c'est la plénitude de Dieu qui entrant se fait faire place à la plénitude; ainsi le cœur n'est jamais un instant vuide; Dieu se l'ouvre lui-même en poussant au dehors l'amour propre qui remplissoit l'espace. Etre en Dieu, c'est être en-

tiérement désaproprié de sa volonté & ne vouloir plus que par le mouvement purement divin; c'est ce qui n'arrive à l'ame que par l'anéantissement, transformation & résurrection consommée.

3. Ma seconde dificulté est sur les ténèbres de la foi. La foi ne consiste point à ne rien voir du tout, il y auroit de l'impieté à le croire, car il faut bien se garder de confondre la foi avec le mouvement aveugle des fantasques ou faux inspirés. L'obéissance de la foi est raisonnable selon St. Paul, & comme St. Augustin, rien n'est si raisonnable que le sacrifice que nous faisons à Dieu de notre raison. La foi est obscure parce qu'elle nous fait soumettre par son autorité à croire & à faire les choses qui vont au-delà de toutes nos lumieres naturelles : mais d'un autre côté elle est très claire puisqu'elle n'exige le sacrifice de notre raison qu'en faveur d'une autorité toute divine; qu'elle nous montre clairement, qui est au dessus de notre raison même. Je ne crois pas l'Evangile parce qu'il est obscur, au contraire, je surmonte

ſon obſcurité, qui eſt une raiſon pour ne pas croire, à cauſe de *l'évidence des miracles* & des *prophéties*, qui me rendent clair ce qui eſt obſcur dans les myſtères; comprendre autrement la foi, c'eſt manifeſtement la renverſer. Il faut donc que la foi, pour être vraie & pure foi ſoit tout enſemble obſcure & lumineuſe par l'évidence de l'autorité divine que nous propoſent ces myſtères. Ne croire que ce que la raiſon comprend, ce n'eſt pas foi, c'eſt Philoſophie, croire ſans comprendre ni ce qu'on croit, ni pourquoi on croit, ni ſi c'eſt Dieu (a) qu'on croit, ce n'eſt plus ni raiſon ni foi, c'eſt fanatiſme, c'eſt enthouſiaſme extravagant. Voilà le principe fondamental non ſeulement de la foi, mais encore de toutes les démarches de la pure foi. En quoi conſiſte donc cette conduite de la pure foi, qui va toujours par le non voir, comme diſent le B. JEAN DE LA CROIX & les autres? Le voici: c'eſt que l'ame voyant clairement la vérité de l'Evangile & étant certaine

(a) Ou ſi c'eſt Dieu qui fait qu'on croit.

que Dieu parle aux hommes, elle se laisse aller sans mesure & sans réflexion à l'impression de ces vérités; sa conduite est toute ensemble raisonnable & obscure, raisonnable puisque la voye de la pure foi où elle marche, & qui n'est autre que la pure perfection de l'Evangile lui est certifiée par l'autorité de l'Evangile, & par tous les principes de la Ste. Théologie. Je dis ceci parce qu'il est certain, que les ames intérieures doivent toujours soumettre, autant qu'ils sont libres, tous leurs attraits & toutes leurs expériences aux décisions de l'Eglise, leur Mere, qui est selon la promesse de Jésus-Christ dans l'Evangile, plus assistée du St. Esprit pour décider sur la doctrine que tous les Saints les plus éclairés ensemble ne le seroient avec toutes leurs expériences intérieures: aussi les ames les plus intérieures & les plus éprouvées dans la nuit de la foi, ne cessent jamais d'avoir une entiere (*a*) certitude de leur voie qui se réduit à la regle de la foi décidée par l'Eglise, & à la

(*a*) Ou entiere.

simplicité de ses enfans pleins de soumission. Cette conduite est en même tems obscure, parce que les choses proposées sont aussi incompréhensibles que l'autorité qui les propose est certaine, aussi tout se réduit à la définition que St. Paul donne de la foi; c'est une conviction des choses qui ne paroissent pas. Voila la certitude de l'autorité des choses qui ne paroissent pas; voilà l'obscurité des mystères. Si je suis sûr d'un guide, je m'abandonne à lui dans un chemin que je ne connois pas, le chemin m'est obscur, le guide m'est clair; le chemin de la foi est ténébreux & impénétrable, mais Dieu qui est le guide nous le rend clair par son autorité; c'est pourquoi St. Paul dit; *je sais à qui je me confie* (*a*). Vous même dans l'état de la foi dénuée dites tous les jours; je ne puis résister à Dieu: vous savez donc que c'est Dieu qui vous mene, quoique vous ne sachiez pas où est-ce qu'il vous menera. Il n'y a donc jamais de foi, qui n'ait effectivement sa certitude, mais c'est

(*a*) 2. Tim. 1. vs. 12.

une certitude sur laquelle on ne peut pas toujours réfléchir. Dans le tems de la tentation la certitude demeure, mais on ne sauroit en faire usage pour se calmer. Elle demeure si bien, qu'on ne voudroit pas pour un bonheur éternel sortir un moment de cet état, tant il est vrai, que la conviction qui fait la foi, quoiqu'envelopée demeure toujours inaltérable : mais comme je l'ai dit, Dieu ne permet pas alors qu'on puisse réfléchir expressément sur elle, pour se rendre témoignage à soi-même, qu'on la possede; ce retour seroit une proprieté qui empêcheroit l'ame de se déprendre d'elle-même. Remarquez encore la certitude de la voie ou la certitude de son propre salut. Il n'est pas nécessaire qu'on ait toujours la certitude de son salut; au contraire, l'état de cette vie demande qu'on en soit privé, & l'état des ames que Dieu veut perfectionner demande que dans ce doute elles fassent sans reserve un sacrifice d'abandon sur leur éternité. Il est donc vrai qu'il vient un tems où Dieu se cache, où l'on ne sait si on l'aime, ou si on en est aimé. On

fait bien certainement en général que la voie est de Dieu, mais on ne fait pas si on la suit. Je comprends que Dieu pousse quelquefois jusqu'à certaines extrêmités, où l'on ne voit plus aucunes traces du chemin, & ou il faudra, quoiqu'on fasse, hazarder son éternité; mais alors ce n'est pas l'indiférence de tomber dans l'illusion ou de n'y tomber pas, qui mene librement dans cet état de doute & de hazard, au contraire on y est poussé violemment & involontairement par une puissance supérieure, qui ne laisse aucun relâche, alors quoiqu'on fasse & quelque parti qu'on prenne, on croit tout hazarder, on croira même que tout est perdu; mais remarquez qu'alors quoiqu'on fasse, ce n'est pas l'ame qui quite sa lumiere, c'est la lumiere qui la quite tout à coup malgré elle, encore même (que) la lumiere pure & véritable ne quite jamais, car comme nous le disions, si on lui proposoit, ce qui seroit véritablement mal, sa conviction intérieure se réveilleroit; elle diroit: j'aime mieux mourir, que de résister à Dieu, & de violer la loi. Dieu donc

prend plaisir à l'embarasser pour la réduire à lui sacrifier son éternité toute entiere. Mais dans cette agonie elle tient toujours par le fond de la volonté à tout ce qui lui paroit le plus droit selon Dieu. Si elle ne peut plus suivre Dieu clairement à la piste, elle va du moins à tatons le plus près qu'elle peut de lui. Il y en a là assez pour trouver la certitude de la conscience dans cette droiture d'intention, pendant que d'un autre côté cette ame, faute de pouvoir reflechir sur sa droiture d'intention & sur sa conviction certaine, ne laisse pas de se croire aussi perdue pour l'éternité que si elle avoit abandonné toute droiture & toute regle de conscience. Mais en cet état même tout ténébreux qu'il est, il y a une lumiere simple, & sans retour de l'ame sur elle, qui est plus pure, plus lumineuse, plus certifiante & plus chere à l'ame que toutes les consolations & toutes les certitudes sensibles des autres états. Ce qui paroit par son horreur pour d'autres choses vraiement mauvaises; d'où je conclus que l'état de la pure foi, n'exclud jamais la raison, il ex-

clud bien la raiſon de proprieté ; c'eſt-à-dire, cette ſageſſe, par laquelle on eſt ſage à ſoi-même, comme dit l'écriture, il exclud cette ſageſſe intéreſſée qui veut toujours s'aſſurer pour ſoi & ſe répondre à ſoi même de ſon aſſurance pour en jouir avec une pleine proprieté ; mais il n'exclud jamais cette raiſon ſimple & ſans réflexion ſur elle-même, qui tend toujours à ce qu'elle aperçoit de plus droit. Ce n'eſt pas qu'elle y tende par des raiſonnemens multipliés & reflèchis, encore une fois tout cela n'eſt pas la raiſon mais l'imperfection de la raiſon même. Il s'enſuit de ces principes que la plus pure foi ſans raiſonnement eſt non ſeulement raiſonnable, comme St. Paul nous l'aſſure, mais encore que c'eſt le comble de la raiſon parfaite. Dieu mettant dans les ſens extérieurs & même intérieurs une violente tentation, qui ſemble rendre préſentes & agréables les morts les plus horribles, en même tems l'ame par ſa ſimplicité & par la conduite de Dieu qui la veut cacher à elle-même, ne pouvant reflèchir ſur ſon propre état pour apercevoir ſa droiture & ſa cer-

titude de conscience, elle marche avec une lumiere très pure, sans pouvoir se dire à elle-même, que c'est une lumiere. Ainsi elle a toute la clarté & toute la certitude qu'il faut pour une conscience droite & tout ce qu'elle fait est la plus pure raison; elle ne manque que de clarté refléchie, que la nature voudroit avoir pour s'apuier sur sa propre vertu par un mouvement de proprieté. Ce 11. Aout 1689 (*a*).

LETTRE XLII.

Félicitation sur son avancement à la Cour. Vues de Dieu sur lui.

J'Ai eu toute la joye dont je suis capable de la justice que Sa Majesté vous a rendue, mais je n'en ai été nullement surprise. J'étois si certaine que cette charge vous étoit reservée, que je n'en pouvois douter. La derniere fois que j'eus mouvement

(*a*) La réponse à cette lettre est la 8[illegible] du troisieme Volume. Voyez encore la 9[illegible] du même Volume.

'aller à votre Messe, il me sembla
ue je ne pourrois le faire dans la
uite que dificilement. Je pensois que
'étoit peut-être à cause de ma fille
ui me feroit changer de demeure.
e qui me fût imprimé dans le cœur
'est encore confirmé. *Qu'il soit pe-
t & simple où le déguisement règne,
il vivra d'une vie que je lui puisse
il communiquer.* Je comprends pour-
uoi Dieu me pressoit si fort pour
ous. Je suis toujours plus certaine
ue vous servirez doublement à Mr. B.
e vous étonnez pas des dégoûts &
es impuissances éloignées, vous au-
ez dans le mouvement présent tout
e qui vous sera nécessaire, malgré
otre mort pour remplir vos devoirs.
'impuissance & les dégouts pourront
ouvent préceder l'action; mais vous
urez un secours actuel dans le mo-
ent de la chose, & Dieu ne vous
anquera jamais pour vous faire rem-
lir la place où il vous met, & à
quelle vous n'avez point contribué.
loins il y aura de vous-même dans
xercice de votre emploi, plus il y
ura de Dieu. Vos talens naturels ne
ous seront utiles dans cet emploi,

qu'autant que votre ame sera docile aux mouvemens de la grace. Croyez-moi, *l'éducation d'un Prince que Dieu veut sanctifier* (*a*), car je suis *certaine qu'il en fera un Saint*, se doit faire avec une entiere dépendance aux *mouvemens* de l'Esprit sanctificateur. C'est *pourquoi Dieu se sert de gens capables de discerner ce mouvement.* Vous aurez plus en ce point en mourant à vous, qu'en toute autre maniere, & quoique dans *l'extrême jeunesse* vous ne voiez pas encore tout le fruit que vous pourriez prétendre, soyez persuadé que ce sera un *fruit exquis en sa saison*, & cela je n'en doute pas; il *redressera ce qui est presque détruit & déja sur le penchant d'une ruine totale* par le vrai esprit de la foi. Cela est certain, Dieu a des desseins sur ce Prince d'une miséricorde singuliere (*b*). Quoique je ne puisse peut-

(*a*) Le Prince est le Duc de Bourgogne, Pere de Louis XV. dont Mr. de Fenelon avoit été nommé Précepteur.

(*b*) Il n'est pas douteux que Fenelon ne fut destiné à être instrument d'élite à la Cour de Louis XIV. Me. de Maintenon, qui devoit y concourir, piquée de ce qu'il n'avoit pas servi ses vues ambitieuses d'être déclarée Reine, se

:tre plus vous écrire que rarement, òyez persuadé que mon cœur sera oujours le même pour vous. Il sera nceſſamment comme une *lampe allu-née qui se consumera devant le Seigneur our votre ame;* qui m'eſt *plus chere u'aucune qui soit sur la terre. L'é-ernité découvrira* ce que le Seigneur fait. Je vois déja une partie ac-omplie de ce que Notre Seigneur m'a iit connoitre & quand le reſte arri-'era, je vous dirai : *Nunc dimittis.* le vous aſſure en Dieu même que ous n'ètes pas là ſeulement pour le etit Prince, *mais pour le plus grand Prince du monde.* Un peu de pa-ience vous *découvrira bien des choses.* Plus vous ſerez foible en vous, plus ous ſerez fort en Dieu, c'eſt en lui que je vous ſuis tout ce qu'il a fait. Je vous ſupplie que votre cœur me orreſponde de loin. Je ſuis fort ap-iquée à Dieu pour vous ce matin.

'vra avec plaiſir à une cabale, qui avoit mis roitement dans ſes intérêts ſon Directeur Mr. odet des Marais Evêque de Chartres, & de-nt ainſi perſécutrice d'une voye qu'elle avoit tée & introduite à St. Cyr : tant ſont terri-es les jugemens d'un Dieu qui livre à l'aveu-lement un cœur qui l'oublie.

J'ai dit, que je ne suis qu'un enfant; je ne sais point parler. *Ne dis point, je suis un enfant, car tu iras par tout où je t'enverrai, & tu diras tout ce que je te commanderai.* Voilà ce que l'on m'a *imprimé pour vous*, y ajoutant : J'ai mis *ma parole en ta bouche.* Pour moi, l'on m'assure, que *l'on ne m'a établie qu'afin que j'arrache, détruise, perde & dissipe, & qu'ensuite j'édifie* (*a*). Ce 18. Aout 1689.

LETTRE XLIII.

Union intime avec Fenelon. Sa vocation à aider des personnes entrées avant lui.

VOus fûtes hier chez M. D. C. avez-vous pris un jour afin que je vous voie avant votre départ, & puis-je me promettre cette satisfaction? J'ai cent choses à vous dire que je ne puis dire qu'à vous, & des mesures à prendre sans lesquelles je ne pour-

(*a*) Jerem. 1. 7. 10.

is avoir de repos ni ſuivre le deſ-
in de Dieu ſur moi. Accordez-moi
tte grace & joignez-y celle de de-
ander vous-même, que je puiſſe
ous parler ſeule. Je vous aſſure que
la me paroit néceſſaire; Dieu ſeul
t au point qu'il me fait être à vous,
combien votre ame m'eſt chere;
n'y en a aucune ſur la terre, pour
uelle Notre Seigneur me donne
tant d'union & d'aplication en lui.
vous aſſure qu'outre la fatigue ex-
ieure jointe aux petits chagrins,
trait que j'ai & l'aplication conti-
elle où Dieu me mettoit pour vous,
voit ſi fort abattue que je ne pou-
s preſque parler: un oui ou un
n pour réponſe s'il vous plait. Si
. D. B. vous parle ne faites aucu-
dificulté de l'aider pour l'intérieur,
r Dieu le veut: *il ne faut pas re-
rder le tems qu'il y a qu'il a com-
ncé avant vous.* Dieu eſt le Maitre
ſes dons, & votre *grace eſt ſupé-
ure* à la ſienne, faites le donc ſans
our ſur vous-même, car aſſurément
s devez lui aider. Ce n'eſt pas que
roie qu'il ſortira dificilement de
angement intérieur, cepen[illegible] il

vous faut lui aider; il *se dévelope chaque jour de mon esprit bien des choses*, que Notre Seigneur m'avoit fait connoitre il y a *bien des années*, & je vois à présent *leur vraie signification*; je prie Dieu qu'il vous soit toujours toutes choses.

LETTRE XLIV.

A l'Auteur.

A peine, Madame, ai-je le loisir de respirer, tant je suis pressé & embarrassé; mais au milieu de ces embarras je me *trouve dans une paix & dans une union avec vous*, qui n'a jamais été plus grande. Je n'ai guere le tems ni même le calme du sens qui est nécessaire pour faire ce qu'on apelle oraison; mais il me semble que je le suis souvent sans le savoir. Ce que je vois ne me touche point, & j'ose me rendre ce témoignage que mon cœur ne tient qu'à Dieu; il me mettra à toutes les épreuves qu'il voudra, & je ne fais que m'abandonner

Votre lettre m'a fait un grand plaisir
pour apaiser mes sens émûs, & pour
me rapeller au recueillement. Dieu
soit Béni de tout pour lui seul ; je
vous suis dévoué en lui avec une re-
connoissance infinie. A toutes ces cho-
ses que *vous m'annoncez*, je sens cette
réponse fixe au fond de mon coeur :
Fiat mihi secundum verbum tuum. Il
me semble que Dieu veut me porter
comme un petit enfant, & que je ne
pourrois pas faire un pas de moi-mê-
me sans tomber, pourvû qu'il fasse
sa volonté en moi & par moi, quoi-
qu'il arrive tout sera bon. Je meurs
d'envie de vous voir, je devrois par-
ler plus civilement, mais je ne puis
le faire avec vous. Voici le billet que
je vous avois écrit. Je ne trouvai
point hier M. D. C. mais je lui ai
mandé, que je la priois de convenir
avec vous d'un jour, où elle seroit
seule, & que je quiterois toute autre
affaire pour celle-là. Ne soiez donc en
peine de rien. J'aurai mes consulta-
tions à vous faire. Croiez-moi, M.,
que je suis à vous en Notre Seigneur
au-delà de tout. Ce 21. Aout 1689.

SUPLEMENT

à la Lettre 145. du 3e. Volume.

Diversité des unions sous l'image d'u[…] Roue en rapport avec d'autres. Hi[…]rarchies & leurs raports. Conse[…] de Dieu inconnus quant à leur a[…]complissement. Infidélité à l'apel n'[…] détruit point la certitude. Les u[…] reviennent, les autres non.

JE ne vous dis pas combien […] suis à vous, car Dieu seul le s[…] J'ai connu que Dieu avoit bien d'[…]tres desseins sur l'Epoux (a) que s[…] l'Epouse, quoiqu'elle fût bonne. J'e[…]tens Mr. de B. Assurément il ira lo[…] mais il sera humilié intérieurement […] d'une maniere cachée, mais il s[…] conservé extérieurement à cause […] dessein du Seigneur sur lui & […] vous. Votre union est nécessaire, […] elle est tellement d'ordre de Di[…]

(a) L'Epouse du Duc de Beauvilliers […] étoit fille de Mr. Colbert. Ce Duc de Be[…]liers étoit Gouverneur du Duc de Bourgog[…]

que c'est comme une roue dont vous êtes le premier mouvement. Dieu le veut, mais il se sert pour cela d'un vil pivot. Vous m'entendez. C'est une enchainure, qui fait comme *une famille*. Les autres quoique fort amis n'en sont pas. Ils en composent une autre, qui a le même raport & mouvement. Si je pouvois vous exprimer cela comme je le conçois, & que toutes les familles différentes ont un raport en Dieu même, mais que leurs perfections ne sont point attachées les unes aux autres, comme ceux de la premiere famille, ensorte *que si la premiere roue se déregle*, elle arrète, quoiqu'elle n'arrète pas les autres, qui ne sont point enchainées avec elles : je ne sais si sous ces énigmes vous m'entendez. Je crois que Notre Seigneur fera que vous me concevrez. Demeurons-donc dans la place où Dieu nous a mis; si je pouvois vous exprimer cette admirable *hierarchie*, & cette dépendance toute divine, combien l'union des uns avec les autres ne fait pas une *hierarchie*, mais bien un corps hierarchique, composé de plusieurs, mais quoiqu'il

y ait union, il n'y a pas ſubordination, ni cet écoulement de grace dont je parle, car je vous aſſure, qu'il en eſt ſur la terre comme des eſprits bienheureux, entre les ames qui ſont eſprits (a). Le reſte des Chrêtiens ſont des corps morts, ou des corps morts animés par des machines, qui paroiſſent vivans quoiqu'ils ne le ſoient pas, puiſqu'ils n'ont pas cette vie divine & intérieure, cette vie dont Dieu eſt le principe, & dont il l'eſt plus véritablement, que la créature y a moins de part. Ce ſera en Dieu que vous découvrirez que tout ceci eſt vrai, & quoique cela vous paroiſſe hors de ſaiſon il ne l'eſt pas, & ſon utilité véritablement; puiſque le Seigneur vous le fait dire. Je ſerai Dimanche à la même heure que je fûs Mecredi où vous ſavez. *Pour le tems que les choſes arriveront*, il m'a été imprimé ces paroles: *Ce n'eſt pas à vous à connoitre les tems & les momens*, que le *Pere a mis dans ſa puiſſance*.

(a) Les ames qui tout comme les bienheureux dans le ciel, ſont des eſprits conſommés ou en eſprit pour y parvenir.

...nce... Je ne sens moins de vous dire qu'il est de conséquence de savoir qu'il y a des ames que Dieu appelle d'abord, & fait leurs [illegible], mais elles s'égarent & quittent par leurs fautes (a) la voie du Seigneur. Cela n'empêche pas *que leur apel & leur grace n'aient été véritables*, comme il est vrai de Judas à l'Apostolat & de *Salomon*. Il y a *deux sortes* de ces personnes; les uns déchoient véritablement & ne reviennent plus; les autres au contraire ne font que *s'égarer & reviennent*. Jésus-Christ *ne s'étoit* pas trompé en cet *Apôtre*, ni *Dieu en Salomon*: mais ce sont *des promesses conditionelles* comme celles qui furent données au peuple Juif. Son égarement *n'empêchoit* pas, qu'il *n'eut été choisi de Dieu*. Dieu le punissoit mais après un long châtiment il retournoit en sa grace. Je vous assure que M. J. re-

(*a*) Ce passage est bien remarquable & fait voir que l'apel de Me. de Maintenon étoit véritable, mais qu'elle n'y a pas répondu, étant même devenue une persécutrice amere de M. Guyon & de Mr. de Fenelon, & que telle chose lui est arrivée par sa faute, à cause de son orgueil, & de son envie de dominer.

tournera au Seigneur, & que malgré son égarement, qui sera très long, il est un vase choisi : c'est pourquoi je vous prie de ne lui point nuire ; je le ferai sortir si je peux, si je ne le puis, il faudra prendre la voie de ses supérieurs. J'ai été plus certifiée encore que vous serviriez à N. ; & que c'est vous qui avez pris pour cela la place de ... lorsqu'il me fût arraché & cette pensée m'est imprimée, son *Episcopat sera donné* à un autre... Lorsque l'on *m'interroge sur les choses* que j'ai dites ou écrites, je reste interdite, & il ne me reste aucune idée, à moins que Notre Seigneur ne me le rapelle. Mais il permet souvent qu'on me parle des choses sur lesquelles il ne m'a donné nulles lumieres, parce qu'il a dessein de m'éclairer après là-dessus. Je vous dis tout simplement ce qui me vient dans l'esprit. Mr. l'Abbé de L. (*a*) a besoin de vous, & il méneroit une vie pleine de vicissitudes, s'il ne vous avoit point ; Dieu vous l'a donné, ayez en soin : il l'aime quoiqu'il n'ait

(*a*) Aparemment l'Abbé de Langeron.

pas dessein de le conduire jusqu'à la consommation ; il y a plusieurs demeures dans la maison du Seigneur. Depuis ma lettre écrite jusqu'ici j'ai une certitude que N. *vous étoit donnée*. Il faut de la patience car les choses ne s'accomplissent pas aujourd : mais Dieu le fait attendre & souvent bien acheter. J'ai tiré tout à coup le 14me Chapitre du 4me Livre de Cédras, & j'en ai été pénétrée du commencement. Je n'ai pas lû la fin. Lisez si vous en avez le tems les cinq premiers versets.

LETTRE XLVI.

A L'AUTEUR.

Humiliation dans les fautes. Donner cours à la grace.

J'Ai ressenti, Madame, tout ce que je dois sur la blessure de Mr. votre fils. On assure qu'elle n'est pas dangereuse. Vous n'aurez de moi aucun compliment là-dessus. Il me

ſufit d'être ſur elle & ſurtout ce qui vous touche comme je dois être. J'ai apris que le mariage eſt fait enfin. Dieu veuille le bénir, & faire ſa volonté en eux.

2. Je n'ai aucun travail aperçu. Je fais beaucoup de fautes extérieures. Il y en a même pluſieurs qui vont au dedans & qui marquent, qu'il échape de petites ſaillies à la volonté; mais je ne veux pourtant que ce que vous ſavez. Et quoique mes fautes me cauſent une humiliation cuiſante, je veux non ſeulement porter cette humiliation, mais encore ſans exception toutes les ſuites les plus terribles que Dieu veut y attacher. Ce que je vois, quoique nouveau & flateur pour moi, ne m'entre point au cœur, & je ne puis m'empêcher de me rendre ce témoignage, que ce n'eſt pas là ce que j'aime. Dieu ſait où il met mon amour, & c'eſt à lui à le garder. Je ne m'embarraſſe point de certaines fautes de prudence que j'aperçois après qu'elles ſont faites vers les perſonnes avec qui il ſemble qu'il faudroit le moins en faire, mais il me ſemble que la terre ne peut m'

manquer, & que Dieu me mene à son but, autant par mes fautes que par tout le reste. Vous m'avez promis de m'envoyer quelque chose de votre façon sur mon nouvel état, j'espére que vous aurez cette bonté. Je voudrois bien aussi que vous me fissiez entendre en deux mots comment va le nouveau ménage. Les petits nuages sont-ils dissipés? Quelle joie aurai-je de vous savoir en profonde paix, & quand M. D. C. viendra à Versailles, je lui donnerai ma petite cassette où sont toutes mes lettres pour les faire transcrire. Je suis de plus en plus unie à vous, Madame, en Notre Seigneur, & j'aimerois mieux mille fois être anéanti que de retarder un seul instant le cours des graces par le canal que Dieu a choisi. Si Dieu vous donne quelque mouvement de prier... & pour... faites-le, & je vous recommande aussi... qui est fort blessé. Ce 31. Aout 1689.

LETTRE XLVII.

REPONSE.

Peines & succès de Fenelon dans son Ministere. Petitesse où il étoit apellé. Fidélité à suivre les mouvemens de la grace. Passiveté dans les fautes sans se reprendre. Son union intime avec Fenelon.

1. J'Ai toujours bien de la joie lorsque je reçois de vos lettres, mais je ne sais pourquoi j'en ai eu d'avantage cette fois ici. Mon cœur me rend témoignage que vous allez comme Dieu veut & c'est tout. Je vous trouve souvent si présent que j'en suis surprise, aussi bien que du soin que Dieu prend de me réveiller sur votre compte. Il y a longtems que je prie pour le R. & je le ferai pour le p. P. lorsque Dieu m'y apliquera (*a*). J'ai toujours dans l'esprit que les choses seront comme je vous

(*a*) On apellera.

les ai marquées, mais il y aura de la peine pour vous. Il vous en coutera; vous avez souvent peu d'espérance & les choses vous paroitront fort éloignées. Dieu veut de vous une fidélité inviolable pour vous laisser, ainsi que je vous l'ai mandé, à ses mouvemens. Ce sera lui qui réussira & non pas vous.

2. Moins il y aura de vous, plus il y aura de lui: j'aime mieux que vous fassiez des fautes en vous abandonnant à lui que les plus grandes choses du monde en vous conduisant par vous-même. Vous verrez que Dieu convertira même vos fautes en bien & c'est le secret de la sagesse toujours adorable, que de faire que ce qui est entre nos mains un instrument de mort, devienne une source de vie entre les siennes. Je suis toujours plus certaine, que Dieu veut que vous serviez M. & Me. D. B. & ceux que j'ai vû à St. Quentin, & surtout Mr. de B. les choses tourneront de maniere que vous découvrirez un jour les desseins de Dieu en cela: vous ne sauriez être trop petit. Je crois que vous ne devez pas

faire trop d'attention fur vos fautes, mais les foufrir. Dieu vous foutiendra d'une main invifible lorfqu'il paroitra qu'il vous laiffe tomber.

3. Je fuis fi certaine de fon foin fur vous, que je n'en puis douter. Il ne veut de vous rien autre chofe, finon que vous foyez bien petit, très dépendant de lui, & que vous le fuiviez inviolablement quoiqu'il en coute, par les routes intérieures & les mouvemens qu'il infpire lui-même. La fidélité à fuivre ceux qui font fort aperçus vous éclairera & vous ftilera pour ceux que leur extrême délicateffe rend prefqu'imperceptibles. Vous reffentirez encore du tems la peine de l'humiliation que caufent les fautes furtout dans le pofte où vous êtes. Mais acoutumez-vous d'y être immobile, & de ne point mettre la main à l'Arche comme Ufa, quand même vous la verriez chanceler: car quoique ce fut une bonne œuvre pour un autre, elle ne vaut rien pour vous que Dieu veut entiérement passif. Cela fait beaucoup mourir. Cependant quelques fautes dans lefquelles vous puiffiez être tombé, il

faut par aucune activité auprès de Dieu vous remettre bien avec lui ni avec les créatures, à moins que la charité du prochain n'y fut intéressée; mais souvenez-vous de laisser tomber tous les mouvemens de la nature, qui sous les prétextes les plus justes du monde veut toujours racommoder ce qui est gâté. Plus l'on est actif, plus il faut agir activement, mais plus l'on devient simple, plus il faut remédier à ses maux simplement; mais lors qu'on est passif, il faut rester comme mort, sans la moindre action quoique l'on se sente piqueer. Ceci est très dificile pour la pratique, demande beaucoup de mort & de fidélité, mais c'est aussi d'une grande pureté, & la seule pureté en peut découvrir l'extrême pureté & la profondeur de la mort. Votre cœur est trop à Dieu pour se laisser gagner au plaisir de l'élévation. Il se laisseroit plûtôt pénétrer de la douleur que de la joie; vous pouvez l'éprouver par vos fautes qui entrent plus que les avantages. Cependant je vous assure que ceux-ci seront poussés à cause des desseins de Dieu sur vous, qui veut que

vous soiez une lampe ardente & luisante jusqu'à ce qu'il l'éteigne lui-même, pour la rallumer de nouveau d'un feu qui ne s'éteindra jamais.

4. Je ne réponds rien sur le mariage, M. D. C. vous aura tout dit. Tout ce que je vous puis dire, tant que la fille a été à moi, j'ai dit & fait ce que j'ai cru devoir. Dès que par son mariage elle a été à un autre, je me suis sentie dépouillée de tout ce qui la regardoit, pour l'extérieur sans qu'il me soit possible d'y prendre aucune part. Je ne sais si vous me comprenez.

5. Je vous assure que l'on ne peut être plus unie à vous que je le suis. Dieu qui le fait, le continue & l'augmente même avec bien de la douleur. Il n'y a personne à qui Notre Seigneur me tienne comme pour vous. Vous êtes selon ses desseins. Je vois souvent avec une complaisance infinie l'amour qu'il vous porte, & comme il vous a choisi entre tant d'autres pour être l'objet de ses complaisances. Il a fait & fera en vous de grandes choses, mais il ne regarde en vous que votre petitesse & votre docilité à

le suivre, quoiqu'il en puisse couter. Ce sera dans les autres, la violence qu'ils se feront, qui ravira le ciel; mais en vous la petitesse & la docilité, la foiblesse même ravira le cœur de Dieu. Si je pouvois vous exprimer, comme il fait goûter à mon cœur qu'il est content de vous. Cela se fait comme un Epoux, qui montre à son Epouse les tendresses qu'il a pour un de leurs enfans, & pourquoi il le préfére à tant d'autres. Il faut pour concevoir ce que je dis en faire l'épreuve. Il y a une personne dans le monde, à laquelle je ne pense qu'avec horreur & éloignement, & j'éprouve au dedans qu'il déplait autant à l'Epoux que vous lui êtes agréable, non par aucune qualité qui soit en vous, mais parce qu'il vous a choisi, qu'il vous a aimé le premier, & qu'il vous a donné un cœur droit propre à conduire un grand peuple (*a*) Je ne dis pas que je prens part à tous vos avantages : ce que je vous suis en Notre Seigneur en dit

(*a*) Le reste de cette Lettre est la L. 104. du 3e. Volume.

plus que je n'en puis dire & exprimer. Ce 23. Septembre 1689.

LETTRE XLVIII.

à l'Auteur.

L'incrédulité est la foiblesse même. Occupation de Fenelon.

1. J'Espére que Dieu conservera ce cher fils, qui est le fils, non pas de vos larmes, mais de votre foi. Pour les choses dont il doute, je n'en saurois être en peine; il n'y a que de mauvais Philosophes qui puissent par leurs livres, inspirer de tels doutes. Rien ne périt, rien ne s'anéantit dans la nature. Quand les touts se corrompent, les parties ne font que changer de figure, mais aucunes ne cessent d'être. Si donc les êtres, même les plus vils ne s'anéantissent jamais, comme les corps grossiers & inanimés, à plus forte raison les êtres raisonnables qui se connoissent & connoissent tout le reste, ils peuvent cef-

ser d'être liés à de certains corps, mais ils ne peuvent jamais cesser d'être. Encore une fois on ne voit point d'air, quand on voit par cela. D'ailleurs l'immortalité de l'ame se trouve liée avec tout le Christianisme dont les preuves en détails sont infinies. Il faudroit un livre, non pas une lettre pour les raporter & à peine puis-je dérober un demi-quart d'heure pour vous écrire. Ce seroit peut-être les sujets de longues conversations, si Dieu, comme je l'espére, ramene Mr. votre fils en ce païs. Mais il faut qu'il compte qu'il n'y a que hardiesse & qu'ignorance chez les libertins. Ils méprisent & attaquent tout en gros, mais en détail la force de la religion bien examinée les accable. Quand il voudra en faire l'expérience, il verra les livres à la main, que l'impieté est la foiblesse même. Ils ne savent ni l'esprit de la religion ni ses preuves.

2. Pour moi je suis ici dans une agitation & même ocupation continuelle & je ne puis me mettre paisiblement devant Dieu, mais mon cœur est toujours uni à lui, & je l'y trou-

ve dans tous les momens de liberté. J'espére qu'après ce premier tems je serai plus à moi, & aux choses dont il faut se nourrir. Pour le fond, c'est toujours la même chose. Je vois bien des choses qui devroient me faire plaisir, mais Dieu les tempére, ensorte que mon cœur ne veut ni ne trouve à se reposer en rien. C'est la colombe de l'Arche, contrainte de revenir. Je bénis Dieu de tout ce qu'il vous donne. Quand nous reverrons-nous? Je ressens toutes vos douleurs & toutes vos consolations jusqu'au fond du cœur. Ce 12. Septembre 1689.

LETTRE XLIX.

Prix de la docilité aux mouvemens de la grace. Maniere de les connoitre.

1. J'Ai bien des choses à vous dire, car mon cœur est souvent plein pour vous devant le Seigneur. Je comprends toujours plus qu'il vous aime, & les desseins qu'il a sur vous

...il établit sur la petitesse. Mon cœur ...us goûte de plus en plus, quoique ...loin : & comme Dieu vous veut ...ire le pere d'un grand peuple, il ...eut jetter de profondes racines de ...tre édifice spirituel ; il veut vous ...nner un cœur docile pour condui... un grand peuple. La demande que ...lomon fit au Seigneur est admira...e : il ne demande point un air d'au...rité pour se faire craindre, mais ...n cœur docile. Plus votre cœur se... docile, comme un petit enfant sans ...sion & sans résistance, plus vous ...rez comme Dieu vous veut, plus ...us serez propre à ce à quoi il vous ...estine. Le don de la véritable sa...sse, c'est cette docilité du cœur. ...raignez plus que la mort de refuser ... Dieu quelque chose, qu'il veuille ...iger de vous, ce que votre docilité ...e vous laissera pas ignorer. Que le ...spect humain & le conseil des au...es ne vous fasse jamais agir contre ...tre propre cœur. Ceci vous est de ...derniere conséquence & pour vous ...fond de toutes choses. Ne craignez ...s de faire des fautes avec cette do...ité de cœur. Si vous en faites, ce

ſera par héſitation ; allez donc par-là avec une fidélité invariable : car le Seigneur ſera avec vous ; il vous enſeignera toutes choſes ; il vous mettra, il mettra dans le moment dans votre bouche ce que vous avez à dire, mais ſuivez-le inviolablement. La fidélité ſera lumineuſe ; mais ſi vous étiez infidéle, vous vous dérouteriez aiſément & ce langage inconnu de preſque tout le monde vous deviendroit étranger, & vous ſeriez tout dérangé. Allez donc par là je vous en conjure, & me croiez en ce point, car il eſt pour vous d'une extrême conſéquence.

2. Cela ne ſe fait point par écouter long-tems l'inſpiration, elle eſt prompte & ſoudaine, elle ne prévient point, mais dans le moment du beſoin, elle ne manque jamais. Si cette maniere d'agir eſt pour quelqu'un, elle eſt ſinguliérement pour vous. C'eſt la voie des petits enfans qui n'agiſſent point par le raiſonnement, mais qui agiſſent toujours ſimplement & de bonne foi. Quoique vous ſoiez froid & éteint, vous êtes fort ſur certaines choſes, & pouſſez les choſes avec

vigueur, surtout lorsqu'elles sont raisonnables. C'est un éfet de votre esprit, qui étant très juste & très bon, ne s'acommode pas des choses qui lui sont contraires. Cependant l'esprit de Jésus-Christ détruira peu à peu cela, donnant la mort à ce qui est vivant & la vie à ce qui est mort. Je vous porte dans mon cœur d'une maniere aussi singuliere qu'elle est continuelle & je ne trouve personne qui me soit ce que vous m'êtes. Toute à vous en lui seul. Ce 20. Septembre 1689.

LETTRE L.

Ne pas s'arrêter à voir ses défauts. Dans l'état de perte les défauts paroissent davantage. Courage nécessaire dans ce degré pour se livrer sans reserve.

IL me feroit dificile de vous exprimer, Mr. l'union que Notre Seigneur me donne pour vous. Dieu semble serrer de plus en plus mon ame à la vôtre d'une maniere très intime

& je trouve que tous les milieux se dissipent & deviennent toujours plus délicats, & l'on me fait comprendre qu'il en est de même de votre ame à l'égard de Dieu que les moiens & entre deux se perdent chaque jour, & que ceux qui restent se subtilisent. Il vous est d'une extrême conséquence de ne vous arrêter à rien, pas même à vos défauts, je dis à ceux même qui vous paroitroient volontaires & qui cependant ne le sont pas autant que vous le pourriez penser. Car il faut que vous compreniez, que plus vous irez en avant, plus il vous paroitra de volonté en de certaines fautes qui vous surprendra beaucoup. Il ne faut pas vous en étonner, cela ne vient point de la volonté, mais plûtôt de la perte de cette même volonté qui en se perdant peu à peu ne laisse découvrir dans les fautes nul rejet, nulle résistance & nulle séparation d'elle-même, parce que tout chez vous (a) *n'est point* par résistance qui sépare la volonté des choses, mais par une continuation de cette même

(a) Peut-être que les paroles du texte étoient *ne se fait point*.

olonté. De sorte qu'il ne reste dans
es fautes que la malignité de la na-
ure qui y demeurant seule fait pa-
oitre les choses volontaires. Ceci est
'une très profonde expérience & à
oins que de l'avoir, ce qui n'arrive
ue tard, l'on se méprend beaucoup :
ar il faut savoir que la malignité de
 nature est telle, que pour cacher
 malice elle se sert de la force de
 volonté, ensorte qu'elle met tout
n œuvre pour s'assurer elle-même
'une résistance, d'une séparation de
olonté, *d'une certaine innocence* qui
ait que l'on ne voit en soi nulle ma-
gnité, mais *pure foiblesse. A mesure*
ue la volonté se perd, la nature ma-
gne *ne peut plus se cacher*, alors
e paroit dans toutes ses malignités
 c'est alors que tout paroit volon-
ire sans pouvoir découvrir une bon-
e volonté. C'est ce qui fait beau-
up soufrir, mais il faut demeurer
mmobile : car la nature qui ne sou-
ite que de se cacher travaille au
oins à mettre remede aux maux qui
nt paru. Ne lui laissez pas la con-
lation qu'elle puisse découvrir chez
us *une action soit repentir*. Je vous

pressé d'autant plus là-dessus que No
tre Seigneur me fait comprendre qu
cela est nécessaire, & je vous conju
re par lui-même d'être là dessus d'un
fidélité inviolable malgré votre raison
Ceci est très dificile dans la pratiqu
& je vous assure que rien ne fai
tant mourir.

2. Notre Seigneur me donna e
un songe une lumiere très claire là
dessus, cependant elle n'est rien au
près de l'impression *qu'il me donne* à
présent & je vous assure que votr
ame est tellement une même chos
avec la mienne: car pour la mienn
elle est disparue quant à moi, & j
ne la découvre plus que par l'étroit
union où Dieu la met avec la vôtr
O! quand viendra le tems, que l
vôtre étant entiérement perdue en Di
& réduite dans l'unité de ce princi
pe, elle ne découvrira plus que lui
Mais croiez Mr. qu'il faut beaucou
de courage sans courage pour se l
vrer *à pur & à plein & encore pl*
pour s'oublier & s'envisager dans
laideur. Ceci paroit hors de saison
étant si éloigné ce semble de faire d
fautes. Mais cependant il est effec

el & je vous en assure, sans quoi
ous resterez, flottant & souvent em-
.rrassé & entortillé en vous-même
ans un tems où vous seriez encore
.us avancé que vous n'êtes. Allez
.nc tête baissée, malgré la crainte
l'envie de remédier à vos maux,
ieme d'une maniere très simple. Je
.us assure que Dieu le veut & que
ut son sang vous servira de pisci-
:, si vous en usez de la sorte. J'ai
ngé il y a deux jours que vous
:yez avoir à une jambe une pro-
ıde plaie. Vous y aviez fait met-
: un apareil, & chacun convenoit
: vous y aviez bien du mal. Je
us priois de me laisser lever l'apa-
!, & je vous assurois qu'il n'y avoit
: très peu de mal. Vous me fites
.z de résistance, cependant vous y
ısentites. Quand je l'eus levé, il
s'y trouva aucune plaie, mais bien
peu d'enflure causée par le remé-
Vous restâtes fort surpris & me
:mites de me croire une autre fois.
n ai eu une claire intelligence; je
ıs suis fort obligée de ce que vous
:crirez pour mon fils. Je crois que
heure n'est pas encore tout-à-fait

venue. Il n'eſt rien de plus fort que le renouvellement d'union & d'attrait que j'ai eu pour vous depuis deux jours. Ce 25. Septembre 1689.

LETTRE LI.

à l'Auteur.

Sécheresse acompagnée de largeur. Effets des ocupations extérieures.

DEpuis que je ſuis ici, je me trouve dans une ſécheresse & néanmoins dans une largeur très grande. Rien ne m'embarraſſe, ni les difficultés qui ſemblent devoir me ſurmonter dans le moment même, ni mes fautes, ni ce que les autres en peuvent penſer. Pour mes fautes, elles me ſont aſſez ſouvent encore fort cuiſantes, mais je me trouve dans un certain calme au fond de ma volonté qui fait que je paſſe légérement par deſſus la douleur involontaire qu'elles me cauſent. Toutes ces choſes ſe paſſent ſi naturellement & av

à peu de [illegible]
quelquefois [illegible]
facilité [illegible]
tion & [illegible]
spirituelles. [illegible]
cette pensée, [illegible]
esprit, qui [illegible]
& qui est [illegible]
dans l'oraison [illegible]
l'empêcher [illegible]
mage [illegible]
[illegible]le, [illegible]
Dieu [illegible]
[illegible]
[illegible]elle & [illegible]
es choses [illegible]
[illegible]
[illegible]fois [illegible]
quelque [illegible]
[illegible]illement [illegible]
[illegible]ose [illegible]
[illegible]ble, [illegible]
es choses, [illegible]
[illegible]e, en [illegible]
[illegible]oi Dieu [illegible]
[illegible]er l'ame [illegible]
[illegible]hement [illegible]
[illegible]ce; pour [illegible]
[illegible]ût ni [illegible]

nature, parce que je vois assez de gens, sans être libre ni en repos pour épancher mon cœur avec aucun. Ceux même avec qui j'ai ma principale liaison, sont peu en liberté; & moi je suis de même, de façon que nous nous voions souvent & ne nous entretenons que pour le besoin. Mon emploi demande une patience continuelle dans les fonctions séches & ennuieuses. Ainsi il y a bien à mourir, surtout selon mon tempérammment. Je suis presque sans réflexions, mes premiers mouvemens; & je laisse tomber toutes réflexions, qui vont ou à reparer les fautes, quand elles n'ont pas de conséquence à l'extérieur, ou qui m'engageroient à m'occuper de moi ou de mes intérêts. Dieu me fait trouver en tout cela du large, je n'éprouve aucune tentation forte, excepté celles de l'abattement, où une santé foible & une extrême séchéresse de l'intérieur font tomber. Je ménage ma santé & je travaille peu, quoique j'eusse des besoins pressans de travailler. Je ne saurois vous dire à quel point je suis uni à vous, car Dieu seul le sait, & je ne le sais pas moi-même. Ce 1 Oct. 1689.

La Lettre 105. du troisieme Volume sert de réponse à celle-ci.

A Dieu, il me donne pour vous ce qu'il ne me donne pour nul autre.

LETTRE LII.

à l'Auteur.

Oraison de Fenelon. Déchet apparent des ames de ce degré. Son abandon.

JE dois encore vous parler de mon oraison. Je crains de la faire, le Dieu permet soit par ma négligence ou autrement, que je n'en trouve gueres ni le tems, ni la facilité. Je ne saurois m'y soutenir longtems de suite, soit par ma santé, soit par mes occupations, soit par ma séchereſſe, soit enfin par ma lâcheté. Ce qui devroit ce me semble m'étonner davantage, c'est que je n'ai aucun regret de voir mon oraison qui se desséche qui m'échape, & qui me laisse dans une grande dissipation. Je me trouve

indiférent & insensible sur tous ces inconvéniens, qui devroient me paroitre d'autant plus grands que je suis ici plus exposé. Au lieu que j'ai un regret cuisant sur mes fautes extérieures. Je ne sens aucune peine sur ce vuide intérieur, au contraire je n'ai jamais été plus tranquile, plus libre, plus dégagé, plus simple & plus hardi dans ma conduite, quoique j'y fasse bien des fautes, qui viennent de dissipation & même assez souvent d'infidélités passageres. Au reste toutes les fois que la dissipation cesse, je me trouve en état d'abandon & de foi pure, immobile, ensorte qu'il me semble que j'ai toujours demeuré par le fond de la volonté sans interruption en Dieu, quoique je n'ai point pensé à lui & que j'aie fait & dit plusieurs choses, qui par elles-mêmes & par mon infidélité en les faisant devroient m'en avoir éloigné; aussi si je consulte ma conduite & mon oraison, je ne trouverai rien que ce qui est dans le commun des Chrétiens grossiers, qui n'ont pas secoué le joug de la crainte de Dieu, encore même j'ai une chose qui me met

fort au dessous d'eux : car je me vois entiérement déchu par raport aux graces passées, au lieu qu'ils n'ont jamais reculé dans le chemin de la vertu ; mais si je regarde un certain fond inexplicable, je vais à l'abandon pour laisser tout faire à Dieu & au dehors & au dedans sans vouloir ni me remuer sous sa main ni me mettre en peine de moi, dans tout ce qu'il lui plaira de faire ou pour moi ou contre moi-même. J'avoue qu'en ce sens je n'ai jamais été autant au large que j'y suis depuis mon entrée à la Cour. Voilà ce qui me vient maintenant dans l'esprit. J'espére que Dieu vous donnera ce qu'il faudra pour m'en faire part. Je ne saurois penser à vous que cette pensée ne m'enfonce davantage dans cet inconnu de Dieu, où je veux me perdre à jamais. Ce 10, Octobre 1689.

LETTRE LIII.

Autre à l'Auteur.

1. DEpuis cette lettre écrite, M. D. C. m'a lû un endroit d'une des vôtres, où vous marquez que je n'ai pas assez de foi. Voici précisément comment il me semble que je suis. Je n'ai jamais douté un seul instant de la pureté & de la parfaite droiture de vos intentions. Je suis persuadé que vous avez une grace éminente avec une lumiere d'expérience pour les voies intérieures, qui sont extraordinaires, & je suis très convaincu de la vérité de la voie de pure foi & d'abandon où vous marchez & faites marcher ceux que Dieu vous donne. Pour les mouvemens particuliers ou les vues que Dieu vous donne sur les personnes & sur les événemens, je ne suis pas pire que vous-même. Vous m'avez dit vous-même que vous outrepassiez ces choses sans les juger, & les donnant simplement telles que vous les avez reçues sans

décider. [illegible]
crois rien [illegible]
te pas meme [illegible]
du tout, mais [illegible]
respecter [illegible]
Aussi [illegible]
choses, [illegible]
sont déja [illegible]
vous. [illegible]
foi, [illegible]
pas les plus [illegible]
gelique, par [illegible]
ve en vous. [illegible]
mort à [illegible]
dans les [illegible]
cette [illegible]
dessus de [illegible]
dont je [illegible]
d'être [illegible]
mon degré, [illegible]
Mais vous [illegible]
maniere [illegible]
au dessus de [illegible]
la conscience [illegible]

2. [illegible]
certain que [illegible]
avec [illegible]
dence naturelle [illegible]
ment [illegible]

Dieu & par conféquent très croyables. Je ne compte pour rien la fageffe humaine qui s'en moqueroit, & je fuis ravi de devenir enfant fur tout cela: mais je ne vois pas dequoi juger fur les faits particuliers & je n'ai pas befoin de le faire. Ce que je crois me fufit pour les biens que j'ai à tirer de vous fans aller rechercher des motifs d'en croire davantage. Je vous avouerai de plus, que je me fens porté à croire que vous vous trompez quelquefois fur les gens & fur leur difpofition quoique je ne croie pas que vous vous foiez trompée fur moi, c'eft là une tentation que je vous ai avoué plufieurs fois. Elle va de tems en tems jufqu'à craindre que vous n'alliez trop vite, que vous ne preniez toutes les faillies de votre vivacité pour un mouvement divin, & que vous ne manquiez aux précautions les plus néceffaires. Mais outre que je ne m'arrête pas volontairement dans ces penfées, de plus quand je m'y arrêterois, elles n'y feroient rien ce me femble, contre le vrai bien de notre union, qui eft la droiture & la voie de pure foi & abandon, où je veux

vous ſuivre. Quant aux afaires temporelles j'aurois peine à croire que vous ne fiſſiez pas de faux pas. Peut-être Dieu vous tient-il à cet égard dans un état d'obſcurité & d'impuiſſance pendant qu'il vous éclaire ſur le reſte. Encore une fois je ſuis infiniment uni à vous au-delà de tout ce que je puis dire & comprendre. Ce 16. Octobre 1689.

LETTRE LIV.

Avantage de ſuivre en enfant les conſeils du Directeur. Etre auſſi content de s'être trompé, que d'avoir rencontré juſte. Abandon vrai & pur.

J'Arrive tout préſentement d'un grand voyage, je dis préſentement, puiſque je n'ai eu que le moment de repos depuis mon arrivée. Je vous dirai pour répondre à cette premiere lettre que c'étoit un ſonge que j'expliquois à Me. D. C. où je vous diſois en rèvant, que vous n'aviez pas de foi en moi, & que vous me l'a-

viez avoué, c'étoit pour la divertir que je lui contois ces fariboles. *Jugez si je suis assez* folle pour vouloir que vous ayez de la foi en un néant. Vous êtes toujours bien lorsque vous êtes comme Dieu vous fait être pour moi; je suis très unie à vous en Notre Seigneur. Il le fait, puisqu'il le fait. J'avoue que je réussis mal dans les afaires *temporelles*, ce qui se vérifie assez bien par leurs mauvais succès; mais je connois clairement que c'est pour hésiter plus que sur les autres, pour trop demander conseil, *trop donner au respect humain & à la condescendance, ne suivant par un je ne sais quoi, dans le fond qui me redresse toujours. Il faut porter les suites des croix attachées à mon peu de courage.* Je vous dirai simplement cependant que pour les autres j'ai toujours remarqué, que lorsqu'ils ont eu assez de petitesse, (j'entends ceux qui Dieu m'a donnés) pour me demander mon sentiment, malgré mon incapacité, & même en choses qui excédent ma portée, je leur ai toujours donné un conseil juste, & lorsqu'ils l'ont suivi, Dieu a donné bénédiction

orſqu'ils ne l'ont pas ſuivi, ils ne 'en ſont pas bien trouvés. Dieu en ſe de la ſorte, non à cauſe de moi, qui ſuis la miſere même, mais ou our les tenir dans une petiteſſe qui étruit leur raiſon, ou pour récomenſer leur foi. Lorſque je parle, je e ſonge pas, ſi ce que je dis eſt diin, je le dis naturellement, mais ans la ſuite je vois clairement la fau- e que l'on a faite de ne l'avoir pas ivi. Non que j'en aie de la peine, nais je ne ſaurois ne le point voir. e ne puis vous dire comme cela ſe it; voilà ſimplement toutes choſes. Comptez que par moi-même je ne ſuis u'une bête, & vous compterez juſ-. Je fais ſouvent des fautes viſibles manifeſtes dont je ne puis ni ne eux diſconvenir. Je vous en dirois, je vous voyois, ce ſont des choſes ien éloignées du divin. Cependant ne puis en avoir de peine & elles rvent pour mieux faire connoitre ce ue je ſuis par moi-même, & afin ue l'on n'attribue pas à la créature qui n'eſt dû qu'à Dieu, & auſſi rtout pour épurer la foi de ceux ue Dieu m'a donnés. Oui, je vous

aſſure que c'eſt pour cela, & vous le verrez bien un jour, ainſi ſéparez ce qui eſt de l'homme qui n'eſt que néant & péché, & tirez de cet homme pécheur ce que Dieu vous donne par lui, comme Samſon tira le miel de la gueule du lion mort.

2. Si je pouvois vous dire ce que je conçois là-deſſus, combien j'aime mes miſeres & qu'il eſt glorieux à Dieu même pour vous que je ſois de cette ſorte, vous goûteriez ſous la plus vile écorce une manne cachée. Votre ame m'eſt chere au-delà de tout ce que je puis dire. Je n'en pénétre pas la cauſe. Dieu le ſait & cela me ſufit. Vous faites bien de ne vous arrêter à rien, mais auſſi de ne rien rejetter. Laiſſez à Dieu les choſes à venir. Je crois qu'il eſt de la petiteſſe de recevoir celles que l'on vous dit, comme vous faites. Leur vérification ſert de réveil pour la confiance, qui feroit ſouvent dans une langueur mortelle, ſi Di[eu] qui connoit ce qui vous eſt prop[re] ne vous la donnoit. Je vous aſſure e[n] ſa préſence que je vous dis les cho[-] ſes comme il me les donne, ſans pen[-] ſer ſi elles ſont divines ou non, ſan[s]

me mettre en peine du succès. Je suis aussi contente qu'elles se trouvent fausses que vraies. Dieu se glorifie également dans notre simplicité que nous soyons trompés par le succès ou non. Vous voulez bien cependant que je vous dise avec tout le respect & la déférence que Dieu me donne pour vos sentimens, que si en marchant par le sentier de la foi, l'on étoit toujours certain que c'est Dieu qui nous conduit, il y auroit peu d'épreuves à soutenir, & l'on ne se perdroit jamais. Ce seroit bien une foi en Dieu comme vous dites bien, mais non pas une foi nue & dépouillée de ce plus grand de tous les moiens. Tant que l'ame est en nudité & en perte, elle ne connoit pas la main qui la conduit, & quoiqu'elle ne fût jamais plus proche de Dieu, elle ne le connoit pas & croit tout le contraire, & c'est ce qui fait toute la peine de cette ame qui ne s'abandonneroit pas, si l'on voyoit que Dieu fût certainement le guide? Mais s'abandonner lorsqu'il se cache, & lorsqu'il semble même nous être contraire, c'est le point principal de

l'abandon, que Dieu vous fera bien découvrir après vous avoir conduit par l'abandon à sa conduite & à sa volonté connue, il vous conduira assurément par sa volonté inconnue, & je comprends bien à la maniere dont Dieu me faisoit agir avec vous qu'il vouloit vous faire pratiquer de solides vertus, & vous faire faire de bons sacrifices. Ce n'est pas que les ames conduites par la foi la plus nue se mettent d'elles-mêmes dans cette conduite, nullement; mais Dieu les y conduit insensiblement & après les avoir conduits dans ce sentier, il se cache de telle sorte qu'elles ne l'apperçoivent plus, & croient souvent s'égarer, ce que Dieu cependant ne permet jamais, à moins d'une grande infidélité qui fait comme je l'ai dit dans ma précédente, que voulant ajuster les choses par soi-même & par la sagesse, on les gâte & les détruit en voulant les établir, au lieu que Dieu les établit lorsqu'il semble à l'ame qu'il les détruit. Ce que je vous dis est général pour toutes les personnes qui sont comme vous apellées à la plus pure foi & au plus pur amour. Je ne

prétens pas dire par-là que vous manquez, je sais trop votre fidélité & la droiture de votre volonté, mais c'est que je vous dis simplement ce qui m'est mis dans l'esprit : cela me soulage, car j'ai soufert ce matin de telle sorte peut-être par ma résistance, que dans plusieurs heures que j'ai été à l'Eglise, j'ai dit souvent à Dieu, ou qu'il vous donnât la patience de me soufrir, dans ce qu'il exige de moi à votre égard, ou qu'il m'ôtât du monde : car je ne puis vivre & porter son indignation.

Ici vient la Lettre LXXI. *du troisieme Volume.*

Croyez-moi bien à vous en Notre Seigneur. Lorsque l'on aura fait de St. Matthieu, vous le rendrez, s'il vous plait.

Ici viennent les Discours LIV. & XLVIII. *du second Volume des Discours.*

LETTRE LV.

à l'Auteur, (du 25 Decembre 1689.)

Etendue de l'abandon sous l'image d'un fleuve qui entraine. Obstacles & le moien de les éviter.

J'Ai fait depuis peu deux fautes, qui m'ont afligé, Madame, mais comme elles n'étoient que de fragilité, & non de résistance intérieure, je les ai laissé tomber en évitant toutes les réflexions volontaires. Il m'arrive très souvent de parler & d'agir, sans aucune vue de Dieu & de le faire si naturellement qu'il semble qu'alors Dieu est bien loin de moi, cependant je crois qu'il en sera toujours bien près pourvû que je me recueille toutes les fois que j'aperçois ma dissipation, & que je ne repousse & ne retarde jamais l'impression de l'esprit de Dieu. Je me recueille assez dans de petits intervalles, & je crois que c'est ce qui me convient le plus. Il me semble que je suis embarqué sur

un fleuve rapide qui [illegible] le lieu où je dois aller; [illegible] me laisser pas arrêter ni aux [illegible] ches des arbres, [illegible] rochers qui bordent [illegible] du fleuve fait le [illegible] ne m'arrêter pas, [illegible] laisse toujours porter, [illegible] ni aux contradictions, [illegible] mens du dehors, [illegible] ni à l'onction du dedans, [illegible] des vertus & de l'oraison, [illegible] tations, ni aux [illegible] res. Tout cela n'est que le [illegible] l'on découvre en passant, [illegible] pourroit s'arrêter [illegible] roidir contre le courant [illegible] M. N. se trouve bien [illegible] lui avez conseillé & [illegible] tent de votre réponse [illegible] paroit que le [illegible] que je puisse [illegible] mander jamais rien, [illegible] pour les biens aux personnes [illegible] la principale [illegible] sement est ce qu'on [illegible] y a même dans ce [illegible] taine Noblesse [illegible] tes gens, & [illegible]

vieux. D'un autre côté, je crains de me complaire dans ce désintéressement, de m'en faire une pratique & d'avoir même une mauvaise honte là-dessus. C'est ce qui me fait douter, si je dois parler ou non à un Ministre pour un pauvre Neveu qui me prie instamment de le recommander. Que ferai-je ? Mandez-moi sans façon ce que vous en pensez. Je n'ai pas manqué de m'unir à vous à la Messe dans ces Saints tems. Comment va votre santé ? Je suis à vous, Madame, en Notre Seigneur de plus en plus & sans reserve.

SUPPLEMENT

à la Lettre LVI. *du troisieme Volume ; & réponse à la précédente.*

JE voudrois cependant que toutes les personnes qui sont à portée de vous demander quelque chose sçûssent que vous ne demandez jamais rien, & que cela soit ferme, à moins que le Seigneur n'en ordonne autrement. Ce seroit une mauvaise pratique de

...ouloir demander pour [illegible]
...béissance. Il faut la laisser [illegible]
ne le [illegible]
...eux [illegible]
...nt [illegible]
...der Notre Seigneur [illegible]
J'avois écrit [illegible]
Il me vient dans l'esprit [illegible]
[illegible]
que Dieu [illegible]
ment [illegible]
& à M. [illegible]
& [illegible]
Decembre [illegible].

LETTRE [illegible]

à [illegible]

Esprit d'enfance & de petitesse.

JE vous avois écrit une [illegible] de lettre... [illegible]
un peu brouillée, je la [illegible]
ses papiers, & je la [illegible]
sans pouvoir la [illegible]
Dieu vous [illegible]

pour recevoir cet esprit de petites
& d'enfance dont vous parlez. Mais
qu'y a-t-il à faire, sinon de ne faire
rien & de laisser faire Dieu? Je suis
en paix & je ne me donne aucun
mouvement en aucun genre. Je crois
devoir toujours suivre les regles lorsque
que malgré mon dégout je sens que
je ne suis gêné intérieurement, ni au
moment que je les suis, ni après
que je les ai suivies. Puisque Dieu
me laisse la même paix & la même
largeur, il faut que je ne lui résiste
point en me conformant à ces regles.
Je m'unis à vous de plus en
plus. Une fluxion sur les dents m'a
ôté depuis plusieurs jours la liberté
de dire la Messe. Votre petit présent
m'a réjoui, & j'espére qu'il me fera
du bien. Pour Job c'est un grand
présent, dont je vous remercie.

LET

LETTRE LVII.

REPONSE.

onduite à tenir pour acquerir & afermir la petitesse & l'enfance.

JE ne demande rien autre chose, sinon que votre cœur soit ouert pour recevoir l'esprit de petitesse & d'enfance. Ce seroit cesser d'être petit de vous donner aucune disposition. Notre Seigneur vous mene par la main. Je vous parle toujours de la petitesse non pour vous obliger à faire quelque chose, mais parce que j'en ai le mouvement & que Dieu veut que vous soiez dans un acquiescement continuel à être petit, & que vous vous aprivoisiez insensiblement avec la petitesse dans un lieu dont elle est entiérement bannie. Je vous ai mandé sur l'article des regles ma pensée. Il ne faut rien prévenir mais se laisser à Dieu sans reserve au moindre signal, sans que la raison arrête, c'est ce que Dieu veut par retour à l'amour

qu'il vous porte, que cette fidélité de souplesse infinie sous sa main, mais souplesse pleine de délicatesse qui ne délibére de rien mais qui se laisse à ce qui l'entraine; c'est à Dieu à vous mettre dans le cœur lorsqu'il le voudra, sa volonté sur tous les articles. J'annonce de loin, je suis sa voix, qui crie dans le désert, aplanissez la voie du Seigneur, il faut que la parole se fasse passage; sa délicatesse est extrême, je sais sûrement qu'elle se fera discerner chez vous, quoiqu'elle paroisse muette, & c'est à elle que je vous abandonne sans vous abandonner un moment, car je vous porte éternellement en Dieu. Je suis quelquefois étonnée de l'aplication que Dieu me donne, comme si vous étiez seul au monde & je connois en elle les desseins de son amour sur vous. Il est vrai que la regle ordinaire de la résistance est de rétrecir, dessécher ou troubler plus ou moins, selon que l'on est pur ou moins avancé. Conservez votre santé, lorsque Dieu vous ôte le moien de dire la Messe, il faut demeurer ferme à se laisser tout ôter. A la premiere commodité je vous

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

LETTRE LIX.

REPONSE.

JE vous avois écrit selon le mouvement que j'en avois eu ce billet ci-joint. Vous avez raison de n'être pas en peine de moi, car je suis si fort à Dieu qu'il doit disposer de moi en Souverain. Je me trouve mieux aujourd'hui, & j'ai dans le fond de mon cœur que je ne mourrai point tant que ma vie sera utile à ceux que Dieu m'a donnés. Quoique la plus grande consolation que je puisse avoir dans la situation de mon ame à votre égard, seroit celle qui me vient de vous après Dieu ; je ne désire cependant pas de vous voir : je sais que cela ne pourroit se faire sans vous causer quelque peine. Je me repose & me console dans l'étroite union que j'éprouve avec vous, qui surpasse infiniment tout témoignage sensible, quoique je ne puisse m'empêcher dans mon extrême simplicité de vous en donner plusieurs qui sont aussi inno-

[illegible]

[illegible] Dieu [illegible]

[illegible]

à Mr le M. de Ch. [illegible]

[illegible]

[illegible] de Dieu [illegible]

LETTRE LI.

[illegible] (Vol. II. p. 96.) [illegible] vous écrire [illegible] vous écrire [illegible] ment, [illegible] gênée. La [illegible] vous êtes, je ne sais pas [illegible]

écrire, ne voulant pas que ce soit par la poste. Je suis assurée qu'il ne s'en perdroit pas une par la poste; car le Seigneur en prend soin, & quelque envie que l'on ait eu contre soi de prendre de mes lettres sur ces matieres, l'on n'en a jamais pris. Mais comme je vous veux obéir, je ferai ce que vous m'ordonnez. Pensez-y.

LETTRE LXI.

Diverses especes d'unions en esprit. Ce qu'on fait par la motion à son éfet.

JE me sens portée de vous dire qu'il me seroit aussi dificile de douter que Dieu ne vous ait donné à moi, qu'il me le seroit de ne point croire que je vis & respire. Ce sera à lui de vous en faire connoitre ce qu'il lui plaira. Il me seroit dificile de vouloir qu'on me croie ou ne croie pas. Et ma disposition est telle, pour vous en rendre un compte exact dans toute la sincerité de mon cœur, que quand toutes les ames qui

Di-

Dieu m'a donné ne me croiroient pas je n'en aurois nulle peine, à moins que Dieu ne changeât ma disposition, que je ne ferois pas un pas pour les gagner, à moins que je ne m'y trouvasse poussée. Mai j'ai éprouvé que certaines ames, auxquelles j'avois dit certaines choses & qui ne l'ont pas fait, Notre Seigneur ne me donnant rien pour elles, & quelque éfort que j'aie fait pour leur répondre quelque mot, je ne le pouvois. Je trouvois tout fermé jusqu'à ce qu'elles entrassent dans ce que Dieu veut. J'ai vu d'autres s'égarer plusieurs années sans avoir pu leur écrire un mot pour les ramener, & après cela me trouver poussée à leur écrire, & la lettre avoit son éfet & elle faisoit rentrer. D'autres auxquelles j'écrivois par condescendance cela n'avoit aucun éfet. Voilà un petit compte que je vous dois.

LETTRE LXII.

Nécessité en Dieu de nature, & nécessité de volonté. Leurs diférences & éfets.

DIeu est un principe & un Etre infini, qui renferme tout ce qui est & tout ce qui est possible de sorte qu'il peut porter sans incompatibilité des choses incompatibles. Il n'y a rien de nécessaire en Dieu que les opérations de la Trinité. Tout le reste n'est point nécessaire, quant à la nécessité d'existence : & tout ce qui est fait, pourroit n'être pas fait, sans que Dieu en eut le moindre détriment. Ce qui est fait est cependant nécessaire quant à la nécessité d'exister en Dieu comme volonté de Dieu, desorte que ce qui n'étoit pas nécessaire quant à l'existence divine est nécessaire quant à la volonté divine. Or comme Dieu est indivisible, tout étant réuni en lui dans une seule existence, les choses en Dieu qui n'existent que volontairement existent pourtant nécessairement,

cause qu'il est simple & indivisible. Or il faut remarquer que Dieu tire de son trésor les choses anciennes & nouvelles; qu'il peut s'étendre en mille mondes créés, les retenir & les renfermer en lui. Cela ne fait nulle division en Dieu, parce que Dieu est également ce qu'il est & pourroit ajouter incessamment & ôter sans diminuer ni accroitre; ensorte que tout ce qui est possible en Dieu est tout ce qui est & ce qui n'est pas, sans division, ainsi qu'il est écrit; *devant vous les choses sont comme si elles n'étoient pas & celles qui ne sont pas, comme celles qui sont.* Tout ce qui est divisible en Dieu est rendu indivisible, & cette indivision n'empèche pas que les choses en elles mèmes ne restent possibles & non nécessaires parce qu'il n'y a rien de nécessaire en Dieu que Dieu mème; mais comme les choses sont volonté de Dieu, elles sont rendues nécessaires comme volonté de Dieu & sont de cette sorte Dieu mème, en sorte qu'à notre maniere de parler, quoiqu'elles ne soient pas nécessaires, Dieu pouvant ètre sans elles, elles sont pourtant nécessaires pri-

ſes en Dieu dans ſa volonté, de ſorte qu'elles ne peuvent n'être point, la volonté de Dieu aiant été de les faire, & le ſouverain principe aiant réſolu de s'écouler & de ſe produire en elles, de ſorte qu'il n'eſt pas vrai de dire qu'en Dieu il y a des choſes néceſſaires & non néceſſaires ; elles ſont toutes néceſſaires dans le décret éternel de la volonté de Dieu qui fait que toutes les actions de Dieu quoique non néceſſaires à ſon exiſtence, ſont pourtant néceſſaires quant à la volonté. Il y a en Dieu la néceſſité de ſon exiſtence & la néceſſité de ſa volonté. Comme néceſſité de ſon exiſtence il n'y a rien de néceſſaire pour le faire exiſter, ſon être étant parfait dans lui-même & dans l'entiere indépendance même de ſa volonté, puiſqu'il ne pourroit pas n'être pas, ni ne vouloir pas être. Tout ce qui n'eſt pas l'exiſtence de Dieu eſt néceſſaire d'une néceſſité de volonté, & c'eſt de cette ſorte que tout ce que Dieu a fait étoit néceſſaire & ne pouvoit n'être pas, le décret en étant infaillible & éternel & dans la volonté de Dieu qui rend la choſe néceſſaire, en ſorte

que tout ce qui est créé & fait, est nécessairement fait dans cette volonté quoiqu'il soit voulu librement : car Dieu est libre pour vouloir, quoique nécessité de faire ce qu'il veut. La production du St. Esprit est une action en Dieu nécessaire & non libre, mais les actions produites par cet Esprit Saint qui est la volonté de Dieu sont des actions libres & nécessaires, cependant non d'une nécessité d'existence, qui est la volonté non libre, mais de nécessité de volonté qui est une nécessité libre : car de même que Dieu sort pour ainsi dire de son unité pour se produire dans ses divines personnes, qui enfin retournent toutes dans l'unité, Dieu aussi, sans se multiplier & sans cesser d'être simple, sort toutes les actions au dehors, qui sont des actions de nécessité de volonté, ensorte qu'il n'y a rien en Dieu qui ait pû n'être pas, puisque tout ce qui est, y existe par la nécessité de la volonté qui les a voulu telles de toute éternité & qui n'a pas été un moment sans les vouloir. Tout le nécessaire faisant la diférence de ces deux nécessités, & les hommes fai-

sant des distinctions se trompent bien. Il n'y a donc rien de fait qui ne soit nécessaire, pas même le (*a*) péché. Et c'est pour cela que Notre Seigneur dit qu'il étoit nécessaire que les scandales arrivent. Tout ce qui a été fait

(*a*) *Pas même le péché.* REMARQUE. Dieu ayant donné à la créature une pleine liberté dans sa volonté de choisir le bien ou le mal, il faut que Dieu ait aussi consenti aux suites de ce libre arbitre, & aux abus de la liberté qui lui a été donnée. Dieu donc ayant connu de toute éternité qu'une partie des créatures abuseroient de leur liberté & pécheroient par là, & y ayant consenti comme suite de la liberté & conséquemment l'a voulu; il s'ensuit que le péché a été nécessaire comme volonté de Dieu, comme suite de son consentement à abuser de la liberté. St Paul dit, que Dieu a tout décrété sous la désobéissance, ce qui revient à la même chose. M. Guyon, 4. Lett. 109. §. 6. écrit: Rien ne deshonore tant Dieu que l'idée de la reprobation & prédestination absolue. La prescience de Dieu a connu de toute éternité la rebellion de chaque individu des créatures, & les voulant créer avec une pleine liberté, il a voulu tout ce qui suivroit de là; conséquemment le peché même a été nécessaire, non comme décrété avec agrément de Dieu, mais comme suite de la même liberté.

„ Toute cette remarque est d'un très grand
„ serviteur de Dieu, consommé dans la doctrine
„ & dans les pratiques de Mme. Guyon, dont
„ les écrits n'ont rien de caché pour lui, qui
„ peut dire avoir été son enfant de grace de la
„ maniere la plus éminente.

n'a pas pu n'être point fait à cause du décret infini quoique libre en Dieu. Dieu pourroit faire des millions de mondes qu'il ne fait pas, & quoiqu'ils soient renfermés dans son pouvoir, ils ne le sont pas dans sa volonté. C'est pourquoi ils ne sont pas nécessaires & ne le seront jamais : mais tout ce qui est fait a dû être fait & n'a point dû n'être point fait pris dans la volonté de Dieu. Quoique Dieu n'eut que faire de cela, à cause de son indépendance & existence, il l'a dû faire infailliblement à cause de la nécessité de faire sa volonté qui l'avoit ainsi voulu de toute éternité. Ainsi ce qui n'est point nécessaire dans l'existence est nécessaire dans la volonté & cela est en Dieu indivisible ; si bien que la création de l'homme en Dieu est une action nécessaire, infaillible & libre, au lieu que la production de son Verbe est une action nécessaire & non libre. Or la nécessité n'empèche point la liberté, Dieu étant libre de vouloir & de ne vouloir pas tout ce qui est hors de lui ; mais comme il est immuable & qu'il a voulu, il a voulu de toute éter-

nité ; & quoiqu'il soit libre de vouloir & de ne vouloir pas, il faut qu'il fasse ce qu'il veut, & dès qu'il a voulu la chose a été comme faite de toute éternité. Le monde a été créé dans la volonté de Dieu & cette volonté fit une nécessité. St. Paul dit, qu'en Dieu il n'y a point de oui & de non, & qu'en Dieu il n'y a qu'un seul oui, & ce oui est immuable & de volontaire rend nécessaire tout ce qui est fait.

LETTRE LXIII.

JE comprends sans te (Disc. 42. Vol. II. p. 240.) Pour ce que vous désirez de savoir de *l'Evangile éternel*, cet Evangile n'est autre que *la volonté de Dieu.* Nous en parlerons plus au long un jour, s'il plait à Dieu.

Ici vient la Lettre 190. *du second Volume.*

Ensuite le Discours 17. *du second Vol.*

Je ne fais pas pourquoi je vous écris cela.

Enfin le Discours 39. *du second Volume.*

LETTRE LXIV.

à l'Auteur.

Sur les tentations & épreuves dans la foi passive, & les marques auxquelles on peut eviter l'illusion.

POur les ames qui sont dans les tentations d'impureté, de désespoir & de blasphème, je comprends que ces tentations peuvent être si fortes & l'opération de grace si cachée dans l'ame, qu'alors l'ame n'aperçoit plus que la seule volonté de la chair, qui est la concupiscence & qu'elle apelle péché, ce qui n'est que la suite involontaire en nous du péché volontaire d'Adam. Je comprends même que dans la foiblesse où Dieu permet que l'ame se trouve, il peut y avoir dans le corps de certains mouvemens qui paroitroient de vrais péchés, mais qui sont involontaires, ou par l'impulsion du Démon, ou par le ressort naturel des passions même. C'est ainsi que Jérémie & Job ont proféré des

paroles, qui, prises à la rigueur, seroient de véritables blasphêmes, quoiqu'en éfet ils n'aient point péché de leurs lèvres, ainsi que l'Ecriture le dit du dernier. C'est pourquoi Jésus-Christ qui a daigné nous donner un modele pour toutes sortes de tentations, nous dit au jardin des paroles pour demander ce qu'il savoit bien, qu'il étoit formellement contre la volonté de son Pere ; c'étoit pour exprimer la répugnance & le soulèvement involontaire de la nature, à qui il échape quelquefois des paroles & mouvemens involontaires, quoique le fond de la volonté demeure invariablement soumis. Mais quand Dieu met lui-même une ame dans cette afreuse épreuve & qu'elle ne s'y met point elle-même par témérité, ou par illusions, alors on y voit les circonstances suivantes : 1°. Une simplicité enfantine pour découvrir ses miseres si honteuses à un Directeur pur & expérimenté. 2°. Une docilité sans reserve pour toutes les choses à l'égard desquelles il lui reste quelque force, & un aveu humble de son impuissance sur le reste, après l'avoir souvent expérimenté. 3°. Une

amertume & un acablement involontaire ſur ces tentations, je dis involontaire, parce que ſans s'exciter à la douleur, elle en ſent involontairement une très vive, & qu'il faut la conſoler pour l'empêcher de tomber dans le déſeſpoir. 4°. Une fidélité parfaite pour éviter tout ce que le Directeur croit capable de réveiller la tentation, enſorte qu'on voie une ame droite & ſimple, qui ne tienne à rien, & qui n'ait en elle aucune cauſe volontaire mais éloignée de la tentation qu'elle ſoufre. 5°. La diſpoſition continuelle à ſe confeſſer, de tout ce qui eſt douteux ou qui lui paroit tel, en ſorte qu'elle ne s'en diſpenſe que quand le Directeur ſavant & expérimenté connoit certainement qu'il n'y a point de péché en ce qu'elle a fait, que par conſéquent le Miniſtere des clefs n'y a pas de lieu, & que l'ame n'y auroit recours que pour nourrir ſon ſcrupule ou le ſoulager contre l'intention de Dieu qui veut qu'elle ſoit ſans reſſource, & qu'elle acheve de mourir dans cet abîme d'iniquité aparente. 6°. Le ſage Directeur obſervera encore toute la conduite paſſée,

tous les divers degrés d'oraison où l'ame aura été, comment ensuite elle aura été dépouillée de tous les dons aperçus, & enfin toutes les circonstances de son intérieur & de son extérieur présent, pour mieux juger par toutes choses ramassées de sa bonne foi, & de la réalité de l'opération de Dieu en elle. Mais comme ces choses sont rares, qu'elles peuvent être imaginaires & contrefaites, qu'enfin en les publiant il y a plus de danger à causer à la multitude des hommes, faciles à scandaliser ou à jetter dans l'illusion, que de bien à faire à ceux qui en ont besoin véritablement: je crois qu'il est hors de propos d'écrire sur ces purifications passives, & qu'on doit se contenter d'en laisser instruire le petit nombre des ames éprouvées par les entretiens secrets d'un sage Directeur à mesure que les besoins pressent.

LET-

[illegible]

[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
du [illegible]
que [illegible]
ce [illegible]
que [illegible]
sur les [illegible]
sur la [illegible]

m'étois méprise, j'ai un extrème plaisir que vous le connoissiez, n'ayant dessein de tromper personne, surtout vous Mr. que j'honore au point que Dieu sait. Si j'ai dit vrai, l'expérience que vous ferez peut-être un jour de ces choses, vous rendra la connoissance que vous en avez utile. Je vous prie de le bruler, promettant de bruler l'original que j'écrivis dernierement. Vous m'obligerez sensiblement d'en faire de même de tout ce qui vous paroitroit trop poussé, vous assurant que vous me ferez toujours une très grande grace de me faire connoitre mon erreur. Vous le devez, ce me semble, à ma bonne intention & à la confiance que Dieu me donne en vous: (Voyez Lettre 105. du second Volume) L'envie que j'ai que vous me connoissiez à fond me donne toujours plus de désir que vous voiez ma vie; mais comme elle seroit trop longue, je la mettrai en abrégé & je ne mettrai que l'intérieur avec la conduite extérieure indispensablement nécessaire à se faire connoitre: Car quoique je ne puisse me défier de mon Dieu & que je sois aussi

contente d'être trompée que de ne l'être pas, je crois que je dois soumettre toutes choses à votre jugement, & je vous prierai de la lire par charité afin que vous jugiez de tout.... Ne jugez pas Mr. les choses que j'ai eues pour vous; je vous assure que vous êtes l'unique, & tout le monde se plaint de mon silence.

LETTRE LXVI.

(*Disc.* 16. *Vol. II.* p. 103.)

F*In.* J'écris de plus mal en plus mal, je ne vois presque plus; mais vous relirez sur le livre des Lettres ce que j'écris. Si vous ne pouvez lire mon écriture, je me contenterai de mettre ce que j'aurai à vous mander, à moins que vous m'en ordonniez autrement, le marquant à un point pour faire voir qu'elles sont nouvelles.

LETTRE LXVII.

D'Où vient que l'esprit est si clair & net, & qu'il semble que les opérations de Dieu se fassent dans le plus intime de nous mêmes : (Disc. 37. Vol. II. p. 229.) *Fin.* J'ai eu le mouvement de vous écrire cela. Je le fais simplement. Ce 25. Octobre 1689.

LETTRE LXVIII.

JE cherche souvent votre cœur, & je ne le trouve presque plus. Cette douce correspondance que j'y trouverois s'échape ; & le mien n'a plus presque d'issue pour se répandre dans le vôtre. Depuis ce matin je souffre même pour vous sans en pouvoir discerner la cause. O le songe que je vis à N... se vérifieroit-il bien ; & quelque chose pourroit-il vous arrêter au milieu de votre course & suspendre pour quelque tems le rapide cours des miséricordes de Dieu sur

'otre ame? Dieu m'avoit mis comme
ın ſigne de boue pour exercer votre
ɔi, & quoiqu'il ſache bien, ce Dieu
e bonté, que je ne ſerois pas un
as pour arrêter aucun de ceux qu'il
ı'a donnés lorſqu'ils m'échapent ou
u'ils eſſaient de le faire, que je de-
ıeure ſur cela morte & ſans action,
ne veut point de ma réſignation à
otre égard. Je vous le dis avec ma
mplicité ordinaire, & je ferai tou-
ıurs de la ſorte juſqu'à ce que celui
ui me porte à le faire m'arrête
ɔut court. Je vous avois prié de me
ıander ſi vous vouliez que je vous
nvoyaſſe les lettres, lorſqu'elles ſe-
ɔient copiées, ou que je les brulaſſe
meſure. Ce dernier parti étoit celui
ıe j'avois pris. J'atendrai vos or-
'es ſur cela. J'ai écrit & fait mettre
ı rang de vos lettres ce que j'avois
vous dire; je le ferai de la ſorte
ns vous importuner juſqu'à ce que
ieu me faſſe faire autrement; car il
ut que je lui obéiſſe, & qu'après s'ê-
ː ſervi de moi ſelon ſes deſſeins, il
te dans le feu ce vil inſtrument. Ce
ːſt plus mon afaire qui eſt de lui obéir
oiqu'il arrive. Ce 26 Novemb. 1689.

LETTRE LXIX.

JE soufre depuis quelques jours une peine pour vous que j'apelle de division ; il semble que l'on me divise de moi-même : il y a un lien de vous à moi indivisible, ce qui fait que lorsque vous ne me correspondez pas, ou que mes miseres vous causent du rebut, cela me fait éprouver une espece de déchirement. Dieu me tire d'un côté & vous tirez de l'autre ; votre raison vous arrachant, pour ainsi dire, ou essaiant de le faire. Lorsque vous êtes uni à moi, je sens une correspondance aussi douce & suave qu'elle est intime en Dieu, & j'éprouve que Dieu est content de vous & de moi, & lorsque le froid ou rebut vous divise, je soufre du côté de Dieu qui me fait tout paier, & en même tems j'éprouve à votre égard un tiraillement intime. Il m'est aisé de demeurer abandonnée & soumise à tout ce qui me pourroit arriver personnellement par cette division, & je ne trouve chez moi nulle résistance

mais Dieu ne veut pas que je vous remette entre ses mains, ni que je vous sacrifie à lui, mais bien que je vous retienne devant lui, malgré votre fuite, & c'est ce qui me fait souffrir. Je me trouve dans une priere continuelle pour vous, mais ce n'est plus cette priere douce & suave d'union qui ne demandoit rien, mais qui en recevant continuellement de Dieu s'écouloit incessamment dans votre cœur. C'est une priere afligée qui demande pour vous que vous soiez remis en votre place. Satan a demandé de vous cribler; mais j'ai prié pour vous afin que votre foi ne défaille pas. Ce 27. Novembre 1689. Ma harpe est tournée en deuil, & mes orgues en voix de pleurs.

LETTRE LXX.

Retours d'union. Correspondance avec les ames dépend de Dieu & non de l'homme.

J'Ai eu une douce invitation pour vous écrire, quoique je n'aie rien

de particulier à vous dire ; mais il faut obéir. Je me sens depuis hier dans un renouvellement d'union avec vous très intime. Il me fallut hier rester plusieurs heures en silence si remplie que rien plus. Je ne trouvois nul obstacle qui pût empêcher mon cœur de s'écouler dans le vôtre. Les jours de soufrance & d'obscurité à votre égard m'ont été extrêmement lumineux pour me faire comprendre l'impuissance où je suis de me donner cette douce & suave correspondance qui fait que votre ame m'est toujours présente en Dieu d'une maniere nue, pure & générale, sans borner ni aucun objet. Cette ame me paroit toujours droite, & je n'y vois rien qui gauchisse. Je vois en Dieu un regard fixe & arrêté sur elle qui ne se détourne jamais. Ce regard est comme celui du soleil, qui échaufe, purifie & détruit, & il n'y a rien à faire de votre part qu'à rester exposé à ses yeux divins. Dieu a mis dans vous comme dans la terre une source de fécondité, sans que la terre fasse nulle action, elle devient féconde, exposée aux raions moderés du

[illegible]

qui [illegible]
e fam[illegible]
es pour [illegible]
cut, [illegible]
comme [illegible]
our, [illegible]
olé lui-même [illegible]
ment faire [illegible]
ns en com[illegible]
mande au[illegible]

fait faire ; j'obéis aveuglément. Ce 1. Décembre 1689.

LETTRE LXXI.

L'On m'a raporté mon petit Maitre. Je n'eusse jamais ôsé esperer un si grand bien, si Mr. notre Curé ne me l'étoit venu ofrir. Jugez avec quel plaisir (cette fête étant pour moi ce qu'elle est) mon petit Maitre s'est donné à moi avec un naturel amour. Il n'a pas plûtôt &c. (Vol. II. Lettr. 154.) C'est jour de Noël à deux heures après minuit.

Ici vient la Lettre 56. du second Volume.

LETTRE LXXII.

Intimité de son union avec Fenelon. Son dévouement sans bornes pour son avancement.

JE me sens entiérement pressée à votre égard sans que j'en puis

ifcerner la caufe, autrement que Dieu iant de grands deffeins fur vous, il âte fon ouvrage, & c'eft la *diférence* e ceux que Dieu veut rendre prores pour aider au prochain, d'avec :ux qu'il ne deftine point à cet emloi ; que les prémiers font pouffés : comme précipités, & les autres ont plus doucement. L'on me fait ut porter, tout foufrir & tout founir pour vous. L'on me réveille uelquefois avec tant de violence que :n fuis furprife. Je vous affure que ne fuis nullement maitreffe de ma onduite à votre égard. Suportez-moi our l'amour de Dieu. Ce matin j'ai é preffée pour vous d'une maniere itant forte que pleine d'onction. Vous 'ètiez préfent d'une maniere fi fort time, que je ne faurois vous l'eximer. Je me fuis oferte à tous les ffeins de Dieu. Je ne voulois point ous écrire : j'ai été mife en foufran- pour vous. Plus je me laiffe écouler en vous, pour ainfi dire, plus a peine diminue, & je trouve qu'en ous écrivant elle étoit beaucoup fougée. Je vous dirois volontiers avec

St. Paul, (*a*) *suportez ma folie.* Je crois que lorsque ce grand Saint désiroit d'être anathème pour ses freres, il n'éprouvoit pas autre chose que ce que j'éprouve. C'est la volonté de Dieu que vous correspondiez sans hésiter. Je n'ai jamais été poussée à l'égard de qui que ce soit, comme je le suis pour vous. Que Dieu ne m'épargne pas, j'en suis contente, pourvu qu'il acheve son œuvre en vous. Je ne m'étonne pas si l'amour qu'il a pour l'homme l'a porté à se faire homme & à soufrir une mort infâme, sur un gibet. Car je vous assure que dans ce qu'il me fait expérimenter, il me paroit qu'il en auroit fait infiniment d'avantage pour vous seul, s'il eut été nécessaire. Oui je sens que la charité de Jésus-Christ me presse & me dévore d'une maniere que je ne saurois dire, & qui est cependant telle que la mort me seroit douce quelque rigoureuse que l'on me l'a fit soufrir, si elle vous procuroit le moindre avantage spirituel. Ceci n'est point imaginaire mais très réel

(*a*) II. Cor. XI.

réel ; il se passe dans le plus intime de mon ame, dans cette noble portion où Dieu habite seul, & où rien n'est reçu que ce qu'il porte en lui. C'est cette même partie de l'ame, qui n'a plus nul pouvoir de s'apliquer ou de ne s'apliquer pas, qui ne peut se pancher vers aucun côté que l'on la met. Plus ces choses sont fortes en moi, plus je suis impuissante de me les donner ou de me les ôter. Dieu veut renverser chez vous tout ce que vous avez édifié. Il ne restera pierre sur pierre qui ne soit détruite. Si cela étoit autrement, je vous plaindrois & je soufrirois une peine plus dure que la mort : car ce seroit une marque que vous ne seriez pas assez souple en la main de Dieu. Sagesse, sagesse, il faut que tu deviennes l'enfance même & la petite enfance. C'est ce qui vous communiquera Dieu même en plénitude. *Dieu n'établit les choses que par leur contraire, il ne les fonde que sur leur destruction.* C'est pourquoi il se sert du sujet le plus foible & le plus misérable pour détruire & confondre par là toute force & toute sagesse. Que j'ai de plaisir,

mon Dieu, que vous vous serviez de la créature la plus vile qui fut jamais, pour les grands desseins que vous avez sur une personne à laquelle vous avez donné tant de dons naturels pour répondre à ces mêmes desseins! Mais ce qui me comble de joie, c'est que vous ne vous établissez vous-même que sur des débris. La sécheresse que vous avez en rendra plus pure la jouissance que vous avez à présent ou que vous devez avoir bientôt. J'ai eu envie d'écrire ce que l'on m'a pris des Juges. Voyez si vous le voulez. Ce 7. Juin 1689.

LETTRE LXXIII.

Autre à l'Auteur.

Etat de Fenelon, langueur spirituelle, amusemens innocens.

J'Ai lû pour me conformer à votre désir, vos explications sur l'Epître de St. Jaques, pour continuer les autres Epitres Canoniques avant qu

d'entrer dans celles de St. Paul: mais en vérité je n'y trouve pas ce qu'il me faut. Ce sont des remarques très utiles sur les pratiques des vertus, mais vous savez que je tiens à quelque chose de plus intérieur que cette pratique. Je voudrois donc voir les endroits où St. Paul parle des opérations intérieures. Mais avant que de le faire, je verrai les explications de St. Pierre & de St. Jean, après quoi, si vous me le permettez, je lirai St. Paul. Sur ce que vous m'aviez mandé touchant l'Epitre de la Trinité, je cherche dans vos explications le onzieme Chapitre de l'Epitre aux Romains, mais il n'y est pas. Si Dieu vous donne là-dessus quelque chose pour moi, mandez le moi simplement. J'ai peine à me mettre à l'oraison, & quelquefois quand j'y suis il me tarde d'en sortir. Je n'y fais, ce me semble, presque rien. Je me trouve même dans une certaine tiédeur & une lâcheté pour toutes sortes de biens. Je n'ai aucune peine considérable ni dans mon intérieur, ni dans mon extérieur, ainsi je ne saurois dire que je passe par aucune épreuve. Il me

semble que c'est un songe, ou que je me moque quand je cherche mon état tant je me trouve hors de tout état spirituel, dans la voie commune des gens tiedes qui vivent à leur aise. Cependant cette langueur universelle jointe à l'abandon qui me fait accepter tout & qui m'empêche de rien rechercher, ne laisse pas de m'abattre, & je sens que j'ai quelquefois besoin de donner à mes sens quelque amusement pour m'égayer. Aussi le fais-je simplement, mais bien mieux quand je suis seul que quand je suis avec mes meilleurs amis. Quand je suis seul, je joue quelquefois comme un petit enfant, même en faisant oraison. Il m'arrive quelquefois de sauter & de rire tout seul comme un fou dans ma chambre. Avant-hier étant dans la sacristie & répondant à une personne qui me questionnoit ; pour ne la point scandaliser sur la question je m'embarrassai, & je fis une espe de mensonge, cela me donna quelq répugnance à dire la Messe, mais ne laissai pas de la dire. L'Abbé de qui demeure avec moi & dont je vo ai parlé, me paroit avoir un bon co

mencement pour l'intérieur. Il a lû & relû vingt fois avec un goût extraordinaire le Moyen court & f.... son oraison est simple. Les vues d'abandon augmentent, & quoique son naturel l'attache au sensible, il me semble qu'il entre bien avant dans les vues de pure foi. Peut-être faudroit-il pour lui plus d'expérience que je n'en ai. Mais je me contente d'être attentif à la lumiere que Dieu me donne, & de lui parler fort simplement suivant son ouverture, & suivant ce qui me vient dans le moment où je lui parle. S'il vous est donné quelque chose là-dessus, mandez-le moi. Je ne lui parle jamais le premier sur cette matiere. Je ne sens rien pour vous & je ne tiens à personne au monde autant qu'à vous. Ce 9. Juin 1689.

LETTRE LXXIV.

REPONSE.

Sitôt qu'une lecture ne vous convient pas, quitez-la. L'on m'avoit fait

entendre que les explications trop intérieures ne vous agréoient pas tant... parce qu'elles vous paroissent s'écarter plus de leur texte. Demandez à M. D. C. le premier Tome des Epitres de St. Paul, que je lui laissai à B. Lisez si vous voulez, celle aux Ephesiens que vous avez, & tout ce que Notre Seigneur vous inspirera. Tenez-vous très libre au nom de Dieu. Nulle gêne ni contrainte. L'Epitre aux Romains est ce qu'il vous faut. La profondeur (Vol. III. Lett. 98.) J'aime L. dont vous me parlez, sans le connoitre; & je crois que tout ira bien. Lorsque les personnes de bon naturel entrent tout de bon, elles font bien. Vous ne sauriez mieux faire pour lui, que d'en user comme vous faites. Il faut insensiblement l'entrainer avec vous dans la pure foi. Voilà un écrit de la foi, qui lui sera je crois utile. S'il vous convient, M. D. C. le fera copier pour le lui donner. Vous pouvez lui donner des écrits ce qui vous plaira. Celui du.... l'instruira & le conduira insensiblement dans la foi. Je ne crois pas que ce soit par politique que vous ne parlez

pas le premier de ces matieres à M. D. Z. Je crois qu'il faut plus de simplicité avec lui, car assurément il sera bien à Dieu. Il y a une union de vous à moi qui s'est liée dans le ciel pour s'y consommer éternellement. Elle n'est pas moins utile pour n'être pas sensible.

LETTRE LXXV.

Autre à l'Auteur.

Conseils pour la conduite d'une maison. Sécheresse de Fenelon.

JE ne vois rien à ajouter à votre mémoire, pour Mlle. votre fille, puisqu'elle est disposée comme vous la représentez. Elle aura peut-être dans la suite des peines qu'elle ne sent pas encore ; & si le goût du monde la prenoit, il faudroit qu'elle s'attendit de trouver en vous une mere qui ne seroit pas surprise de sa foiblesse, & qui y compâtiroit sans la flater. Pour un naturel indolent, il pourra par la

grace se tourner en paix & recueillement. Mais il faut craindre la mollesse & l'oisiveté si dangereuse aux femmes. Il faut même l'acoutumer à une action réglée & vigoureuse, pour la conduite de toute une maison dont elle sera chargée. Continuez à vous faire aimer d'elle, ensorte que si elle avoit une foiblesse à découvrir, vous fussiez la personne à qui elle aimât mieux en faire la confidence. Quand revenez-vous donc? Je vois bien que ce n'est pas sitôt. Je n'ai rien de nouveau à vous dire sur moi. Je sens seulement que mon cœur se desseche, comme on voit certains malades de langueur dont la maigreur augmente, mais je ne soufre rien que la secheresse, & mon état est assez tranquille. Votre lettre sur le songe me rejouit. Pourvu que la volonté de Dieu se fasse c'est assez. Je ne suis pas d'un degré à être pour vous, comme vous êtes pour moi; mais je ne sens rien en moi qui ne soit uni à vous sans reserve, & je ne l'ai jamais été tant à rien en ce monde depuis que j'y suis. C. 14. Juin 1689.

LETTRE LXXVI.

Reponse.

Desseins de Dieu sur Penelon.

L'Indolence dont je vous ai parlé de ma fille, n'empêche ni sa pénétration, ni qu'elle ne veuille être toujours ocupée, mais elle craint ce qui gène. Elle me disoit il y a deux jours, qu'en disant ses prieres vocales que ses yeux se fermoient, & qu'elle a peine à poursuivre & qu'elle se sent recueillie. Elle persiste toujours à me prier de ne la point engager si jeune. Je prendrai toujours vos avis sur ce qui la regarde, comme sur tout le reste. Je n'ose vous dire, qu'il me semble, que si je pouvois être une heure auprès de vous en silence, que votre cœur s'en trouveroit bien. Je le souhaite, & il y a même quelques jours, que j'ai pour cela une tendance assez forte. Vous en connoitrez les éfets. Mandez-moi si j'ose espérer ce bien. En ce cas, je

me servirai de la Providence, qui oblige M. D. N. d'aller à Paris pour des procès, & je n'attendrai point le voyage de B. Mandez-moi votre pensée sans regard & avec autant de simplicité que je vous écris. Je sens à l'heure que je vous parle, qu'il faut que je vous voie encore; que Dieu le veut, & que vous en avez besoin. Ordinairement je ne sens rien pour vous, quoique je sache que vous m'êtes plus que nul autre: mais Dieu m'éveille quelquefois très fort & avec une tendance de toute l'ame que je ne saurois vous exprimer. C'est alors que sans savoir ce que je dis, je m'écrie! O mon fils! Que Dieu vous consume tout entier! Je vous assure que la volonté de Dieu s'acomplira dans toute son étendue. Je le sens & le connois & les desseins qu'il a sur votre ame. Il me faisoit même comprendre qu'il vouloit que je vous dise toute chose, afin que cela vous servit un jour de témoignage pour lui-même; & sur ce qu'il m'étoit venu une pensée sur ce que Notre Seigneur m'obligeoit à vous dire toutes choses dans ma simplicité, puisqu'il

vous conduisoit par la fo· la plus nue : deux choses m'ont été mises dans l'esprit ; la premiere, que Dieu vouloit que cela fut dans la suite un signe pour confirmer votre expérience, & ce passage me frapa, que les enfans d'Isr·ael qui avoient connu les merveilles du Seigneur persévérerent jusqu'à la fin, & que Dieu vous destinoit pour lui conduire un peuple tout singulier. Mais quoique vous êtes destiné à la mort & que la mort doit venir, votre sécheresse n'est pas mortelle. Elle vient d'une autre cause. L'on ne peut être plus à vous que j'y suis d'un cœur vraiement maternel. La charité de Jésus-Christ me presse. Ce 15. Juin 1689.

LETTRE LXXVII.

Autre à l'Auteur.

A vous parler ingénuement, Madame, j'aime mieux que vous veniez à P. qu'à B. A. P. nous ferons très facilement ce que vous me

proposez. Pour B. il m'est impossible d'y aller maintenant. Je meurs d'envie de vous voir, & je crois vous devoir dire, que vous devez agir avec moi sans hésiter & avec moins de précaution. Quand vous serez à P. vous n'aurez qu'à m'avertir. La chapelle de M. D. G. à St. Jaques est faite exprès pour vous recevoir au Confessional l'après-midi. Vous pourrez aussi voir ce que M. F. vous veut montrer. Mais je crois qu'après avoir vu tout ce qu'il voudra vous faire voir, il faudra écouter aussi M. D. V. & voir tout ce qu'il aura à vous montrer. Peut-être tirerez-vous de ces deux examens rassemblés quelques bons éclaircissemens. Peut-être que M. D. V. sait mieux que M. F. ou qu'elles sont changées en mieux depuis que M. F. ne les voit plus. Je dis peut-être, & je n'ai garde d'en dire davantage; mais la chose mérite d'écouter sans prévention les deux côtés. M. D. V. prétend vous parler avec une ingénuité dont vous ne pourrez douter. Il ne sera pas mauvais que vous soiez prémunie des mémoires contraires, quand vous écouterez ce qu'il aura à

dire ; ainsi il vaut mieux commencer par M. F. Je ne vous dirai rien aujourd'hui sur moi, parce que je remets tout à la prochaine entrevue. Cependant je fais ce que vous m'avez mandé. Je suis à vous avec une reconnoissance proportionnée à ce que je vous dois. C'est tout dire Madame. Ce 16. Juin 1689.

LETTRE LXXVIII.

REPONSE.

VOus ne sauriez croire la joie que vous me donnez de vouloir bien que je vous voie où vous me marquez. Il me semble que Dieu le veut & que votre ame en recevra des forces toutes nouvelles. C'est tout mon penchant que d'agir avec vous comme vous me marquez. Il me semble que Dieu le veut, mais j'attendois qu'il vous donnât la disposition de correspondre à mon attrait qui augmente chaque jour, loin de diminuer. Je vous écris une très grande lettre

ſans pouvoir y réſiſter. Il ſemble que je ne ſois au monde que pour vous, tant Dieu m'y a apliqué fortement. Je ſerai Samedi au ſoir à Paris. Je vous verrai lundi ſi vous le voulez bien. Je ne manquerai pas de me rendre où vous me dites. J'irai vous voir dès le Dimanche, mais je crains de vous incommoder. Si le jour vous agrée, un petit mot me fera courir pour vous aſſurer de ce que je vous ſuis en Notre Seigneur. Ce 16 Juin 1689.

LETTRE LXXIX.

Songe expliqué. Communications ſpirituelles.

DIeu ſeul veut tout (Diſc. 18 Vol. II. Lett. 82. Vol. III. *Fin*. Il y a plus de *huit ans* qu'après vous avoir *vû en ſonge* (*a*), je vous cherchois dans toutes les perſonnes que je voyois, je ne vous trouvoi

(*a*) Voyez la vie de Mme. Guyon, Tom. 1 Chap. 17. §. 5.

point ; vous aiant trouvé, j'ai été remplie de joie, parce que je vois que les yeux & le cœur de Dieu sont tout apliqués sur vous & son Verbe & son Esprit. Je ne vous fais point d'excuse, car il faut que j'obéisse sans replique à mon Maitre. Il me donne bien de l'envie de vous voir. Il a du dessein en cela. L'après diner je me suis sentie tout-à-coup saisie d'un je ne sais quoi de très fort, il m'a fallu retirer à part quoique assez proche du repas pour donner essor à mon cœur qui crevoit. Il me sembloit que ce qui m'étoit donné pour vous dans ce moment ne trouvant pas assez d'issue, étoit comme une eau qui tourne & qui enfin redonde sur elle-même ; ensorte que le cœur ne peut tout porter. Il désire toujours plus s'écouler dans le vôtre. Ce 15. Juin 1689.

LET-

LETTRE LXXX

A L'AUTEUR.

Nécessité dans l'état passif d'une volonté prête à suivre toutes les inflexions de Dieu.

JE ne sais pas, Madame, si je m'explique mal, ou si je ne vous entends pas assez bien; mais il me semble que j'entens ce que vous voulez, qui est que nonobstant cette involonté générale pour tout ce qui est distinct & particulier, je dois vouloir par petitesse tout ce qui m'est donné & déclaré par vous. Je suis persuadé qu'autant qu'on seroit retréci par la proprieté de la volonté, si on vouloit par soi-même quelque chose, au préjudice de l'abandon sans reserve, autant se retréciroit-on si par pratique & par crainte, on refusoit de se laisser à l'Esprit de Dieu pour vouloir tout ce qu'il veut qu'on veuille. Se délaisser ainsi aux volontés particulieres n'est pas une activité, mais

un état très parfait : ce qui fait l'entiere passiveté de la volonté & qui la rend simple à l'infini, c'est d'être aussi simple & aussi prompte à vouloir quand Dieu veut qu'elle veuille que d'être incapable de vouloir rien par elle-même : dès qu'on est attaché a sa pure passiveté & à son pur vouloir ou à son pur avoir, ensorte qu'on craint de le perdre, on s'en fait une proprieté qui retrécit l'ame & qui la roidit contre l'impulsion divine. Il faut donc être également simple en tout sens & à aimer autant à vouloir qu'à ne vouloir pas. Sitôt que Dieu imprime quelque volonté particuliere, il faut la suivre sans mesure & sans réflexion. Par là on s'élargit en se remplissant. C'est-à-dire que la volonté se dilate à l'infini se remplissant sans mesure & sans reserve de tout ce que Dieu lui donne & lui fait vouloir. Voilà ce que je comprends ; & voilà aussi l'état où il me semble que je suis. Quand je dis que je veux tout & que je ne veux rien, je ne dis rien de contraire à tout ceci : Car je veux tout ce qui est donné, rien que je me donne par mon propre

désir. Comptez donc que j'acquiescé toujours sans hésiter : mais comme mon acquiescement est simple, sans goût, sentiment, & tout concentré dans la pure volonté au fond de l'ame, il paroit froid & sec au déhors, quoiqu'au dedans il soit plein, ensorte qu'il faudroit que je me gênasse & que je sortisse de mon attrait pour le rendre plus vif. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'il est plus pur qu'il ne seroit, s'il avoit plus de vivacité extérieure. Je suis néanmoins tout prêt à cette vivacité extérieure quand Dieu voudra me la donner, alors elle seroit le meilleur état & je n'aurois garde de la retenir. Mille fois tout à vous en Notre Seigneur. Ce 26. Juin 1689.

LETTRE LXXXI.

REPONSE.

Vivacité extérieure. Trop grand feu nuisible en certaines ames. Se laisser dilater sans éforts. Repos en Dieu simple & multiplié.

Oui, Mr., c'est ce que je voulois vous dire, & puisque vous n usez de la sorte, cela me sufit. e ne prétends pas que vous vous onniez une vivacité extérieure, qui n vous gênant beaucoup contrarieit votre attrait; mais je ne vou- is pas aussi que pour être plus dé- é, vous ne reçussiez pas ce qui us est communiqué tel qu'il soit, la vous feroit tort. Il y a des ames turellement afectives auxquelles on commande sur toutes choses d'éteinre un feu, qui nuit plus de leur mpéramment que de Dieu, mais ce n'est pas pour vous. Il faut vous isser dilater en toutes manieres. Vous e sauriez croire combien votre lete me contente, parce qu'elle exime nettement & naturellement l'ét où Dieu veut votre ame. Si je ouvois vouloir quelque chose je la arderois. Lorsque je suis auprès de us je m'y trouve bien, ce qui me it comprendre qu'il n'y a chez vous lle résistance; mais comme je crainois que la lumiere que vous avez la mort ne vous portât à une nué un peu active & qui vous seroit

préjudiciable autant qu'elle seroit u
à un autre ; c'est ce qui m'a po
à vous écrire cela tout simpleme
Une chose que l'on voudroit dila
avec éfort en recevroit du domma
Il ne faut que laisser faire celui q
vous aime, & qui prend en vous s
délices : cela se fera peu à peu, m
infiniment. Je ne prétends pas que
vous soyez dans le sensible, cela est
trop éloigné de vous, mais que vous
receviez ce qui vous emplit, sans le
faire une vertu de mort & de re-
noncement. Il pourra venir un tems
où Dieu feroit réjaillir de votre fond
quelque chose sur les sens pour les
purifier & réhausser leur capacité : ce-
la étant de Dieu ne seroit pas im-
pur & devroit être reçu comme le
reste. Dieu met quelquefois tout en
acte dans une simplicité divine sans
que cette action trouble le repos par-
fait. C'est le repos en Dieu même
où l'ame est rendue active & multi-
pliée, sans être moins simple & nue
& cela en participation de la divinité
Dieu est simple & multiplié. Quoique
ceci ne soit pas à présent de saison
il ne vous sera pas inutile ; car ce

tonne quelquefois & fait que l'ame
e se laisse pas assez tôt à ce que
Dieu veut, faute de lumiere : Je vous
cris bonnement mes pensées, & quand
Dieu n'en tireroit point d'autre éfet
ue celui d'une aussi extrème petitesse,
que celle que vous marquez, ce
seroit beaucoup. Je suis en lui pour
ous tout ce qu'il fait. Je vous prie
ue je sois de la conversation. Je
ous assure que je serai unie à vous.
i vous y ètes encore lorsque je ferai
réponse sur l'entretien de M. ;
ous en saurez le résultat. Je vous
rie de recommander tout au Seigneur.
Le 27. Juin 1689.

LETTRE LXXXII.

A L'AUTEUR.

JE voudrois bien, Madame, pouvoir deviner ce qu'il faut faire
our vaincre votre timidité à mon
gard. Je ferai parfaitement à mon
se à votre égard. Vous ètes génée
vec moi. Si vous sentez en moi

quelque disposition d'esprit, qui cause votre crainte & votre resserrement, écrivez-le moi. Vous aurez peut-être moins de peine à écrire qu'à parler. Vous craignez toujours sans fondement, ce me semble, ou de me gêner ou de me scandaliser. Me. D. C. ne vous inspire-t-elle pas quelque chose de la sagesse excessive ? Je crois vous devoir dire que j'ai souvent remarqué, que bien loin d'être surpris des choses auxquelles on me prépare, il arrive d'ordinaire que je les ai dans l'esprit avant qu'on me les dise. Cela fait que j'y parois peu sensible, quand on me les explique. Je ne puis même m'empêcher de croire que je vois clairement les principes de bien des choses, que vous ne me direz qu'après longtems. Mais n'importe, je ne veux rien prématurer; & je ne dis tout ceci que pour vous montrer que vous devriez être plus simple & plus hardie pour toutes les choses qui sont de mon degré. Vous me mandez que c'est à moi de commander. Hé bien je le veux, & je commande de tout mon cœur que vous soyez plus libre. Si vous ne le faites, vous man-

pererez, & à Dieu & à moi, & vous
ne nuirez. Pour M. D. B. je lirai
& relirai ce que vous me mandez,
quoique je l'ai déja lû & compris,
e me semble, après quoi je profite-
ai de la premiere ouverture de lui par-
er plus hardiment que vous ne fai-
es avec moi. Mais pour le faire, il
aut que j'attende une occasion de le
oir. Quelle apparence d'aller contre
na coutume à V.... dans un tems
ù une afaire est dans sa crise, &
ù beaucoup de gens s'imaginent que
ai des prétensions. M. D. B. mê-
ne n'en seroit pas édifié & en au-
oit de la peine; d'ailleurs quand je
vois, c'est pour un moment, &
est toujours pressé de me parler
autres afaires qu'il croit importantes
son extérieur. N'importe je rom-
rai simplement à la premiere occa-
on. De plus en plus tout à vous
ns reserve en Notre Seigneur, &
vec une reconnoissance que lui seul
onnoit. Ce 4. Juillet 1689.

LET-

LETTRE LXXXIII.

REPONSE.

Largeur de l'Auteur avec Fenelon. Direction & vérités dites pour l'avenir & le tems de l'hiver.

IL me semble que toute crainte me fût levée Lundi à la Messe, & que je n'en puis plus avoir avec vous. Je ne prétends pas Mr. que vous fassiez un pas exprès pour aller trouver M. D. B. mais que vous vous serviez de la premiere occasion que Dieu ne manquera pas de vous fournir. Je ne croyois pas vous avoir mandé qu'il falloit y aller exprès. Du moins je ne l'ai pas prétendu, car cela n'auroit plus le même éfet. Je vous prie seulement de rompre la glace avec lui. Non assurément je ne serai plus gènée avec vous. Je ne trouve rien en vous qui me gêne, & la gêne est en ma timidité. Je suis persuadée que Dieu vous en fera plus connoitre que je ne vous en puis dire, & je

suis

suis très résolue d'aller avec vous comme un enfant, quoiqu'il m'en puisse couter. La résolution que j'en ai faite m'a rendu la liberté & la vie. Mon union pour vous est encore augmentée; & il me semble que le Seigneur l'a fait de son autorité. Je vous ai écrit bien des choses qui paroissent hors de saison, mais on me le fait faire & je n'ai qu'à obéir. L'on m'a fait concevoir que je ne vous devois point celer, ce que fait le Tout-puissant. L'on m'a fait entendre que ce que je vous écris à présent fait un fond qui établit l'ame (quoique de loin) dans la disposition qu'elle doit avoir, lorsqu'il en sera tems. Elle se nourrit de la viande qui lui doit être naturelle, afin de pouvoir suporter la mort. J'ai compris qu'il falloit vous faire une provision pour l'hiver. Notre Seigneur veut que je sois telle pour vous, que quand je consumerois ma vie à votre service, je la trouverois très bien emploiée. Je ne puis faire autrement, sans que j'en pénétre la cause, & puis vous protester qu'il n'y a en cela rien de na-

turel, & quoique je sois aussi misérable que je la suis, cela est tellement mis en moi par un autre, que je ne puis que me laisser conduire. Recevez donc ce qui vous est donné, & soiez persuadé, que quoique vous ne découvriez pas la nécessité de ces choses, elles serviront de fond à votre édifice spirituel & d'antidote contre les craintes de se perdre : & quand tout ne serviroit de rien, je serois trop bien payée de vous avoir donné des preuves de ce que je vous suis & d'avoir obéi. Renvoiez-moi les livres qui vous sont inutiles. Je ne me suis jamais trouvé à l'égard de personne comme je me trouve au vôtre. Jamais je n'ai goûté un cœur comme je goûte le vôtre. Qu'il est propre pour Dieu! Ce 5. Juillet 1689.

LET.

LETTRE LXXXIV.

à l'Auteur.

ıt de langueur, qui n'empêche pas ..s besoin qu'on n'agisse.

E n'ai rien senti, Madame, depuis deux jours que la paix sèche ıs l'ame, & dans le corps une lanur qui me tient comme anéanti. cet état je ne fais rien que porle fardeau de moi-même : encore ne m'échape-t-il des airs, des re-ds & des tons si secs & si dédaiux que je m'étonne qu'on puisse soufrir. Je ne fais aucune oraisuivie. Mais il me semble que réalité est plus abandonnée qu'elle 'a été jusqu'à présent, quoique la ence de Dieu soit moins facile & ıs goûtée. Il n'y a gueres d'amis la conversation ne me fatigue. t m'est dificile & dégoûtant au rs, & je ne trouve rien au de, pas même la liberté d'esprit, m'ocuper de Dieu. *Malgré cette*

ſécheresse, cette langueur & cette diſtraction, la ſolitude & le ſilence me ſoulagent. Je ſuis content, pourvu que je ſois ſeul dans ma chambre, à m'amuſer à des riens comme un enfant. Il y a céans un enfant de deux ans & demi avec lequel je joue quelques fois un moment; mais pour les grandes perſonnes elles m'incommodent. Je ne ſais que leur dire. Leurs diſcours me déplaiſent. Je trouve néanmoins que quand il faut que j'aille en certains lieux & que je parle pour le beſoin, je me ranime. Si je raiſonnois ſur cet état de langueur & d'impuiſſance, je ne me croirois propre à rien. Il me ſemble que Dieu veut m'aterrer & me faire invalide avant que de me mettre en œuvre. J'ai ſur tous les deſſeins connus & inconnus de Dieu un certain *Amen* continuel au fond du cœur pendant tout mon ſilence. Pour l'union avec vous elle eſt intime, & quoique je ne puiſſe dans mon dégré correſpondre à tout ce que Dieu vous donne pour moi, j'oſe me rendre ce témoignage que je fais à proportion autant que vous. J'atens votre réponſe ſur l

:hoses que je vous ai mandées tou-
:hant M. D. B. Ne ménagez rien &
!ites moi tout ce que vous croiez que
e doive faire. Je vais pour deux jours
ı la campagne avec M. D. P. Ce 5.
Juillet 1689.

LETTRE LXXXV.

REPONSE.

Abandon. Volontés cachées. Sources de croix. Se tenir dans la joie.

JE vous ai fait réponse que je n'avois jamais prétendu que vous fuss-
ez exprès pour parler à M. D. B.
ıais que vous n'en perdissiez pas l'o-
ıſion. J'atendrai à Vendredi ; les cho-
:s ne changeront pas de face jusqu'à
: tems. Ne vous étonnez pas de
otre *sécheresse*. Tous vos éforts là-
:ssus ne feroient que l'augmenter.
e n'est point une *longue oraison* qui
ous doit apliquer présentement, mais
ı abandon souple & continuel. Plus
ous avancerez dans la foi, plus vous

perdrez toute ſaveur. Ne *vous contraignez* point je vous prie ; ſoignez votre corps. Quoique vous vous trouviez ſi mort & ſi diférent de vous-même, tout vous ſera donné dans l'ocaſion ſelon votre beſoin, pourvû que vous ne vous donniez rien par vous-même, vous éforçant de ſurmonter votre état pour parler & pour agir ; vous avez raiſon de croire que Dieu *vous anéantira avant de ſe ſervir* de vous. Vous ne ſeriez pas ſans cela propre à ſes deſſeins. Je vous ai écrit un papier que j'ai fait tranſcrire & que M. D. C. vous doit donner. Je ſuis convaincue que tout ſe fera chez vous en langueur & en foibleſſe. Ainſi plus vous ſerez languiſſant & foible en vous-même, plus Dieu ſaura tirer la vie de la mort. Pour les deſſeins Dieu a mis en vous un fond incomparable pour l'abandon, & c'eſt tout ce qu'il faut. Ce n'eſt ni une diſpoſition ni une autre qui fait l'état, mais cette *ſoumiſſion continuelle plus aux volontés cachées qu'aux connues.* Ce ſeront ces volontés cachées qui feront dans la ſuite votre ſupplice car elles ſont ſi cachées qu'elles ne ſ

manifeſtent qu'après leur acompliſſement. Je vous ſouhaite un bon voyage. De la gaieté au nom de Dieu. Tâchez d'amuſer votre langueur, & de ſoutenir votre corps par la joie. Les uns meurent par le glaive, & vous mourrez par la défaillance. L'enfance ſera votre partage & ſuccédera à la ſageſſe.

LETTRE LXXXVI.

à l'Auteur.

Vraie & fauſſe ſageſſe.

JE reviens de la campagne, où j'ai demeuré cinq jours, & où je me ſuis trouvé fort tranquile, quoique j'aie reſſenti quelque petit mouvement de peine à votre égard & quelque goût pour des choſes mondaines, avec une diſtraction & une ſéchereſſe continuelle. Mais j'ai été d'ordinaire dans un état fixe, & même dans les petits intervalles de tentation que je viens de vous dire, je demeurois ſans

peine uni à Dieu par le fond de la volonté. Votre lettre que je viens de recevoir me donne une vraie joie, & je crois avoir grand besoin contre ma propre sagesse des choses que vous y marquez. Mais quoique je sois encore de beaucoup trop sage je crois néanmoins qu'il y a bien des choses sur lesquelles je me laisse aller sans m'écouter moi-même. On est plus embarrassé sur cet article que sur tout autre : car on sait certainement par l'Evangile qu'il y a une vraie sagesse qu'on ne se doit jamais dispenser de suivre ; on craint de manquer la vraie sagesse en évitant la fausse, & dès qu'on veut discerner on s'embrouille. Cependant je trouve dans la pratique que Dieu m'épargne assez souvent cet embarras. Je suis sans beaucoup raisonner les vues qui me viennent, avant l'action. Quand l'action est faite, je ne me mets point en peine des fautes que j'ai commises. Tout au plus, si j'en aperçois quelqu'une, qui tire visiblement à conséquence : j'atens en paix que Dieu m'ofre quelque ouverture naturelle pour la reparer. Dailleurs je croirois manquer

à l'abandon, si je voulois me marquer la voie & la régler, ensorte que je me bornasse à ne passer point par certaines épreuves ou par certaine humiliation, sans savoir quelles. Je veux aller sans savoir où par tout où Dieu me menera, pourvu que ce soit lui: mais je ne voudrois pas me dépouiller de ma propre sagesse pour marcher à l'aveugle, sans savoir que c'est celle de Dieu qui m'en prive. L'état de pure foi demande bien qu'on ne cherche à rien voir pour le chemin par où Dieu me conduit, mais il ne demande pas qu'on marche sans savoir si c'est Dieu qui nous fait marcher, autrement ce ne seroit plus foi en Dieu, mais foi en son propre égarement. Je n'ai pas besoin de tout ceci à votre égard, & je ne le dis que pour éclaircir les regles générales, car d'ailleurs je suis très persuadé que Dieu vous mene, & moi par vous. Je suis en lui tout ce qu'il veut que je vous sois. J'irai chez M. D. C. savoir des nouvelles du mariage de Mlle. votre fille. Et je compte toujours d'avoir l'honneur de vous

voir le jour de la Magdelaine. Ce 17. Juillet 1689.

LETTRE LXXXVII.

A L'AUTEUR.

JE ſuis d'autant plus fâchée de votre peine, Madame, que vous la ſoufrez ſans avoir beſoin de la ſoufrir. Je vous ai déja dit bien des fois & je vous le répete encore devant Dieu du fond du cœur, rien ne me ſcandaliſe en vous & je ne ſuis jamais importuné de vos expreſſions. Je ſuis convaincu que Dieu vous les donne ſelon mes beſoins ; & il m'eſt témoin que je ne reçois jamais de vous aucune lettre qui ne me donne une ſenſible joie. Pour la maniere de me dire les choſes, bien loin d'être trop ingenue & libre, elle ne l'eſt pas aſſez, ce me ſemble. Vous craignez toujours de vous ouvrir trop, & à force de vous gêner, pour ne me gêner pas, vous me gènez quelquefois un peu. Ne faites

jamais réflexion avec moi, & assurez vous, que j'en serai plus à mon aise dans notre petit commerce. Je dois me rendre ce témoignage, que je ne m'aperçois d'aucune chose à laquelle je tienne volontairement. Il me semble que je suis prèt à passer pour fou aux yeux de tous les hommes, quelque douleur que j'en puisse sentir, si Dieu me poussoit dans ce précipice pour renverser ma fausse sagesse. Ce n'est pas là ce que j'ai voulu vous dire; l'unique chose dont j'ai voulu vous parler, est que vous me mandez, que vous ne vous souciez point de vous tromper & de ne vous tromper pas. A la vérité je vois bien le bon sens de ces paroles, qui est que quand Dieu vous met dans la nuit impénétrable, qui est sa volonté inconnue, on ne peut plus voir la main de Dieu qui nous mene parce qu'on a besoin de perdre cet apui, pour se perdre soi-même, mais alors il reste une certaine droiture d'intention, ensorte qu'on ne voudroit pas résister à l'atrait quoique inconnu, c'est-à-dire, que quoique l'on ne

puisse plus suivre Dieu clairement à la piste, on va néanmoins par ce mouvement intérieur & délicat à ce qui peut lui plaire, autrement on ne pourroit pas dire comme vous le faites; je sens que je résiste à Dieu: Dieu veut de moi une telle chose, il me presse: mais dans l'état d'obscurité où Dieu jette & dans la nécessité de marcher de quelque côté, on va tout droit où la simplicité du cœur mene; supposant que c'est ce qui est le plus conforme aux desseins de Dieu. Nous parlerons de tout cela Vendredi: cependant mettez votre cœur au large & sans reserve avec moi. Je sens que vous le devez non seulement à Dieu, mais encore à moi tout foible que je suis. Rien n'égale mon atachement froid & sec pour vous. Ce 18. Juillet 1689.

LETTRE LXXXVIII.

Reponse.

JE n'entrerois point en réflexion sur vous, si l'on ne m'y faisoit entrer. Votre lettre m'a remis dans mon état naturel de paix & de large. Il faut que je vous dise devant Dieu que depuis bien des années je ne me possède point, étant pour bien des gens d'une si grande reserve, qu'il m'est impossible de leur correspondre, & pour vous je ne puis faire autrement. La moindre raison que j'allegue, sufit pour irriter Dieu contre moi; & cela me met dans un état si violent qu'il est insuportable. Il me semble qu'il n'y a que l'expérience que vous en aurez un jour, qui puisse vous faire concevoir ce que c'est que l'impuissance de se posséder. Il faut savoir, &c. (Vol. III. Lett. 118. p. 344.) je prie Dieu que vous m'entendiez. Ce 19. Juillet 1689.

LET-

LETTRE LXXXIX.

A L'AUTEUR.

JE vous renvoye, Madame, vos deux lettres de M. L. C. D. V. & de M. G. pour M. le C. D. V. je crois qu'il ſufit que vous lui mandiez ou faſſiez ſavoir que vous verrez. M. D. E. il vaut mieux parler qu'écrire. Ce n'eſt pas que je me défie de lui ; au contraire plus je le connois & plus je l'eſtime. Mais il me ſemble qu'il vaut mieux s'expliquer de vive voix & avec tous les aſſaiſonnemens néceſſaires. Pour les choſes à dire, vous les ſavez mieux que moi ; mais on ne peut rien malgré M. S'il perſiſte de bonne foi, on lui déclarera qu'on veut au plûtôt conclure cela, ou autre choſe. Pour cette affaire-là, c'eſt à lui à la rompre & à manquer, s'il le veut. Pour vous, continuez à lui renvoyer la déciſion. Pour M. G. je ne lui manderai que les choſes préciſément néceſſaires pour ſon beſoin ; encore je

les assaisonnerois avec précaution pour empêcher qu'on ne vous fit des chicanes par des interprétations. Je crois néanmoins que vous pouvez vous ouvrir par un besoin pressant, si vous sentez intérieurement la bonne foi & la sureté de cet homme. Mais je lui dirois toujours les choses dans les tems les plus propres à éviter le scandale de son ami M. N. Ce 22. Juillet 1689.

LETTRE XC.

à l'Auteur.

Sécheresse extérieure & intérieure. Langueur spirituelle. Défauts dans ce dégré & la conduite qu'on y doit tenir.

JE vois bien, Madame, que pour travailler à ce qu'on apelle ordinairement perfection, il faudroit me corriger de ma sécheresse : mais je ne vois pas qu'elle cause en moi une résistance volontaire aux mouvemens

que Dieu me donne, & c'eſt ce qui me conſole dans mon imperfection. J'ai de deux ſortes de ſéchereſſe. L'intérieure par raport à l'oraiſon & aux choſes ſpirituelles. L'extérieure, par raport au commerce avec le prochain. Pour la ſéchereſſe intérieure je n'en ſuis pas en peine. Vous ſavez que c'eſt une épreuve donnée & non une imperfection volontaire. Cette épreuve ſert à éprouver la foi & à faire mourir à tout ce qui n'eſt pas Dieu. D'ailleurs je ne me la procure jamais volontairement. Au contraire, je lis avec plaiſir ce que l'on me donne. Si on ceſſoit de me donner des choſes nouvelles, je relirois celles que j'ai déja. Si je ſentois du beſoin, je demanderois ſecours. Mais quand je ſuis en paix, & que je ne ſens aucun beſoin, je ne demande rien, & je me contente de recevoir avec plaiſir ce que Dieu qui connoit mon beſoin, quand je ne ſais pas le connoître, m'envoie par vous. Il eſt vrai que quand je reçois quelque inſtruction, je n'en ai point une joie ſenſible. C'eſt un aquieſcement ſimple, quelquefois même froid & ſec, mais

doux, prompt, facile, paisible, & qui est du fond du cœur. Alors on pourroit se tromper sur ma disposition; car je crois avoir dit tout en disant oui. La brieveté des paroles ne me paroît point une sécheresse, au contraire, c'est la multitude des paroles qui me paroît afoiblir & dessécher le discours. Il faut pourtant convenir que mon intérieur est fort sec, mais je ne crois pas entretenir cette sécheresse, ni par indocilité aux avis que vous me donnez, ni par résistance aux mouvemens intérieurs, ni par dédain pour les petites choses; au contraire je goûte la simplicité & l'enfance plus qu'il ne paroît. Mon air est grave & sec; mais jamais assez, (a) *à faire l'enfant.* Pour les choses de la voie intérieure dont il est question, j'y entre sans peine, & il y a bien des choses sur lesquelles on peut me préparer de loin, de peur de me scandaliser, dont j'avois déja les principes dans la tête avant qu'on me les dit; ensorte qu'après les avoir

(a) Peut être que l'Auteur avoit écrit, *fuir l'enfance.*

écoutées, je n'en parois pas fort touché, c'est que je les aprouve simplement. S'il faloit par complaisance s'étendre davantage en paroles pour témoigner mon aprobation, ma séchéresse naturelle & extérieure me rendroit cette pratique pénible. Mais je suis sûr que ce n'est pas là ce que vous voulez. J'agis naturellement. Pour revenir à vous, je goûte tout ce que vous me donnez sur la voie en général & sur mes besoins en particulier. Quand je reçois de vous quelque nouvelle instruction, j'en suis ravi, moins par le sentiment de mon besoin, que par la persuasion que Dieu m'en avertit par vous & par vous me donne mon pain quotidien. C'est même un état de grande enfance: car je ne puis ni demander mes besoins ni les connoitre. Je les crois quand on me les dit. Je crois que ce que l'on me feroit pour me ranimer ne me conduiroit pas; car Dieu veut que je meure peu à peu de langueur & il ne faut pas retarder cette opération détruisante. D'ailleurs je crois qu'il n'est jamais tout en moi que quand il y est caché plus profondé

ment. Sitôt qu'il me donne quelque goût ſenſible, je m'y abandonne ſans reſerve. Hors de là il n'y a qu'à laiſſer deſſécher mon ame juſqu'à l'agonie. Je n'ai d'ordinaire dans l'intérieur ni peine ni conſolation vive. Tous mes ſentimens ſont émouſſés. J'ai ſeulement une langueur qui eſt ſemblable aux fievres lentes. En cet état on maigrit tous les jours. Rien ne fait un grand mal, mais auſſi rien ne plait. Je ne puis preſque faire oraiſon, qu'en me promenant à pié ou en carroſſe. Sitôt que je ſuis fixé dans une place, mon imagination & mes ſens ſont en grande inquiétude. Je ſuis néanmoins perſuadé que ma ſéchereſſe extérieure eſt beaucoup plus grande que l'intérieure. A meſure que le goût ſenſible s'eſt retiré, & que la foi s'eſt deſſechée, mes répugnances qui ſont naturellement bien plus fortes que mes déſirs, ont pris une vivacité qui m'entraine. Je décide avec hauteur, je fais ſentir je ne ſais quoi de dédaigneux pour tout ce qui me déplait, je ſoufre impatiemment la contradiction ; je ſuis quelquefois prèt à bouder comme un enfant, ſi la

honte ne me retenoit, je ne puis même cacher sur mon visage mon émotion. Jugez combien cette expérience me confond & me convainc de mon impuissance. Ma sagesse & ma vanité en soufrent dans le moment, mais je n'y fais aucune réflexion de suite; au lieu qu'autre fois mon amour propre étoit des mois entiers à se faire des reproches cuisans sur les moindres fautes. Je crois que Dieu me laissera encore longtems cette séche-resse qui me fait faire tant de fautes envers le prochain, tantôt par des paroles dûres, tantôt par un silence dédaigneux, ou par les omissions sur les honnêtetés nécessaires envers les amis que j'aime davantage. Tout cela m'est bon; car tout cela me démonte. J'ai besoin que Dieu me refonde & rejette en moule. Il me seroit commode de pouvoir travailler par des éforts contre cette séchereffe si enracinée par l'habitude & par le tempérament. Car les humiliations que mes fautes me causent, me crucifient plus que la violence nécessaire pour me vaincre me feroit de peine dans un état semblable à mes états passés,

où la ferveur me soutenoit. Mais comme je ne saurois maintenant me préparer contre ces ocasions elles me trouvent bien moins sur mes gardes. Cependant je ne crois pas devoir chercher une attention active & forcée pour me soutenir. Je ne pourrois sans sortir de mon attrait réveiller par moi-même cette attention. Il me sufit de la suivre toutes les fois que Dieu me la donne. Une attention propre & artificielle seroit une infidélité plus grande quoique plus cachée que les fautes extérieures d'humeur dont les autres sont mal édifiés. Quand je suis seul, je ne suis jamais ni sec, ni triste, ni ennuié. Il n'y a que l'assujettissement à autrui & le dérangement, qui éfarouche mes répugnances. Il y a quelques personnes avec lesquelles j'ai un badinage de petit enfant, mais la plûpart des gens me lassent bientôt. J'ai lû avec plaisir & édification la lettre que vous m'avez confiée. Elle est très belle; vous pouvez croire que j'en suis persuadé; car je suis par ma sécheresse bien éloigné d'exagérer & d'admirer. Je vois que les lumieres disparoissent

mille écus, & d'autres douze mille livres. Je fus certifiée que c'étoit la figure de ce que vous êtes à présent une eau vivante & profonde quoique toute entourée de glace. Mais cette eau ne se communiquera au dehors que par la rupture de cette belle glace, ce qui paroîtra aux yeux peu éclairés une fort grande perte. Ce 27 Juillet 1689.

LETTRE XCII.

Réponse à la Lettre 42.

ON ne peut mieux prendre (V... III. Lett. 83.) des frayeurs ... laisse à celui qui a un pouvoir Souverain sur les cœurs & sur les es... de vous le faire comprendre. Je ... qu'il vous aime assez pour ne rien ... rober à votre expérience. C'est en ... que je suis à vous plus que je ne p... dire. Il y avoit bien des choses à d... sur les dépouillemens dont l'éten... est extrême; mais vous en compre... assez.

LE

LETTRE XCIII.

A L'AUTEUR.

JE vais dans ce moment à la campagne, Madame, pour jusqu'à demain. Je ne puis avant mon départ lire ce que vous m'envoiez; mais il me servira de lecture ce soir & demain. Tenez ferme, ni de rompre ni de conclure. Je veux dire que vous ne devez pas confier le billet à M. H. Pour le dépôt il est bon devant Dieu & devant les hommes. Je suis dans des hauts & bas qui me sécouent rudement. Mais comme je suis plus agité qu'à l'ordinaire, je suis soutenu par un apui plus aperçu. Je ne saurois croire que votre affaire se rompe. Ce 12. Août 1689.

LETTRE XCIV.

REPONSE.

Disposition d'une ame perdue en Dieu, quand aux afaires temporelles. Souplesse à tous les vouloirs divins plus pénible que la mort même. Apui secret pas toujours aperçu, mais qui se trouve au besoin.

1. IL me seroit dificile de comprendre les manieres dont M. H. en use. Il ne veut aucune. Il a rompu son mariage. M. D. V. & M. D. C. voudroient m'engager à le faire malgré lui. J'avoue que s'il me restoit quelque chose du naturel que j'avois, j'en userois de la sorte pour me venger de ses insultes. Mais ce qui m'étonne & ce que je ne puis bien dire qu'à vous, m'étant impo sible de le dire à d'autres, c'est q je ne puis en nulle maniere me do ner aucun mouvement ; & lorsq je veux faire quelque éfort pour la, je ne trouve rien, tout m'ab

donne chez moi ; & lorsque le Maitre ne donne point de mouvement, il est impossible de m'en donner. Quoiqu'il y ait longtems que je fasse cette expérience, je ne l'avois pas faite si fort pour les choses temporelles. Je me trouve sans force & sans vigueur comme un enfant ou un mort, & tout autant de fois que je veux me donner quelque émulation & me persuader de faire l'afaire pour tirer ma fille de l'opression & moi de la tirannie; je trouve d'une maniere à surprendre & qui ne peut être comprise que de l'expérience, qu'il n'y a chez moi nulle puissance de vie. C'est une machine que l'on veut faire tenir en l'air sans apui. Enfin je demeure impuissante de passer outre, sans que nulle raison que l'on puisse m'alleguer entre, ni que j'en puisse faire usage. Je verrois tous les malheurs possibles prêts à tomber sur ma tête, que je ne pourrois me donner une autre disposition. Je ne la puis faire paroitre à personne, elle passeroit pour une foiblesse dont je devrois rougir. Cependant je ne trouve en moi nulle puissance de vouloir

ni d'exécuter, & je me trouve comme un fantôme. J'aurois quelque consolation si vous compreniez mon état; du moins je le crois. Si je veux me donner le moindre mouvement, outre qu'il est sans la moindre correspondance du dedans, c'est que j'en soufre d'abord. Cependant l'on veut que je fasse cette affaire sans M. H. Outre qu'il s'y trouvera peut être des opositions, c'est bien me charger devant tout le monde de ce qui seroit défectueux en cette affaire. Outre cela ne sachant pas les affaires, je ne les ferois peut-être pas sûrement. Cependant ce ne sont pas ces raisons qui m'arrêtent. Elles céderoient au dépit de me voir si maltraitée, si j'avois quelque pouvoir sur moi-même: mais mon impuissance est entiere. Si je n'étois pas aussi convaincue que je la suis du Domaine de mon Dieu sur sa petite créature, l'expérience que j'en fais m'en seroit une preuve bien forte. Vous ne sauriez vous imaginer les morts qu'il faut passer pour en venir à cet état. Je vous assure que la mort qui nous arrache tout, n'est rien au prix de la souplesse à

tous les mouvemens que Dieu donne. C'est beaucoup d'être rendue toute passive, mais c'est toute autre chose d'être rendue agissante, sans agir propre, & surtout lorsque Dieu exige de l'ame cent choses diférentes, où elle ne voit pas d'autre raison que celle du vouloir divin & de son domaine absolu sur sa créature, auquel elle céde volontiers. C'est une expérience que peu d'ames font, parce qu'il y en a peu d'assez courageuses pour mourir au point qu'il faut. Une telle ame est un prodige, car elle a un courage & une fermeté incompréhensible pour exécuter quoiqu'il en coute, ce que Dieu veut d'elle, & une impuissance pour ce que Dieu ne veut pas, une foiblesse d'enfant pour ce que Dieu n'aime pas.

2. Pour vous, Monsieur, qui m'êtes plus que je ne puis exprimer, puisque vous êtes dans le plus profond de mon cœur, vous éprouvez toujours dans le besoin un secours plus aperçu. Dieu ne vous abandonne pas d'un moment. Il vous aime singuliérement, selon le témoignage qu'il en a gravé dans mon

cœur. Mais l'on n'aperçoit pas toujours cet ami secourable à cause des ténèbres qui l'environnent, parce qu'il a choisi les ténèbres pour cachette. Mais si l'on avoit besoin d'apui ou de secours il est prêt, si l'on bronche, l'on sent sa main qui soutient & empêche de tomber; & c'est alors qu'il se fait apercevoir comme un aveugle qui est accompagné sans qu'il y pense d'un ami fidele, il sent qu'il le soutient beaucoup lorsqu'il y pense le moins. Dieu est toujours présent à notre ame, il se cache souvent par amour, afin de nous faire courir plus fort & nuement à notre terme. Mais cet ami secourable est toujours si présent & se manifeste sitôt que l'agitation ou l'affliction nous surprennent. C'est véritablement l'ami fidele. Il n'y a que lui qui puisse véritablement porter ce nom & ceux qu'il rend participans de sa fidélité. Je ne vous d[illegible] pas que je partage vos maux & vo[illegible] biens; car je crois que vous n'en dou[illegible]tez pas. Ce 13. Août 1689.

Autre Lettre LVI. (*Vol. II. Disc.* 48. §. 6.)

Autre Lettre LXVI. (*Vol. II. Let.* 183.)

Fin. Si Notre Seigneur vous inspire de m'écrire sur ce que je vous écrivis la derniere fois, vous le ferez s'il vous plait.



Quelques Lettres Spirituelles de MADAME GUYON,

Telles qu'elles se trouvent dans le Volume IV des Oeuvres de Mr. Bertot *.

LETTRE I.

Abrégé des voies & des dégrés que l'ame convertie doit passer, pour mourir entiérement à soi & devenir une créature nouvelle en Dieu.

1. DIEU en nous créant a mis dans l'essence de notre ame une tendance de réunion à son principe, & un germe d'immortalité. Si l'ame ne perdoit point son innocence après son Batême, & qu'elle fut instruite de se tourner au dedans & d'invoquer Dieu, elle y découvriroit cette pante à la réunion; & demeurant sans cesse tournée vers ce *je ne sai*

* Les Lettres qui suivent sont adressées au célèbre Mr. Poiret.

quoi qu'elle y [illegible], [illegible] se tourner vers [illegible], [illegible] aucune créature, elle [illegible] ma-niere [illegible] dans le fond [illegible] roit ce [illegible] toutes ses [illegible].

Mais ceci [illegible] fance on [illegible]; ce que l'on [illegible] l'in-nocence, & que la grace de Jesus-Christ nous [illegible] ne perdions pas la grace du batême. Mais elle est offusquée par le venin du serpent; ce qui fait que l'ame de-vient proprietaire, & que l'amour propre qui se glisse par tout, qui se mélange avec toutes les œuvres de justice, & porte sans cesse l'ame à se recourber sur elle-même, à atribuer à son soin & à sa fidélité une grace si éminente, fait qu'elle se détourne de Dieu. C'est ce qui fait qu'il est si rare de trouver des ames, qui aient conservé l'innocence de leur Batême, & entiérement fidéles à ne se recour-ber jamais sur elles-mêmes, & à ne se rien atribuer ni aproprier, qu'il est inutile d'en écrire.

2. Il faut en venir à la conversion. Si une ame après avoir péché, & qui sent les pointes des remords & un désir véritable de se convertir, prenoit la route de son intérieur, c'est-à-dire, qu'elle cherchât Dieu au dedans d'elle-même, & qu'elle se tournât à lui dans son fond de tout le cœur, sa conversion seroit tout d'un coup véritable, & elle se perfectionneroit d'autant plus qu'elle s'attacheroit plus fortement à Dieu habitant en elle. Elle s'éloigneroit de plus en plus de la créature & par conséquent du péché: car pour retourner au péché, il faudroit qu'elle se détournât encore de Dieu & s'en séparât; car l'homme ne péche jamais qu'en s'éloignant de Dieu, se détournant de lui & se retournant vers la créature. Il est donc certain que celui qui dès le moment de sa conversion retourneroit à Dieu dans son intérieur, & l'y chercheroit avec une constante fidélité, & y adhéreroit sans cesse, seroit parfaitement converti du péché à la grace.

3. Mais comme la cupidité & les mauvaises habitudes solicitent sans cesse

l'homme animal d'affoiblir le vieux, dès que l'homme spirituel est affoibli par la contradiction que lui donne l'homme animal, & par l'empire qu'il a eu sur son esprit, il faut dans le commencement de la conversion châtier son corps & vivre dans une mortification continuelle sans se ménager, sans quoi on n'avance pas, & l'esprit vit toujours dans la nature. La premiere étant alors donnée pour se connoître soi-même, on doit y travailler de toutes ses forces, & le [illegible] de contre ses passions. A mesure que l'ame adhere à Dieu, Dieu la soulage dans son travail, & la [illegible] de sa présence, sa grace, tout concourt à rendre ce travail aisé.

4. Il faut remarquer qu'il est de la derniere conséquence (a) de travailler à la correction des défauts, pendant que la lumiere est tournée de ce côté là : car l'intérieur croissant, la lumiere des défauts se perd peu à peu, & l'ame pour ne s'être pas servie de la lumiere actuelle, vit avec un mélange de grace & des défauts

(a) Voyez ci-dessus la Lettre XXIX. § 4. & 5. du II. Vol.

considérables. De plus c'eſt que ne travaillant pas avec la lumiere actuelle pour ſes défauts extérieurs, Dieu ne travaille pas par l'aplication de la divine juſtice à purifier les défauts fonciers, l'amour propre & la proprieté. Ainſi ſans la fidélité à ce premier travail on ne devient jamais une nouvelle créature en Jéſus-Chriſt, on n'arrivera jamais en cette vie à ſon origine, & perdra des biens immenſes & infinis.

5. Tout dépend donc d'abord d'une mortification générale, entiere & ſans interruption avec une adhérance continuelle à Dieu, ſoit dans l'oraiſon ſoit durant le jour: & comme Dieu nous aide dans nos foibleſſes, il fait la principale partie de l'ouvrage; car il ne le fait pas alors entier, laiſſant ocuper la propre activité de l'ame contre elle-même ce qui l'amortit peu à peu & enfin fait tomber l'ame dans l'état paſſif. Il faut ajouter à ces mortifications une grande fidélité à remplir les devoirs de ſon état, & préferer l'ordre de Dieu à tout le reſte. Dieu donne ordinairement un grand goût pour la croix, & la di-

vine providence n'en laisse pas manquer. La volonté par cette adhérance continuelle à Dieu se gagne de plus en plus, & devient peu à peu souple, pliable, & conforme à celle de Dieu. L'ame se soumet sans cesse à Dieu, & perd aussi toute facilité de raisonner: l'esprit se simplifie insensiblement; ensorte qu'à mesure que la foi s'empare de l'esprit & fait tomber le raisonnement, la charité s'empare de la volonté & lui ôte peu à peu toute activité, comme la foi a ôté celle de l'esprit.

6. L'ame arrivée ici croit n'avoir plus rien à faire, tant elle goûte de paix & de tranquillité. Ce n'est néanmoins que le commencement: c'est un état tantôt actif, tantôt passif; jusqu'à ce que Dieu par son opération en foi & amour ait absolument détruit toute l'activité de l'ame, & qu'elle devienne passive. Alors non seulement son Oraison est passive, mais ses épreuves le sont aussi. L'ame avoit bien eu quelques tentations; mais c'étoit peu de chose: elle discernoit fort bien sa résistance qui lui paroissoit d'autant plus vigoureuse, que

son activité étoit plus forte. Mais cette résistance même si démêlée, si aperçue soutenant sa proprieté. Dieu lui envoie de plus fortes tentations de toute maniere: car il est alors question d'une purification fonciere; & comme elle a perdu son activité, elle ne résiste que passivement; de sorte qu'elle entre dans des craintes terribles, ne démêlant pas assez sa résistance. Au commencement elle la discerne encore; mais plus elle devient passive, moins elle la peut discerner. C'est ce qui la met dans des désespoirs éfroiables par la crainte d'ofenser Dieu. Elle croit même souvent que ses tentations & ses peines lui sont venues par sa faute, quoique cela ne soit point. De sorte que si elle n'a pas une personne éclairée, elle retourneroit sur ses pas; & se trouvant encore plus misérable, ou elle quite la pieté, ou elle se désespére presque.

7. Que faut-il donc faire en cet état? faut-il combattre activement? Point du tout. Cela est presque impossible; & l'ame rentrant dans sa propre conduite tomberoit dans le péché. Que faut-il faire? S'abandonner à

Dieu sans reserve, afin qu'il détruise en nous nos ennemis. S'il ne le fait pas si-tôt, c'est à cause de cet amour propre qui est comme identifié en nous, & qui se nourrit de ce qu'il discerne, & qui s'attribueroit la victoire que Dieu remporte. Enfin plus les tentations durent longtems, plus nous devons conclure que notre amour propre & notre proprieté sont fortement enracinés en nous.

8. Il est d'une grande conséquence de mourir sans cesse à soi-même dans cet état d'épreuve, ne cherchant ni en soi ni en aucune créature de l'apui & du soulagement, se laissant dévorer à la peine, sans se multiplier par actes formés, ni aussi se divertir avec les créatures sous prétexte de détourner sa peine, ou de ne pas s'en ocuper. Il faut demeurer mort & renoncé entre les mains de Dieu, en lui faisant un sacrifice de tout soi-même en tems & en éternité. L'ame est par cette peine si prodigieusement humiliée, qu'elle ne voit qui que ce soit, qu'elle ne croie meilleur que soi, même les plus grands pécheurs. Elle se livre à la divine justice, afin qu'elle

s'exerce ſur elle ſans l'épargner ; & que ſi elle a été aſſez malheureuſe pour ofenſer Dieu, (ce qui lui eſt impoſſible de démêler, ne pouvant être aſſurée du pour ni du contre,) qu'elle la puniſſe des châtimens les plus rigoureux. Elle déſire d'abord d'être punie en cette vie ; mais enfin elle ſe réſigne totalement aux décrets éternels de Dieu ſur elle.

9. Peu à peu de cette profonde humiliation, & de cette haine qu'elle conçoit contre elle-même, elle tombe dans le néant, elle n'a plus ces peines véhémentes : ce qui lui eſt une douleur bien plus profonde ; elle croit être devenue inſenſible, elle ſe croit endurcie, & qu'elle a perdu Dieu. Car plus l'ame eſt exercée par les peines & tentations, plus Dieu ſe cache ; juſqu'à ce que l'ame deſeſpérant de toute choſe & d'elle-même, elle tombe dans un repos de mort & de néant.

10. Lorſqu'elle n'atend plus rien, qu'elle n'eſpére plus rien d'elle, ni en elle, c'eſt alors que Jéſus-Chriſt, cette divine lumiere vient éclairer ſes ténèbres, & lui dit comme à Laza-

te ; (a) *Sors dehors.* Elle sort effec-
ivement de ce sépulcre, & est dans
un étonnement le plus grand du mon-
le d'apercevoir ce nouveau jour qui
n'est encore qu'en son commencement.
Elle sent une paix profonde & inti-
ne, non sensible ; elle se trouve vi-
vante après une si profonde mort ;
lle ne comprend pas encore tout son
onheur, qui croit peu à peu com-
ne le jour. Ce commencement n'est
ue comme l'aube du jour ou crépus-
ule, qui s'éclaircit insensiblement. L'a-
ne se trouve si diférente de ce qu'el-
e a été autrefois, qu'elle ne se con-
oit plus elle-même ; elle est dans l'ad-
niration, & dans un profond anéan-
ssement devant Dieu, se tenant dans
a bassesse & laissant à Dieu faire en el-
e & d'elle ce qui lui plait, sans y
rendre aucune part. C'est ici le com-
nencement de la nouvelle créature qui
nporte avec soi des états sans nom-
re ; mais j'ai tant écrit de ces derniers
ats, que ceci sufit.

(a) Jean 11. vs. 43.

LET-

LETTRE II.

De deux sortes de filiations spirituelles. Ne point se desunir des enfans de Dieu.

J'Ai vu par votre lettre que vous êtes en peine sur la filiation. Il y en a de deux sortes, l'une qui se connoît par des éfets extérieurs. Celui qui nous engendre à Jésus-Christ est nôtre véritable Pére & N. vous doit tenir cette place, puisque Dieu s'est servi de lui pour cela. Il y a une autre filiation qui se fait par le cœur & d'une maniere purement intérieure. Dieu donne mouvement à ce cœur supérieur de se répandre dans un autre; & le divin petit Maitre se sert de ce moien, en sorte que celui pour lequel ce don est fait en ressent les éfets d'une maniere tranquille & recueillie. C'est une filiation intime & purement intérieure, plus rare que l'autre, qui a besoin d'une grande fidélité & d'une correspondance entiere de la part de celui qui doit re-

recevoir; sans quoi la grace que Dieu répandoit par ce moien, redonde sur celui que Dieu avoit choisi pour se communiquer. On en trouve deux exemples dans l'Evangile. Lorsque l'hémorroïsse aprocha de Jésus-Christ, il demanda (*a*): *Qui est-ce qui m'a touché?* &c. *Une vertu secrette est sortie de moi.* Il en est de même de ce cœur maternel, il sent une vertu secrette qui sort de lui pour se communiquer à cet enfant de grace. Mais lorsque le cœur de l'enfant est inapliqué ou qu'il manque de foi, on éprouve intérieurement ce que dit Jésus-Christ dans un autre endroit: (*b*) *S'ils sont enfans de paix, ils recevront la paix; mais s'ils ne sont pas enfans de paix, cette paix retournera sur vous.* Ainsi je vous dis, qu'il y a de ces filiations purement intérieures, & que l'ame goûte en silence lorsquelle est préparée pour cela: ce silence est plus éficace qu'une multitude de paroles. Je ne crois donc pas que ce soit cette seconde filiation qui soit entre N. & vous: mais pour la premiere dont

(*a*) Luc. 8. vs. 45. 46.
(*b*) Luc. 10. vs. 6.

parle S. Paul, vous n'en devez pas douter.

2. Il eſt certain que le Démon fait ce qu'il peut pour empêcher l'union des Saints. Jéſus-Chriſt ne demande qu'à réunir tout en lui; & le Démon ne tâche qu'à tout diviſer. Mon cher frère, défiez-vous de tout ce qui diviſe, ſous quelque prétexte qu'on ſe puiſſe ſervir. Le Démon ſe ſert de l'inquiétude de l'eſprit pour tourmenter les enfans de Dieu; il ſe ſert de certains défauts extérieurs que Dieu leur laiſſe pour les cacher & à eux & aux autres, pour diminuer l'eſtime qu'on doit avoir d'eux, ne ſe ſouvenant pas aſſez que Dieu (a) ſe ſert des choſes foibles pour confondre les fortes. Il eſt dit (b) que lorſque les enfans de Dieu étoient en ſa préſence, Satan ſe trouvoit avec eux. Il en fait de même à préſent; il n'y a rien qu'il ne faſſe pour diviſer, il tente de toutes manieres, & c'eſt une expérience que les plus grands Serviteurs de Dieu ont faite. Il tenta Lot de quiter Abraham ſous prétexte que leurs

(a) 1. Cor. 1. vſ. 27.
(b) Job 1. vſ. 6. Chap. 2. vſ. 1.

serviteurs ne pouvient vivre ensem-
ble, & qu'il n'y avoit pas assez d'eten-
due pour leurs troupeaux. Vous savez
tout ce qui lui arriva après qu'il eut
quité ce grand Serviteur de Dieu.
Roidissez-vous contre tout ce qui peut
vous desunir, Dieu vous aiant unis
pour achever ensemble votre course.
Je vous dirois volontiers ce que disoit
le grand S. Antoine à Euloge (a):
Vous êtes prêts à paroitre devant Dieu,
prenez garde qu'il vous trouve ensem-
ble, afin que vous aiez la recom-
pense qu'il vous a destinée. Je ne dou-
te point de votre droiture & de la sin-
cérité de votre coeur, & je suis bien
assurée que vous ne voudriez rien faire
volontairement [qui pût déplaire à
Dieu:] mais le Démon pallie si fort
les choses par ses artifices, quil ne
nous laisse rien à nous reprocher. Y
avoit-il une plus grande droiture que
celle du bon Euloge? Que n'avit-il
point fait pour l'estropié? Cependant
S. Antoine le reprit sévérement. Pre-
nez courage, mon cher Frére, & nô-
tre chere Soeur aussi. Je vous souhai-

(a) Voi. Vitas Patrum Rosweidi Lib. VIII
17. Lib. VII. c. 26.

tre à tous deux toute sorte de benédictions. Vous ames me sont très cheres en Jesus-Christ.

LETTRE III.

Pour arriver à Dieu il sufit, sans autre détail, de savoir mourir à soi & s'abandonner.

1. IL est vrai, les écrits pour les commençans sont plus à la portée de tout le monde les entend : mais il y a aussi inconvenient en cela, que ceux qui ne voient que des Ecrits pour les commençans, y demeurant atachés toute leur vie sans avancer d'un pas, ne meurant point à eux-mêmes, ne rendent point justice à Dieu, ne restituent point leurs usurpations, & par conséquent ne lui rendent pas une grande gloire.

2. Sans s'attacher si fort au détail des moiens, ceux qui ont apris qu'il faut se renoncer continuellement & mourir par tous les évenemens de la providence dans l'état & condition où

Dieu nous a mis ; ceux, dis-je, qui favent cela & qui ont une Oraifon fimple, doivent fe contenter de ce détail, fe beaucoup abandonner à Dieu, fe tenir dans un anéantiffement profond, n'atendre rien de foi, atendre tout de Dieu, & néanmoins faire tout ce qui fe préfente à faire à chaque inftant. Celui qui faura ces chofes, qui fera affez petit pour affujettir les lumieres de la raifon à la foi, ne manquera pas d'arriver, aiant plus de détail qu'il ne lui en faut. Mais l'efprit de l'homme veut toujours voir un détail pour s'y atacher & pour s'en nourrir ; & rentre par là dans la circonference de lui-même dont on le veut faire fortir : Il ne fait plus que décrire un cercle fans trouver le point central ; & étant arreté à la circonference, il n'arrivera jamais au but quand il marcheroit fans ceffe.

3. Prefque tous les hommes font arrétés par leur propre raifon qui veut juger elle-même de ce qui eft fort au-deffus de fa portée, & qui au lieu de devenir affez petite pour fe faire faire l'expérience, veut juger des plus profondes expériences. Ces

personnes veulent, disent-elles, marcher par la foi nue & l'abandon; & cependant raisonnent sans cesse sur l'un & sur l'autre, & ne veulent point sortir des bornes de leur capacité propre; parce qu'ils ne veulent point mourir à leur propre raison: ces personnes au bout de trente ans seront les mêmes & se tenant fixées à leurs idées & à leur raisonnement, ne passeront point outre. Tous les détails du monde de ne leur serviront de rien; car ils ne feront que les rejetter encore dans la circonférence du raisonnement. Ils reculent au lieu d'avancer. Celui qui sait mourir à soi à chaque moment, croire & s'abandonner, deviendra bientôt savant par son expérience. Celui qui ne veut rien pour soi, qui veut Dieu pour Dieu, qui ne cherche que la gloire de Dieu, qui aime Dieu purement, qui ne veut d'autre récompense dans son amour que l'amour même, sera bientôt parfait; non selon ses vues, mais selon Dieu.

4. Mais pourquoi changer de route? Pourquoi avez vous abandonné

celle

celle que vous suiviez? Je voulois vous tailler a ma mode, dit le Seigneur; Je voulois vous rendre selon mon cœur: mais vous n'avez pu porter votre nudité: vous cherchez des habillemens, vous étes autant & plus rentré en vous-même que vous avez fait & de pas pour en sortir.

Rentrez dans votre simplicité, abandonnez-vous à moi tout de nouveau, laissez vous conduire, reprenez votre chemin. Ne cherchez que moi pour moi; & non pour vous satisfaire en vous-même; & vous rentrerez dans votre voie; je vous conduirai par tout le soin de ma providence, vous serez mon peuple & je serai votre Dieu. Si non, vous irez toujours dans une route contraire, vous vous éloignerez de plus en plus, vous vous dessécherez, vous irez non dans les ténébres de la foi mais dans les ténébres de vous-même.

LETTRE IV.

Comment l'ame apellée à la foi une & l'Oraison simple y doit correspondre.

1. JE vous assure N. que Dieu vous appelle à une foi très simple & très-nue, à un certain général que vous éprouvez; & si je puis avoir certitude de quelque chose, c'est de cela. Loin qu'une foi particularisée & une Oraison discursive vous fussent avantageuses, elles vous nuiroient beaucoup; parce qu'elles entretiendroient votre raisonnement qui est tout ce qu'il y a de plus mauvais chez vous. Ce raisonnement en vous tirant de la simplicité de la foi, vous jetteroit dans un labirinte d'incertitudes, vous multiplieroit en vous-même, & seroit contraire au dessein de Dieu sur vous.

2. Soiez donc certifié que Dieu vous appelle à une Oraison très-simple, à une foi pure, nue & générale. Il veut être le principe de votre Orai-

son. Quand vous n'aurez qu'un simple recueillement, demeurez y: c'est le meilleur pour vous, étant ce où Dieu vous appelle. Lors qu'il vous donnera quelque vue ou goût particulier, soit de sa volonté soit de sa providence, recevez le de même: Tout ce qui vient de Dieu, ne multiplie point. Ce qui pourroit vous nuire est ce que vous vous donneriez vous même sous quelque prétexte que ce puisse être, apréhendant d'être oisif, & de vous dénuer trop tôt. Laissez vous en la main de Dieu qui prend soin de vous.

3. Les distractions vagues de l'imagination n'interrompent point l'Oraison, pourvu qu'on ne s'y entretienne pas volontairement. Je croi comme vous qu'une Oraison trop longue ne vous acommode pas; une faite par reprise vous conviendroit davantage. Cependant il ne faut pas vous étonner des séchereſſes; elles sont utiles. Lors que vous êtes trop distrait, un simple retour au dedans sufit, soit adorant la divine volonté qui vous tient en cet état pour vous purifier; soit en vous suportant vous-même & votre pau-

vrêté rendant hommage par elle à l'indépendance divine. Ne desirez ni un état ni un autre, mais d'être à chaque moment comme Dieu vous fait être.

4. Jusqu'à ce que l'ame ait une longue habitude au recueillement, il lui est fort pénible; Dieu tire d'un coté, l'habitude & les sentimens de l'autre: c'est quelque chose qui divise: à la suite cela vous sera plus facile. Je voudrois, que sitôt que vous vous sentez atiré au recueillement, vous cessassiez toute chose dans l'instant, pour vous habituer au repos; quand ce ne seroit que pour des momens, ce moment aura toujours son éfet; car ces momens sont des touches qui portent éfet dans l'ame quoiqu'on n'en connoisse rien; car quoique les touches ne soient que pour des momens, l'éfet reste subsistant, comme un coup de lancette laisse une cicatrice: ainsi ces petits momens de grace sont très-éficaces, pourvu qu'on ait la fidélité de n'en laisser passer aucun sans y correspondre. C'est la voix du Verbe qui appelle. Cette fidélité à correspondre à ces momens est plus essentielle pour avancer qu'une longue

Oraison. La raison de cela est que c'est nous qui choisissons nos tems: mais alors c'est Dieu qui apelle & qui est le principe du tems & de la priere.

5. Dieu qui vous appelle à la simple unité, n'a garde de vous donner du goût pour les misteres en particulier &c., parce que cela en vous multipliant vous empécheroit de tomber dans l'unité. Mais lors qu'étant reduit en unité, vous aurez trouvé Dieu lui-même, qui vous invitera à à vous perdre en lui, vous trouverez en lui tous les misteres sans vous multiplier & d'une maniere admirable. Mais le tems n'en est pas venu. Il faut donc à présent tendre à l'unité, & éviter tout ce qui peut vous multiplier. Rien ne peut vous multiplier que votre propre action sous bon prétexte. Croiez ce qu'on vous dit au-dessus de vos vues, de vos lumieres & de vos sentimens. Lors que Dieu a choisi un moien pour nous faire connoître ce qu'il veut de nous, il ne faut croire sans envisager ce moien, mais simplement Dieu qui nous a choisi un tel moien. Le plus

foible & le plus pauvre eſt le plus propre en ſa main.

6. Si Dieu a les deſſeins ſur vous qu'il m'a fait connoître, & ſi vous n'y mettez point d'obſtacle, vous éprouverez encore plus votre miſére & pauvreté, afin que n'atendant rien de votre propre induſtrie, vous vous jettiez à corps perdu dans le divin abandon.

Ce que vous dites de votre état eſt vrai, c'eſt à dire cette tendance vers Dieu qui vous invite amoureuſement & vous donne l'inſtinct d'y correſpondre. Toutes les créatures paroiſſent peu au cœur qui a goûté Dieu. La plus grande marque que Dieu eſt dans un cœur, c'eſt qu'il fait diſparoître tout le reſte, comme il eſt dit (*a*), que les montagnes ſe ſont évanouïes en la préſence du Dieu de Sinaï.

(*a*) Pſ. 96. v. 5. & 67. v. 9.

LET-

LETTRE V.

Faire usage de son incertitude en s'abandonnant à Dieu. Anéantissement de l'ame, & moien d'y arriver.

1. TAnt que nous désirons des assurances dans nôtre voie, nous somme acablés d'incertitude; & c'est une peine qui dure long tems & qui augmente toujours considérablement. Cette peine sert à exercer l'ame; mais elle ne la fait point avancer & ne la purifie que médiocrement, l'arrête & recule même souvent, à moins qu'elle n'en fasse l'usage que je vais dire: C'est de s'abandonner totalement à Dieu, & de redoubler son abandon à mesure que l'incertitude augmente. Lors qu'on en use de la sorte, l'incertitude fait beaucoup avancer l'ame, la purifie, la fait mourir à elle-même, & fortifie son abandon à un point qu'elle arrive à se déprendre d'elle-même, s'abandonnant au-dessus de tout interêt propre, croiant au-dessus de toute foi compri-

se, espérant contre l'espérance même. Comme la foi & l'abandon ôtent tous les apuis, l'ame reste incertaine; car le plus fort apui est la certitude: il n'y a qu'à s'abandonner toujours plus fortement au-dessus de toute certitude; alors sans trouver de certitude on trouve l'immuable.

2. L'incertitude ou plutôt la peine de l'incertitude ne vient que de l'amour de nous-mêmes, & de ce que nous n'abandonnons pas assez à Dieu tout ce qui nous concerne, pour entrer dans l'amour de son ordre & de ses desseins éternels sur nous. L'incertitude vient de retour sur nous-mêmes; tout retour sur nous-mêmes vient d'amour propre, sous quelque bon prétexte qu'on le fasse, & quel nom qu'on lui puisse donner. Le parfait amour est comme une pure flamme qui monte toujours en haut & qu'on ne recourbe point vers soi-même.

3. Vous me répondrez. Mais je ne sai si ce que je fais déplaît à Dieu: & c'est ma peine. Si vous n'ètes qu'incertain, allez votre chemin, en vous abandonnant sans reserve à celui qu

ne peut se méprendre, & qui ne veut pas vous tromper; si vous etes certain de ne pas faire sa volonté, donnez vous bien de garde de jamais faire ce que vous étes certain que Dieu ne veut pas de vous. A l'incertitude il faut l'abandon total; mais à la certitude dun mal il faut plutôt mourir que de le commettre. Cette régle est certaine. Evitez tout ce que vous connoissez avec certitude être mal: lors que vous avez fait quelque chose qui ne vous a pas paru mal avant que de le faire, & qu'ensuite la réflexion vous fasse douter & hésiter, il n'y a alors qu'à s'abandonner à Dieu sans reserve. Il ne faut pas agir dans le doute; mais quand une chose est faite, il faut agir avec Dieu en enfant & s'abandonner pour tout ce qui en peut être & arriver. De cette maniere l'incertitude loin de vous nuire vous servira: ce sera comme un coup d'eperon pour réveiller votre abandon, empéchant qu'il ne s'engourdisse.

4. O Lumiere Eternelle conduisez vous même N. dans ces sacrées ténébres qu'il faut franchir pour vous trou-

ver ; puisque selon l'Ecriture (*a*), un nuage épais vous environne, & ailleurs (*b*), une eau ténébreuse & profonde. Mais à quoi servent les paroles, ô Seigneur, si vous même ne les imprimez dans le fond de son cœur? L'habitude de raisonner fait un obstacle si grand à l'abandon, à la foi nue, au pur amour, que c'est à vous, Seigneur, à détruire cette habitude. Nous frapons à la porte, vous seul la pouvez ouvrir ; & quand vous l'aurez une fois ouverte qui pourroit la refermer.

5. O tout-immense, il n'importe de quel moien vous vous servez pour nous enfoncer dans nôtre néant pourvu que nous puissions dire avec le Prophete-Roi (*c*) ; *J'ai été reduit au néant & je ne l'ai pas sçu.* Car tant que dure la voie de l'anéantissement nous ne comprenons point que c'est pour nous anéantir que Dieu permet tout ce qui nous arrive : nous ne le connoissons que quand il est arrivé. Et à quoi le connoît-on ? Ecou-

(*a*) Ps. 96, v. 2. (*b*) Ps. 17. v. 12.
(*c*) Ps. 72. v. 22.

tons Job (*a*) ; *J'ai été reduit à néant, il a emporte mon désir comme un vent.* Ainsi qu'un vent impétueux enleve tout ce qui est léger, le néant enleve tous les désirs : or c'est à cette impuissance de désirer qu'on connoit qu'on est anéanti. Celui qui ne désire plus, se contente de tout, se trouve bien par tout, ne cherche & ne craint rien.

6. Voila le néant ou Dieu vous apelle. Vous n'y arriverez que par un abandon généreux qui vous fasse outrepasser toute vue & tout sentiment, par une foi dénuée de tout apui, par un amour pur qui exclut tout interêt propre.

LETTRE VI.

Vraie & fausse idée de l'abandon absolu de nôtre sort entre les mains de Dieu.

1. CE seroit une idée bien illusoire de croire qu'il falut par des péchés risquer son éternité pour l'a-

(*a*) Job. 30. v. 15.

mour de Dieu. Celui qui n'aime pas assez Dieu pour ne pas apréhender de lui déplaire, ne l'aimera jamais assez pour lui abandonner absolûment & sans restriction son sort pour le tems & l'éternité. Ce même Sauveur, qui a dit que (*a*) *celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il posséde ne peut être son disciple* nous a aussi assuré (*b*) que nul ne peut assez donner pour sauver son ame; que quand on donneroit tout ce qui est au monde pour la sauver ce n'est rien en comparaison du prix de nôtre ame, qui a couté tout le sang d'un Dieu. Il dit aussi (*c*); *Celui qui veut perdre son ame pour l'amour de moi. la sauvera par cette perte;* mais il ne parle de la perdre pour lui qu'après avoir perdu tout le reste pour la sauver. Comment celui qui tient à mille choses seroit-il en état de perdre son ame pour Dieu?

2. Lorsque nos péchés sont efacés par la pénitence, & que nous sommes dans une resolution sincére de plutôt mourir que d'ofenser Dieu, alors l'ame peut & doit abandonner son sort

(*a*) Luc. 14. v. 33. (b) Marc. 8. v. 37
(*c*) Matth. 10. v. 39.

entre les mains de la justice pour le tems & l'éternité. Il faut pour cela qu'on n'ait que des péchés passés & non des présens. J'apelle péchés présens ceux qu'on a encore inclination de commettre, & lorsqu'on n'est pas prêt à les éviter au dépens de sa vie. Celui qui n'est pas résolu d'en éviter pour jamais l'ocasion, qui flate ou entretient le panchant de son cœur, est bien éloigné de cette charité, qui fait dire à S. Paul (*a*); *Nous sommes assurés que ni la mort, ni la vie* &c. *ne sauroient nous separer de la charité de Dieu qui est en Jesus-Christ.* Celui qui a des ataches, est bien loin de donner tout son bien aux pauvres & de livrer son corps aux flammes; qui sont des actions qu'on peut néanmoins faire sans charité. Comment auroit le pur amour celui qui étant tout enfoncé en soi-même est plein de soi, de raisons & d'opinions.

Le pur amour est si grand, si élevé, que rien moindre que Dieu ne peut l'arréter un moment. Son feu monte toujours en haut & ne panche

(*a*) Rom. 8 v. 38. 39.

jamais d'aucun coté. C'est cet amour que la multitude des grandes eaux ne sauroit éteindre; car comme il est dit dans le Cantique (*a*); Quand l'homme donneroit tout ce qu'il a & tout ce qu'il est, il le compteroit pour rien au prix de la charité. Cette charité a porté Jésus-Christ à quiter le sein de son Pére pour nôtre amour; & nous craignons d'abandonner un païs, où nous trouverions immancablement la perte de ce même amour. Ecoutez (*b*) ma fille, quitez la maison votre pére, & le Roi concevra de l'amour pour votre beauté. Votre ame sera véritablement belle, si vous renoncez toutes choses & vous même pour son amour.

4. Mais, grand Dieu, que nous en sommes loin! Nous avons quité le péché, mais nous en conservons l'inclination; nous ne combattons pas nos panchans; loin d'en avoir de l'horreur, nous y pensons avec plaisir, nous nous éloignons toujours plus de de la vérité, en nous afermissant dans nos pensées, & nos inclinations.

(*a*) Cant. 8. v. 7. (*b*) Ps. 44. v. 11. 12.

Or la vérité est charité, & la charité ne se trouve point hors de la vérité. On trouve bien quelque ressemblance de charité, mais ce n'est point elle-même, comme ces fausses pommes qui ressembloient si fort aux véritables, qu'on ne pouvoit les discerner qu'en les ouvrant. Il ne faut pas floter entre deux termes (*a*); il faut choisir l'un ou l'autre.

5. Je prie Dieu de vous envoier sa véritable lumiere, d'éclairer votre esprit, d'embraser votre cœur, & de vous faire faire la véritable Pâque. Après que les Israëlites eurent passé la la Mer rouge, ils ne la repasserent plus pour retourner en Egipte. Je prie Dieu qu'il vous donne quelque Moïse.

(*a*) Jug. 5. v. 16.

LETTRE VII.

Que Dieu ne détruit point la foi, mais l'afermit & la perfectione. De la foi une & pure.

I. DIeu ne détruit jamais les vertus, comme vertus; mais il détruit la propriété de ces mêmes vertus. Dieu loin de détruire les vertus Théologales, les rehausse & ennoblit admirablement. La foi n'a donc garde d'être détruite en l'ame; au contraire elle est tellement fortifiée dans les choses essentielles à la Religion, qu'elle y devient inébranlable, & ce qui avoit paru douteux à sa raison foible & floteuse est imprimé dans l'ame avec des caractéres inéfables & inéfacables. Ce que Dieu détruit est le propre raisonnement. Car quoi que la foi soit si conforme à la raison, elle ne peut admettre le propre raisonnement. Il faut marcher de foi en foi d'une foi qui ne nous est obscure, qu'à cause de la foiblesse des yeux de nôtre entendement, dans une

foi nue. Remarquez que c'eſt toujours foi, & non deſtruction de foi; ce qui ſeroit une folie.

2. Nous l'apellons foi nue parce qu'elle eſt ſi pure qu'elle n'admet aucun raiſonnement pour croire. Elle croit, parce que cela eſt, ſans chercher de certitude ni de lumiere; car loin que les lumieres & les certitudes ſervent à la foi, elles la détruiſent: car qui dit croire ſuppoſe qu'on ne voit point, qu'on ne ſait point. On ne croit point ce qu'on voit ni ce dont on eſt certain. La foi a en elle-même une certitude infaillible; mais cette certitude eſt en elle, & non en moi: ainſi je dois m'atacher uniquement à elle, ſans chercher en moi des certitudes, qui lui ſeroient entierement contraires, & qui ne m'aſſureroient jamais moi-même. Car les mêmes raiſons qui m'aſſurent aujourd'hui, ſeroient détruites demain par d'autres raiſons qui me paroîtroient plus probables: ainſi je rendrois ma foi ſujette à mon raiſonnement ſons le joug certain & infaillible de la foi.

3. Dieu ne détruit donc pas la foi ; il l'afermit, & la perfectione par la destruction de tout raisonnement, de toute lumiere acquise & infuse, qui sont entiérement opposés à la foi. L'amour pur & généreux n'admet rien non plus de toutes ces choses ; il soutient la foi en l'ame, lui faisant sentir que tout ce qui n'est point Dieu est indigne d'elle. Ainsi la foi sert également avec la pure charité à perdre l'ame en Dieu, ou la foi se trouve absorbée & surmontée par la charité & non pas détruite ; au contraire elle acquiert dans l'amour une dignité, qu'elle n'avoit point auparavant.

LETTRE VIII.

Que les voies extraordinaires sont sujettes à la méprise. Sureté des voies simples & de tendre à n'être rien.

Ecrite à l'occasion de certains Nouveaux Prophétes qui se voiant desaprouvés de l'Auteur dans une Lettre (*), repliquérent là-dessus, *qu'on vouloit poser des bornes à la puissance de Dieu* &c.

(*) *Voi.* la Lettr. 124. du IV. Vol. des Lettres de Mad. Guion.

1. NOus sommes bien éloignés de vouloir poser des bornes à la puissance de Dieu, & nous sommes prsuadés qu'il y a diférentes routes, quoiquelles doivent toutes aboutir au même chemin, qui est Jesus-Christ. Mais si on ne pouvoit pas se méprendre, S. Jean ne nous diroit pas (*a*) d'éprouver les esprits & (*a*): Ne croiez pas à toutes sortes d'esprits. Vous ne savez pas de quel esprit vous

(*a*) 1. Jean 4. v. 1.

êtes poussés, dit Jesus-Christ (a).
Le zéle peut donc venir d'un bon & d'un mauvais esprit ; c'est pourquoi le discernement des esprits est si nécessaire. Nôtre Seigneur Jesus-Christ n'a-t-il pas dit (b), que dans les derniers tems il y auroit des faux prophétes ? Et plus ces derniers tems aprochent, plus nous devons craindre & pour nous & pour nos fréres ; la charité chrétienne demande cela de nous. Il ne sufit pas d'une bonne intention pour n'être pas sujet à la méprise, car les Apôtres avoient de bonnes intentions dans leur zéle. Et si l'Ange de ténébres ne se transformoit pas en Ange de lumiere (c), il n'y auroit pas tant de méprise, & on ne nous en auroit pas précautioné.

2. L'Esprit soufle où il lui plait (d) : c'est au fruit qu'on connoit l'arbre (e) ; car les voies extraordinaires doivent porter des fruits extraordinaires. Quand cela n'est pas, nous devons les suspecter. Les Prophétes de Baal étoient en grand nombre, mais il n'y avoit

(a) Luc. 9. v. 55. (b) Matth. 7. v. 15
(c) 2. Cor. 11. v. 14. (d) Jean. 3. v. 8
(e) Matth. 7. v. 16-20.

qu'un Prophéte du Seigneur (*a*): & je vous assure que l'Esprit du Seigneur ne se communique guere de la sorte. Le Prophéte Balaam a dit (*b*) des choses plus admirables que les autres Prophétes.

Lorsqu'une impulsion extraordinaire fait agir, & qu'un esprit étranger commande avec empire, tout ce qui se dit dans ce tems doit être la vérité & ne doit point impliquer contradiction. S'il est vrai que ce soit Dieu, tout ce qui se dit dans ce tems actuel de l'impulsion d'un esprit étranger, doit être absolûment véritable; si cela n'est pas, il faut conclure que l'Ange de ténébres s'est transformé en Ange de lumiere.

3. J'estime tout à fait la droiture & les bonnes qualités de N. mais qu'il se souvienne que les Péres des Déserts envoiérent éprouver S. Simeon Stilite & ne l'eprouvérent que sur son obéissance (*c*); tant les voies extraordinaires ont toujours été suspectes &

(*a*) 3. Rois 18. v. 22.
(*b*) Voi *Nombr. chap.* 23. & 24.
(*c*) *Voi.* Rosweidi Vit. Part. L. I. p. 177. in fin.

examinées de près. Ce grand Saint ne fut-il pas trompé lui-même lors qu'il alloit monter sur le chariot de feu, croiant être enlevé au Ciel comme un autre Elie (*a*)?

4. L'attache & l'amour de l'extraordinaire vient ordinairement d'un goût secret de nôtre propre excellence; ce qui fait que nous nous imaginons facilement que Dieu nous meut & nous pousse: & cet amour ou certitude en nous-mêmes des choses extraordinaires est où la propre excellence se mele le plus, & par conséquent ce que le Démon contrefait plus facilement. Si le Démon ne faisoit faire que des choses mauvaises, il seroit bientôt reconnu, & le cœur droit le discerneroit d'abord & s'en défieroit. Le Diable est éloquent, il parle de Dieu parfaitement, il est chaste, il soufre: mais il est toujours Démon; parce qu'il ne sauroit être humble, simple & docile. Le Démon paroît zelé, charitable; il n'est rien moins que cela. Ce fut l'amour de la propre excellence qui le fit tomber du Ciel; il tâche de

(*a*) *Voi.* Sa Vie Ch. 6. dans les vies de SS. Péres des Deserts.

nous inſpirer la même choſe. C'eſt pourquoi S. Paul dit (*a*); *Quand je donnerois mon corps aux flammes &c. ſi je n'ai la charité, je ne ſuis que comme un airain-batu :* car l'airain fait grand bruit lors qu'on le frape, mais il eſt vuide par le dedans. Ce qui eſt impétueux au déhors eſt ſouvent vuide. L'Eſprit du Seigneur, dit Elie (*b*), n'étoit point dans le vent impétueux, lorſqu'il étoit à la porte de ſa caverne; il n'étoit ni dans le feu ni dans la commotion ou tremblement de terre: mais il ſe trouva dans le Zéphire; parce que l'inſpiration du Seigneur eſt délicate. Mais dira-t'on, le zéle d'Elie a été fort impétueux? Cela ne venoit que pour de grandes choſes; & la prophétie étoit acompagnée de la vérité & du d'on de miracles: hors de cela il paſſoit ſa vie dans la ſolitude & ſur la montagne ou dans les cavernes.

5. Tout ſe paſſoit dans l'Ancien Teſtament par l'extraordinaire; mais depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt, tous les choſes ſont ſimples & paroiſ-

(*a*) 1. Cor. 13. v. 1-3.
(*b*) 3. Rois 19. v. 11-13.

ſent arriver comme tout naturellement, plus elles ſont de Dieu. Ce qui arrive à Jeſus-Chriſt lorſqu'il naît dans une étable, arrive comme tout naturellement. La Ste. Vierge eſt obligé de ſe faire enroler étant de la race de David, & obeïſſant aux Puiſſances temporelles; ne trouvant point de place dans les hôtelleries, il eſt comme obligé de naître en une étable; il fuit en Egipte pour èviter la perſécution comme un homme ordinaire. Il n'y a que les dernieres années de ſa vie où étant obligé de fonder ſon Egliſe & de détruire celle qui étoit établie ſur des miracles ſi éclatans, il fait quelques miracles & guériſons. Sa doctrine e[illegible] ſimple & naïve, mais pleine d'une grace divine. Il ne laiſſe pas dans [illegible] état tout ſimple d'accomplir les Ecritures. La vie cachée a été ſa nourriture: il ſemble que le peu qu'il y eu déclatant, lui échapoit comme malgré lui; car durant trente années [illegible] n'eſt rien dit de lui que ces paroles (a) *Et il leur étoit ſoumis*, à la reſerve d[illegible]

(a) Luc. 2. v. 51.

sa dispute au milieu des Docteurs. Mais pour faire voir qu'il ne faisoit des miracles éclatants que pour gagner un peuple mené par l'extraordinaire & dont le goût étoit *l'extraordinaire*, il a voulu mourir pauvre & nud au rang des malfaiteurs, préferant la pauvreté, la soufrance, l'humiliation, le mépris & la confusion à tout le reste. Il sembloit détruire par sa mort ignominieuse ce qu'il avoit établi par l'éclat de ses miracles; tant il préferoit l'un à l'autre. La Ste. Vierge a mené une vie commune.

6. Mais enfin tendons à n'être rien ni à nos propres yeux ni à ceux des hommes, & nous serons dans la vérité. Le Démon n'entre point dans ce sentier, il s'en éloigne; parce qu'il est naturellement superbe. Je prie Notre Seigneur de faire entendre la vérité de ces paroles & de les imprimer dans le cœur d'une personne que j'estime véritablement, & auquel je souhaite le vrai bien, qui est qu'il soit animé de Jesus-Christ, simple, petit, tranquile, renoncé & mourant à tout. Amen, Jésus.

LETTRE IX.

Des peines que l'ame se cause en résistant à Dieu pour se conduire par soi-même, & que le seul abandon y remédie.

1. QUand je ne serois pas aussi convaincue que je la suis, ma chere Sœur, que tout ce qui n'est pas fait par amour mais avec gène & contention, ne sauroit subsister longtems, votre lettre m'en auroit persuadée. L'homme est tellement né pour la liberté, que tout ce qui le contraint, lui est un suplice; parce qu'il le met dans un état violent: & cette nature contrainte est comme un oiseau qui a rompu le filet qui le retenoit, & qui prend d'autant plus d'essor qu'il avoit été plus géné. Il vous est arrivé de même. Vous vous ètes jettée dans l'autre extrémité, & vous avez donné l'essor à vos passions; parce que vous vous étiez gênée avec excès. L'amour sacré fait faire sans gêne les choses les

plus gênantes, & tout le bien dont il n'est pas l'auteur, est un suplice.

2. Vous avez eu grand tort de vous prendre à Dieu de toutes vos peines; puisque loin qu'il en soit l'auteur, c'est vous qui vous les ètes causées, par la résistance que vous lui avez faite; & vous avez éprouvé par la vérité de ce passage (*a*), *Qui a pu résister à Dieu & vitre en paix?* Dieu vous avoit fait une très-grande grace, qui étoit de vouloir vous conduire lui-mème à sa mode & non à la vôtre. Au lieu de vous soumettre à lui, vous lui avez toujours résisté; & cette résistance a été la source du déreglement de vos passions, & ensuite de toutes vos peines. Si vous aviez soumis votre cœur & vôtre esprit au fort & puissant Dieu, il vous auroit conduit; & vous auriez éprouvé une liberté douce, ainsi que Jesus-Christ le dit lui-même (*b*), *Si le Fils vous met en liberté, vous serez véritablement libres.*

3. Or cette liberté consiste à être assujetti à ce Fils bienaimé, qui est à

(*a*) Job. 9. v. 4. (*b*) Jean. 8. v. 36.

nôtre égard voie, vérité, & vie (*a*); voie pour nous conduire, vérité pour nous éclairer comme nôtre lumiere & nous instruire comme nôtre Maître, & vie pour nous animer. Vous vous ètes oposée à tout cela : vous avez voulu suivre votre propre voie que vous vous étiez tracée vous-même, & vous n'avez pas suivi Jesus-Christ dans le chemin où il vouloit vous mener; & vous avez voulu suivre les régles & les Mètodes de votre propre raison, & n'avez pas reçu la vérité ou lumiere Jesus-Christ. Vous avez voulu vivre en vous même & dans votre bien-ètre; & Jesus-Christ vouloit ètre votre vie, que vous ne vécussiez plus, & qu'il vécut seul en vous. Dieu est infiniment jaloux de son domaine, & de sa sainteté; il vouloit vous assujettir à son empire, & vous lui avez résisté pour agir à votre mode. Il vouloit ètre saint en vous, & que vous le laissiez agir en vous sans vous en mèler, & qu'il fût lui-même votre sainteté; ainsi qu'il est écrit (*b*): *Je me sanctifie moi même pour eux.*

(*a*) Jean. 14. v. 6. (*b*) Jean. 17. v. 19.

Dieu rejette, & où vous ne trouverez jamais la paix. Vous vous éloignez toujours plus par vote activité du but que vous cherchez. Si vous saviez vous abandonner à Dieu en tems & en éternité, ce seroit la meilleure préparation à la mort que vous puissiez faire; & votre salut seroit dautant plus assuré en Dieu, qu'il le seroit moins en vous.

5. Il ne faut pas croire que Dieu rejette tout le bien que vous voulez faire: ce n'est pas le bien que Dieu rejete, il en est incapable, puisqu'il est la source de tout bien; mais le bien n'est pas bien, qu'autant qu'il le connoît pour tel, & qu'il est selon sa volonté. Ce que Dieu rejette, ce sont les œuvres propriétaires, ou la propriété dans le bien, c'est à dire, ces œuvres dont nous sommes en quelque sorte le principe, quoique la grace les acompagne; l'opération du *moi*, ce qui m'est propre, qui sont les œuvres de la volonté de l'homme, & non celles de la volonté de Dieu; qui sont les vraies bonnes œuvres, & non une multitude d'œuvres propriétaires, qui n'ont que très-peu de valeur devant

Dieu. Dieu vous avoit choisie pour vous conduire, & pour faire, comme dit l'Ecriture (*a*), en vous toutes vos œuvres. Loin de céder à ce Dieu, plein d'amour & de bonté, vous lui avez résisté de toutes vos forces, & avez été par cette résistance la cause de toutes vos peines. Il vouloit vous rendre heureuse, & vous vous êtes rendue miserable.

6. Quitez donc toute action, toute pratique, qui ne sont pas absolûment nécessaires dans votre état; abandonnez vous à Dieu pour le tems & l'eternité. Laissez lui opérer votre salut, qu'il vous prépare lui-même à la mort. Vous retrouverez la paix, la liberté, la joie & peut-être la santé. Car la peine de la résistance altére souvent l'esprit, cause la folie ou le desespoir. Laissez tout faire à Dieu; ne vous mélez plus de l'œuvre. Vous avez fait trop de tentatives inutiles, & trop vu votre impuissance; il y a trop long tems que vous résistez à Dieu: cédez lui une bonne fois pour ne vous

(*a*) Isa. 26. v. 12.

plus reprendre, & ne plus vous mê-
ler de vous.

7. Mépriſez les ruſes du Démon, qui veut vous donner de la vanité. C'eſt pour vous tirer de l'Oraiſon ſimple qu'il vous embàraſſe l'eſprit de tout cela; car comment prendre de la vanité d'une choſe, où vous n'avez aucune part, & dont Dieu ſeul eſt le principe? Aiez de la vanité de ce qui eſt à vous, on vous le permet. Or vous n'avez en partage que le néant & le péché; c'eſt ce qui vous apartient, tout le reſte eſt à Dieu. C'eſt donc à Dieu ſelon l'Ecriture qu'apartient la gloire des toutes nos œuvres (*a*). Ne nous glorifions comme S. Paul (*b*) que de nos foibleſſes.

8. Je vous porterois compaſſion de toutes vos peines, que vos réſiſtances ont cauſées, ſi je n'eſpérois qu'elles vous rendront fidelle à vous laiſſer conduire à Dieu, & que vous étant ſi mal trouvée de vous être mélée de vous, vous n'aurez plus envie de le faire. Pour le mépris de

(*a*) Iſa. 26. v. 12. Matth. 5. v. 16.
(*b*) 2. Cor. 11. v. 30.

vos Sœurs, c'eſt une excellente choſe qu'il faut recevoir de tout le cœur. Je prie Dieu qu'il vous ſoi toutes choſes.

LETTRE X.

Perte de la raiſon & de la volonté par la foi & la charité.

1. CE que fait la foi eſt prémierement de s'éliver ſur les débris de nôtre raiſon : elle combat ſouvent & très long tems, quelquefois la raiſon paroît la ſurmonter, d'autre fois tout eſt balancé ; & cela arrive ſouvent & dure long tems. La peine alors de l'homme, & de l'homme raiſonnable qui avoit ajuſté toutes choſes dans la même raiſon autant juſte qu'éclairée, eſt de ſentir que peu à peu cette raiſon claire & ferme le quitte pas pour lui donner une lumiere de révélation divine, certaine & brillante, mais pour le mettre dans l'obſcurité & dans l'incertitude. Cela eſt toujours plus de cette ſorte juſqu'à ce

que la foi par son obscurité séche & pénible ait reduit l'ame dans un si grand aveuglement qu'elle ne va plus qu'à tâtons : & en suite ne pouvant plus marcher, elle est contrainte de s'abandonner sans reserve à un guide inconnu, qui ne lui dit pas où il la mene; mais qui veut qu'elle s'en fie à lui lors qu'il paroit l'égarer & la mener par des routes entierement oposées au chemin que la raison lui avoit tracé.

2. L'ame conduite de la sorte voiant que ses soins sont inutiles, que sa raison est sans lumiere, qu'elle perd peu à peu tout pouvoir d'user d'elle, & que les éforts qu'elle a faits pour s'en servir sont inutiles, est contrainte de s'abandonner sans reserve, de perdre toute voie & de marcher aveuglément dans un chemin qui lui paroît sans route, & où elle ne trouve personne qui l'assure de la bonté de ce chemin; au contraire, l'on ne parle que de pertes & de précipices autant inévitables qu'ils sont afreux.

C'est alors que la foi s'exerce parfaitement, & qu'elle fait un trophée à Jesus-Christ de la ruine de la rai-

son ; C'est alors qu'il devient nôtre propre conduite & qu'il semble que la foi disparoisse pour donner lieu a Jesus-Christ Sagesse éternelle, de nous conduire lui-même.

3. Il est à remarquer qu'à mesure que la foi travaille en le maniere que je l'ai dit, sur nôtre raison, la charité encore plus active que la foi, travaille sur la volonté & fait perdre à l'ame tout dégoût, tout vouloir & non vouloir ; de sorte qu'à mesure que l'homme perd toute route & tout moien de se conduire, il perd aussi tout vouloir d'en avoir : & cela va si loin qu'il perd même à la fin la puissance de vouloir & de raisonner ; il demeure assujetti à Jesus-Christ, qui veut & ordonne tout ce qui lui plaît & en la maniere qu'il lui plaît.

4. Quoique la foi travaille en même-tems, le triomphe de la charité paroît le prémier. Il semble à l'ame que la volonté soit bien plutôt détruite que la raison, & qu'elle perd très long tems le pouvoir de vouloir avant que de perdre celui de raisonner. Cela est de la sorte ; & cependant dans la fin

l'on s'aperçoit que la volonté est ce qui se consume le dernier, & que c'est en elle que la raison se termine, que la charité absorbe la foi & que tout se trouve réüni dans la pure charité qui est Dieu même.

5. Je ne vous parle point de l'espérance, quoiqu'elle soit inséparable de deux autres. C'est elle qui soutien long tems dans le desespoir même; & c'est elle cependant qui se perd la premiere: car celui qui espére est suposé avoir le désir de ce qu'il espére; car l'on n'espére pas ce que l'on ne peut vouloir.

.. Il seroit inutile à un homme aussi pénétrant que vous l'êtes, d'expliquer les choses plus au long: il sufit que c'est là votre route sans route, & que c'est où l'on vous veut conduire, & où l'on vous conduira sans doute, parce qu'il faut qu'un autre vous possède. Conduisez vous par la raison tant que vous vous posédiez vous-même: mais de quoi vous peut servir votre raison lors qu'un plus puissant que vous, vous veut conduire par un chemin tout contraire? Je vous dis avec Jesus-Christ parlant à S.

Pierre (a); *Lors que vous étiez jeunes, vous alliez où vous vouliez: mais lors que vous serez devenu vieux, un autre vous ceindra, & vous ménera où vous ne voudriez point aller.* O, n'est-il pas juste que Jesus-Christ régne! Qu'il régne & que je périsse!

LETTRE XL.

Que l'ame apellée à l'abandon total doit être ferme à suivre Dieu, sans se regarder soi-même.

1. LA lettre que je vous avois écrite a fait dans votre ame l'effet que Nôtre-Seigneur en prétendoit qui est de vous élargir le cœur & vous communiquer paix & force pour passer l'état qu'il veut assurément vous faire passer. Ce qui a duré tout le tems que vous étes restée fixe & ferme à ne vous épargner en quoi que ce soit de tout ce que Dieu pourroit vouloir de vous; ce qui comprend bien des choses. Car quoique l'on ne pé-

(a) Jean 21. vs. 18.

nétre pas en détail ce que Dieu pourroit vouloir, ce qu'il ne montre pas toujours, ce consentement implicite sufit; comme la Ste. Vierge en consentant à être mere de Dieu, consentit implicitement à tous les travaux & les suites de cette maternité.

2. Soiez donc assurée que Dieu ne fait jamais rien faire d'extraordinaire à une ame qu'il n'ait tiré son consentement ou implicitement ou en détail. Si vous étiez restée ferme à cette résolution de vous abandonner sans reserve, votre paix auroit toujours duré: mais la nouvelle qui est venue vous a mise en réflexion & en retour sur vous-même, & par cela vous étes rentrée en vous; car vous devez agir n'aiant qu'un quart d'heure comme devant y être plus long tems. Etant rentrée en vous, vous étes tombée dans la réflexion; & les avis du P. étant venus au secours de votre raison, ont fait du ravage en votre ame. Vous ne devez pas vous étonner de cela. Cela vous arrivera bien de fois avant que vous soiez établie dans l'état ferme d'abandon. Plus vous avancerez & vous précipiterez avec courage, plus

vous ferez forte ; mais non pas à couvert de ces viciſſitudes, d'embarras, de peines, & de ſcrupules, qui feront d'autant plus violents que l'état ſera plus pouſſé, & que la raiſon y perdra toute priſe.

3. Le P. n'étant pas hors de la raiſon illuminée de la foi, ne peut pas conduire dans un chemin qui le paſſe abſolûment ; de ſorte qu'il eſt impoſſible que vous entriez ſans vous troubler dans ce qu'il vous dit, ni qu'il entre dans votre voie, qui ſera toujours pour lui abime impénétrable : Et c'eſt la diférence des ames pouſſées violemment par le Démon d'une maniere ouverte ou cachée, qui leur reſte toujours l'apui de la violence ; & quoi qu'elles ne le voient pas, & ſe croient bien perdues, la marque qu'elles ne le ſont pas autant qu'elles ſe le perſuadent eſt, qu'une perte plus naturelle, plus inſenſible, & où il ne paroit rien de violent, les éfraie, & ils ne la peuvent ſuporter même en choſes de moindre conſéquence.

4. Soiez donc fidelle au nom de Dieu, non à vous regarder & à ſuivre une fidélité qui vous paroiſſe telle ;

mais à vous perdre à l'infini : c'est la voie de Dieu sur vous. Tout ce qui n'est point cela, quelque grand & saint qu'il vous paroisse, & qu'il le soit en éfet pour les autres, ne l'est point pour vous. Les conseils qui ne sont pas perte totale peuvent bien vous arreter quelque tems, vous brouiller & vous faire entrer en vous-même ; mais ils ne vous communiqueront jamais paix & joie au St. Esprit, largeur & immensité dans l'immensité même. Je ne m'étonne point du dégoût ; cela vous fera un bon exercice : mais portez tout avec courage, c'est le tems de tout dévorer.

5. Quoique les dispositions où vous ont mis les conseils du P. soient bonnes en elles-mêmes & admirables pour une ame autre que la vôtre, elles ne vous sont pas utiles ; parce que votre defaut n'est pas la presomption, mais la timidité, & que vous avez besoin de courage pour avancer, & de vous perdre absolûment de vue : de sorte que tout ce qui vous arrête en vous, pour peu que ce soit, quand ce seroit pour pratiquer les plus admirables vertus n'est plus ce qu'il vous faut. Au

Dieu, qui a de vous un soin particu-
lier, en vous remettant dans votre
place, a reveillé en vous l'instinct d'a-
vancer & d'outrepasser tout; ce qu'il
a apuié d'un nouveau courage pour
vous perdre, puisque vous ne pouvez
avancer qu'en vous perdant.

Laissez donc tous les conseils & vo-
tre raison, pour vous perdre, dans
l'abime inconnu; où Dieu vous con-
duira lui-même si vous le laissez faire,
& si vous suivez en paix ses démarches,
sans vous regarder un moment sous
quelque prétexte que ce puisse être. Ce-
ci est ce que Dieu veut de vous: n'hé-
sitez plus. La conformité de ces avis
à ceux de Mr. Bertot devroit vous as-
surer: mais il ne s'agit pas de chercher
l'assurance mais de vous perdre. Il
vous viendra souvent dans l'esprit
que vous étes trompée, & que l'on
vous trompe. Ne cherchez point dans
la raison des argumens pour prouver
le contraire; mais dévorez tout cela
& soiez afamée de votre perte, vous
mettant avec générosité au-dessus de
vous même & de tout interêt quel qu'il
soit. Je sai bien à qui je parle, & ces
avis ne sont que pour vous.

LET-

LETTRE XII.

Fidélité dans la voie de la perte sans vue ni retour sur soi.

1. QUi peut mettre des bornes au pouvoir divin, pour dire; Si l'état a été de Dieu, il doit suivre telle & telle chose? On veut se soutenir par quelque endroit, & lors que tout soutien manque, c'est alors que l'esprit subtilise pour en trouver en quelque chose. Se reprenne & se garde qui pourra! pour moi je ne puis ni ne veux faire autre chose que de me laisser davantage. Plus ma perte est assurée, & plus je suis bien; puisque celui qui n'a prétendu que de se perdre, doit être entierement content lors que sa perte est plus seure: mais vouloir trouver son salut en soi-même lors qu'il faut tout perdre en Dieu, ou prétendre sortir de sa perte, c'est n'être qu'à demi perdu.

2. O vous qui étes à Dieu, & qui valez quelque chose, conservez ce qui vous reste, ou tâchez de retrouver ce

que vous avez perdu ! mais pour ce cœur il demeure perdu sans ressource, & a plus d'horreur de se regarder soi-même que du Diable. Que Dieu garde ce qui est à lui, ou qu'il laisse perdre ce qu'il ne veut pas, que sa volonté soit faite; Mais il est impossible à une ame perdue en Dieu de se trouver pour s'observer; non seulement comme dans l'état passif, où cela est bien d'une autre maniere: mais c'est que celui qui n'est plus, ne peut s'observer; s'il se trouve pour cela, il est quelque chose. L'ame peut bien voir ce qu'on lui fait voir; mais ce n'est plus en elle ou comme à elle, mais hors d'elle. Il n'y a rien que le rien & la perte totale pour cette ame. O, brulez, perdez, s'il y a encore à perdre, ou s'il reste quelque chose ou au déhors ou au dedans qui ne soit pas perdu ! O Dieu vous avez tout pouvoir ! traitez du moins cette créature à votre gré: mais j'aimerois mieux périr mille fois que de me trouver pour faire le moindre bien par moi-même.

3. O homme, tu veux toujours subsister en quelque chose ! tu veux te trouver dans ta perte ! tu veux ton

falut pour toi où tu difois te vouloir perdre ! O Dieu foiez feul Dieu ! faites à jamais de ce méchant néant tout ce qu'il vous a plu ! qu'il vous a plu ! qu'il foit éfectivement perdu ! il n'a pas prétendu autre chofe lors qu'il s'eft jetté dans l'abandon entier ; il n'a point efpéré qu'un fecours favorable l'en tireroit. D'où vient donc, que lors qu'il fe voit comme dans l'abîme, il fremit, il pâlit, il regarde de tout coté s'il lui peut venir quelque fecours, & n'en trouvant point, il fe plaint à foi-même d'y être tombé ?

O ame demeure dans ton rien ! il faut y mourir, il faut y fufoquer, il faut tout perdre fans efpoir de le retrouver jamais. Mais helas ! où eft le cœur qui eft abfolûment fans tendance ou fans efpérance ? Ou qui après la perte de toute efpérance conçue & de tout apui n'a pas quelque fombre douleur ? .-- -- --

Le refte de cette lettre manque.

LETTRE XIII.

Qu'il ne peut y avoir d'assurance dans la voie de la perte.

I. VOus demandez trop de raison ; & vous voulez trop raisonner & trop d'assurance. Je n'ai nulle régle à vous donner, vous ferez ce que Dieu vous inspirera. Soit que vous résistiez, ou que vous suiviez ses mouvemens, il vous instruira par votre expérience, & il ne vous laissera jamais égarer, ni rien retenir, sans vous faire sentir par la gène où il vous mettra, ce qu'il veut de vous. Soit que vous mourez de douleur ou d'autre chose, c'est toujours mourir : mais croiez moi, si vous mourez ; ce sera d'une bonne mort. Plus vous serez peinée, plus vous aurez de santé : Dieu est assez fort pour soutenir votre santé & votre esprit ; & quand il les faudroit perdre, tout n'est il pas à lui ? Je n'ai donc rien à vous dire là-dessus, sinon de vous laisser à Dieu : il saura fort bien faire de vous tout ce qui lui plaira. Pour M. il s'étran-

gle & le doit toujours faire, ne suivant rien que le mouvement de Dieu, & non de la cupidité.

Je n'ai aucune assurance à vous donner : peut-être serez vous perdue tout de bon, je ne suis caution de rien. Vous voulez des régles & des Mesures dans ce qui est fait pour faire perdre toute mesure. Laissez-vous à Dieu, & faites ce qu'il vous fera faire. Quand je ne serois plus âu monde, Dieu sauroit bien vous faire tomber dans l'abîme.

2. Communiez le plus souvent que vous pourrez. Ne craignez point ce que vous m'avez mandé. Dieu ne le permettra jamais. Je ne suis nullement surprise de toutes les pensées que vous avez : si cela n'étoit pas de la sorte, vous ne mourriez jamais à vous-même. Il est bon qu'il y ait quelque chose en vous de particulier qui vous fasse perdre toute assurance.

Soiez persuadée que N. est capable de tout : si vous avez mouvement de lui parler, il ne vous en faut point retenir pas les considérations de votre raison. N. a passé des trajets qu'assurément vous ne passerez pas. Je n'ai ja-

nais parlé à lui ; mais je n'en suis
as moins savante. Il y a une maniere
le se connoître qui n'atend pas la dé-
ouverte des personnes mèmes.

3. Vous voudriez ètre perdue &
ouver des assurances dans votre per-
; cela est tout à fait impossible : il
ut que tout périsse, il ne doit point
avoir de reserve pour Dieu. Vous
'étes pas à bout de douleur & d'an-
oisse. Il est inutile que vous cher-
iez de l'apui dans l'exemple d'autrui.
ieu ne permettra pas que vous en
ouviez : & quand vous verriez plu-
eurs exemples semblables au vôtre,
ieu permettra plutôt que vous crus-
ez toutes ces personnes dans l'illusion
ue de vous les laisser voir comme
ui.

4. Laissez vous donc sans autre
utien que la perte mème, où le
eur se glace par l'assurance de sa perte
tale, qui sera bien autre lors que
ous verrez les choses augmenter loin
diminuër, & aller contre les idées
état, & de perfection mème dans
t état que vous vous étes figurée se-
n vos vues. Plus vous avez été sage
prudente, plus vous avez eu d'é-

gard ; plus tout vous paroîtra étrange. Je ne dis pas de vous précipiter ; car je ferois bien fâchée que vous prissiez de loin des idées de faire ou de ne pas faire ; mais je vous laisse à celui qui saura bien vous faire faire sa volonté, & après oter toute idée que vous l'aiez faite, pour ne vous laisser voir que la nature toute pure ; & ce qui est pis, c'est que souvent l'on fait les choses comme une bête sans savoir pourquoi on les fait.

LETTRE XIV.

Communication des esprits. Souplesse infinie sous la main de Dieu dans une ame abandonnée.

1. LEs esprits purifiés non par leur propre vertu, mais par l'abandon parfait & par le passage de leur volonté en celle de Dieu, s'écoulent les uns dans les autres, & tous ces ruisseaux ainsi mélangés se perdent dans le mer & ne font qu'une même chose

choses avec elle. L'ame de David (a) fut collée à celle de [illegible] dès qu'il le vit, parce qu'ils se [illegible] uniformes. C'est un [illegible] de la pénétration des [illegible] [illegible]. Il me semble que [illegible] le tems & de l'[illegible] [illegible] en cette vie.

2. Vous [illegible] [illegible] [illegible] Dieu ôte à l'ame [illegible] [illegible], quelque légére qu'elle [illegible], pour [illegible] ce qu'il peut ordonner d'elle, & [illegible] à tel excès qu'elle ne voit [illegible] de [illegible] ou de mauvais, que ce que Dieu [illegible] pour elle. Elle n'a plus [illegible] [illegible], comme elle n'a plus d'[illegible]. [illegible] craint plus une [illegible] qu'une autre, quelque étrange & [illegible] [illegible] [illegible] féres qu'elle lui paroisse, [illegible] subsiste encore, & c'est pour [illegible] être parfaitement perdue en Dieu. Un corps mort se laisse [illegible] par [illegible] vagues de la mer également dans la boue ou sur le sable, dans les [illegible] nes ou sur les rochers. Le corps vivant se défend de tout cela, & tâche avec un reste de force de gagner le ri.

(a) 1. Rois 18. v. 1.

vage & d'aprocher du bord : A mesure que ses forces se perdent, il se laisse emporter au gré des ondes ; mais il se laisse emporter comme malgré lui : il ou quelques raïons d'espérance, ou bien il est saisi de trances mortelles & acablé de desespoir. Mais sitôt qu'il est expiré, il n'a plus aucune de ces choses, ni crainte, ni desespoir, ni répugnances : il est baloté & le jouët des vagues ; cependant il n'a aucun interêt pour soi, quelqu'il puisse être, il en est incapable : Et si l'ame est bienheureuse ne voit-elle pas avec plaisir son corps être le jouët des ondes, comme elle a été le jouët de la Providence ? C'est la fortune d'un homme abandonné à Dieu que d'être de cette sorte le jouët de la Providence.

3. Je vous dis ceci, car c'est à quoi vous étes particulierement destiné, qu'à cette souplesse infinie sous la main de Dieu. Il vous jettera quelquefois dans la boue ; d'autre fois il vous mettra sur le sable : & lors qu'il vous paroîtra être arrivé au port, de cette même main, comme une vague, il vous enfoncera dans le plus profon

de (*a*) lui-même ; & tout cela sans que vous changiez de situation.

4. Regardez vous donc comme une personne qui n'est plus à soi, & qui étant achetée d'un grand prix, est dans l'absolue disposition de celui qui l'a aquise. Votre afaire est de vous laisser en la main de Dieu ; qu'il sauve, ou qu'il perde, qu'il tue s'il veut, qu'importe? O M. que j'embrasse de tous les bras de mon cœur ! soiez à Dieu de cette sorte, & avec tant de dégagement pour vous-même, qu'à quelque état qu'il permette que vous soiez reduit, vous ne tâchiez pas d'y aporter de remède. Ne vous regardez pas même : mais portant les interêts de mon Dieu & de sa volonté souveraine, entrez dans son parti contre vous-même : frapez ce qu'il frapera ; laissez tout enlever sans exception. Qu'il profane s'il veut son lieu saint ; qu'il détruise les sabats ; qu'il renverse ses autels ; qu'il y mette la désolation : tout cela ne vous touche plus. Plus vous serez apauvri couvert de boue en aparence ; & plus vous se-

(*a*) *Peut-être* de vous-même.

rez bien, supofé l'entiere desapropriation & la perte de tout interèt. Vous verrez que le ver est fait pour la boue, & non pour être dans des lieux ornés; qu'il trouve là son centre & son repos; & à mesure que la suprême partie de nous-mêmes est abîmée en Dieu & y trouve son parfait repos, ce qui est de nous en nous, ou plutôt ce qui apartient proprement à l'homme, trouve le sien (*a*) dans la misére & la foiblesse. Il n'y a que l'expérience qui puisse parfaitement instruire de ceci.

LETTRE

à l'Auteur.

Doutes & peines d'une ame que Dieu conduit dans la voie du dépouillement.

„ JE suis comme une personne ba-
„ nie de son païs, qui ne sait ni
„ où elle est, ni où elle va, & à quoi
„ aboutira la vie qu'elle mene; & qui

(*a*) 2. Cor. 4. v. 7. Ch. 12. v. 9. & 10.

„ néanmoins ne s'inquiéte de rien &
„ va au jour la journée, persuadée
„ qu'elle perd son tems ; & qui passe
„ par-dessus tout, & est contente, gaie
„ & libre plus qu'elle n'a jamais été.
„ Mes fautes-mêmes ne peuvent me
„ toucher, quoique tout le monde les
„ voie, & que je sois presque tou-
„ jours convaincue que mon état n'est
„ point ce que l'on pense ; que je suis
„ sortie de ma voie par ma faute, pour
„ n'avoir pas assez rempli chaque dé-
„ gré, & pour avoir trop peu nour-
„ ri mon ame, n'avoir pas fait toutes
„ mes actions, mes lectures, mes
„ Oraisons & Communions avec assez
„ de préparation, c'est à dire, avoir
„ suivi ma vivacité, & m'y être laissé
„ emporter ; & qu'enfin mon état est
„ tout naturel : que je ferois bien de
„ me soumettre à recommencer & à re-
prendre mes régles pour toute ma
journée, & de m'y atacher malgré
ma répugnance, qui n'est peut-être
que naturelle ; le néant & la cessa-
tion de toutes choses que j'aime &
où je retombe toujours pour tout
exercice n'étant qu'inutilité en moi.
Je me persuade que, si mon état est

„ de Dieu, mes forces diminuerent
„ encore : car souvent je ne laisse
„ pas d'avoir une paix ou calme aper-
„ çu ; souvent aussi il n'y a que l'éga-
„ rement & la distraction.

LETTRE XV.

REPONSE à la précédente.

Qu'il faut avoir perdu toutes choses avant que de pouvoir être perdu en Dieu.

1. VOus dites bien que vous êtes comme une personne banie de son païs ; car le dessein de Dieu est de vous chasser de chez vous, où vous avez toujours demeuré d'une maniere tranquile & paisible dans un fond vaste : il faut perdre toute demeure & être banie de tous les êtres pour entrer dans le parfait néant. Si Dieu a de plus grands desseins sur votre ame vous verrez par les pertes infines qu'il vous fera faire, combien vous êtes éloignée du parfait denûment ; & ce

que vous nommez perte & dureté vous paroîtra un grand ſalut au prix de ce qu'il vous faudra éprouver. Dieu eſt impitoiable : ce que la guerre laiſſe, la famine le tue ; ce que la famine a laiſſé, eſt détruit par la peſte ; & le feu conſume ce que ces trois fleaux ont épargné. Voiez combien il y a encore à perdre avant que d'être perdue en votre être original.

2. Si vous croyiez que votre état fut bon, ce ſeroit un grand ſoutien : il faut perdre toute confiance que cela ſoit. Je ne voudrois ni vous aſſurer ni que vous fuſſiez aſſurée de n'avoir pas perdu votre voie & de ne l'avoir pas perdu par votre faute. Si vous ne perdiez jamais votre voie, comment vous égarer & vous perdre ? Celui qui ſe perd, ne ſe perd que parce qu'il s'égare & s'écarte de la route ordinaire qu'il ne peut plus retrouver. S'il marchoit un chemin batu & connu, quand il ne le ſeroit que de lui ſeul, il ne s'égareroit jamais. Perdez donc toute voie, tout ſentier ; & n'en trouvez plus. Vous avez juſqu'à préſent poſſédé votre voie, quoique d'une

maniere fort simple ; il faut à présent vous égarer pour vous perdre : mais comment vous perdre ? peut-être d'une maniere toute divine qui charme l'ame & l'enleve ? C'est tout le contraire ; toutes ces assurances vous soutiendroient sur l'eau, & vous empécheroient de tomber dans le fond de la mer où vous devez trouver tout vôtre bonheur : il faut vous perdre dans la perte même, dans un précipice autant afreux qu'il est inconnu.

3. Comment recommencer une voie que l'on ne posséde plus ? On est égaré : il est aussi dificile de trouver le commencement que la fin. Il ne faut plus penser à rependre une voie, mais à marcher errant & vagabond dans le désert tant qu'il plaira à Dieu nous y laisser. Que si nous mourons en chemin, qu'importe ? Dieu sera glorifié de nôtre défaite. Si nous trouvons un abîme, & que nous tombions dedans, sans trouver de main favorable pour nous en tirer ; à la bonne heure : nous en serons plutôt perdus. Il ne faut non plus se soucier de soi-même que d'un chien mort, ni de toutes les

créatures. Dieu sufit à lui-même ; c'est assez. Nôtre interêt n'est rien.

4. Oubliez vous le plus que vous pourrez, & si vous tombez dans l'abîme, ne le regardez pas pour avoir compassion de vous même : je n'en aurai point non plus, je vous assure : au contraire comme cruelle je me rirai de votre perte ; votre égarement sera mon plaisir. Dieu semblera rire de vous, comme il fait des pécheurs. O que cela sera grand si cela vous contente, comme il plait infiniment à Dieu ! Dieu dissimule pour ainsi dire, que cela lui plait ; il semble même s'irriter quelquefois. Tout cela ne doit point faire reculer : il faut demeurer dans l'abîme jusqu'à ce que Dieu en tire lui-même.

5. Vous avez raison de croire que vos forces diminuëront encore. Soiez persuadée que la perte n'est qu'à peine commencée.

Je prie celui qui m'a fait vous écrire cela, de vous le mettre dans le cœur, vous donnant le courage qui vous est nécessaire pour vous perdre autant qu'il le désire.

LETTRE XVI.

Que la perte totale (du soi) est la source de tout bien. Avis & encouragement pour une ame que Dieu y conduit.

1. J'Ai beaucoup de joie lors que je reçois de vos nouvelles, parce que vous m'étes chere en Nôtre-Seigneur ; & vous la serez d'autant plus, que vous vous perdrez davantage. Il est vrai que je ne ne le puis assez dire qu'il se trouve peu d'ames qui veulent bien se perdre sans ressource, & entrer dans l'abîme sans fond avec un courage infini. C'est là où il n'y a plus de vue de recompense ; puis qu'il n'y a plus qu'une assurance de perte totale sans rien qui puisse paroître de Dieu. C'est bien en se perdant que l'on sert Dieu pour lui-même, & sans aucune vue de recompense ; puis qu'il n'y a plus de propre interêt & que l'on ne pense non plus à soi-même pour le tems ni pour l'éternité que si l'on n'étoit pas au monde.

2. O heureuse perte, tu aportes tout bien ! Mais où te trouvera-t-on ?

Helas, que tu es rare! Je ne vois de tout coté que des gens qui s'éloignent de toi & qui te regardent avec horreur, comme si tu devois leur aporter, tous les maux, ignorant que tu es la source de tous biens; mais biens qu'ils ne trouveront jamais en eux-mêmes. Ils ne les trouveront qu'en Jésus-Christ, s'y perdant sans ressource, & après s'être perdus sans espoir; mais perdus dans la perte même.

3. J'avoue N. que l'abime dans toute son étendue est encore loin; vous étes cependant sur le bord de l'abime, & déja sur le panchant du précipice. Perdez-vous y sans retour, perdez-vous. O, que si vous aviez assez de coeur pour vous y jetter comme une fole! mais patience: perdez vous donc peu à peu puisque les choses sont disposées de la sorte. Soufrez, soutenez, mourez par les agonies éfroiables qui vous sont préparées de toute maniere. Ne faites non plus d'état de votre ame, de votre corps, de votre santé, de votre propre salut, du tems & de l'éternité que d'un moucheron.

4. Mais que dis-je? ne fais je point un blasphème? Non. Courage! dé-

vorez, consumez. Perte sans vue, sans retour, sans s'éfraier des folies de l'imagination, des désirs qui semblent venir du cœur, & de mille autres choses. Vous ne serez jamais mieux que lorsque vous croirez être absolûment mal. Mais à quoi cela aboutira-t'il? à l'abîme, à la perte, & perte sans ressource. Mais cela est horrible à penser! il le sera bien plus à dévorer. Ne vous épargnez donc pas, & ne dites pas; Je pouvois éviter cela. Vous ne l'avez évité que trop; puisqu'il y a long tems que vous avez été arrêtée en vous même sous bons prétextes, & vous y seriez peut-être restée toute votre vie, si Dieu n'avoit pris soin de vous envoier quelcun pour vous en tirer. O, que vous étiez bien chez vous pour vous! l'ordre & la paix y étoient admirables. Mais que vous y étiez mal pour Dieu! qui étoit privé de son plaisir lorsqu'il vous combloit de plaisirs. Ne vous mettez non plus en peine des fautes que vous voiez dans les autres que de celles que vous faites vous-même. Laissez tout tel qu'il est.

5. Vous éprouverez souvent de pareilles angoisses à celles que vous avez soufertes; mais courage! le tems de la mort est venu : il faut mourir sans misericorde. Mourez par tout ce qui se présente à chaque moment, quel qu'il soit, sans vouloir ni ajouter ni réflechir sur quoi que ce soit. Dieu saura vous faire des morts proportionnées à ce que vous êtes. Vous ne mourez point selon vos vues, mais selon la volonté de Dieu, & ses desseins éternels. Vous verrez que Dieu agira en maître, & qu'il vous fera entrer peu à peu dans ce qu'il veut de vous. Courage sans courage! car la mort est longue, ennuieuse, & angoissante pour les sens.

6. Prenez les petits soulagemens nécessaires pour votre santé. Oubliez vous profondément, devenez cruelle sur vous même. Il est tems de témoigner à Dieu votre amour. Vous l'avez aimé en vous, en goûtant l'amour : il faut l'aimer en lui, sans goûter l'amour, dans la perte de toutes choses. O heureuse mort qui produit une si divine vie! O heureuse perte qui opére un tel salut, non en nous;

mais en Dieu ! O heureux néant qui donne le Tout. Mais que dis-je ? Perte, mort, néant qui fait passer dans le Tout immuable, & change ce rien en son Tout, sans qu'il cesse d'être rien : Dieu lui tient lieu de tout, sans y rien prendre pour soi. Dieu se sufit à lui-même ; & c'est assez.

LETTRE XVII.

Régne du pur Amour en l'ame parfaitement abandonnée.

1. O Amour ! jusqu'à ce que l'ame soit en la main de Dieu comme un chifon seroit en la main d'une personne pour se laisser tourner, mener, salir, & blanchir, elle n'a point le pur amour, & l'abandon parfait, tant qu'elle a quelque reserve, quelque reste de ménagement pour petit puisse-t-elle être, l'amour pur n'est point satisfait. O Amour ! je commence de comprendre & de connoître du milieu du profond abime de boue où je suis descendue, quel est votre régne parfait.

2. Dieu n'eſt point parfaitement ſouverain, ſi au moindre ſignal l'ame ne ſe précipite ſans ordre ni raiſon dans ſon bon plaiſir. Ici il n'eſt plus queſtion d'un commandement, d'une force, d'un entrainement puiſſant; il ſuffit du moindre ſignal. O, afin qu'une ame ait cette ſoupleſſe & cette ſuprème indiférence & cette égalité parfaite à ſuivre ſans aucune reſerve tous les prémiers mouvemens de la grace les plus légers & imperceptibles, par quels étrangers renverſemens & précipices la faites vous paſſer! Je comprends, ô mon Amour - Dieu, que c'eſt pour cette ſeule choſe que vous faites paſſer de ſi étranges états. On eſt long tems dans la diſpoſition de tout cela hors de l'état: mais ſitôt que l'état eſt arrivé, qu'il eſt réel! O, l'on ſe défend, l'on ne s'y laiſſe aller que les plus tard que l'on peut, & après s'être défendu! Mais où trouve-t'on des ames qui ne réſiſtent plus.

3. O Amour! c'eſt ainſi que vous me voulez; vous me le faites aſſez entendre par votre langage muet. C'eſt à cette ſeule choſe que vous me deſti-

nez. O loix, ô oraiſon, ô vertu! ô méthode, ô prudence, ô ſageſſe, ô ſoin pour Dieu, pour les créatures, ou pour ſoi, vous n'étes plus de ſaiſon pour cette ame! O Amour, acheve & fais tout ſans réſiſtance! O, qu'il me ſemble que tu es bien véritablement le maître en cette maiſon qui commence à être tienne. O, ſi je pouvois dire ce que je conçois de ton véritable honneur, de ta véritable gloire! Mais je ne ſerois pas compriſe ni entendue. Que les autres faſſent ce qu'ils voudront: pour moi, tout mon bien eſt de laiſſer régner Dieu.

4. O mon Dieu, il me ſemble que c'eſt à préſent que je vous aime, ou plutôt que l'Amour Dieu eſt Dieu ſouverainement. O non, non; je ne puis ne pas avoir cet amour pur ſans bornes ni limites! O, non plus de réſiſtance, de heſitation, de défiance, ni de défenſe! O Amour maître, Amour Souverain, je ne puis l'expliquer; mais il eſt auſſi réel [qu'il eſt réel] que j'ai un être, que cet Amour eſt tellement étendu dans toutes ſes

parties par cet abandon total, non d'actes, mais d'action & d'éfet, que je ne le puis exprimer. O, la créature n'a pas ce pur amour, si elle n'en suit à l'aveugle le plus simple & léger mouvement.

LETTRE XVIII.

Agrément paisible de l'abjection la plus extrême.

JE ne puis vous exprimer l'abîme d'abjection où je suis, & quelque chose en moi en crie, encore plus. Quoique ce renfoncement soit extrème je ne puis rien exprimer là-dessus: car cet état encore ne se dit point comme les ames font qui veulent l'abjection & la croix avec courage & comme quelque chose de glorieux; mais c'est d'une maniere terrassée comme un morceau qui m'est propre, comme, si vous voulez, les damnés dirent (*a*), *Montagnes écrasez-nous*. Ce n'est pas cela encore; car c'est quelque chose

(*a*) Apoc. 6. v. 16.

de plus abjet que l'abjection, mais plus paisible que la paix même. Quand vous avez dit à la Messe (*a*), *Je suis un ver & non un homme, mais l'opprobre des hommes*, c'étoit, ce me semble, mon endroit. Je me suis mise en repos, en posture d'Oraison & il m'est venu d'ans l'esprit comme si Nôtre-Seigneur me disoit. Je ne veux plus que tu te justifies; mais je veux que l'on croie, & que tu laisses croire, tout ce que l'on voudra de toi, sans dire un mot; & il m'est venu plusieurs fois ces paroles (*b*), *Vous serez tous scandalisés en moi.*

LETTRE XIX.

Etat d'abandonnement extrême de la nature divisée de l'esprit.

1. O comment pourrois-je exprimer l'état où je me trouve. Quelque chose en moi voudroit crier de toutes ses forces, mais la voix est arrachée; & il ne se trouveroit per-

(*a*) Ps. 21. v. 7. (*b*) Marc. 14. v. 27.

sonnie pour entendre ses cris. Cette créature pleure & se lamente sans pouvoir dire ni connoître ce qui la reduit à cet état : car elle ne voit ni n'aperçoit nulle cause de sa peine, & elle ne peut pas dire même que ce soit peine; parce qu'il y a une distance quasi infinie entre l'esprit & cette partie abandonnée, & quoique la douleur soit extrême, il semble qu'elle me soit étrangere. Le corps brisé & moulu ne demanderoit que la terre, ou du moins un lieu de repos; mais il ne lui est pas acordé. Et cette nature abandonnée d'une maniere indicible, regarde comme une insensée de tout coté, d'où pourroit lui venir du secours, sans qu'elle en puisse demander pour peu que ce soit, ni même en désirer; mais loin d'en trouver du coté du ciel, qui est fermé pour elle, & qu'elle n'ose même envisager, ni du coté de l'esprit, c'est que cet esprit est bandé contre elle d'une maniere qui ne se peut comprendre, & s'il pouvoit ou la plaindre ou la regarder, ce seroit avec indignation de ce qu'elle n'a pas assez de maux; non qu'il lui souhaite des maux & des peines pour

la purifier, car il n'y peut penser; mais la voiant livrée, il ne sauroit s'en soucier ni l'envisager, mais la laisser comme une chose qui ne la touche pas. Cependant cette créature crie, se lamente, & ne sait que faire; par ce qu'elle ne trouve personne qui ait pitié de son mal, & veuille la soulager: elle ne peut même penser au soulagement.

2. Elle ne peut ni ne doit espérer la fin de ses soufrances; elle se desespére de ce qu'elles ne sont pas plus extrèmes: leur augmentation seroit un rafraichissement qu'elle demandoit autrefois, mais elle n'ose ni l'espérer ni le prétendre, c'est une grace dont elle est indigne & dont elle se voit rejettée. O, tout ce qui sert pour punir & les plus miserables & les plus criminels, n'est pas pour cette créature abandonnée & banie de tout refuge! On ne sauroit croire comme tout ce qui seroit le plus cruël & le plus extrême, seroit un refuge pour cette créature, si on vouloit la recevoir; mais ce n'est pas pour elle. O Seigneur! vous avez créé l'abîme pour les Démons, & les Démons

ſeroient infiniment plus malheureux qu'ils ne ſont, s'ils ne le trouvoient pas : & il m'eſt aiſé de comprendre que ce lieu infinîment cruël, étant ordonné pour les recevoir, eſt pour eux un lieu de miſericorde ; parce que s'ils ne le trouvoient pas, ils ſeroient bien plus à plaindre.

LETTRE XX.

N O M E.

L'ame abandonnée par état.

DEvinez. Je panche ſans panchant, & ſuis toujours flexible ; à force être immuable je ſuis inceſſamemnt ue : on m'incline ſans ceſſe, parce ie je ſuis ſans inclination. Ferme mme un rocher, je ſuis comme un ſeau ; ma force me rend foible. Je ns à tout à force de ne tenir à rien. puis que rien ne me poſſède, tout poſſède. A force d'être vuide je s pleine. L'excès de la ſageſſe m'a idue fole, & la grandeur a fait ma

petitesse ; enfin la consommation de tout m'a fait devenir le plus petit Enfant.

LETTRE XXI.

Etat d'une ame toute perdue en Dieu, où Dieu seul est tout.

1. LE Livre que je vous envoie, sur tout le 13. Chapitre, me paroît très-conforme à l'état que j'ai passé il y a déja long tems. Cette pensée ne peut subsister en moi par réflexion, à cause qu'il met cet état si relevé que je ne sai que dire. Cependant mon expérience me fait voir qu'il y en a encore un plus simple, plus nud, plus rien, plus Dieu. Nôtre Seigneur me donne, il y a longues années, cette expérience de l'amour sans connoissance : en sorte que j'aimois sans vue, ni raison, ni motif d'aimer ; & mon amour étoit plutôt, comme il l'exprime bien, un serrement, & un embrassement du centre le plus profond qui se sentoit, sans

sentir, embrasser & posséder. Lorsque que je dis sentir c'est pour faire comprendre que rien ne se passoit dans les sentimens, mais dans une expérience intime, réelle & très-profonde.

2. L'état que je porte autant que je e puis comprendre selon la vue préente qui m'en est donnée est très-difféent de celui là. L'ame n'est plus ni errée, ni possédée, ni même ne posède ni ne jouït; elle ne peut faire ulle diférence de Dieu & d'elle, rien oir en Dieu, rien posséder, rien disinguer. Dieu est elle, & elle est)ieu: ensorte que c'est comme la vie aturelle, sans amour, sans conoissance, sans que la volonté puisse e tourner de coté ni d'autre, ni vers ucune chose créée pour les vouloir ésirer, ou goûter, ni vers Dieu mêe qu'elle ne trouve plus. Elle ne eut ni s'élever vers lui, ni s'abaisser, i se joindre, mais elle est non seument comme s'il n'y avoit que Dieu elle; ce n'est point cela: mais come si Dieu étoit seul, car elle est si oignée de penser de Dieu, de goûter ieu, d'avoir de la reconnoissance, de

désirer rien ni pour lui ni pour elle que cela ne se peut dire.

3. Autrefois elle étoit insensible aux peines dans le tems de jouïssance, à cause de la profonde paix qu'elle goûtoit, qui lui duroit long tems, & aussi aux foiblesses mêmes : mais ici ce qui la rend insensible, est qu'elle l'est pour tout ; aussi bien pour Dieu comme pour tout le reste, pour tous ses intérets, qu'elle ne distingue jamais s'ils ne lui sont montrés par quelcun. Elle est comme une chose qui ne se peut exprimer, tant pour le créé que pour l'incréé : & il semble quelquefois que les graces viennent comme chatouiller la partie propre, qui est dans un fort grand éloignement ; mais la volonté reste en ce qu'elle est. L'ame ne peut distinguer ni la nature ni la grace ; ne sachant si la grace est devenue naturelle, ou si la nature est devenue naturelle, ou si la nature est devenue grace : mais, lorsque certaines faveurs viennent, qui semblent revivifier cette nature, elle paroît alors dans un étage bas & éloigné ; mais pour l'ordinaire il n'y a nulle distinction.

4. Je

4. Je cherche dans les livres & je ne trouve rien pour moi, ni qui exprime, non ce que je sens, mais ce que je ne sens pas. Cela m'étonneroit, si je pouvois ou douter, ou être étonnée, ou être incertaine: Mais tout cela est bien éloigné de ceci. Je trouve seulement une chose, qui est que lorsque je me vois abandonnée de toutes créatures, la nature ou la grace veut pour un instant s'en réjouïr; mais toute joie est otée aussi bien que toute tristesse: l'ame ne correspond ni à l'une ni à l'autre, & ne peut qu'être immobile, soit que vous la laissiez ou non.

5. Il me semble cependant que, Dieu veut que je vous dise tout; & je e fais sans me mettre en peine du succès. Si je vous ai célé quelque chose sur ce qui regarde les autres, c'est l'apréhension de blesser la charité: non que j'aie cette vue actuelle; mais c'est que je crois facilement le bien des autres, & j'oublie presque tout. Cet oubli incommode le prochain humain, qui peut-être je ne rends pas les devoirs civils & humains; mais je ne puis faire autrement.

6. Tout intérêt est tellement ôté de mon ame, que si on pouvoit comprendre cela, on l'estimeroit folie ou bêtise. Si je pouvois le voir, ou discerner, ou craindre, j'aurois lieu de le croire mauvais; mais je ne puis faire tout cela. Je n'ai plus de scrupules; & si je veux réflechir, je ne trouve que cela qui me fasse sortir de mon état & qui me nuise. Tout le reste ne me donne aucun reproche, non plus que si je n'avois point de conscience. Je suis toute bête, & ne puis ni penser ni savoir les raisons de ce qui me concerne, à moins qu'elles ne me fussent données. Il faut demeurer telle que je suis.

LETTRE XXII.

ou

Conclusion de tous les Ecrits de Me. G.

En quelle disposition il faut lire les Ecrits Intérieurs afin d'en tirer du fruit.

1. SI jamais ces Ecrits tombent entre les mains de quelcun devant ou

aprés ma mort, je les prie de ne point les examiner scrupuleusement ; mais d'en tirer le fruit que Dieu prétend, soit par son onction, soit pour instruire & animer à l'amour divin. Si on lit quelque chose qu'on n'entend pas, & qu'on travaille à mourir à soi-même, Dieu en donnera l'intelligence lors qu'on sera plus avancé. Chacun y peut trouver quelque nourriture selon son dégré, laissant ce qui le passe sans vouloir anticiper la lumiere, l'attendant humblement de la bonté de Dieu.

2. Si on les lit de cette maniere, ils ne nuiront à personne & serviront à beaucoup ; & Dieu par cet humble procédé donnera la lumiere pour les comprendre : ou du moins ils béniront Dieu de ce qu'il a départi ses faveurs aux hommes avec tant de profusion ; ils travailleront courageusement à se renoncer & à mourir à eux-mêmes, afin de se rendre dignes par là des communications divines.

Que si Dieu ne leur donne rien, ils se complairont dans le bonplaisir de Dieu, qui dispense ses faveurs com-

me il lui plaît ; & alors ils auront tout, croiant ne rien avoir. Ils suporteront leur misere avec petitesse, se perdant sans cesse dans la volonté de Dieu & dans son ordre divin, se tenant volontiers dans leur néant, atendant plus de la Bonté divine que de leur travail sans cesser de travailler *néanmoins* à la mort à toutes choses tant intérieures qu'extérieures, recevant également de la main de Dieu ce qui les crucifie & vivifie, s'acoutumant à perdre sans cesse toute volonté propre dans celle de Dieu, chérissant les *croix* que sa providence envoie comme le plus grand des biens & la plus éminente faveur

3. Qu'ils soient persuadés qu'on n'obtient rien que par un renoncement continuel, une mort à toute chose & une conformité entiere avec Jesus-Christ, qui a été dans les travaux dès sa jeunesse (*a*), qui a choisi la croix plutôt que la joie (*b*), qui assure qu'il est écrit qu'il fera la volonté de Dieu (*c*). C'est par ces choses qu'on lui

(*a*) Ps. 87. v. 16.
(*b*) Hebr. 12. v. 2.
(*c*) Ps. 39. v. 8. 9.

devient conforme, suivant ses maximes Evangeliques, & par un pur & parfait amour soumis à tous les ordres de la providence. C'est où il n'y peut avoir de tromperie : il y en peut avoir dans tout ce que nous choisissons ; mais non dans l'obéïssance à Dieu, la pauvreté d'esprit, le renoncement continuel, la croix, & la mort à toute chose. Je croi qu'on n'y trouvera rien qui ne se trouve dans les SS. Peres & les SS. Docteurs Mistiques. Je prie Dieu de donner l'intelligence aux petits.



TABLE DES LETTRES DE CE V. VOLUME,

Et Abregé de leur contenu, selon qu'il est marqué au haut des pages.

PREMIERE PARTIE.

contenant

Quelques Discours Chrétiens & Spirituels.

DISCOURS.

SECONDE PARTIE.

Correspondance avec Fenelon.

Quelques Lettres spirituelles de Mad. Guion.



TABLE DES MATIERES PRINCIPALES

de tous les cinq VOLUMES.

Les Lettres A. B. C. D. E. *qui suivent les chifres des pages, désignent le Volume où se trouve la matiere dont il s'agit.* A, *marque le premier Volume.* B, *le second.* C, *le troisieme.* D, *le quatrieme.* E, *le cinquieme.*
Le tiret qui est entre deux chifres marque que la matiere est continuée depuis le premier nombre de la page jusqu'au dernier. Exemple 401-412. B. *veut dire que la matiere dont il s'agit* (c'e, l'Abandon) *est traitée depuis la page* 401. *jusqu'à la* 412. *du second Volume, & ainsi du reste.*

A.

D

F

Mort

O

Préſence.

R

T

FIN.

INDICE

des noms de quelques-uns de ceux à qui les Lettres contenues dans ces cinq Volumes sont adressées.

A Mr. de Fenelon, depuis Archevêque de Cambray.

les autres Volumes, qui ne sont pas portées dans cette Liste.

On trouve de plus dans les Discours Spirituels de Mme. Guion quelques piéces à lui envoiées.

Ainsi Discours Chrêtiens & Spirituels, Tome 2. Les Discours 14. 16. 17. 18. 25. 35. 37. 39. 42. 44. 45. 48. §. 6. ad finem. 54. 59.

A Mr. le Baron de Metternich.

Tome III.

Lettres, 11. 20. 68. 90.

Tome IV.

Lettres, 54. 58. 59. 60. 65. 68. 72. 74. 77. 83. 84. 98. 102. 103. 104. 107. 108. 109. 115. 121. 122. 123. 129. 148. 152. 166. 167.

A Mr. le Marquis de Fenelon Ambassadeur en Hollande.

Tome III.

Lettres, 21. 22. 46.

Tome IV.

Les 38 premieres Lettres.

A Mr. Poiret.

Tome IV.

Lettres, 146. 149. 150. &c.

Tome V.

Quelques-unes des Lettres de Me. Guion,

extraites du 4e. Volume de Mr. Bertot, singuliérement la 4e. & non pas les 22 Lettres, comme porte la note qui eſt au bas de la page 464.

A Mr. Otto Homfelt.

Tome I.

Lettre 81.

Tome III.

Lettre 10.

Tome IV.

Lettres, 62. 73. 75. §. 2. 78. 80. 82. §. 2.

A Mr. l'Abbé de Wattenville de Berne.

Tome IV.

Lettre 89. C'eſt une réponſe à une Lettre qu'il lui avoit écrite, où il lui mandoit qu'il avoit rendu au Conſiſtoire ſon Diplome, portant qu'il avoit été fait Miniſtre, & où il lui annonçoit qu'il s'étoit ſéparé de la Communion des Proteſtans, 166.

A Mlle. de Venoge à Lauſanne.

Tome IV.

Lettre 151. en réponſe à la queſtion: ſi les Reformés reçoivent Jéſus-Chriſt corporellement à leur Sacrement.

A Mr. Monod, Chirurgien & Maitre des Poſtes à Morges.

Tome IV.

Lettre 106.